This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

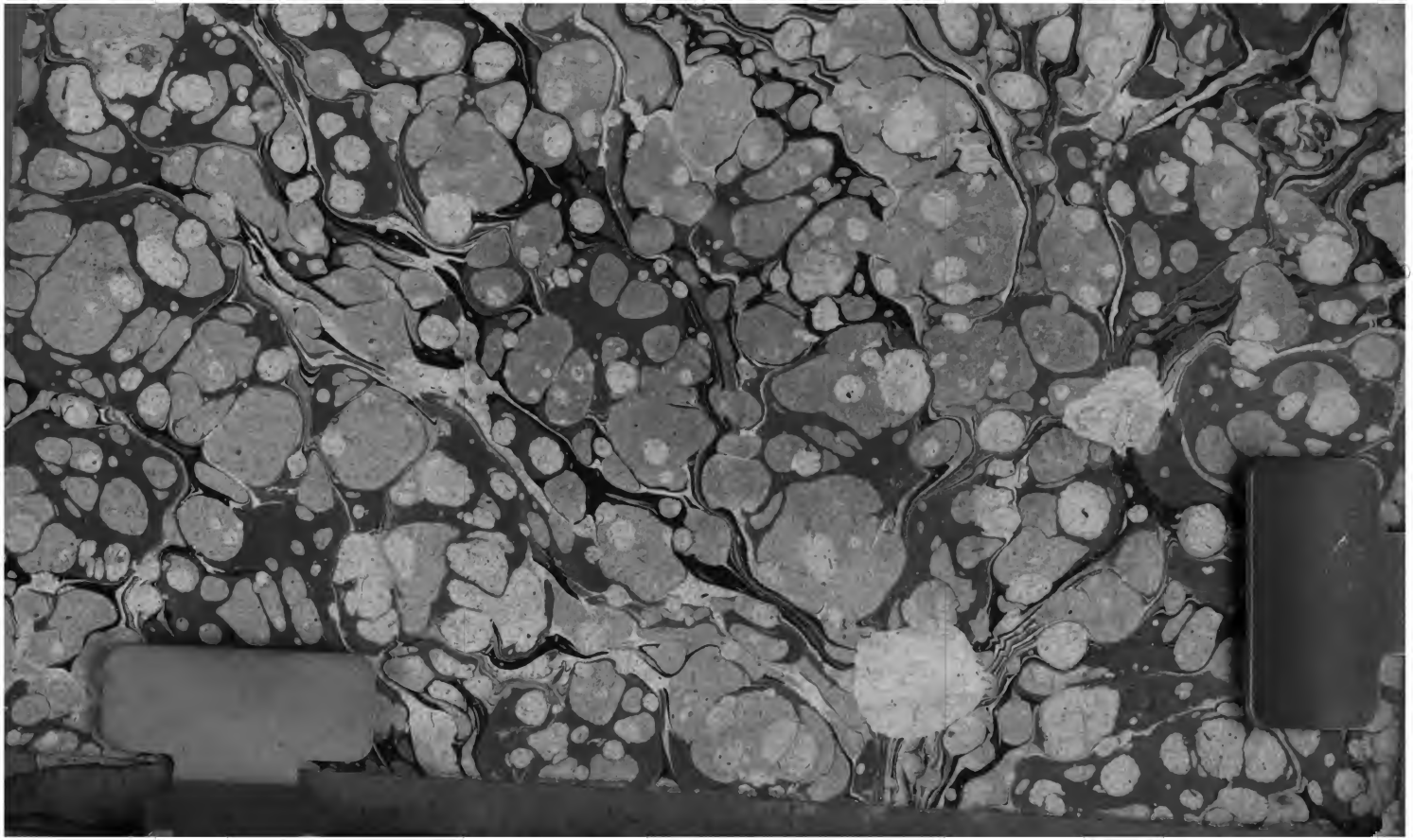
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

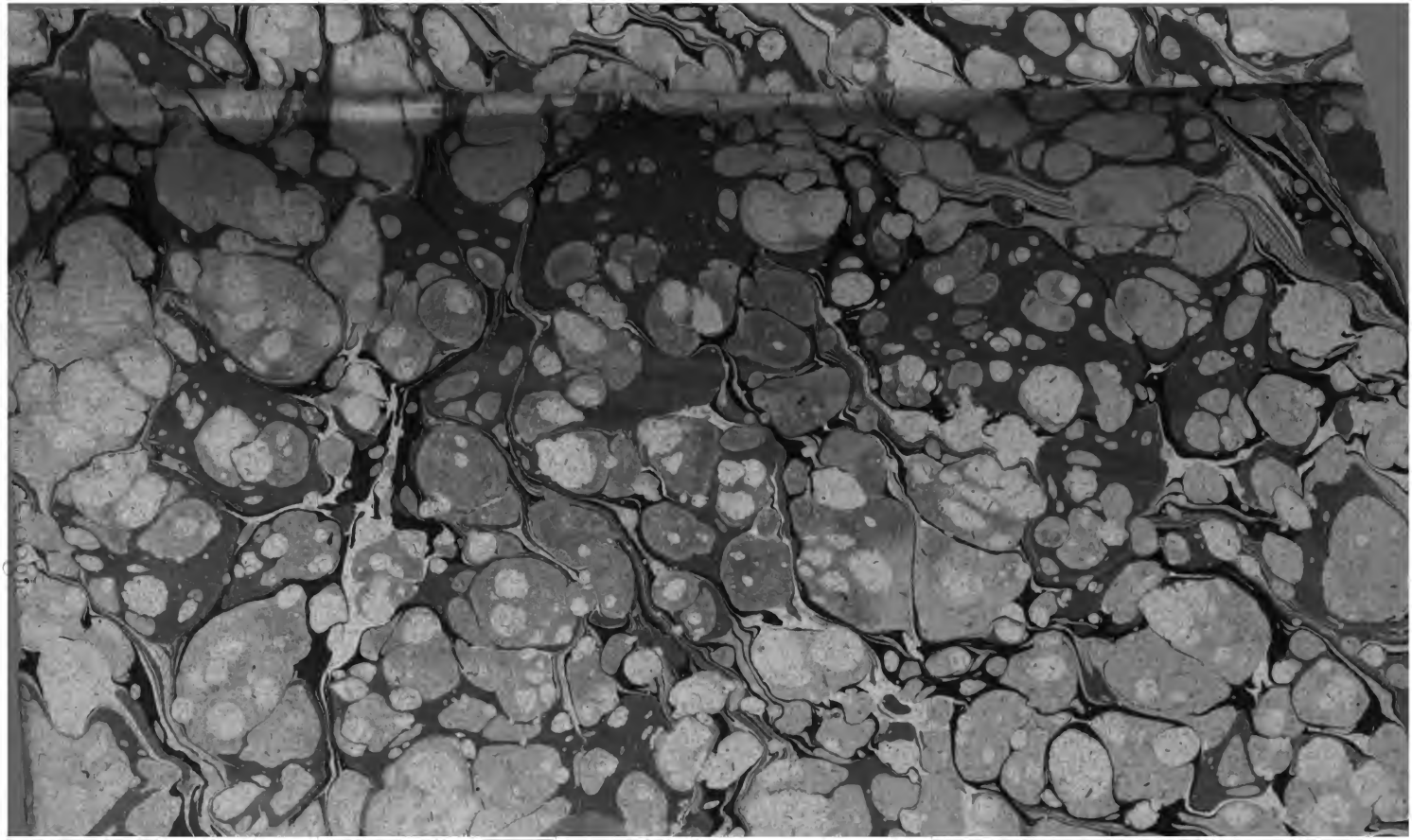
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



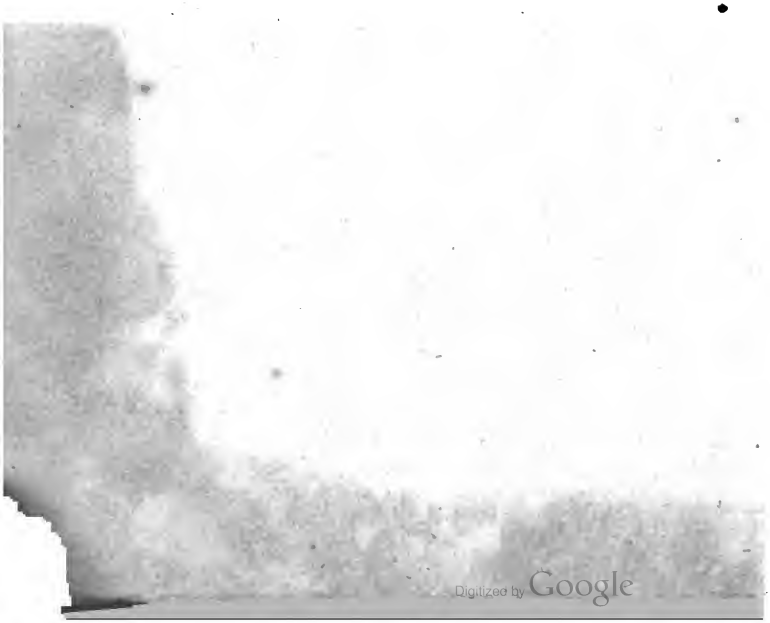


B. L. franç. pag. 275.

p – 6 . sun. 759 .

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLIAUX
OU
CONTES
DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE.

TOME TROISIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLIAUX

OU

CONTES

DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE,

TRADUITS OU EXTRAITS D'APRÈS DIVERS MANUSCRITS DU TEMS;

AVEC des Notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine jusqu'à nos jours.

Sit apud te honor antiquitati, & fabulis quoque.
Pline. Epist.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez EUGENE ONFROY, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Digitized by Google

FABLIAUX

OU CONTES

DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE.

☞ DES TROIS LARRONS. Par Jean de Boves.

Alias

DE HAIMET ET DE BÉRARD.

SEIGNEURS Barons, mon Fabliau ne vous offrira ni les proueſſes brillantes d'un Chevalier, ni les ruſes adroites d'une femme pour cacher à ſon mari de furtives amours. Il ne contient que les ſubtilités de trois filoux d'auprès de Lân, dont les talens aſ-

Digitized by Google

ſociés mirent long-tems à contribution Laïcs & Moines.

Deux d'entr'eux étaient freres, & ſe nommaient Haimet & Bérard. Leur pere, qui avait fait le même métier qu'eux, venait de finir par être pendu, ſort communément deſtiné à cette eſpece de talent-là. Le troiſieme s'appellait Travers. Au reſte, ils ne tuaient jamais; ils ſe contentaient ſeulement de filouter, & leur adreſſe en ce genre tenait preſque du prodige.

Un jour qu'ils ſe promenaient tous trois dans le bois de Lân, & que la converſation était tombée ſur leurs proueſſes, Haimet, l'aîné des deux freres, apperçut, au haut d'un chêne fort élevé, un nid de pie, & il vit la mere y entrer. « Frere, dit-il à Bérard, ſi quel» qu'un te propoſait d'aller enlever les œufs » ſous cette pie ſans la faire envoler, que » lui répondrais-tu ? Je lui répondrais, » répartit le cadet, qu'il eſt un fou, & qu'il » demande une choſe qui n'eſt pas faiſable. » —Eh bien, ſache, mon ami, que quand » on ne ſe ſent pas en état de l'exécuter, » on n'eſt en filouterie qu'un butor : re-

Digitized by Google

» garde-moi ». Auſſi-tôt mon homme grimpe à l'arbre. Arrivé au nid, il l'ouvre doucement par-deſſous, reçoit les œufs à meſure qu'ils coulent par l'ouverture, & les rapporte, en faiſant remarquer qu'il n'y en a pas un ſeul de caſſé. « Ma foi il faut l'avouer, » tu es frippon incomparable, s'écrie Bérard; » & ſi tu pouvais maintenant aller remettre » les œufs ſous la mere, comme tu les en » as tirés, tu pourrais te dire notre maître » à tous ». Haimet accepte le défi, & il remonte. Mais c'était-là un piege que lui tendait ſon frere. Dès que celui-ci l'apperçoit à une certaine hauteur, il dit à Travers : « Tu viens » de voir ce que ſait faire Haimet; je veux » maintenant te montrer un tour de ma fa- » çon ». A l'inſtant il monte à l'arbre après ſon aîné; il le ſuit de branche en branche; & tandis que l'autre, les yeux fixés ſur le nid, tout entier à ſon projet, & attentif au moindre mouvement de l'oiſeau pour ne pas l'effaroucher, ſemblait un ſerpent qui rampe & qui gliſſe, l'adroit coquin lui détache ſon brayer (*a*), & revient, portant en main ce gage de ſon triomphe. Haimet cependant avait

Digitized by Google

remis les œufs, & il s'attendait au tribut d'éloges que méritait un pareil ſuccès. « Bon, » tu nous trompes, lui dit en plaiſantant » Bérard; je gage que tu les as cachés dans » ton brayer ». L'aîné regarde; il voit que ſon brayer lui manque, & il devine ſans peine que c'eſt-là un tour de ſon frere. Excellent voleur, dit-il, que celui qui en vole un autre (*b*).

Pour Travers, il admirait également les deux héros, & ne ſavait auquel des deux donner la palme; mais auſſi tant d'adreſſe l'humilia. Piqué de ne point ſe ſentir, pour le moment, en état de joûter avec eux, il leur dit: « Mes amis, vous en ſavez trop » pour moi. Vous échapperiez vingt fois de » ſuite que je ſerais toujours pris. Je vois » que je ſuis trop gauche pour faire quelque choſe dans votre métier; adieu, j'y » renonce, & vais reprendre le mien. J'ai » de bons bras, je travaillerai, je vivrai » avec ma femme; & j'eſpere, avec l'aide » de Dieu, pouvoir me tirer de peine ». Il retourna en effet dans ſon village, comme il l'avait annoncé. Sa femme l'aimait; il de-

Digitized by Google

vint homme de bien : & travailla si heureusement, qu'au bout de quelques mois il eut le moyen d'acheter un cochon. L'animal fut engraissé chez lui. Noël venu, il le fit tuer (c) ; & l'ayant, à l'ordinaire, suspendu par les pieds contre la muraille, il partit pour aller aux champs. Mais c'eût été bien mieux fait à lui de le vendre ; il se serait épargné par-là de grandes inquiétudes, comme je vais vous le raconter.

Le deux freres, qui ne l'avaient point vu depuis le jour de leur séparation, vinrent dans ce moment lui faire visite. La femme était seule, occupée à filer. Elle répondit que son mari venait de sortir, & qu'il ne devait rentrer que le soir. Mais vous pensez bien qu'avec des yeux exercés à examiner tout, le cochon ne put gueres leur échapper. « Oh, oh ! se dirent-ils en sortant, ce » coquin veut se régaler, & il ne nous a » pas invités ! eh bien, il faut lui enlever » son cochon & le manger sans lui ». Là-dessus les frippons arrangerent leur complot ; & en attendant que la nuit vînt leur permettre

Digitized by Google

de l'exécuter, ils allerent ſe cacher dans le voiſinage, derriere une haie.

Le ſoir, quand Travers rentra, ſa femme lui parla de la viſite qu'elle avait reçue : « J'ai eu ſi peur de me trouver ſeule avec » eux, dit-elle, ils avaient ſi mauvaiſe mine, » que je n'ai oſé leur demander ni leur nom, » ni pourquoi ils venaient. Mais leurs yeux » ont fureté par-tout, & je ne crois pas » qu'il y ait ici un clou qui leur ait échappé. » Ah ! ce ſont mes deux drôles, s'écria dou- » loureuſement Travers ; mon cochon eſt » perdu ; c'eſt une affaire faite, & je vou- » drais à préſent pour bien des choſes l'avoir » vendu. Il y a encore un moyen, dit la » femme. Otons-le de ſa place, & le ca- » chons quelque part pour cette nuit. De- » main, quand il ſera jour, nous verrons » quel parti prendre ». Travers ſuivit le con- ſeil de ſa femme. Il décrocha le bacon, & alla le mettre par terre à l'autre bout de la chambre, ſous la met qui ſervait à pêtrir leur pain. Après quoi il ſe coucha ; mais non ſans inquiétude.

Digitized by Google

La nuit venue, les deux freres arrivent pour accomplir leur projet; & tandis que l'aîné fait le guet, Bérard commence à percer le mur à l'endroit où il avait vu le cochon ſuſpendu. Mais bientôt il s'apperçoit qu'il n'y a plus que la corde. « L'oiſeau eſt déniché, » dit-il, nous venons trop tard ». Travers, que la crainte d'être volé tenait en alarme & empêchait de dormir, croyant entendre quelque bruit, réveilla ſa femme, & courut à la met tâter ſi ſon cochon y était encore. Il l'y retrouva; mais comme il craignait auſſi pour ſa grange & ſon écurie, il voulut aller par-tout faire ſa ronde, & ſortit armé d'une hache. Bérard, qui l'entendit ſortir, profita de ce moment pour crocheter la porte, & s'approchant du lit en contrefaiſant la voix de Travers; « Marie, dit-il, le bacon n'eſt » plus à la muraille; qu'en as-tu fait? tu ne » te ſouviens donc pas que nous l'avons mis » ſous la met, répondit la femme? eſt-ce » que la peur t'a troublé la cervelle? Non » pas, reprit l'autre, mais je l'avais oublié. » Reſte là, je vais le ranger ». En diſant cela,

Digitized by Google

il va charger le cochon sur ses épaules, & l'emporte.

Après avoir fait sa ronde & bien visité ses portes, Travers rentra. « Il faut avouer, dit » la femme, que j'ai là un mari qui a une » pauvre tête; il oublie depuis tantôt ce qu'il » a fait de son cochon »! A ces mots Travers fait un cri. « Je l'avais annoncé qu'on » me le volerait, dit-il; adieu, le voilà parti, » je ne le verrai plus ». Cependant, comme les voleurs ne pouvaient pas être encore bien loin, il espéra pouvoir les ratraper, & courut après eux. Ils avaient pris, à travers champs, un petit sentier détourné qui conduisait au bois, où ils espéraient cacher leur proie plus sûrement. Haimet allait en avant pour assurer la marche, & son frere, dont le fardeau ralentissait le pas, suivait à quelque distance. Travers eut bientôt atteint celui ci. Il le reconnut, & prenant le ton de voix de l'aîné, tu dois être las, lui dit-il; donne que je le porte à mon tour. Bérard, qui croit entendre son frere, livre à Travers le cochon, & prend les devants. Mais il n'a pas fait

Digitized by Google

tent pas, qu'à ſon grand étonnement il rencontre Haimet (*d*). « Morbleu, dit-il, j'ai » été attrapé. Ce coquin de Travers m'a » joué un tour ; mais laiſſe faire, tu vas voir » ſi je ſais réparer ma ſottiſe ». En diſant cela il ſe dépouille, met ſa chemiſe par-deſſus ſes habits, ſe fait une eſpece de coëffe de femme, & dans cet accoutrement court à toutes jambes, par un autre chemin, à la maiſon de Travers, qu'il attend auprès de la porte. Quand il le voit arriver, il s'avance au-devant de lui, comme ſi c'eût été ſa femme, & lui demande, en contrefaiſant ſa voix, s'il a ratrapé le cochon. « Oui, je le tiens, ré- » pond le mari. — Eh bien, donne-le moi, » je vais le rentrer, & cours vîte à l'étable ; » car j'y ai entendu du bruit, & j'ai peur » qu'ils ne l'aient forcée » Travers lui charge l'animal ſur les épaules, & va faire une nouvelle ronde ; mais quand il rentre, il eſt fort étonné de trouver au lit ſa femme qui pleurait & ſe mourait de peur. Il s'apperçoit alors qu'on l'a trompé de nouveau. Cependant il ne veut point en avoir le démenti, & comme ſi ſon honneur eût été intéreſſé à cette

Digitized by Google

aventure, il jure de n'en ſortir, d'une maniere ou de l'autre, que victorieux.

Il ſe douta bien que les voleurs, ce voyage-ci, ne prendraient plus le même chemin; mais il ſoupçonna, avec raiſon, que la forêt, étant pour eux le lieu le plus proche & le plus ſûr, ils s'y rendraient comme la premiere fois. En effet, ils y étaient déjà; & dans la joie & l'empreſſement qu'ils avaient de goûter le fruit de leur vol, ils venaient d'allumer du feu au pied d'un chêne, pour faire quelques grillades. Le bois était verd & brûlait mal; de ſorte qu'afin de le faire aller, il leur fallait ramaſſer de côté & d'autre des branches mortes & des feuilles ſeches.

Travers, qui, à la lueur du feu, n'avait pas eu de peine à trouver ſes larrons, profite de leur éloignement. Il ſe déshabille tout nu, monte ſur le chêne, ſe ſuſpend d'une main dans l'attitude d'un pendu; puis quand il voit les voleurs revenus & occupés à ſouffler leur feu, d'une voix de tonnerre il s'écrie: malheureux! vous finirez comme moi. Ceux-ci troublés croient voir & entendre leur pere: ils ne ſongent qu'à ſe ſauver.

Digitized by Google

L'autre reprend à la hâte ſes habits & ſon cochon, & revient, triomphant, conter à ſa femme ſa nouvelle victoire. Elle le félicite, en l'embraſſant, ſur un coup ſi hardi & ſi adroit. « Ne nous flattons pas » trop encore, répondit-il. Les drôles ne » ſont pas loin, & tant que le bacon ſubſiſ- » tera j'aurai toujours peur. Mais fais chauffer » de l'eau ; nous le ferons cuire. S'ils revien- » nent, nous verrons alors comment ils s'y » prendront ». L'une alluma donc du feu, l'autre dépeça l'animal qu'il mit par morceaux dans le chaudron ; & chacun d'eux, pour y veiller, s'aſſit à un coin de la cheminée.

Mais Travers que l'inquiétude & le travail de la nuit avaient beaucoup fatigué ne tarda gueres à s'aſſoupir. « Couche-toi, lui dit la » femme, j'aurai ſoin de la marmite : tout » eſt bien fermé, il n'y a rien à craindre ; & en » tout cas, ſi j'entends du bruit, je t'appel- » lerai ». D'après cette aſſurance il ſe jetta, tout habillé, ſur ſon lit, où il s'endormit auſſitôt. La femme continua pendant quelque tems de veiller au chaudron ; mais enfin le ſom-

Digitized by Google

meil la gagna auſſi, & elle finit par s'endormir ſur ſa chaiſe.

Les larrons pendant ce tems, remis de leur premiere frayeur, étaient revenus au chêne; & n'y retrouvant plus ni le pendu ni le cochon, il ne leur avait pas été difficile de deviner le vrai de l'aventure. Ils ſe crurent déshonorés ſi Travers, dans ce conflit de ſtratagêmes, l'emportait ſur eux; & ils revinrent chez lui, fortement déterminés à déployer, pour la derniere fois, tout ce dont ils étaient capables en fait de ruſes. Avant de rien entreprendre, Bérard, pour ſavoir ſi l'ennemi était ſur ſes gardes, regarda par le trou qu'il avait fait à la muraille. Il vit d'un côté Travers étendu ſur ſon lit, & de l'autre la femme, dont la tête vacillait à droite & à gauche, dormant près du feu une écumoire à la main, tandis que le bacon cuiſait dans la marmite. « Ils ont voulu nous éviter la peine » de le faire cuire, dit Bérard à ſon frere; » & après tout, nous avons eu aſſez de » mal pour qu'ils nous l'apprêtent. Sois tranquille, je te promets de t'en faire manger ». Il va couper auſſi-tôt une longue

Digitized by Google

gaule qu'il aiguiſe par un bout. Il monte ſur le toit, & deſcendant la gaule par la cheminée, il la pique dans un morceau qu'il enleve.

Le hazard fit que dans ce moment Travers s'éveilla. Il vit la manœuvre, & comprit qu'avec des ennemis ſi habiles la paix pour lui était préférable à la guerre. « Amis, leur » cria-t-il, vous avez tort de dégrader mon » toit; moi j'ai eu tort de ne pas vous in- » viter à goûter du bacon. Ne diſputons plus » de ſubtilité, ce ſerait à ne jamais finir: deſ- » cendez, & venez vous régaler avec nous ».

Il alla leur ouvrir la porte. On ſe mit à table, & l'on s'y réconcilia de la meilleure foi du monde.

NOTES.

(*a*) Sorte de culotte, ou plutôt de caleçon.

(*b*) *Dans le* Parangon des Nouvelles, *f. vij, v°, trois drôles adroits entreprennent d'ôter les culottes à un Juge, tandis qu'il eſt ſur ſon tribunal; & ils en viennent à bout.*

Dans les Joco-Seria Melandri, *t.* 1, *p.* 19, *un Eſpagnol & un Allemand ſe défient à qui fera le tour d'eſcroquerie le plus adroit. Le premier, comme dans*

Digitized by Google

le Fabliau, annonce qu'il va ôter les œufs ſous un oiſeau qui couve. Pour monter plus aiſément, il laiſſe au pied de l'arbre, ſon habit, ſon épée, ſa chaîne d'or, &c. Mais lorſqu'il eſt au haut, l'Allemand prend le paquet & s'en va.

(*c*) On voit par toutes nos anciennes hiſtoires, que ſous les trois races de nos Rois, & long-tems même auparavant, ſous la domination des Romains, le cochon faiſait les délices de la table, tant du peuple que des plus grands Seigneurs. Les repas en étaient quelquefois appellés *Baconiques*, du vieux mot *Bacon*, qui ſignifie porc. A Paris, dans de certains jours de cérémonie, on en nourriſſait le Chapitre de Notre-Dame, & telle eſt, à ce qu'on croit, l'origine de cette foire aux jambons, qui de tems immémorial ſe tient au parvis de la Cathédrale. A Noël & à la S. Martin, dans les villes comme dans les villages, les particuliers tuaient un cochon, qu'ils ſalaient pour la proviſion de l'année. C'était un ſujet de réjouiſſance; on envoyait à ſes voiſins & à ſes amis des boudins & des ſauciſſes, & ces vieilles coutumes ſubſiſtent encore, comme on le ſait, dans les provinces.

(*d*) *Ce Conte ſe trouve dans l'*Arcadia di Brenta, *p.* 254, *mais il finit ici.*

Digitized by Google

LES JAMBES DE BOIS.

MES amis, je vous ſouhaite à ce renouvellement d'année, toutes ſortes de bonheur; & par les talents aſtrologiques que l'on me connaît, je vous prédis que, ſi vos vignes cet automne rapportent beaucoup, vous aurez beaucoup de vin à vendre. Mais je vous annonce en même-tems que, ſi vous prenez femme ou maîtreſſe, il faut vous attendre à des malheurs. Vous aurez beau les aimer : elles aimeront encore leur plaiſir plus que vous. Je vais pour mes étrennes vous conter une aventure qui m'avint derniérement.

Je me promenais le long d'un bois, quand je vis venir à moi un Villain; (que Dieu vous préſerve de pareille rencontre). Mais il avait deux jambes de bois; & je vous ſouhaite ſincérement à tous le même bonheur. Ceci vous étonne. Un moment d'attention, s'il vous plaît; & vous penſerez comme moi, quand vous m'aurez entendu.

Je m'accoſtai du manant pour cauſer. Dans

Digitized by Google

la converſation je lui parlai de ſon malheur, & voulus ſavoir depuis quand & comment il lui était arrivé. « Malheur, s'écria-t-il ! ſachez, Sire, que je ne le regarde point » comme tel, il s'en faut de beaucoup ; & » je vous prie même, au contraire, de m'en » faire compliment ». Cette façon de penſer m'ayant beaucoup étonné, je le fis expliquer ; il parla ainſi. « Depuis que je n'ai plus de » jambes, je n'ai plus beſoin de bas ni de » ſouliers ; & d'abord voilà une épargne, & » par conſéquent un grand avantage ; mais » ce n'eſt pas le ſeul. Quand je marchais, » j'avais toujours à craindre de me heurter contre une pierre, de m'enfoncer une épine » dans le pied, de me bleſſer enfin & d'être » obligé de garder le lit ſans pouvoir travailler. Maintenant pierres & cailloux, boue » & neige, tout m'eſt égal. Le chemin ſerait » pavé d'épines que j'y marcherais ſans la » plus petite inquiétude. Si je trouve un ſerpent, je peux l'écraſer ; ſi un chien vient » me mordre, il ne tient qu'à moi de l'aſſommer ; ſi ma femme eſt méchante, j'ai de » quoi la battre. Enfin me donne-t-on des noix,

Digitized by Google

» noix ? mon pied les caſſe. Suis-je auprès » du feu ? mon pied l'attiſe ; & après ſept » ou huit ans, quand mes jambes m'ont ren- » du tous ces ſervices, je ſuis encore le maî- » tre de m'en chauffer ».

Or, maintenant, mes amis, je vous demande ſi tant d'avantages ne méritent pas quelque conſidération ; & ſi vous n'agiriez pas prudemment, peut-être, de vous faire couper les deux jambes, pour avoir le même bonheur que le Villain.

Digitized by Google

Par Euſtache d'Amiens.

DU BOUCHER D'ABBEVILLE.

FAUCHET en fait mention.

EXTRAIT.

MILE, gros Boucher d'Abbeville, ſurpris par la nuit en revenant du marché d'Oiſemont, & forcé de s'arrêter en route à Bailleul, demande à une bonne femme qu'il rencontre s'il n'y a point dans le village quelque auberge où il puiſſe loger. « Nous en » avons une, répond la Vieille, mais vous » y ferez mauvaiſe chere. Je vous conſeille » d'aller plutôt chez Sire Gautier, notre » Curé : lui ſeul a du vin, & derniere- » ment encore il lui en eſt arrivé deux ton- » neaux de Noyentel ».

Mile va donc frapper à la porte du Paſteur. Celui-ci était un homme brutal. Sans ouvrir, ſans même daigner ſe montrer à la fenêtre, du fonds de ſa chambre il demande ce qu'on lui veut. Le Boucher ſe dit un pauvre piéton qui, craignant les vo-

Digitized by Google

leurs, le prie de lui donner asyle pour la nuit seulement : l'autre répond séchement que sa maison n'est pas faite pour recevoir des Villains. Surpris d'entendre un pareil propos sortir de la bouche d'un Prêtre, le voyageur insiste ; il représente qu'il est homme ainsi que le Chevalier le plus noble de France, & s'offre, au reste, de payer son gîte le prix qu'on voudra. Pour toute réponse, on l'envoie à tous les Diables.

Comme il se retirait, bien résolu néanmoins de se venger un jour s'il pouvait en trouver l'occasion, il voit arriver un gros troupeau de moutons, & demande à qui il appartient. Le berger répond que c'est à Sire Gautier. Mile, joyeux de cette découverte, va se cacher derriere une haie ; & tandis que les moutons défilent, il choisit, de l'œil, le plus beau, & le dérobe sans être apperçu. Un moment après il retourne frapper chez le Curé, auquel il se donne cette fois-ci pour un Boucher d'Abbeville qui lui apporte un mouton gras du marché d'Oisemont, & qui en retour lui demande à souper. On l'accueille alors avec empressement. Il fait admi-

Digitized by Google

rer la beauté de l'animal, dont, au reſte, il ne veut, dit-il, que la peau; & après avoir été le dépecer lui-même à la cuiſine, il revient, tandis que la ſervante l'accommode, cauſer avec le Curé.

Celui-ci avait chez lui une mie, qu'il tenait renfermée dans ſa chambre toutes les fois qu'il lui ſurvenait du monde; & c'était même une des raiſons pour leſquelles il avait refuſé d'abord ſa porte au Boucher; mais le préſent du mouton le met de ſi bonne humeur qu'il fait deſcendre la donzelle. Le ſouper eſt fort gai. Au ſortir de table, Gautier remonte avec ſa belle, & recommande à la ſervante de conduire Mile dans la chambre qui lui était deſtinée, & d'avoir ſoin que rien ne lui manque. Mile de ſon côté s'arrange avec la ſervante; &, moyennant la peau du mouton, il obtient de coucher avec elle. Le lendemain matin, pendant que le Paſteur était allé dire ſa meſſe, le Boucher monte à la chambre de la mie, ſous prétexte de prendre congé d'elle & de la remercier. Elle était encore au lit: il écarte un peu les draps, fait l'éloge des charmes qu'il voit, propoſe de nouveau la

Digitized by Google

peau de ſon mouton, & finit par en obtenir le même prix qu'il avait obtenu déjà de la ſervante. Après cela il va trouver Gautier à l'Egliſe, pour lui propoſer d'acheter cette peau qui l'embarraſſerait trop en route, & qu'il offre à un tiers de perte. Gautier la lui paie comptant, & le prie de revenir le voir une autre fois, quand il paſſera par Bailleul.

Cependant la demoiſelle ne l'a pas plutôt gagnée qu'elle deſcend la chercher. La ſervante, dont les droits étaient les mêmes, prétend qu'elle lui appartient; & là-deſſus grande querelle, ſuivie d'injures & de coups. Gautier, lorſqu'il rentre, eſt obligé de ſéparer les deux fémelles. Il s'informe du ſujet de leur diſpute; & alors, ſoupçonnant ce qui n'était que trop vrai, il veut les chaſſer toutes deux. Dans ce moment arrive le Berger, avec un air effaré, pour apprendre qu'il lui manque un mouton; ſans qu'il puiſſe dire comment on le lui a pris: à moins que ce ne ſoit un quidam dont il a été accoſté la veille, ſur le ſoir, lorſque le troupeau rentrait. Gautier ſe fait dépeindre le quidam, & voit que c'eſt ſon Boucher. Il montre enſuite

Digitized by Google

la peau du mouton, que le Berger reconnaît. Alors tout s'éclaircit; & il ſe trouve que Mile, après avoir été hébergé & régalé par le Paſteur, après s'être amuſé avec les deux demoiſelles, avait encore trouvé le ſecret de ſe faire payer.

Digitized by Google

GAUTIER D'AUPAIS.

Cette piece eſt en vers Alexandrins, par morceaux, plus ou moins longs, ſur une ſeule & même rime, que le Poëte fait durer tant qu'elle peut lui fournir. C'eſt la forme qu'ont la plupart des Romans.

LES autres Jongleurs chantent & diſent des Lais : moi je ſuis un Conteur qui leur abandonne cette matiere. Chevaliers, Pucelles, Clercs, Laïcs, Dames & Seigneurs, écoutez-moi; je vous réciterai l'aventure d'un Damoiſeau qu'adverſité long-tems éprouva, & qu'Amour enfin rendit heureux.

Il était l'aîné des enfans du Châtelain d'Aupais (*a*), & ſe nommait Gautier. Son pere, qui le voyait grand & fort, & qui voulait avoir une occaſion de connaître & d'éprouver ſa valeur, ayant entendu annoncer un Tournois dans ſon voiſinage, auprès de Beauvais, l'y envoya. C'était pour la premiere fois que le jeune homme allait être témoin de ces jeux guerriers : il ne les con-

Digitized by Google

naiſſait encore que par des récits, & ne ſavait ni manier un cheval, ni ſe ſervir de ſes armes. Il ſe préſenta néanmoins aſſez noblement dans la lice; mais jugez quel fut ſon étourdiſſement, quand il ſe trouva au milieu de la foule, aſſailli par vingt combattans à la fois, & qu'il entendit autour de lui les heaumes & les écus retentir ſous les épées, avec ce fracas horrible que ne feraient pas enſemble trois cens forgerons frappant ſur l'enclume. Pouſſé & repouſſé trente fois d'un bout de la lice à l'autre, il eut bien de la peine, après maints coups reçus, à pouvoir s'en dégager.

Comme il était tard, & que, n'ayant point mangé de tout le jour, il mourait de faim, il lui fallut s'arrêter en route. Il entra donc dans une auberge, où ſe trouvaient beaucoup de buveurs qu'avait attirés le vin nouveau; car c'était vers la Touſſaint; &, après avoir fait conduire ſon cheval à l'écurie, il commanda un très-bon ſouper. Tout en mangeant il ſe diſait à lui-même: « Ma » foi, il faut en convenir, c'eſt une belle » invention qu'une hôtellerie! On vous reçoit

Digitized by Google

» bien, on vous ſert, on vous fait encore » des complimens ; nul embarras que de » payer ».

Or c'était-là le point eſſentiel, & celui préciſément qu'avait oublié notre étourdi. Le lendemain, quand il voulut partir, il ſe trouva qu'il était ſans argent. Son premier mouvement fut d'aller ſe cacher dans l'écurie, pour pleurer ; mais les larmes n'étant pas monnaie dont l'hôte ſe contentât, il fallut chercher quelque expédient. Laiſſer en gage ſon cheval ou ſa chappe, c'eſt à quoi ſon amour-propre n'eût jamais pu ſe réſoudre. Malheureuſement il apperçut, dans un coin de l'auberge, des gens qui jouaient aux dés ; & la penſée lui vint d'aller jouer avec eux, dans l'eſpérance que peut-être il leur ferait payer ſon écot. Mais ſavez-vous ce qui arriva ? C'eſt qu'il perdit ſa chappe, ſon ſurcot & ſon cheval ; & qu'après beaucoup de ſottiſes & d'injures de la part de l'hôte, il ſe vit obligé de s'en revenir, à pied & en chemiſe, à Aupais.

Ce qui le fâchait dans ſon aventure, était moins ſa perte que l'humiliation de traverſer

Digitized by Google

la ville avec cet extérieur de mendiant. Il aima mieux, pour ne pas s'y exposer, faire un très-grand tour, & rentra au château par la prairie. Mais le pere, quand il le vit ainsi paraître, & qu'il lui eut demandé ce qu'étaient devenus son cheval & ses habits, se mit dans une telle colere, que prenant un bâton, il lui en donna plusieurs coups. Gautier avait l'ame haute & fiere; il fut extrêmement sensible à cet affront, & sortit à l'instant de la salle, en jurant que de longtems on ne l'y reverrait. Ses freres & ses sœurs coururent en vain après lui pour le ramener; leurs prieres ne purent le fléchir. Il ne voulut pas même accepter quelques-uns de leurs vêtemens qu'ils lui offrirent; & après les avoir tous embrassés tendrement, il partit.

La mere, lorsqu'elle les vit rentrer sans leur aîné, se désola. « Quoi! Sire, dit-elle à » son mari, vous chassez votre fils bien-aimé, » l'héritier de votre nom! Ah! vous voulez » donc ma mort ». A ces mots, elle tomba sans connaissance, & ne reprit ses sens que pour s'écrier de nouveau, en fondant en larmes: je l'ai perdu.

Digitized by Google

Tout ceci, comme je vous l'ai dit, se passait vers la Toussaint. Gautier, sans habits & sans argent, allait se trouver exposé à toutes les insultes d'une saison rigoureuse, à la gelée, aux vents & aux frimats. Il les éprouva longtems, courant de ville en ville, mangeant ce que le hazard lui offrait, & couchant où il plaisait à Dieu. Vous nommer tous les pays qu'il parcourut ainsi, & tous les maux qu'il eut à souffrir, c'est ce qu'il ne serait pas aisé de faire. Il me suffira de vous dire, qu'après quatre ans entiers de cette vie si misérable, il arriva enfin dans une ville, dont le Seigneur était un Chevalier fort riche. Ce Chevalier avait une fille, nommée Ogine, qui était un vrai prodige en fait de graces & de beauté. Vous avez entendu parler sans doute d'Ydoine, la mie d'Amadas, de Sébille qu'aima tant le preux Bérard *, de cette Hélene qui tourna la tête aux Grecs & aux Troyens. Eh bien, Ydoine, Hélene & Sébille, mises à côté d'Ogine, vous ne les eussiez seulement point regardées.

* Personnages de Romans.

Le hazard fit que la belle se promenait dans la ville, quand Gautier y entra, & que ce

Digitized by Google

fut un des premiers objets qu'il apperçut. Son cœur, à cette vue, se trouva pris pour jamais. Il ne voulut pas aller plus loin, & passa trois mois entiers à soupirer d'amour, à gémir sur sa misere, & à venir tous les jours à la porte du château, & dans la rue où il avait vu la Pucelle, attendre qu'un nouveau hasard la lui fît voir encore. Sa mauvaise fortune s'y opposa. Il prit le parti alors de chercher à s'introduire dans la maison du Chevalier; & un certain soir qu'il rencontra un de ses gens, il pria poliment le valet de lui dire s'il n'y avait pas chez son maître quelque place vacante. L'autre lui ayant demandé ce qu'il savait faire, Gautier répondit qu'il pourrait servir le Chevalier à table, avoir soin de sa cave & de sa dépense, & garder ses bois, ses rivieres & ses viviers. Le valet fut fort surpris d'entendre une pareille proposition sortir de la bouche d'un homme, qu'à ses haillons il prenait pour un Villain. Il se contenta cependant de lui dire que son maître avait un Sénéchal & un Forestier, & proposa au Damoiseau d'entrer chez le Seigneur comme valet de charrue. Cette

Digitized by Google

offre humiliante couvrit Gautier de confusion : il ne put retenir ses larmes ; & jettant tristement les yeux sur ses haillons : malheur à la pauvreté, s'écria-t-il, puisqu'elle fait mépriser celui qui sans elle serait respecté. Le valet, touché de sa douleur, ajouta : « Je » me rappelle qu'il manque en ce moment » une Guaite * au château ; cette place vous » conviendrait-elle ? Voyez, j'en parlerais à » Monseigneur, & demain vous pourriez savoir sa réponse ». Gautier, qui n'aspirait qu'au bonheur d'être auprès d'Ogine, reçut l'offre avec reconnaissance. L'affaire réussit, il fut accepté. On lui donna, pour remplir ses fonctions, un cornet avec une trompette d'airain. Mais on ne le laissa pas long-tems dans un pareil emploi, &, peu de jours après, sa bonne mine le fit destiner à servir à table.

* Sentinelle chargé de guetter.

C'était-là tout ce qu'aurait pu choisir Gautier de plus favorable, si on lui eût permis de former un vœu. Il allait enfin voir chaque jour & contempler librement la beauté qu'il aimait. Néanmoins ce fut cette facilité même, dont il s'applaudissait tant, qui, en

Digitized by Google

donnant des forces à une paſſion ſans eſpoir, cauſa ſon malheur. Ainſi d'ordinaire ſe comporte Amour. Le méchant aime à tourmenter ceux qu'il a pu ſoumettre, il ne trouve de plaiſir qu'à voir couler leurs larmes.

Le jeune homme était devenu maigre & pâle. Son maître, le voyant dépérir inſenſiblement, lui diſait quelquefois, Gautier, qu'avez-vous ? Mais il ſe gardait bien de l'avouer ; il eût craint d'être chaſſé à l'inſtant. De tems en tems, un Ménétrier du lieu, avec lequel il s'était lié d'amitié, lui faiſait auſſi la même queſtion ; Gautier ſe contentait toujours de répondre, je n'ai pas ce que je deſire. Cependant, c'eſt un ſi doux plaiſir de ſoulager ſon cœur quand il eſt plein, que preſſé un jour par le Chanteur, il lui dit : « Je vous crois trop mon ami, & penſe trop » bien ſur votre compte, pour vous ſoupçonner capable d'une trahiſon qui me cauſerait la mort. Une demoiſelle m'a ôté » tout-à-fait la raiſon, puiſqu'il faut vous » l'avouer ; & cette demoiſelle c'eſt Ogine » la fille de Monſeigneur. Vous ſavez ma » folie maintenant, plaignez-moi : ou plutôt

Digitized by Google

» tâchez de me ſuggérer quelque reſſource,
» car je ne ſais plus que devenir. Vous n'a-
» vez pas tort de vous dire un fou, répon-
» dit le Ménétrier; il en eſt quelque choſe.
» Pour moi je n'ai dans ce moment qu'un
» conſeil à vous donner, c'eſt d'oublier votre
» maîtreſſe & d'en faire une autre. J'en con-
» nais tant de jolies, & qui, ſûrement, ne
» demanderaient pas mieux que d'avoir pour
» ami un bel homme comme vous! — Non,
» je ne le puis, & voilà mon malheur. Au
» reſte, je ſens très-bien, ſans qu'on me le
» diſe, que je ne dois jamais me flatter d'être
» aimé d'Ogine; mais il ne m'eſt pas poſſi-
» ble de vivre ſans elle; &, depuis quelques
» jours, ſur-tout, qu'une indiſpoſition me
» prive du bonheur de la voir, je meurs,
» oui, je meurs de chagrin. Mon doux ami,
» encore une fois, prenez pitié de ma peine,
» conſeillez-moi; ou c'en eſt fait, il me faut
» renoncer à la vie ».

Ces paroles furent prononcées d'un ton ſi touchant, que le Ménétrier ne put s'empêcher d'être attendri. « Je voudrais poſſéder » le ſecret que vous me demandez, dit-il,

Digitized by Google

» je vous l'offrirais volontiers : mais vous » avez-là un amour fort embarrassant. Je n'y » vois qu'une ressource : c'est de le faire de- » viner habilement à votre maîtresse, puisque » vous n'oseriez le lui déclarer en face. Venez » chez moi, j'ai quelques airs de complainte » amoureuse que je vous apprendrai. Vous » pourrez trouver aisément l'occasion de » les lui chanter, &, peut-être, le récit de » vos peines réussira-t-il à toucher son » cœur. Je ne vous réponds pas d'un succès » bien assuré ; mais, en tout cas, l'on peut » essayer : le pis sera de trouver mieux dans » la suite ». L'avis plut à Gautier. Il apprit les chansons, & les chanta. Hélas ! il ignorait qu'il n'en avait pas besoin. Un amour, aussi grand que le sien, pouvait-il être longtems ignoré de celle qui en était l'objet ? La Pucelle en avait pris autant pour lui ; & ce n'était qu'à la violence de sa passion, combattue par la honte d'aimer un valet, qu'était due sa maladie.

Le Dimanche suivant, Gautier trouva une occasion favorable pour la voir en particulier. Les parens étaient à l'Eglise : Ogine restait

Digitized by Google

restait seule au château. Enhardi par l'amour, il vint dans sa chambre, sous prétexte de savoir par elle-même comment elle se portait. Mais à peine eut-il commencé à ouvrir la bouche, que son visage pâlit, & que tout son corps trembla. Ogine, du ton le plus affectueux, répondit qu'elle souffrait beaucoup; & faisant asseoir le Damoiseau, le pria de lui conter quelque histoire qui pût la distraire un moment. « Mademoiselle, reprit-il, votre maladie m'a donné tant de chagrin que, » malgré le desir que j'ai de vous plaire, il » me serait impossible de vous obéir. Depuis » ce moment j'ai tout perdu, joie & repos. » Ce n'est pas votre beauté, au reste, quelque parfaite qu'elle soit, qui m'a, comme » bien d'autres, attaché à vous. Non, ce » que j'aime, c'est votre caractere charmant, » c'est votre bonté, votre douceur qui font » que, quand on vous a vue, on donnerait » pour vous son sang jusqu'à la derniere » goutte. Ah! Demoiselle, Demoiselle, si » Gautier vous perd, il en mourra ». A ces mots, les sanglots lui couperent la voix, & son visage fut inondé de larmes; mais inter-

Digitized by Google

dit & confus d'avoir laiſſé échapper ſon ſecret, il ſe leva tout-à-coup ſans attendre aucune réponſe ; & ſe ſauvant auſſi-tôt, comme s'il eût commis un crime, il alla dans ſa chambre s'enfermer au verrouil.

Là, ſa témérité vint ſe préſenter à ſes yeux ſous les couleurs les plus effrayantes. Il crut qu'Ogine allait ſe plaindre à ſes parens, & que c'en était fait de lui. A chaque inſtant il s'imaginait les entendre ouvrir la porte en fureur, pour lui reprocher ſon inſolence, & le faire chaſſer honteuſement de leur maiſon. Vingt fois il eut envie de ſe ſauver avant leur arrivée, & de prévenir ainſi par la fuite ſon déshonneur. Mais eſpoir, qu'on n'éteint jamais entiérement, l'arrêta toujours, & Amour lui-même, au milieu de cette tempête, venait lui ſourire encore. Il paſſa dans ces tranſes mortelles une partie de la journée. L'après-dîner enfin, quand les parens furent retournés à l'Égliſe, réſolu de tout tenter, il revint chez ſa Belle.

Loin de ſonger à l'affliger, cette tendre Amante n'avait, au contraire, entendu qu'avec tranſport cette effuſion involontaire de ſon

Digitized by Google

amour, & elle n'avait plus qu'un chagrin, celui de le voir dans un état de ſervitude. Auſſi la premiere parole qu'elle lui adreſſa quand il parut, ce fut pour lui demander quelle était ſa naiſſance & ſon nom. « Vous » l'ordonnez, répondit-il, je vais vous ſa- » tisfaire, quelque choſe qu'il m'en coûte ». Et auſſi-tôt il raconta naïvement toute ſon aventure, depuis le moment du tournois, juſqu'à celui où il était entré dans la terre du Chevalier. « C'eſt alors que je vous vis, » ajouta-t-il, & alors que commencerent » mes véritables peines : car tout ce que » j'avais ſouffert juſques-là, pendant quatre » années de miſere, n'eſt rien au prix de » ces douleurs. J'ai voulu vivre auprès de » vous, & je n'en ſuis devenu que plus à » plaindre. Mais je ſens que mon malheur » ne durera pas long-tems ; & peut-être » Gautier vous parle-t-il aujourd'hui pour la » derniere fois ».

L'impreſſion que ce diſcours fit ſur le cœur d'Ogine, la ſurpriſe, la douleur & la joie qu'il excitait en elle la troublerent ſi fort, qu'elle pria Gautier de ſe retirer. Ami,

Digitized by Google

lui dit-elle, laiſſez-moi, je me ſens fort mal. Il ſortit, déſeſpéré de l'état où il croyait la quitter. Si vous l'euſſiez vu dans ce moment, il vous eût fait compaſſion.

La Demoiſelle, de ſon côté, n'était pas moins agitée que lui. Elle paſſa la nuit entiere à ſoupirer, & à ſe tourner, tantôt ſur un côté, & tantôt ſur un autre. Enfin elle ſe leve, & appelle ſa Chambriere pour refaire ſon lit. Mais elle ne s'y trouve pas mieux qu'auparavant. Elle fait mettre la tête aux pieds, les pieds à la tête ; elle ſe couche ſur le dos, ſur le côté, tire un bras du lit, l'y remet enſuite : rien ne la ſoulage, & ſes yeux conſtamment ſe refuſent au ſommeil. « Voilà donc l'amour, s'écrie-t-elle ! Hélas ! » qu'on nous trompe quand on nous promet » qu'il fera notre bonheur ». En ſongeant à Gautier, elle pâlit & rougit tour-à-tour. Elle ſue, elle friſſonne. Elle voudrait le revoir encore, puis l'inſtant d'après ne le veut plus, puis s'aſſeoit ſur ſon lit, puis ſe recouche, & s'écrie : Ah ! ſi Gautier a ſouffert autant que moi, que je dois le plaindre (*b*) !

Enfin, après bien des larmes & des ſanglots,

Digitized by Google

elle se leva, quand le jour parut; &, quoiqu'elle ne doutât point de la sincérité de son Amant, pour plus grande assurance néanmoins elle envoya secrettement à Aupais un vieux domestique, dont la fidélité lui était connue. Tout ce que put découvrir le valet par ses informations, fut entiérement conforme au récit du Damoiseau. Le Châtelain, désespéré de la vivacité qu'il avait eue vis-à-vis de son fils, le pleurait chaque jour. Il l'avait fait chercher inutilement par toute la France, & la mere en était morte de chagrin. Quand Ogine entendit ce rapport, peu s'en fallut que, de joie, elle n'embrassât le messager. Elle resta un moment plongée dans une rêverie profonde, & envoya le valet prier sa mere de passer chez elle.

La mere venue, elle lui parla ainsi : » Ma» dame, j'ai à vous révéler un secret im» portant, daignez m'écouter. Vous avez à » votre service un homme, peu fait pour cet » état, & fils aîné du Chevalier, Châtelain » d'Aupais. C'est l'amour que je lui avais » inspiré qui l'a introduit chez vous. Depuis » quelques jours il m'a tout avoué; & je

Digitized by Google

» vous avoue à mon tour que je n'ai pu » me défendre de l'aimer, & que je ne me » croirai heureuſe que quand vous aurez » conſenti à me le donner pour époux. Solli- » citez cette grace auprès de mon pere, je » vous ſupplie; mais cachez-lui que j'aime » Gautier ».

A ce diſcours la mere entra dans une colere épouvantable. Elle s'imagina que ſa fille avait eu pour un valet quelque faibleſſe criminelle, & qu'elle n'avait feint une maladie que pour en dérober les ſuites. Mais quand la malade lui eut juré qu'elle n'avait jamais parlé à Gautier que deux fois, & qu'il ne s'était écarté en rien du profond reſpect qu'a toujours un amant véritable pour celle qu'il aime, lorſqu'elle lui eut raconté les précautions qu'elle avait priſes pour n'être point trompée ſur ſa naiſſance, la Dame ſe calma, & promit de parler à ſon mari.

Celui-ci connaiſſait le Châtelain d'Aupais; le parti d'ailleurs était ſortable. Ainſi il conſentit à ce mariage, & en attendant, il fit Gautier ſon Sénéchal, & lui donna les clés du Château. Sous ces nouveaux habits, la

Digitized by Google

bonne mine & la grace naturelle du jeune Amant parurent avec éclat. Il fiança la Pucelle, & envoya un exprès à ſon pere, pour lui faire part de ſon mariage, & l'inviter à ſes nôces. Le Châtelain enchanté, accourut, avec ſes autres enfans & une foule de Gentilshommes, ſes parens ou amis. Gautier & lui s'embraſſerent tendrement, en pleurant de joie. Il y eut un grand feſtin, des fêtes pendant trois jours, une quintaine dans la prairie où la Nobleſſe vint briſer des lances; & aucun des Ménétriers ne s'en revint ſans rapporter de bon argent avec cotte, ou ſurcot, ou chape fourrée. Le quatrieme jour, on ſe ſépara. Gautier vit avec regret partir ſon pere; mais il ne pouvait le ſuivre; il allait enfin, après tant de maux, goûter les doux fruits d'amour.

Diſons un Pater *pour que Dieu procure à tous ceux qui aimeront comme lui, le plaiſir qu'il eut cette nuit-là.*

Digitized by Google

NOTE.

(*a*) Ancien village auprès de Courtenai. Il eſt qualifié de ville dans le Fabliau.

(*b*) Dans le *Lai de Narciſſe*, au premier volume, on a vu un morceau pareil à celui-ci, & repréſentant de même les inquiétudes amoureuſes d'une jeune perſonne.

Digitized by Google

GUILLAUME AU FAUCON.

Le Comte de Caylus en a donné l'extrait dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. XX.

JADIS était un Damoiseau d'illustre famille, beau & courtois, nommé Guillaume. Il servait depuis sept ans, en qualité d'Écuyer, un Chevalier Châtelain, dans l'espérance d'obtenir de lui la Chevalerie. Cependant il craignait le moment où lui serait conféré cet honneur, & je vous en dirai la raison : c'est qu'il aimait la Châtelaine, & qu'il n'eut point voulu en être séparé. Les charmes de la Dame au reste pouvaient excuser ce sentiment. La rose de Mai, la fleur du lis, celle des prés qui vient d'éclore, à mon avis sont moins belles; & le sinople sur l'argent n'a pas autant d'éclat qu'en avait sur ses joues l'incarnat, placé au milieu de l'albâtre. Sa bouche vermeille ressemblait à la passe-rose, lorsqu'elle s'entr'ouvre. Nature (*a*) enfin, pour la

Digitized by Google

former, s'était tellement épuisée, que pendant long-tems elle en fut appauvrie.

La Châtelaine ignorait l'amour de Guillaume : sans cela elle n'eût jamais voulu le voir, ni lui parler : car telle est l'humeur des femmes. Apprennent-elles qu'un galant homme les aime ? les voilà aussi-tôt en colere ; elles affectent de le fuir, & s'entretiendraient avec un valet plutôt qu'avec lui. Ne devraient-elles pas, au contraire, quand leurs yeux ont donné à quelqu'un la maladie dont on se défend si peu, s'empresser à le guérir ? Maudites soient celles qui agissent autrement ; mais je reviens à Guillaume.

Il ne respirait plus que pour sa Dame, & vivait malheureux. « Où ai-je été placer » mon amour, se disait-il quelquefois ? Non, » il n'est plus de bonheur pour moi, c'en » est fait. Mais après tout, pourquoi ne pas » découvrir mes peines ? Ne les ai-je donc » pas dévorées assez long-tems » ?

Bientôt se présenta une occasion favorable de faire cet aveu. Le Châtelain s'était proposé d'aller à un tournois éloigné. Il avait choisi, pour l'accompagner, un certain nom-

Digitized by Google

bre de braves Chevaliers & de Sergens; & Guillaume devait être du voyage. Mais ce départ, en éloignant le Damoiſeau de ſa Dame, allait lui faire perdre l'avantage ſi précieux de ſe trouver ſeul avec elle. Il contrefit donc le malade, afin de ne point partir, & le fit ſi bien, qu'on le diſpenſa de ſuivre.

Reſté au Château, il ne s'occupa plus que de la maniere dont il s'y prendrait pour ſe déclarer. La crainte de déplaire rendait ſon embarras extrême. Il ſe diſait à lui-même en s'encourageant : « Si j'ai tant ſouffert, c'eſt » ma faute; ne pouvais-je pas lui découvrir » mon amour? Oui, je veux y aller; je lui » dirai.... Mais que lui dire.....? Je lui » dirai que je l'aime un million de fois plus » que moi-même, plus que ma propre vie; » qu'à chaque inſtant.....; mais non, elle » me chaſſerait de ſa préſence; j'en ſuis sûr; » je ne la verrais plus jamais ». Cette ſeule idée le rendait ſi tremblant, qu'il eût voulu alors être au tournois, & qu'il ſe repentait d'avoir obtenu de reſter. Cependant l'amour

Digitized by Google

vint ranimer son courage ; il s'arma de hardiesse, & se rendit chez la Dame.

Elle se trouvait seule en ce moment. Les Pucelles étaient dans une autre piece, occupées à coudre, pour faire une banniere à leur Seigneur, la figure d'un Léopard sur une étoffe de soie. Guillaume entra & salua respectueusement la Châtelaine. Elle le reçut avec un sourire de bonté, & le faisant asseoir sur le lit où elle était assise elle-même, lui fit plusieurs questions concernant les différentes choses qui pouvaient le regarder. Guillaume, encouragé par ce doux accueil, feignit d'avoir à consulter pour un jeune Écuyer de ses amis, malade d'amour, & supplia la Dame de lui donner quelques conseils. « Depuis sept ans entiers il aime en » silence, dit-il, la plus belle & la plus » accomplie des femmes ; mais quoiqu'il ait » le bonheur de vivre auprès d'elle, il n'a » point encore eu la hardiesse de lui parler » de son amour. J'ose implorer pour lui vos » lumieres. Que doit-il faire ? Aimer ailleurs, » si on ne veut point l'aimer, répondit la

Digitized by Google

» Dame; mais avant tout je lui conſeille de » parler, puiſqu'il en a l'occaſion. Amour » favoriſe les cœurs hardis; qu'il ne craigne » rien, je réponds que ſa belle aura pitié de » lui ». Guillaume alors ſoupira; & ſe jettant aux genoux de la Châtelaine, « Ma douce » Dame, reprit-il, le voici cet Écuyer » malheureux, qui depuis ſept ans meurt » d'amour. Malgré tout ce qu'il a ſouffert » juſqu'ici, il vous l'aurait laiſſé ignorer en- » core, ſi votre bouche compatiſſante ne » venait de l'encourager. Son mal eſt devenu » incurable, il n'y a plus que vous ſur la » terre qui puiſſiez lui rendre la joie & la vie; » & il attend, proſterné à vos pieds, que » vous prononciez ou ſa grace ou ſa mort ».

La Châtelaine ne répondit à ce diſcours qu'avec le ton du reſſentiment. Après avoir fait à l'Écuyer les plus vifs reproches, elle lui ordonna de ſortir, en lui défendant de paraître devant elle juſqu'au retour de ſon mari, & le prévenant qu'elle aurait ſoin alors d'inſtruire l'époux de l'outrage qu'on avait voulu lui faire. Guillaume déſeſpéré ſe releva. « O ma ſouveraine Dame & Maîtreſſe, re-

Digitized by Google

» prit-il, je vais vous obéir. Hélas ! j'euſſe » préféré de mourir mille fois plutôt que de » vous déplaire ; mais puiſque j'ai eu ce » malheur, je n'ai plus beſoin de vivre. » Adieu. Dans peu de jours votre haine pour » moi ſera ſatisfaite ». Il ſe retira auſſi-tôt dans ſa chambre, où il ſe mit au lit, réſolu de ſe laiſſer mourir de faim. Le reſte de la journée s'écoula dans les ſanglots & les larmes. Le lendemain, le ſurlendemain, ce fut la même choſe ; & pendant tout ce tems, il refuſa abſolument toute nourriture. Sa tête, affaiblie par le jeûne & par le chagrin, lui préſentait ſucceſſivement mille fantômes. Il croyait voir devant ſes yeux l'objet de ſes amours, il croyait la ſentir à ſes côtés : tout-à-coup il étendait les bras pour la ſaiſir : mais ſes bras ne ſerraient qu'une ombre, il ſe trouvait ſeul dans ſon lit ; & alors il ſe frappait la poitrine, & verſait des torrens de larmes.

Cependant le Châtelain allait arriver. Il revenait avec un grand nombre de Chevaliers, ſes amis, & quinze priſonniers qu'il avait faits au tournois. Déjà même avait paru

Digitized by Google

un Écuyer, envoyé par lui en avant pour annoncer son retour & ordonner des préparatifs. La Châtelaine en conséquence s'était mise en état de recevoir dignement son Seigneur. Néanmoins elle ne voulait pas qu'il s'apperçût de l'absence de Guillaume; & par un sentiment de compassion que les adieux touchans du Damoiseau lui avaient inspiré, elle monta chez lui dans le dessein de le prévenir de cette arrivée, & de l'engager à se lever. Il avait le visage tourné contre la muraille pour ne plus voir personne, & n'aspirait plus qu'au moment de mourir. La Châtelaine s'approchant de lui, l'appella doucement deux fois par son nom. A cette voix chérie tout son corps tressaille, il se retourne, & d'un ton défaillant remercie la Dame de lui procurer une fois encore, avant qu'il meure, le plaisir de la voir. « Ce n'est point-là mon projet, dit-elle. Ma façon de penser est toujours la même; mais votre Maître va rentrer; venez vous disposer à le servir, & dérobez-lui la connaissance d'une folie dont ma bonté veut bien encore vous épargner l'éclat. Madame, répondit l'E-

Digitized by Google

» cuyer, vous ſavez mon ſerment : c'en eſt » fait ; Monſeigneur ne recevra plus de ſer- » vices de moi. Eh quoi ! reprit la Châte- » laine, vous voulez donc ajouter une ſe- » conde faute à votre premiere, & me forcer » de me venger, en révélant tout à mon » époux ? — Vengez-vous, Madame, ſi » mes nouveaux malheurs peuvent vous plai- » re ; au moins vous ne jouirez pas long- » tems de votre vengeance ». A ces mots elle ſortit, affectant les apparences de la colere ; mais, au fond du cœur, attendrie & touchée d'un amour ſi reſpectueux & ſi tendre.

Bientôt rentra l'époux avec cette foule de Nobleſſe guerriere qui l'accompagnait. On ſe mit à table, & il fut ſurpris de ne pas voir Guillaume le ſervir. Sur la réponſe qu'on lui fit que le Damoiſeau était malade, il ordonna qu'on en eût le plus grand ſoin ; mais quand on fut levé de table, & que tout le monde ſortit de la ſalle pour aller ſe promener dans les jardins, ſon épouſe l'arrêta ». Sire, lui dit-elle, vous aimiez tant » Guillaume, & vous ne ſongez ſeulement pas

Digitized by Google

» pas à lui faire une visite. Vous avez raison,
» répondit le Châtelain; allons-y ensemble ».
Ils monterent chez le Damoiseau, & le Chevalier, en lui témoignant l'intérêt le plus tendre, lui fit sur son état diverses questions.
« J'ai une goutte qui m'étouffe, dit le ma-
» lade; & à sa violence je sens trop que je
» ne puis en réchapper. Non, Sire, il vous
» trompe, reprit la femme; ce n'est point-là
» sa maladie. Çà, Guillaume, avant que je
» parle, voulez-vous me promettre de man-
» ger? Vous êtes, ma Dame, répondit
» l'Ecuyer, & voici mon Seigneur; je vous
» dois à tous deux obéissance & respect;
» mais pour manger je ne le puis. — Eh bien,
» Sire, sachez qu'il n'est malade que du
» jour où vous êtes parti; que l'instant d'a-
» près il vint dans ma chambre... — Dans
» votre chambre, interrompit l'époux! Eh!
» pourquoi faire? — Pourquoi? Je vais vous
» le dire... Guillaume, mangerez-vous? Ré-
» pondez vîte, ou j'acheve, je vous le jure.
» — Pardieu, Madame, finirez-vous bien-
» tôt ce badinage? Que vous voulait-il

Digitized by Google

» enfin ? — Guillaume, prenez bien garde, » c'eſt la derniere fois que je vous avertis : » me promettez-vous de manger ? — Eh ! » Madame, reprit le malade, laiſſez-moi » mourir en paix. Après les ſentimens que » vous m'avez montrés, peu vous importe » que je mange » ? La Châtelaine fut émue de ce diſcours. Son but, en faiſant ces menaces, n'était que de chercher à conſerver Guillaume malgré lui, ſans pourtant lui rien accorder. Elle changea tout-à-coup de deſſein, & dit à ſon mari : « Sire, apprenez, » puiſqu'il me force à vous le dire, qu'il » voulait avoir votre faucon ; qu'il eſt venu » me le demander auſſi-tôt que vous fûtes » parti, & que, ſur mon refus, il a pris » tant de chagrin qu'il a juré de ſe laiſſer » mourir. Quoi ! ce n'eſt que cela, s'écria le » mari ? Il fallait le lui donner, Madame. » J'aurais mille faucons, au lieu d'un, que » je les livrerais tous pour ſauver mon cher » Guillaume. — Cela ſuffit, Sire ; Guillaume, » vous l'entendez ; levez-vous maintenant ; » vous aurez le faucon ».

Digitized by Google

Il ne fallut pas le lui ordonner deux fois. Un moment après, il descendit dans la salle, où les deux époux lui firent apporter l'oiseau qu'il reçut avec reconnaissance.

il eût
Et puis si ot le lendemain
Le Faucon dont il avait faim.

Je veux, par cet exemple, apprendre aux jeunes gens amoureux, à savoir s'enhardir à propos. Qu'un mauvais succès ne les rebute point : tôt ou tard Amour couronne la constance. Au reste, s'il en est ici qui souffrent le même mal que Guillaume, je prie Dieu de leur envoyer la même consolation.

NOTE.

(*a*) Les vers qui dans l'original peignent la beauté de la Dame ont de la grace & de l'harmonie.

fleurette *au*
La florette qui naist el pré,
ni
Rose de mai, ne flor de lis
N'est tant belle, ce m'est avis;
mieux *visage*
Et miex avenoit sur son vis

Digitized by Google

ſur
Le vermeil ſor le blanc aſſis
ſur
Que le ſinople ſor l'argent.....
Et ſa bouche était vermeille
Que elle ſemblait paſſe-roſe.....
Nature qui ſete l'avoit,
tout
Y ot miſe tot ſon ſens,
Tant qu'el en fu povre lonc-tems.

Digitized by Google

DE LA VIEILLE
QUI GRAISSA LA MAIN DU CHEVALIER.

EXTRAIT.

UNE Vieille avait deux vaches qui la faisaient subsister. Elles entrerent un jour dans les pâturages du Seigneur, & y furent saisies par son Prévôt. La bonne femme à l'instant courut au château supplier cet Officier de les lui rendre. Il fit entendre qu'il lui fallait de l'argent ; & celle-ci, qui n'avait rien à donner, s'en revint bien désolée. En chemin elle rencontra une de ses voisines qu'elle consulta sur son malheur. Il faut en passer par ce qu'il demande, lui dit l'autre, & vous résoudre à lui *graisser la patte* (*a*). La Vieille, qui était fort simple, n'y entendit pas finesse ; & prenant le conseil à la lettre, elle mit dans sa poche un vieux morceau de lard, & retourna au château. Le Seigneur se promenait devant sa porte, les mains derriere le dos. Elle s'avance doucement sur la pointe du pied, & lui frotte les mains avec son lard.

Digitized by Google

Il ſe retourne pour lui demander ce qu'elle fait : « Ah ! Monſeigneur, s'écrie-t-elle en ſe » jettant à genoux, le Prévôt a ſaiſi mes » deux vaches dans votre pré, & l'on m'a » dit que ſi je voulais les ravoir, il fallait » lui graiſſer la patte. Je venais pour cela ; » mais comme je vous ai vu à la porte, & » que vous êtes ſon maître, j'ai imaginé que » vous méritiez bien mieux qu'on graiſsât » la vôtre ». Le Seigneur rit beaucoup de la naïveté de la Vieille ; il lui fit rendre ſes vaches, & lui donna même, pour les nourrir, le pré dans lequel elles avaient été ſaiſies.

Chacun à prendre s'abandonne ;
Pauvre *ſi*
Povre n'a droit, ſe il ne donne.

Se trouve dans le Democritus ridens, *p.* 173.

*Dans l'*Enfant ſans Souci, *p.* 158.

Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Domenichi, *p.* 284.

NOTE.

(*a*) Ceci prouve que cette façon de parler ſubſiſtait déjà. Quant à la coutume, qui lui a donné naiſſance, on conviendra qu'il n'eſt pas auſſi aiſé d'en fixer l'époque.

Digitized by Google

LA VEUVE.

Par Gautier Le Long.

MESSIEURS, je veux vous parler d'une grande bataille dans laquelle tout le monde ſuccombe à ſon tour. Savez-vous comment on arrange ceux qui ſont abattus ? On les étend tout de leur long ſur un brancard, le ventre en haut, & on les porte ainſi à l'Egliſe. L'épouſe ſuit, accompagnée de ſes parens & amis qui lui tiennent les mains pour l'empêcher de ſe déchirer le viſage. « Mon » bon Dieu ! ayez pitié de moi, s'écrie-t-elle; » mon Dieu, faites-moi la grace de ne point » revenir par ce chemin-ci ; que je reſte » avec celui auquel j'ai donné ma foi. Sans » lui que m'importe de vivre ». En entrant dans l'Egliſe, ſes ſanglots & ſes cris redoublent. Les Prêtres, qui ne ſont-là que pour gagner leur argent, chantent pendant ce tems, ſans faire à elle la moindre attention. Mais c'eſt quand le ſervice eſt fini & que le corps va être livré aux vers, qu'il faut la

Digitized by Google

retenir, pour l'empêcher de se précipiter aussi dans la fosse. Qui la verrait alors se désespérer, s'enfoncer les poings dans les yeux (qu'elle a soin de fermer cependant), croirait qu'elle va expirer de douleur. Ce n'est qu'en l'arrachant de force à ce triste spectacle, qu'on peut la ramener chez elle. A peine y est-elle arrivée, son premier soin est de se pâmer. On lui fait avaler de l'eau, on s'empresse à la secourir; mais elle ne reprend ses sens que pour commencer de nouvelles complaintes. « Cher Sire, où êtes-vous? Quoi! » doux ami, vous m'avez abandonnée! je » ne vous verrai plus »! & pleurs aussi-tôt de couler de plus belle, & Commeres d'accourir. « Belle amie, à quoi bon tout ce » chagrin qui ne guérit de rien? Votre mari » est mort: eh bien, puisqu'en pleurant vous » ne le ressusciterez pas, il faut l'oublier, » & songer à trouver quelque galant-hom- » me qui le remplace, & qui dans votre » profession vous soulage. — Moi, mon » Jesus! moi, me remarier! Ah! que le jour » où j'en aurai seulement la pensée, la terre » m'engloutisse! »

Digitized by Google

N'allez pas vous imaginer cependant que la pauvrette en mourra. Non, Meſſieurs, dès le lendemain le miroir eſt conſulté. Bientôt, ſous prétexte de propreté, on emploie quelque parure. Puis vient le blanc, puis les robbes nouvelles. Enfin, pareille à un autour, qui après la mue s'élance & s'ébat dans les airs (*a*), la Dame, galamment parée, va ſe montrer de rue en rue, ſaluant avec un ſouris gracieux, & la premiere, ceux qu'elle voit paſſer. Y a-t-il une nôce, une aſſemblée dans la ville? Elle s'y trouve; non qu'elle viénne là pour manger & pour boire: un autre motif l'y conduit. « Ce beau garçon me » plairait fort, ſe dit-elle à ſoi-même; mais il » ne voudrait pas de moi. Pour celui-ci il eſt » trop laid. Cet autre eſt trop vieux, il ne » me convient pas ». Là-deſſus ſe font dans ſa tête mille arrangemens qui l'occupent toute la nuit; & le lendemain en conſéquence elle imagine quelque parure nouvelle. Ce n'eſt plus cette femme pareſſeuſe, aigre, acariâtre & inſupportable: elle eſt devenue gaie, active & *plus douce que canelle*. Cependant ſes enfans l'embarraſſent; elle ſent très-bien qu'ils

Digitized by Google

écarteront les épouſeurs, & prie tous les jours Dieu en ſecret qu'il l'en délivre. Mais elle a beau faire brûler des cierges, aucun des marmots ne veut crever. Alors, comme la poule qui chaſſe ſes pouſſins quand elle a envie de retourner au coq, elle les prend en haine, les gronde à tout propos, les maltraite, & mille fois le jour maudit l'inſtant où elle les a conçus.

Du reſte, ſi elle cauſe avec vous, elle va ſe dire fort à ſon aiſe. Il lui eſt dû telle ſomme par Tibert : ce matin encore Martin lui a fait un rembourſement. Rencontre-t-elle quelque Commere bien indiſcrette, bien bavarde ? oh ! c'eſt alors qu'elle eſt curieuſe à entendre. « Que je ſuis enchantée de vous » rencontrer, belle amie ! En vérité je me » faiſais des reproches d'avoir été ſi long-» tems ſans vous voir, & je me propoſais » d'aller paſſer quelque après-dînée avec vous ; » car je vous ai toujours aimée, vous le ſavez, » & ma mere me l'a recommandé en mourant. » Mais j'ai eu tant de chagrin depuis que j'ai » perdu le défunt ! Ah ! Commere, j'ai fait-là » une grande perte. Joyaux, ajuſtemens, il ne

Digitized by Google

» me refuſait rien de ce que je lui deman-
» dais. Il eſt vrai que le pauvre cher hom-
» me . . . . vous entendez, Commere. Auſſi
» voilà ce que c'eſt que d'épouſer des vieux.
» J'étais ſi jeune quand on me l'a donné.
» A propos de cela je veux vous faire une
» confidence. J'ai été chez le devin ces jours
» derniers, & il m'a dit que j'épouſerais un
» beau garçon, jeune & aimable. Il y a bien
» un bon parti que m'a propoſé Jaques
» mon couſin; c'eſt un Bourgeois de Tour-
» nai fort à ſon aiſe; mais il a paſſé la cin-
» quantaine, & par S. Léonard je ne veux
» plus entendre parler de vieux. On veut me
» donner auſſi Baudoin, le fils de Gobert.
» Vous le connaiſſez; dites-moi, le parti
» eſt-il avantageux? Car on voit l'écorce de
» l'arbre, mais on ne voit pas ce qui eſt
» deſſous. Moi, j'ai hérité de bons meubles;
» mes armoires ſont pleines de linge; j'ai
» deux taſſes d'argent, dont l'une, avec
» rebord en or, que Meſſire aimait beau-
» coup. Il m'a laiſſé auſſi ſa maiſon. Je ne
» vous dis pas cela pour me vanter, Com-
» mere; mais ſi vous entendez parler de

Digitized by Google

» quelque garçon ſage & raiſonnable, ne » m'oubliez pas, je vous prie. On m'a conté » avant-hier que le fils de Meſſire Godefroi » a fait la mine quand on lui a montré Iſa- » belle ſa future. Comme il eſt votre voi- » ſin, il viendra ſûrement vous conter ſes » doléances. Ecoutez, Commere; gliſſez-lui » un mot ſur mon compte. Je m'en rap- » porte à vous pour conduire cette affaire; » & ſi elle réuſſit, vous n'aurez pas lieu de » vous en repentir, je vous en donne ma » parole. A çà, venez goûter chez moi Di- » manche, je prierai la voiſine Guillaume, » & nous raiſonnerons là-deſſus tout à notre » aiſe ».

Ce long diſcours n'eſt pas encore fini que la Commere grille déjà d'aller de porte en porte le publier. Pour l'autre elle a beau faire, beau tendre ſes filets; aucun oiſeau ne s'y prend. Enfin cependant elle attrappe un gros malôtru qui n'a rien, mais que dans ſon ame elle deſtine à réparer les torts du défunt. Le pauvre ſire n'eſt pas long tems ſans reconnaître qu'il a été dupe. Malheureux, s'écrie-t-il, celui que le diable tente,

Digitized by Google

& qu'il force à prendre vieille femme avec des enfans ! La Dame, choquée, prétend que c'eſt elle qu'on doit plaindre d'avoir épouſé un gredin tout nu, pour lequel elle a refuſé Baudoin, Godefroi, Favin, Guillebert & Jean, qui avaient tous de bonnes rentes. Elle lui reproche ſa miſere, ſes parens, & ſes ſœurs qu'elle dit être des catins. Le Prud'homme perd patience, il la roſſe avec un bâton ; elle ſe ſauve ſans coiffe & ſans aumuſſe, & pour l'épouvanter ſe met au lit, en ſe plaignant beaucoup. Vient un médecin : il faut des remedes, des emplâtres. Enfin l'imbécile eſt obligé de demander pardon, & on le lui fait mériter par plus d'une ſorte de complaiſance.

NOTE.

(a) Auſi com un oſtoirs muiers
Qui ſe va par l'air enbatant,
Se va la Dame déportant.... ;

La Fontaine, qu'on ſoupçonnerait preſque d'avoir compoſé ſa jolie fable de la *Jeune Veuve* d'après notre Fabliau, emploie ici une autre image.

Toute la bande des Amours
Revient au Colombier.

Digitized by Google

☞ DE LA BONNE FEMME.

Alias

* DE LA DAME.....

EXTRAIT.

UNE femme, en Flandres, assistait aux obsèques de son mari, & sanglottait à faire pitié. Quand le corps eut été inhumé, les parens voulurent la ramener chez elle, & même ils employerent une espece de violence; mais elle fit de tels cris, & se débattit si violemment, qu'on prit le parti de la laisser, comptant bien qu'elle ne tarderait pas à revenir d'elle-même. Un instant après, passe par-là un Chevalier, qui, voyant la malheureuse se tordre les bras & se frapper la poitrine, ne peut s'empêcher d'être attendri. L'Ecuyer, dont il est accompagné, se moque de ces simagrées au contraire, & veut gager qu'avant une demi-heure il viendra à bout de consoler la veuve. Son pari est accepté. Il s'avance vers elle, lui souhaite un sort

Digitized by Google

plus heureux, la plaint, l'interroge ſur ſes malheurs, & ſoupire auſſi à ſon tour. Elle lui demande quel eſt le ſujet de ſes chagrins. « J'avais une femme accomplie, dit-il : je » l'ai perdue, & c'eſt moi-même qui lui ai » donné la mort. — La mort, grand Dieu ! » Eh ! comment donc, Sire ? — Hélas ! elle » était ſi jolie, & moi j'étais ſi amoureux... » Enfin, que vous dirai-je ? elle a péri ».

Il n'eſt pas beſoin après cela d'en dire davantage. On devine aiſément que la Veuve demande à mourir auſſi, & que l'Écuyer gagne ſa gageure.

Dans les Facetiæ Friſchlini, add. ph. Hermotimi, *p.* 333, *une femme d'Harderwick ſe déſole de même pour un fils qu'elle vient de perdre. L'époux, qui arrive d'un voyage, & qui ſurvient dans ce moment, lui demande ce qu'elle a. Il propoſe de réparer le malheur. Elle y conſent, & eſſuie ſes yeux.*

Dans l'Épigramme latine de la Monnaie, intitulée Titus & Robina, *un mari & ſa femme, étant à la promenade, arrivent dans un endroit où ils entendent un payſan ſe déſeſpérer. Interrogé par eux, le Manant s'accuſe d'avoir fait mourir ſa femme, comme l'Écuyer du Fabliau. Mais ce payſan était apoſté par l'époux, & l'époux avait ſes raiſons pour agir ainſi.*

La Cruche caſſée *de la Fontaine a auſſi quelque reſſemblance avec notre Fabliau.*

Digitized by Google

Par Jean de Boves.

LA VACHE DU CURÉ.

J'AI oui conter l'aventure d'un Villain qui, une fête de Notre-Dame, était allé avec sa femme à l'Egliſe. Avant de commencer l'office, le Curé, nommé Dom Conſtant, fit un Prône dans lequel il exhorta beaucoup à la charité; avançant, entr'autres choſes, qu'il faiſait bon donner pour Dieu, parce qu'il ſe piquait de reconnaiſſance & rendait au double. Ce raiſonnement frappa le Villain. « Sœur, dit-il à ſa femme quand on fut ſorti » de l'Egliſe, as-tu bien réfléchi à ce que » vient de dire notre Prêtre? Puiſque Dieu » paie de ſi bons intérêts, je ſuis d'avis de » donner, pour l'amour de lui, Blerain » notre vache: auſſi bien ne rend-elle pas » grand lait. Qu'en penſes-tu? Si c'eſt pour » avoir mieux, répondit la femme, tu feras » bien ». En conſéquence le Villageois alla délier Blerain, & la conduiſit chez le Curé, qu'il pria, les mains jointes, de l'accepter.

« C'eſt

Digitized by Google

« C'eſt la ſeule que j'aie, dit-il : je vous » l'offre au nom de Dieu »; & en même tems il lui mit en main le lien de l'animal. Conſtant loua beaucoup l'action de ſon Paroiſſien, & il ſouhaita que ſon Prône eût opéré également ſur le cœur des autres. Quand le Villain fut parti, le Paſteur ordonna à ſon Clerc de mener au courtil la nouvelle vache, & de la lier par les cornes avec Brunain la ſienne, afin qu'elles puſſent s'accoutumer enſemble. Le Clerc obéit & s'en revint. Brunain continua paiſiblement de paître ; mais la nouvelle venue, que cette aſſociation apparemment, ou le lieu peut-être, effarouchaient, ſe mit à tirer de côté pour s'enfuir. A force de ſecouſſes, elle entraîna l'autre hors du courtil ; & de pré en pré, de cheneviere en cheneviere, toujours tirant, elle la mena ainſi juſqu'à la porte de ſon étable. Le Villain, qui les vit arriver, appella ſa femme pour voir ce miracle. Ils ſe féliciterent alors d'avoir donné leur vache à Dieu, & trouverent que le Curé avait eu raiſon de dire qu'il rendait au double. Néanmoins comme leur étable était trop petite

Digitized by Google

pour deux bêtes, ils réſolurent de ſe défaire, ſans plus attendre, de la nouvelle ; & le Villain alla la vendre tout auſſi-tôt.

Dans le Paſſa-Tempo de Curioſi, *p.* 174, *un voleur a derobé une ceinture à laquelle était attachée une bourſe. Dans ſon chemin il trouve à voler une vache ; & pour l'emmener commodément, il la lie par les cornes avec la ceinture. Mais la vache s'échappe, & elle revient chez ſon maître avec la ceinture & la bourſe.*

Digitized by Google

* DU JEUNE HOMME AUX DOUZE FEMMES.

Alias

DE L'ÉCUYER QUI VOULAIT ÉPOUSER DOUZE FEMMES.

J'avais quatre verſions de ce Conte ; j'en ai trouvé une cinquieme dans les Poéſies manuſcrites d'Euſtache Deſchamps, Auteur du XIVe ſiecle, que j'ai déjà eu occaſion de citer pluſieurs fois ; & celle-ci m'ayant paru avoir quelques détails aſſez agréables, je l'ai fondue dans la traduction avec les autres.

UNE veille de Noël, tems où les Grands tiennent Cour pléniere, il y avait dans le Palais d'un haut Baron pluſieurs feux allumés. Le plus fort dit aux autres, laiſſez-moi ſortir, je veux aller brûler la mer ; & il partit. Parvenu au rivage, il s'écria : mer, défends-toi, je vais te brûler. A ces paroles, il s'élança dans les flots ; mais ſavez-vous ce qui lui arriva ? dans l'inſtant il fut éteint.

Digitized by Google

J'ai connu un jeune homme qui était le plus mauvais garnement que jamais on ait vu. Il battait tout le monde, enfonçait les portes des filles, & déchirait leurs cottes; enfin il n'y avait perſonne qui ne s'en plaignît; & tous les jours c'était quelque plainte nouvelle, portée au pere. Remontrances, menaces, châtimens, la priſon même, le bon homme employa tout pour le corriger. Rien n'y fit. On prit le parti de l'envoyer à la guerre. Il courut maint pays, ſe trouva à maintes batailles, il eut beaucoup de miſere & de peine, voyagea ſur mer; mais il revint ſans être changé. Sa tête, après toutes ces épreuves, ſe trouva encore auſſi verte, & ſon caractere tout auſſi bouillant & auſſi impétueux qu'auparavant. Le pere déſolé ne ſavait plus qu'imaginer. Il conſulta ſes amis. « Mariez-le, lui dit quelqu'un; & je vous ga» rantis qu'avant un an nous le verrons ſi matté, » que vous ſerez tranquille ſur ſon compte ». Le vieillard réſolut de mettre le remede en uſage; & il prévint ſon fils du deſſein où il était de lui donner une femme. « Je le » veux bien, répondit le garnement, mais à

Digitized by Google

» condition qu'avec celle-là vous m'en don-
» nerez onze autres. Autrement je vous dé-
» clare que je n'en veux point ».

En vain le pere répond à ces fanfaronnades par les raiſons qu'on peut imaginer ; l'autre perſiſte dans ſa demande, & ſe prétend même fort modeſte de n'exiger que douze femmes. Cependant ſur les repréſentations de la famille qui l'engage à eſſayer d'une, & ſur la promeſſe qu'on lui fait d'augmenter le nombre s'il trouve dans la ſuite avoir ſujet de ſe plaindre, il ſe marie. Celle qu'avait choiſie le pere était une Demoiſelle jeune, éveillée & fringante, qu'on eut ſoin d'inſtruire des propos avantageux de ſon prétendu. Dans ſon ame elle s'était bien promis de le mettre à la raiſon, & elle tint parole. En moins de quinze jours, dit le Poëte, ce bélier fougueux & indompté devint auprès d'elle un mouton triſte & paiſible. Vous euſſiez cru, ajoute-t-il, voir un bœuf fatigué revenir le ſoir de la charrue. Alarmée en apparence de ſon air froid & réveur, la Dame lui demandait de tems en tems ſi elle commençait à lui déplaire, & ſi déjà il ne l'aimait plus, ou s'il aimait ailleurs. Néceſſairement il fallait bien alors raſſurer la pauvrette ſur ſes craintes, & mon homme n'en devenait pas plus gai. Bref, ſes yeux ſe creuſerent, ſon viſage s'allongea, il devint pâle comme quelqu'un qui ſort d'une maladie ; mais auſſi plus de batteries, plus de querelles : on n'entendait pas plus parler de lui que de la fille la plus ſage.

Digitized by Google

Or il arriva ſur ces entrefaites que l'on ſe plaignit beaucoup, dans le pays, des ravages que faiſait un Loup. Les Bourgeois, pour l'exterminer, indiquerent une battue générale; & de tous côtés on accourut, qui avec des chiens, qui avec des arcs, des haches, des bâtons & des lances. L'animal deſtructeur fut pris enfin dans des toiles, amené en triomphe à la ville, & promené dans les rues. Vous euſſiez ri de voir alors les femmes & les enfans venir, les uns après les autres, ſoulager leur petite colere en lui jettant des pierres, du mortier ou de la boue. Mais quand il fut queſtion de le faire mourir, les avis ſe partagerent. Les uns voulaient l'écorcher tout vif, les autres le laiſſer périr de faim; ceux-ci le brûler, ceux-là lui crever les yeux; c'était à qui inventerait le ſupplice le plus extraordinaire. Quelqu'un propoſa de conſulter le nouveau marié, comme un homme qui, ayant voyagé beaucoup, pouvait fournir un bon conſeil. Celui-ci s'en défendit d'abord; mais preſſé par les Bourgeois, & obligé de donner ſon opinion: « mes amis, dit-il, vous voulez

Digitized by Google

» bien vîte expédier votre priſonnier, n'eſt-
» ce pas ? Oui, lui répondit-on. — Eh
» bien ! donnez-lui une femme ; je ne ſais
» rien de plus ſûr ».

Se trouve dans les Facetiæ Friſchlini, *p.* 168.

Dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 246.

Dans les Divertiſſemens curieux de ce temps, *p.* 51 & 215.

Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Domenichi, *p.* 294.

Dans les Hiſtoriettes ou Nouvelles en vers, par M. Imbert, *p.* 35.

Digitized by Google

* DE LA FEMME QUI SERVAIT CENT CHEVALIERS.

Ce Fabliau eſt très-plaiſant & aſſez bien conté; mais je ne puis en donner qu'un extrait fort court.

CENT Chevaliers ſont aſſiégés par les Sarraſins dans un château fort, ſitué ſur le bord de la mer. Il n'y avait dans la forteresſe, pour ſervir la troupe, que deux femmes; & pendant quelque tems elles ſuffiſent à tout. Néanmoins cette communauté de ſervices cauſe une diſſention entre les aſſiégés. Le plus ſage propoſe un expédient, c'eſt de partager la troupe en deux bandes de cinquante hommes, d'aſſigner une femme pour le ſervice de chaque bande, & de régler qu'elle ne ſera tenue à rien vis-à-vis des Chevaliers de l'autre. La loi eſt adoptée; mais bientôt on y contrevient, & l'une des femmes même, jalouſe de voir ſa compagne plus aimée, plus fêtée qu'elle, la fait tuer.

Digitized by Google

Les Guerriers s'aſſemblent pour la juger. Elle convient de ſon crime ; mais ſi l'on veut lui faire grace, elle propoſe de ſuppléer la défunte, & de faire ſeule le ſervice du château, de maniere que perſonne ne ſe plaindra. Le mal était fait, il n'y avait plus de remede, on accepta ſa propoſition ; & ſon activité reconnaiſſante fut telle, que pendant tout le tems du ſiege il n'y eut pas une ſeule plainte.

Digitized by Google

☞ L'EXCOMMUNICATION DU RIBAUD.

Cette piece, qui a pour but de tourner en dériſion les anathêmes eccléſiaſtiques, eſt extrémement licentieuſe. On en peut juger par ſon début :

J'excommeni tous les jaloux
Que leurs femmes ne font point Coux.

J'ai cru pouvoir conſerver ce qui ſuit.

J'EXCOMMUNIE le pauvre orgueilleux, la vieille qui ſe mire, le Villain qui devient Chevalier, le jeune homme qui ſe fait moine, l'homme riche qui mange ſeul.

J'excommunie, après mûr examen, femme pauvre qui ne file pas, Chevalier qui hait la guerre, vieillard qui rit ſans dents, gentil-femme qui empêche ouvriere de gagner ſa vie, Damoiſeau qui fait retourner ſon manteau, jeune Ecuyer qui fuit les Tournois, & tout homme qui mépriſe ſon métier.

J'excommunie Chevalier qui rejette amour de pucelle, mari qui a jeune femme & qui l'enferme, Meunier qui ne ſait point prendre à la trémie, ivrogne qui répand du vin ou qui arrache la vigne, Gentilhomme qui fer-

Digitized by Google

me ſa porte aux Ménétriers, quand ils viennent chez lui chanter Roger, Olivier & Rolland.

J'excommunie Uſurier qui hait l'argent, Marchand qui prend maille pour denier, Joueur qui ne laiſſe pas au Trémerel cotte & manteau, Jongleur qui ne ment point, Moine qui n'aime pas la table, Plaideur qui n'eſt pas prêt à faire un faux ſerment.

J'excommunie, & ce n'eſt point un jeu, femme qui pleure quand joli homme la tire à ſoi, homme las quand il ne veut pas ſe repoſer.

J'excommunie toute None qui ſort de ſon couvent; car après cela ce ſont des fantaiſies à ne jamais finir.

J'excommunie grand mangeur qui n'a point de rentes, Ménétrier qui refuſe un préſent.

J'excommunie, & celui qui hait les Conteurs, & celui qui boit de l'eau quand il a du vin, & celui qui fit les dés auteurs de ma ruine, & tout Moine qui enleve la mie d'un Chevalier.

J'excommunie enfin tous ceux qui trompent & qui volent d'une maniere ou d'autre;

Digitized by Google

excepté les catins & leurs amis. Pour ceux-là que Dieu les maintienne en paix, & que toute leur vie ils portent chapel de roſes & de fleurs.

Il y a dans les Poéſies des Troubadours une piece du Moine de Montaudon, qui reſſemble à celle-ci. Il y dit de même les choſes qu'il aime, ainſi que celles qu'il n'aime pas, & les deux Auteurs ſe rencontrent quelquefois.

Digitized by Google

☞ * ÉTULA.

Alias

DES DEUX FRERES PAUVRES.

Les Conteurs jadis s'occupaient d'amuſer & d'inſtruire, & ce talent honorable leur était en même tems utile. Chevaux, habits, deniers, fourures de gris & de vair, on leur offrait tout, ils n'avaient qu'à prendre : auſſi honneur & proueſſe, courtoiſie & valeur étaient-ils bien autres alors qu'ils ne ſont aujourd'hui. Suez, travaillez bien pour imaginer un joli Conte & inventer du nouveau ; après toutes vos peines, vous ne trouverez perſonne qui vous écoute, ou vous reſterez ſans récompenſe. Libéralité eſt morte. Plus de préſens ; dès-lors plus de Fabliers. Or qu'en eſt-il arrivé ? c'eſt qu'on ne rit plus.

Deux freres étaient reſtés orphelins d'aſſez bonne heure ; mais ils avaient en outre une terrible maladie, c'était la pauvreté. Pour moi je n'en connais point d'auſſi difficile à guérir

Digitized by Google

& qui tienne aussi long-tems. Pendant plusieurs années les deux freres eurent à souffrir ce qui l'accompagne ordinairement, le froid, la soif & la faim. Leur misere enfin devint si pressante, que, manquant même de pain, il leur fallut songer aux expédiens.

Près d'eux habitait un homme riche, ayant des choux dans son courtil & des moutons dans son étable. Nécessité qui force maint homme au crime, leur inspira le dessein de le voler. Ils partirent donc à l'entrée de la nuit avec chacun un sac, & allerent, l'un forcer la serrure de l'étable pour enlever un mouton, l'autre dans le jardin couper des choux. On n'était pas encore couché chez le Bourgeois. Il entendit du bruit. « Il y a là quelque chose, dit-il à son » fils; vas voir ce que c'est, & appelle le » chien. Est-ce qu'il ne serait pas dans la » cour »? L'enfant sortit, & se mit à crier, *Etula*; c'était le nom du chien. Le voleur, qui crochetait la porte, crut que son frere l'appellait, & répondit, oui me voilà! mais, de l'autre côté, l'enfant s'imaginant avoir entendu le chien parler, rentra dans la maison

Digitized by Google

tout effrayé... « Sire, Sire! — Eh bien! » quoi? Qu'eſt-ce qu'il y a? — Ah! Sire, » le chien qui parle! — Le chien qui parle! » — Oui vraiment, c'eſt bien ſûr, je l'ai » entendu; &, ſi vous ne me croyez pas, » venez-y vous-même ». Le pere alla voir. Il appella de même le chien par ſon nom; & le voleur, toujours perſuadé que c'était ſon frere, qui avait beſoin de lui apparemment pour l'aider à charger, répondit: un moment; j'ai bientôt fait, j'y vais.

Si le Prud'homme fut effrayé à ſon tour, je vous le laiſſe à penſer. Il ſoupçonna dans tout ceci de la ſorcellerie, & envoya auſſitôt ſon fils chez le Curé, le prier de venir avec ſon étole & de l'eau bénite. Le Prêtre vêtit à la hâte ſon ſurplis, & ſuivit l'enfant. Pour arriver plus vîte, ils prirent par le courtil où était le coupeur de choux. Celui-ci entendant marcher, & croyant que ſon frere revenait le prendre, lui cria: « As-tu » trouvé? Oui, répondit l'enfant qui s'ima- » gina parler à ſon pere. Eh bien, amene, » reprit l'autre; j'ai un bon couteau, nous » le tuerons tout de ſuite, de peur qu'il

Digitized by Google

» ne crie ». A ces paroles jugez de l'effroi du Curé. Il ſe crut trahi ; il jetta par terre ſon eau bénite & ſe ſauva (a), abandonnant même ſon ſurplis qu'en fuyant il accrocha par hazard à un buiſſon. L'homme aux choux, qui dans l'obſcurité apperçut quelque choſe de blanc, vint voir ce que c'était, & trouva le ſurplis dont il s'empara. Il y avait long-tems qu'il avait rempli ſon ſac, & qu'il n'attendait plus que ſon frere pour partir. Celui-ci vint enfin le rejoindre avec un mouton, & ils retournerent chez eux, où l'aventure du ſurplis les divertit fort. Depuis pluſieurs mois il ne leur était pas arrivé de rire ; mais ce jour-là ils s'en dédommagerent bien.

NOTE.

(a) *Dans d'Ouville & dans pluſieurs autres Conteurs, ſe trouve l'Hiſtoire de deux Cordeliers qui logeant chez un Boucher, l'entendent la nuit dire à ſa femme qu'il veut tuer le plus gras des deux. Il parlait de deux cochons qu'il avait. Mais les Moines croyant que ce diſcours les regardait, ſe jettent en bas de la fenêtre & ſe ſauvent.*

FRERE

Digitized by Google

FRERE DÉNISE CORDELIER.

Par Rutebeuf.

L'HABIT ne fait pas l'Hermite. En vain vous habitez un couvent, en vain vous êtes couvert d'un drap groſſier ; ſi votre vie n'eſt pas conforme à la régularité de vos habits, votre cellule & votre froc, je mépriſe tout cela. Combien cependant en eſt-il qui nous en impoſent par cet extérieur apparent de la vertu ; ſemblables à ces arbres que le printemps voit couverts de fleurs, & ſur leſquels l'automne ne trouve aucun fruit. Un proverbe nous dit que *tout ce qu'on voit luire n'eſt pas or :* je veux, avant de mourir, vous le prouver, par l'hiſtoire de la plus belle & de la plus intéreſſante créature qu'on pût trouver dans toute la France & l'Angleterre. Voici ce qui lui arriva.

Extrait de la ſuite du Fabliau.

LA Demoiſelle, fille d'un Chevalier, &

Digitized by Google

nommée Deniſe, avait pour mere une femme reſpectable, avec laquelle, depuis la mort de ſon pere, elle vivait chrétiennement. Tous les Franciſcains qui paſſaient par le château y étaient bien reçus. L'un d'eux, nommé frere Simon, Cuſtode de ſon couvent, devient dans une de ſes paſſades amoureux de la jeune Deniſe. Elle voulait ſe faire Religieuſe, & prie le Cuſtode de ſolliciter pour elle auprès de ſa mere cette permiſſion. L'hypocrite Moine, qui forme ſur cette déclaration le projet de l'enlever, perſuade à la Pucelle que, ſi elle veut pratiquer comme lui la regle de S. François, elle ſera ſainte après ſa mort. Simple & ſans expérience, la vertueuſe Deniſe le ſupplie de lui procurer ce bonheur. Il feint de la recevoir dans l'Ordre; & en lui ordonnant ſurtout ceci le ſilence le plus profond, il lui dit de ſe rendre à trois jours de là, ſous des habits d'homme, dans un certain endroit où il promet de venir la prendre, pour la conduire au couvent. Elle ſe procure des houſeaux *avec une robbe d'homme ouverte par-devant ;* &, après avoir coupé

Digitized by Google

ſes beaux cheveux blonds, s'échappe ainſi de la plus tendre des meres qu'elle allait innocemment accabler de douleur. Simon l'attendait au rendez-vous. Il l'emmene dans ſon monaſtere où il lui fait prendre l'habit, ſous le nom de frere Deniſe. Les petits Moines ſe ſentaient beaucoup d'inclination pour le nouveau Novice. Le Cuſtode y met bon ordre; lui ſeul ſe charge de l'inſtruire, il ne la perd pas de vue, & en route ne prend jamais d'autre compagnon.

Un jour, dans leurs voyages, tous deux viennent loger chez un Chevalier. L'épouſe, femme honnête, ſage & ſenſée, eſt frappée de la beauté du jeune frere. Elle l'examine attentivement, & croit s'appercevoir que ce n'était point un homme. Après le repas, elle dit tout bas à ſon mari d'emmener dehors le Cuſtode; & ſous prétexte de vouloir ſe confeſſer fait reſter le compagnon. Frere Simon alarmé n'y veut pas conſentir. Il allegue que Deniſe n'eſt point Prêtre; il s'offre à écouter la confeſſion de la Dame; mais celle-ci prenant la Demoiſelle par la main, la conduit dans ſa chambre & ferme la porte.

Digitized by Google

Bientôt elle ſait toute l'aventure. Alors elle appelle le Cuſtode qu'elle accable de reproches. Il ſe proſterne à ſes genoux pour demander grace. Le mari qui veut éviter l'éclat, lui pardonne, à condition qu'il donnera 400 livres, qui ſerviront à marier la Demoiſelle (*a*). Trop heureux d'en être quitte à ce prix, le ſéducteur engage ſa parole de les apporter le lendemain, & part pour les aller chercher. La Dame, en attendant, fait changer d'habits à Deniſe, & mande la mere à qui elle perſuade que ſa fille s'était enfermée aux Filles-Dieu, d'où elle vient de la retirer. L'aventure ainſi reſta ſecrette. L'argent du Moine arriva, & la Demoiſelle fut mariée à un Chevalier, du nombre de ceux qui autrefois en avaient fait la demande.

Dans les Contes de la Reine de Navarre, *Nov.* 31e, *un Cordelier, confeſſeur d'un Gentil-homme, vient chez celui-ci dans un moment où il le ſait abſent. Il égorge le peu de domeſtiques qui étaient au château, fait prendre un habit de Cordelier à la femme, dont il était amoureux, & la force de le ſuivre dans ſon Couvent. En route malheureuſement il eſt rencontré par le mari. Arrêté & livré à la Juſtice, il avoue que ce*

Digitized by Google

n'eſt pas le ſeul crime de cette eſpece qu'il ait commis. Il périt ſur l'échaffaud, & le Monaſtere eſt réduit en cendres.

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *p. 57, trois Dames de Troies, qui ont une intrigue avec des Cordeliers, ſe font faire un habit de Moine, ſous lequel elles entrent, quand elles veulent, dans le Couvent. Une d'elles eſt ſurpriſe en chemin par ſon mari, & forcée de lui avouer tout. Il avertit les deux autres offenſés. On prie à dîner les trois favoris, & en préſence des femmes on ſe venge d'eux à grands coups de bâton.*

Je ne fais pas l'analyſe des Cordeliers de Catalogne, *par La Fontaine, parce que tout le monde les connaît.*

Dans Mad. de Villedieu, un Frere Quêteur vient à bout de brouiller un ménage, & de profiter de la vengeance de la femme. Elle laiſſe une lettre où elle avertit qu'elle va ſe noyer. On trouve effectivement ſes habits ſur le bord de l'eau, mais elle en avait pris un du Moine, & l'avait ſuivi dans ſon Couvent. Bientôt les autres Freres dépiſtent la proie de leur camarade; & quoiqu'il conſente à la partager, le ſecret tranſpire. Alors le Quêteur va trouver le mari, auquel il fait accroire que par miracle ſa femme doit reſſuſciter. Il le conduit à la riviere, où l'épouſe s'était rendue, & où on la voit tout-à-coup ſortir de l'eau.

Dans l'Apologie pour Hérodote, *c'eſt une jeune*

Digitized by Google

fille de quinze ans, réduite à demander l'aumône, que le Cordelier emmene avec lui, & dont il fait son compagnon.

Cette aventure du Fabliau, si l'on en croit un de nos Historiens[1], *n'a pas toujours été un Conte. En* 1577, *dit-il*, fut prise & découverte dans le Couvent des Cordeliers de Paris une G.... fort belle, desguisée & habillée en homme, qui se faisait appeller Antoine. Elle servoit entre les autres, Frere Jacques Berson.... & par dévotion avoit servy bien dix ans les beaux Peres, sans avoir jamais esté intéressée en son honneur. *L'Auteur ajoute que cette créature fut mise en prison & condamnée au fouet.*

[1] Journ. de Paris sous Henri III, t. 1, p. 22.

NOTE.

(*a*) Saint Louis ne donnait pour dot à ses filles que 10,000 livres (3703 marcs d'argent;) & cette dot devint celle des filles de France. Quand il maria Philippe, son fils aîné, à Isabelle, fille du Roi d'Arragon, il n'assigna d'autre douaire à la Princesse qu'une rente de 1500 livres qui devait être portée à 6000 lorsqu'elle deviendrait Reine. Clément IV, Pape en 1265, & né Français, mariant deux filles qu'il avait eues avant d'entrer dans les Ordres, leur donna trente livres tournois.

Digitized by Google

* LA BOURSE PLEINE DE SENS.

Par Jean le Gallois, d'Aubepierre.

FAUCHET en a donné l'extrait.

DANS la terre du Comte de Nevers vivait, à ce que nous dit Jean le Gallois, un gros marchand, nommé Renier, homme fort intelligent dans son commerce, & surtout en ce qui concernait les foires. Il demeurait à Décise. C'est une ville située dans une île, au milieu de la Loire; je n'en connais point dont la situation soit plus riante. La femme du Bourgeois, appellée Phélise, était fille d'un Chevalier; mais quoiqu'elle aimât tendrement son mari, & qu'elle fût la plus belle personne que l'on connût dans le canton, Renier ne s'en était pas moins amouraché d'une coquine, pour laquelle il n'épargnait aucune dépense, & qui dans son cœur ne cherchait qu'à le tromper. Une pareille intrigue ne fut pas long-tems inconnue à Phélise. Aux allées & aux venues de son mari, à ses fréquentes absences, elle soup-

Digitized by Google

çonna la vérité, & ne put s'empêcher de lui en témoigner ſa douleur. Non-ſeulement il nia le fait, mais il témoigna encore beaucoup d'humeur à ſa femme ; de ſorte que celle ci, le voyant continuer ſon même train de vie, prit le parti de ſe taire & de fermer les yeux.

Peu de tems après, Renier ſe propoſa d'aller à la foire de Troies (*a*). Au moment de monter à cheval & de faire partir ſes charrettes, il vint prendre congé de ſa femme. « Que voulez-vous que je vous rap-» porte de la foire, lui dit-il ? guimpe, » bourſe, bagues, agraffes, ceinture en or, » demandez tout ce qui vous fera plaiſir ; » pourvu que je puiſſe le trouver, vous » êtes ſûre de l'avoir. Je ſuis très-ſenſible à » votre attention, répondit-elle ; mais puiſ-» que vous me laiſſez le choix de ce que » je veux, je vous prierai de me rapporter » ſeulement du ſens plein une bourſe d'un » denier ». L'époux en donna ſa parole, ſans faire trop de réflexion à ce qu'il promettait ; & il partit.

Arrivé à Troies, il vendit ſes marchan-

Digitized by Google

diſes, & acheta celles qu'il lui fallait, comme draps, étoffes de ſoie, écarlate teinte en graine, coupes & hanaps d'or & d'argent, laines de Bruges & de S. Omer; après quoi il ſongea à faire l'emplette dont l'avait chargé ſon épouſe. Mais il eut beau demander par toute la halle une bourſe pleine de ſens, perſonne ne put le ſatisfaire. Cependant il ſe trouva un vieux Marchand de Galice, venu-là avec de l'anis, du gingembre & de la canelle, qui crut entrevoir du miſtere dans cette demande. Sire, dit-il au Bourgeois, êtes-vous marié? Renier répondit qu'il avait une femme, belle & ſage. N'auriez-vous pas une mie, reprit l'Eſpagnol? On le lui avoua. Oh! je commence à entrevoir ce qu'a voulu de vous votre épouſe. Mais, dites-moi, vous emportez ſans doute quelque choſe de la foire pour votre mie? Renier convint encore qu'il portait à Mabille, (c'était le nom de la mie) une robbe de ſoie d'Ypres. « Ecoutez-moi, ajouta le » Prud'homme, j'ai un conſeil à vous don» ner; c'eſt, avant de faire un tel préſent » à cette créature, de vous aſſurer ſi elle

Digitized by Google

» le mérite. Quand vous ſerez près d'arri-
» ver, quittez votre robbe pour en prendre
» une, vieille & déchirée ; entrez le ſoir chez
» la donzelle dans cet appareil de miſere,
» dites-lui que vous venez d'être ruiné, &
» priez là de vous recevoir. Si elle vous ac-
» cueille avec les mêmes carreſſes & la
» même joie qu'auparavant, donnez-lui la
» robbe, j'y conſens. Mais ſi elle ſe montre
» telle que ſont ordinairement toutes ces
» malheureuſes, ne perdez plus là davantage
» votre tems ni vos deniers. D'après ce que
» vous m'avez dit de votre femme, je lui
» crois d'autres ſentimens. Cependant il ne
» tiendra qu'à vous d'employer auſſi vis-à-
» vis d'elle la même épreuve. Vous ſaurez
» après cela qui des deux mérite votre
» amour ».

Renier, trouvant le conſeil ſenſé, réſolut de le mettre en uſage. Il entra donc dans Déciſe au commencement de la nuit afin de n'être pas reconnu, & vint frapper chez Mabille. Elle était au lit, & deſcendit pour lui ouvrir ; mais quand elle vit ſes haillons, elle lui demanda, d'un air d'étonnement, où

Digitized by Google

il avait été ainſi s'accoutrer ; & , ſur la réponſe préparée qu'il lui fit, elle le pria de ſortir, & lui ferma la porte au nez. Fort mécontent de ſon épreuve, Renier revint chez lui, dans le deſſein néanmoins de l'employer encore pour ſa femme. A la voix de ſon mari celle-ci accourut avec empreſſement, & lui témoigna la joie qu'elle avait de le revoir. Il s'écria qu'il était perdu, que tout ce qu'il conduiſait à Troies lui avait été volé. Il parla de ſes créanciers qui allaient fondre ſur lui, & donna tous les ſignes du plus grand déſeſpoir. « Quoi ! Sire, voilà » tout, reprit Phéliſe ! Mon bon ami, prends » courage ; il nous reſte encore mon bien » & ma dot. Prés, bois, moulins, vignes » & maiſons, mes robbes même & mes » joyaux, vends tout, j'y conſens de grand » cœur (*b*) ». Alors elle lui ôta la robbe déchirée qu'il avait, pour lui en donner une de menu vair ; elle lui ſervit à manger, & l'exhorta ſur-tout à bannir toute idée chagrine qui eût pu troubler ſon ſommeil.

Mabille, dès le point du jour, s'était hâté d'aller répandre dans la ville la nouvelle du

Digitized by Google

malheur prétendu de Renier. Auſſi-tôt ſes créanciers étaient accourus ; & lui, pour apprendre auſſi à les connaître, feignit de continuer ſon jeu. « Mes amis, leur dit-il, » vos craintes ne ſont que trop bien fondées. » Je ſuis ruiné en effet ; & je me conſole- » rais, peut-être, ſi je ne perdais que mon » bien ; mais je fais tort auſſi à d'autres, » c'eſt-là ce qui m'afflige. Voyez, je vous » prie, à me ſoulager ; convenons enſemble » de quelques arrangemens ». A ce diſcours les créanciers ſe tûrent, & ne rompirent le ſilence que pour murmurer entr'eux. Enfin tout-à-coup ils virent paraître de loin, ſur le pont de Déciſe, le valet de Renier, conduiſant ſon cheval, & ſuivi de dix charrettes chargées. Ils demanderent à qui appartenaient toutes ces voitures. A moi, répondit le Bourgeois ; & alors il conta ſon aventure de Troies, & le conſeil que lui avait donné l'Eſpagnol. Phéliſe à ſon tour avoua que ſon mari avait deviné & rempli ſon intention. Il lui fit préſent de la robbe deſtinée à Mabille ; & pour célébrer le ſuccès de ſon épreuve, il donna ce jour-là une grande fête.

Digitized by Google

Meſſieurs, ſi quelqu'un parmi vous avait le cœur inconſtant & léger, qu'il faſſe bien attention à mon Fabliau. Défiez-vous de ces miſérables qui vous aiment pour de l'argent; car leur en euſſiez-vous donné autant qu'en poſſede le Roi, ſoyez ſûrs que ſi elles vous voyaient dans la miſere, elles ne feraient qu'en rire. Tout leur talent eſt de tromper: & bien fou eſt celui qui, poſſédant une femme eſtimable, va ſe déshonorer avec des coquines, incapables de loyauté & d'amour.

Se trouve dans le Novelliero Italiano, *t. IV.*

L'Abbé de Maſſieu, dans ſon Hiſtoire de la Poéſie Françaiſe, *donne en ces termes l'analyſe du Fabliau:* Un Marchand fort riche, mais qui n'avait pas beaucoup de conduite ni de raiſon, partant pour une foire, promet à ſa femme de lui rapporter une grande bourſe *pleine d'argent.* La femme lui répond qu'elle l'en quittera pour une de ſens.

J'aurais un volume entier à faire, ſi je voulais relever toutes les erreurs de nos Auteurs modernes ſur nos vieux Poëtes; mais mon intention n'eſt pas d'affecter ici une ſévérité que j'ai lieu de craindre pour moi-même, veniam petimuſque, damuſque viciſſim.

Digitized by Google

Cependant, en rendant à l'Abbé de Maſſieu, Écrivain d'ailleurs agréable, & Littérateur inſtruit dans plus d'un genre, toute la juſtice qui lui eſt due; j'avouerai que je n'ai pu ſans étonnement lire ſon ouvrage. L'hiſtoire de notre Poéſie Françaiſe reſte encore à faire; & j'exhorte à cette laborieuſe entrepriſe ceux de nos Gens de Lettres qui ſe ſentent du courage & du goût. Ils ne croiront pas ſans doute remplir un pareil titre, en nous donnant quelques analyſes erronnées ou tronquées, & quelques noms ou vers pris au hazard dans Paſquier, dans Fauchet, &c. Ils voudront apprécier nos Poëtes d'après leurs Poéſies mêmes; ils compulſeront, ils étudieront les manuſcrits du tems; & je les préviens que ce ne ſera point là le travail d'un jour.

NOTES.

(*a*) J'ai déjà dit que c'était la plus célebre de France. On y venait de toute l'Europe.

(*b*) Les ſcènes du *Malade Imaginaire* où Argan, d'après les avis de ſon frere, éprouve tour-à-tour l'attachement prétendu d'une femme qui n'en veut qu'à ſon bien, & l'amitié réelle d'une fille qui lui reſte du premier lit, ne ſeraient-elles pas encore une imitation de notre Fabliau? Ce ſerait le troiſieme que Moliere aurait tranſporté ſur notre Théâtre.

Digitized by Google

LA PATENOTRE DE L'USURIER.

QUI veut connaître la patenôtre de l'Usurier ? Qu'il faſſe ſilence & m'écoute. La voici, telle que je l'ai entendue dans un ſermon à Paris, de la bouche de Robert de Corſon (*a*).

L'Uſurier ſe leve le premier de ſon logis. Il va voir ſi, la nuit, ſes ſerrures n'ont pas été forcées; il tire les doubles verroux, éveille ſa fille & ſa femme, & s'habille. Je vais à l'Egliſe, leur dit-il: s'il venait quelqu'un pour emprunter ſur gage, qu'une de vous deux courre bien vîte me chercher, je ne tarderai pas; car il ne faut qu'un moment quelquefois pour perdre beaucoup.

Il ſort enſuite, & dans le chemin commence ainſi ſa priere:

« *Notre pere*... Beau Sire Dieu, donnez-» moi donc du bonheur, & faites-moi la » grace de ſi bien proſpérer, que je de-» vienne le plus riche de tous les prêteurs

Digitized by Google

» du monde. *Qui êtes aux Cieux.* J'ai bien du
» regret de ne m'être pas trouvé au logis le
» jour que cette Bourgeoiſe vint emprunter.
» C'eût été bien mieux fait que d'aller à la
» meſſe. Je ne ſais pourquoi le malheur m'en
» veut. Mais il ne m'eſt pas poſſible de mettre
» le pied dans une Egliſe ſans perdre quel-
» que bonne aventure ; il ſemble que ce ſoit
» un ſort : je voudrais voir tous les Prêtres
» & toutes les meſſes au Diable. *Que votre*
» *nom ſoit ſanctifié* .... Je ſuis bien fâché d'a-
» voir cette grande fille qui me ruine. Elle
» s'entend avec ſa mere pour me voler,
» j'en ſuis ſûr ; & je gagerais que ces deux
» coquines-là ſe régalent dès que je ſuis
» dehors. Il me prend envie d'aller les ſur-
» prendre. *Que votre regne arrive* .... Ah !
» je me rappelle que ce Chevalier qui me
» devait cinquante livres, ne m'en a payé
» que la moitié. J'ai été un ſot de m'en fier
» à ſa parole d'honneur. Toutes ces paro-
» les-là ne valent pas un bon gage. *Que votre*
» *volonté ſoit faite* .... Quand j'ai fait vœu
» d'aller à la meſſe deux fois la ſemaine,
» afin d'attirer la bénédiction du Ciel ſur
mon

Digitized by Google

» mon petit négoce, je n'ai pas réfléchi que
» pour mon âge l'Eglise est fort loin. Dieu
» devrait bien un peu m'en récompenser ».

Notre homme entre alors dans l'Eglise; il s'agenouille à un endroit où il puisse être remarqué, & se frappant la poitrine avec de grands soupirs, il continue sa priere, qu'il interrompt comme auparavant.

« *Donnez-nous notre pain quotidien*... D'où
» ma fille peut-elle avoir eu l'argent que je
» lui ai surpris? Il faut que de son côté elle
» prête aussi sous main sans me le dire. Tout
» cela probablement est pour ce grand drôle
» avec lequel je l'ai trouvée un jour, & qui
» fut si étourdi de me voir, quoiqu'elle
» prétendît qu'il venait pour emprunter. *Dé-*
» *livrez-nous du mal.* Quel est ce Robert de
» Corson qui va courant de ville en ville
» pour nous prêcher? Croit-il de bonne
» foi que par amour de mon prochain j'irai
» mendier? Non pardieu. *Pardonnez-nous*
» *comme nous pardonnons*..... Ces mau-
» dits Juifs ont fait le complot de nous
» enlever nos pratiques & de nous rui-
» ner, en prêtant à un intérêt plus bas

Digitized by Google

» que le nôtre. Mon bon Dieu ! Souvenez-
» vous qu'ils vous ont crucifié, & mau-
» diſſez-les .... Hier, avant de recevoir les
» pieces que m'a rapportées la Dame Her-
» ſant, j'ai oublié de les examiner. A préſent
» qu'elles ſont mêlées avec les autres, il me
» faudra revoir le ſac; mais ma foi tant pis
» pour elle : s'il s'en trouve quelques-unes
» de fauſſes, je les lui reporte, & je ſou-
» tiendrai que ce ſont les ſiennes. Mes voiſins
» ne me font rien gagner, & ils ſont jaloux de
» moi parce qu'ils me croient riche ; je vou-
» drais bien qu'ils mouruſſent, & qu'il en vînt
» d'autres. *Ne nous induiſez point en tentation.*
» Quand eſt-ce que je me verrai un monceau
» d'or & d'argent ! Oui, mon Dieu ! je
» vous promets de n'y point toucher, de
» me refuſer tout, de .... mais ai-je bien
» fermé la porte en ſortant ? Une, deux,
» trois ; oui, voilà mes trois clefs. *Ainſi*
» *ſoit-il.* Notre Prêtre va ſermoner & cher-
» cher à nous ſoutirer de l'argent de nos
» bourſes. Serviteur, il n'en aura pas le
» mien ».

Digitized by Google

J'ai trouvé auſſi une *Patenôtre du vin*, une *Patenôtre d'amour*, un *Credo de l'Uſurier* par Fourques, un *Credo du Ribaud*; mais la piece qu'on vient de lire ſuffit pour donner une idée des autres.

Dans les Facetiæ Friſchlini, *p.* 151, *il y a de même que dans le Fabliau, une Oraiſon interrompue d'un Oiſeleur, qui prie Dieu en raccommodant ſon filet, & qui de tems en tems, quand le filet s'embrouille, envoie tout au diable.*

NOTE.

(*a*) Robert de Corſon était un Légat du Saint-Siege, qui vint prêcher en France la Croiſade ſous Philippe-Auguſte. Guillaume le Breton en parle.

Digitized by Google

RÊVERIE.

Cette Piece, compoſée alternativement d'un vers de huit ſyllabes & d'un vers de quatre, eſt ce que nous appellons un amphigouri. Je ne la rapporte que pour faire connaître les principaux genres de plaiſanterie uſités alors, & il ſuffira d'en extraire quelques lignes.

POUR être gai, il faut avoir une mie. J'aime autant me lever tard qu'au point du jour; & quand j'ai bien faim, donnez-moi croûte ou mie, cela m'eſt égal. Le ſoleil eſt chaud en été. Que m'importe, pourvu que je l'aie; jamais je n'en ai une auſſi belle. Que dites-vous là-bas vous autres? Y aura-t-il paix? Je vous croyais plus polis. J'ai eu aujourd'hui l'*hôtel S. Julien* (*a*); ſi cela eſt nous mangerons des pois Dimanche. Lancelot & Lionnel étaient couſins; auſſi un hareng frais à l'ail eſt-il une bonne choſe. Patience, dans un mois vous entendrez bien tonner: mon cheval eſt-il ferré? Je l'ai mis en

Digitized by Google

tire-lire pour le mieux garder. Entre Compiegne & Beauvais il croît de bons vins, & ſur-tout il ne faut pas oublier d'honorer les Dames. . . . . .

Mais je ne veux pas en dire davantage ſans argent.

NOTE.

(a) Je n'explique point ce mot, dont l'*Oraiſon de S. Julien* par Bocace & la Fontaine, font aſſez deviner le ſens. C'eſt ce qui ſera nommé *l'Hôtel Saint-Martin* dans le Fabliau ſuivant.

Digitized by Google

Par Jean de Boves

L'HOTEL S. MARTIN.

Alias

GOMBERT.

Alias

L'ANNEAU.

Ces trois verſions ont entr'elles des différences conſidérables, quoique dans toutes les trois le fonds du Conte ſoit le même.

EXTRAIT.

MARTIN & Thibaut, deux Clercs voiſins & amis, mais pauvres, ſe voient, dans un moment de diſette, réduits tout-à-coup à la derniere néceſſité. L'un d'eux heureuſement trouve quelqu'un qui lui prête un ſetier de blé; l'autre emprunte la jument de ſon frere pour porter le blé au moulin, & ils y vont enſemble. Le moulin, ainſi que la maiſon du Meunier, était en pleine campagne, éloigné de toute habitation, & près d'un bois. Les Clercs, en arrivant, jettent leur ſac par

Digitized by Google

terre ; &, tandis que Martin monte avertir le Meunier, Thibaut conduit la jument dans un pré voiſin pour la faire paître ; mais ils avoient affaire à un frippon. Gombert (c'était le nom du Meunier) les ayant apperçus de loin, avait complotté avec ſa femme de les voler. Dans ce deſſein il s'était caché ; de ſorte que quand, après l'avoir cherché inutilement au moulin, les Clercs viennent chez lui le demander, la femme leur dit qu'il eſt ſorti, & les envoie le chercher, l'un au bois, l'autre au village. Le drôle, pendant ce tems, enleve le ſac, & emmene la jument. Lorſqu'ils reviennent, ils ne trouvent plus rien. La Meuniere à qui ils ſe plaignent, feint de ne ſavoir ce qu'ils veulent lui dire ; mais elle leur conſeille de courir bien vîte au bois, parce que ſi quelqu'un les a volés, il ne peut être allé ſe cacher que là. Ils emploient inutilement dans cette pénible recherche le reſte du jour. Chaſſés enfin du bois par la nuit, & ne ſachant que devenir, ils prennent le parti d'aller demander un gîte au Meunier. Celui-ci, pour écarter le ſoupçon du vol en ſe donnant l'air d'un homme

Digitized by Google

charitable, les accueille de son mieux : il affecte de les plaindre beaucoup, & les fait souper avec lui.

La famille du Villain consistait en un enfant de quatre ans & une fille de dix-huit, extrêmement jolie. Thibaut pendant tout le repas ne fut, malgré sa faim, occupé que de la pucelle, & il résolut de mettre à profit, s'il le pouvait, l'occasion de passer avec elle une nuit sous le même toît. On se couche.

Outre le lit des deux époux, au pied duquel ils plaçaient le berceau de leur enfant, outre celui de la fille, il y en avait dans la chambre un troisieme, qui fut destiné aux deux Clercs, & qui, ordinairement vide, ne servait que quand le Meunier, étant pressé d'ouvrage, faisait venir un garçon. Mais alors Gombert prenait une précaution pour garder sa fille. Le lit de la poulette était fait en forme de huche, avec un couvercle en osier. Le pere fermait le couvercle au cadenas, & il en mettait la clé sous son traversin.

Ce cadenas, que Thibaut vit fermer, dérangeait un peu ses projets. Néanmoins il ne désespéra pas de réussir ; & dès qu'il entendit

Digitized by Google

les deux époux ronfler, se levant sans bruit, après avoir prévenu son camarade, il alla au lit de Gombert escamoter la clé, & vint à celui de la pucelle, qui ne dormait pas encore, la prier de le recevoir. D'abord elle refusa. Mais séduite par un prétendu anneau d'or qu'il lui offrit, & qui n'était qu'un anneau de fer qu'il avait pris au garde-feu de la cheminée, elle lui permit d'ouvrir.

Martin, resté seul, enviait le sort de son compagnon ; lorsqu'un heureux hasard lui fournit le moyen de faire de son côté tomber la Meuniere dans ses filets. Elle se leva pour un besoin, & sortit. Le Clerc pendant ce temps va prendre le berceau qu'il apporte au pied de son lit, & quand elle rentre, il tire l'oreille de l'enfant pour le faire pleurer. La mere vient droit au berceau appaiser & rendormir le bambin ; puis croyant entrer dans le lit de son mari, elle se couche, sans le savoir, à côté du Clerc.

Au chant du coq, Thibaut crut qu'il était tems de se retirer. Il revient donc, en tâtonnant, gagner son lit. Mais le berceau qu'il trouve lui fait croire qu'il s'est trompé, &

Digitized by Google

il va se coucher près du Meunier, que dans son transport il réveille pour lui conter sa bonne fortune. Gombert ne répond à cette confidence que par quelques coups de poings qu'on lui rend avec usure. La femme que ce bruit réveille aussi, dit à son prétendu mari de se lever pour aller mettre les holas. Mais celui-ci, qui savait que son camarade était le plus fort, reste tranquille. Enfin le Meunier va dans la cheminée allumer sa lampe. Il voit alors sa femme couchée avec un autre, & d'abord l'apostrophe d'une épithete très-énergique. Si je suis telle, répond-elle, c'est sans le savoir; mais toi, c'est de propos délibéré que tu as volé le sac & la jument des deux honnêtes gens que voici. A ces mots les deux Clercs sautent du lit. Ils rossent le Meunier, & se font rendre ce qui leur appartenait. *Et ce fut ainsi qu'ils eurent à ses dépens l'Hôtel S. Martin (a).*

Se trouve dans Bocace, (*IX Journ. Nov. VI*), *mais l'Auteur Italien y a fait quelques changemens qu'on peut connaître par La Fontaine qui l'a suivi fidelement. Voyez le Conte du* Berceau.

Digitized by Google

Se trouve auſſi dans les Cent Nouvelles nouvelles, *page* 161.

Dans le Parangon des Nouvelles, *p.* 41.

NOTE.

(*a*) Cette expreſſion *avoir l'Hôtel S. Martin*, pour déſigner le bonheur de trouver un bon gîte, venait-elle de ce que le S. Evêque donnait charitablement l'hoſpitalité à tous les pauvres & voyageurs qui ſe préſentaient chez lui, ou de ce que, s'étant préſenté devant Maxime, il fut admis avec diſtinction à la table de l'Empereur, & ſervi par l'Impératrice même ? Je l'ignore. Mais je ne l'ai trouvée que dans le Fabliau. Nos Poëtes ordinairement emploient celle de *l'Hôtel S. Julien.* Ce dernier Saint, qui, pour expier un crime involontaire, s'était dévoué à recevoir chez lui tous les paſſans, & qui en a mérité le ſurnom d'*Hoſpitalier*, était devenu le patron des voyageurs ; on l'invoquait afin d'avoir un bon gîte[1] ; & le matin, avant de ſe mettre en route, on récitait en ſon honneur une oraiſon.

[1] *Vie de Duguesclin, par Men.*

Tu as dite la patenoſtre
ce.
Saint Julian à c'eſt matin
français
Soit en roumans, ſoit en latin :
hébergé
Or tu ſeras bien oſtelé.
Dit des Hereus.

Un autre Poëte, ayant obtenu un rendez-vous de

ſa maîtreſſe, & paſſé la nuit avec elle, dit, en célébrant ſon bonheur :

Saint Julien qui puet (*peut*) bien tant,
Ne fiſt à nul home mortel
Si doux, ſi bon, ſi noble oſtel.
Chanſ. manuſc.
Qui prend bonne femme, je tien,
Que ſon oſtel eſt Saint Julien.
Poéſies manuſc. d'Euſt. Deſch.

L'Oraiſon de S. Julien, depuis le Conte de Bocace & de La Fontaine, qui porte ce titre, eſt devenue chez nous une plaiſanterie. Il paraît, par le Fabliau & par les paſſages qu'on vient de lire, que *l'Hôtel S. Martin*, ou *l'Hôtel S. Julien*, en étaient déjà une au XIIIe ſiecle.

Digitized by Google

** LE TAILLEUR DU ROI ET SON SERGENT. (*Garçon*).

UN Roi avait un excellent Tailleur, & ce Tailleur avait parmi ſes compagnons un premier garçon fort habile, nommé Nidui. Aux approches d'une grande Solemnité, le Monarque manda ſon Tailleur, & lui livra pluſieurs riches étoffes, dont il voulait ſe faire faire différens habits, afin d'honorer dignement la fête. Le maître auſſi-tôt mit tout ſon monde à l'ouvrage; mais pour qu'il ne pût rien voler, il y eut un Chambrelan * chargé par le Prince de veiller dans le lieu où l'on travaillait, & de ne pas perdre les ouvriers de vue. Un jour le Tailleur les régala de miel à dîner. Nidui venait de ſortir dans ce moment, & le Chambrelan propoſa de l'attendre. « Je l'euſſe fait ſans en être » averti, répondit le maître : mais je ſais que

* Valet de Chambre.

Digitized by Google

» Nidui n'aime pas le miel, & qu'il préfé-
» rera de manger ſon pain ſec ». Le drôle ne diſait cela que par malice, & pour avoir, aux dépens de ſon garçon, une portion plus forte.

Celui-ci, quand il rentra, n'apprit qu'avec chagrin le tour qu'on lui avait joué. Néanmoins il diſſimula ſon reſſentiment pour pouvoir mieux ſe venger; & ayant trouvé l'occaſion de parler au Chambrelan en particulier: « Je crois devoir vous prévenir d'une
» choſe importante, lui dit-il, c'eſt que
» notre maître a le cerveau dérangé, & que
» de tems en tems, & aux changemens de
» lune ſur-tout, il lui prend des quintes ſi
» dangereuſes, qu'on eſt obligé de le lier
» & de le battre. Ainſi tenez-vous ſur vos
» gardes; car dans ces momens-là il ne con-
» naît plus perſonne; & s'il vous trouvait
» ſous ſa main, ma foi je ne répondrais pas
» de vos jours. Vous me faites peur, répon-
» dit le Chambrelan; mais dites-moi, y a-t-il
» quelques ſignes qui annoncent quand ſon
» accès va commencer? Je le ferais lier alors,

Digitized by Google

» & corriger ſi bien, que perſonne n'aurait » à craindre de lui. A force d'avoir vu de » ces ſortes de ſcènes, continua le garçon, » nous avons appris à les prévoir. Si vous » le voyez chercher çà & là, frapper la » terre du pied, ſe lever, jetter ſon eſca- » belle; c'eſt un ſigne que ſa folie le prend. » Sauvez-vous alors, ou bien employez » tout auſſi-tôt le remede dont je vous ai » parlé. Eh bien, nous l'emploierons, dit » l'Officier; ſoyez tranquille ».

Quelques jours après, Nidui trouve le moyen d'enlever adroitement, & ſans être apperçu de perſonne, les grands ciſeaux du Tailleur. Celui-ci, qui en avait beſoin pour couper, cherche autour de lui; il ſe leve, regarde à terre, s'impatiente, frappe du pied, jure, & finit par jetter de colere ſon eſcabelle au loin. Le Chambrelan auſſi-tôt appelle du monde; on ſaiſit le prétendu fou, & on le bâtonne juſqu'à ce que les bras qui frappent tombent de laſſitude.

Lorſqu'il fut délié, il s'informa de ce qui lui avait attiré ce traitement. On le lui ap-

Digitized by Google

prit. Alors il appella ſon garçon, & lui demanda depuis quand il ſavait qu'il était fou. Sire, répondit Nidui, c'eſt depuis le jour que je n'aime plus le miel. Cette réponſe expliqua l'énigme, & l'aventure apprêta beaucoup à rire aux dépens du Tailleur.

Digitized by Google

* LE LAI DE L'OISELET.

AU tems passé, il y a bien cent ans de cela, vivait un Villain, dont je n'ai pu savoir le nom, mais qui était si puissamment riche, qu'il possédait prés, bois & rivieres ; en un mot, tout ce que peut posséder l'homme le plus noble. Il avait sur-tout un manoir délicieux, & tel que jamais Bourg, Ville ni Château, n'en a offert un pareil. Je crains, à dire le vrai, de vous en faire la description, de peur que vous ne soyez tenté de la regarder comme une fable. Aussi je vous préviens que ce lieu fut fait par art de négromancie. Il appartint d'abord à un Chevalier. Après sa mort son fils en hérita ; mais celui-ci, ruiné par ses débauches, se vit obligé de le vendre, & ce fut notre Villain qui l'acheta. Vous savez que dans une famille, pour détruire Villes & Châteaux, il ne faut souvent qu'un héritier prodigue.

Ce séjour consistait en une forte tour avec

Digitized by Google

donjon, bâtie au centre d'un vaſte terrein qu'enfermait une riviere. Du courant d'enceinte ſe détachait un bras d'eau qui venait iſoler circulairement, dans l'enclos, un verger charmant. Là ſe trouvaient des roſes, des fleurs, & des épices de toute eſpece, & en telle abondance, que ſi on y eût apporté un mourant pour lui faire reſpirer le baume qu'elles exhâlaient, elles l'euſſent dans l'inſtant rappellé à la vie (*a*). Le terrein était uni & ſans aſpérité; les arbres, quoique fort élevés, avaient tous une hauteur égale, & quelque fruit qu'il vous plût de demander, ils pouvaient vous l'offrir. Au milieu du verger s'élevait, en bouillonnant, une fontaine, qui allait perdre dans la riviere ſes eaux claires & fraîches. Elle était ombragée par un pin, dont les rameaux épais & éternellement verds, aux jours les plus brûlans de l'année la défendaient du ſoleil (*b*). Mais ce qui augmentait ſur-tout les délices de ce lieu incomparable, c'était la préſence d'un oiſeau merveilleux. Deux fois le jour, le matin & le ſoir, il venait ſur le pin chanter Lais, Refreins & Chanſons amoureuſes. Sa

Digitized by Google

voix divine & enchantereſſe, auprès de laquelle les gigues, les violons & les harpes ne ſont rien, avait en outre une telle vertu, qu'elle eût ſuffi pour ramener la joie dans le cœur de l'amant le plus déſeſpéré. A ſon chant & à ſa préſence était attachée l'exiſtence & la beauté du verger : avec lui, arbres, fleurs & fontaine, tout devait diſparaître. Voici quelle était ſa chanſon. « Écoutez mon » Lai, Chevaliers, Clercs & Laïcs, vous » tous qui aimez & qu'Amour afflige. Ecou» tez-le ſur-tout, vous jeunes Pucelles, & » mettez à profit les leçons que vous allez » entendre..... (c).

Mais la premiere fois qu'il vit approcher le Villain, il s'écria : « Riviere, remonte vers » ta ſource; & vous, donjon, tour & châ» teau, que la terre vous engloutiſſe ! fleurs » brillantes, ombrages frais, deſſéchez-vous. » Chaque jour ſous ces beaux arbres venaient » jadis s'ébattre Dames aimables & gentils » Chevaliers. Ils ſe plaiſaient à écouter mon » chant, & ne ſe retiraient qu'en ſe pro» mettant, les unes d'aimer davantage, les » autres de mériter encore plus d'amour,

Digitized by Google

» à force de libéralité, de proueſſes & de » courtoiſie. Mais à préſent quel ſort ! nous » avons pour maître un Villain, dont l'uni- » que bonheur eſt de manger, & qui ne » donnerait pas un denier pour entendre » mon Lai ſi joli ».

Après avoir ainſi parlé, l'oiſeau indigné s'envola; & le Manant, loin d'être humilié de ſes reproches, ne ſongea qu'à trouver les moyens de l'attraper, dans l'eſpoir que s'il pouvait y réuſſir, il le vendrait fort cher. Son projet fut heureux. Il tendit ſur l'arbre un filet, ſi adroitement, que l'oiſeau, quand il revint le ſoir à ſon ordinaire, ſe trouva pris. « Quel » tort vous ai-je fait, dit alors le captif, » & pourquoi vouloir m'ôter la vie ? Tu » ne mourras pas, répliqua le Villain ; mais » je veux que tu chantes. — Eh ! ne chantais- » je pas tous les jours, quand j'avais, pour » voltiger, ces jardins, ces bois & ces prés ? » — Tu auras déſormais une belle cage. — Je » trouvais ici toutes les graines & les fruits » que pouvait deſirer ma faim. — Tu n'au- » ras plus la peine de chercher à manger, » on te nourrira. — J'étais libre & content.

Digitized by Google

» Croyez-vous que dans une prison ce soient
» des chansons dont on s'occupe ? — Si tu
» fais le muet, il y a une ressource ; on te
» mettra à la broche. — Voyez ma taille.
» Petit comme je suis, ce serait une cruauté
» à vous de me faire mourir ». Enfin, que vous dirai-je ? le pauvre captif demanda grâce, il tâcha de fléchir le Villain, & lui promit que, s'il voulait le remettre en liberté, il lui apprendrait en reconnaissance trois secrets merveilleux, mais tellement merveilleux, que jamais homme de sa race n'avait ouï rien qui en approchât. A ces paroles le Villain ouvrit les oreilles. Il se laissa séduire, & lâcha l'Oiseau, qui s'envolant au haut du pin, commença par arranger & racommoder ses plumes. Il fallut le sommer d'exécuter sa promesse. « Volontiers, répondit-il ; écoute-
» moi attentivement, tu vas entendre l'a-
» brégé de la prudence humaine. Et d'abord,
» l'ami, *garde-toi de croire trop légérement tout*
» *ce qu'on te dira*. N'as-tu que cela à m'ap-
» prendre, répliqua le laboureur, tu peux
» le garder pour toi ; je le savais déjà. — Il
» est bon de te le rappeller ; tu l'avais ou-

Digitized by Google

» blié, retiens-le bien pour la vie. Mais quoi! » tu fais la grimace. Allons, je vais donc » t'enseigner la seconde chose; dresse tes » grandes oreilles, & sache qu'*il faut se con-* » *soler de ce qu'on n'a plus* ».

Le Villain s'appercevant qu'on se moquait de lui, se fâcha, & reprocha au Chanteur de manquer de bonne foi. « Vous m'aviez » promis trois merveilles, lui dit-il, & vous » me payez-là avec des niaiseries que tous les » enfans savent par cœur. La troisieme est-elle » de la même force? — Non, la troisieme » est un vrai trésor; & si un homme la pra- » tique, il peut s'assurer de ne jamais devenir » pauvre ». Cette parole ranima le Manant. Il crut qu'on avait voulu l'éprouver d'abord, & qu'on allait enfin le récompenser de sa bonne action. Mais sa honte fut extrême lorsqu'il entendit, *ce que tu tiens dans tes mains, ne le jette pas à tes pieds.* Je ne l'oublierai pas, répliqua-t-il, & si je te ratrappe..... Je veux t'en épargner la peine, reprit l'Oiseau. En disant ces mots il s'envola; & à l'instant la fontaine tarit, le pin se dessécha, les fruits tomberent de leurs branches, & la beauté

Digitized by Google

de ce lieu si verd & si frais disparut pour toujours.

Tel fut le prix de l'avarice du Villain, & tel est le sort de la cupidité. En voulant tout avoir, elle perd tout.

Ce Conte est imité de Bid-Paï. Un Payſan, dans l'Auteur Indien, a un roſier qui tous les jours produit un bouton. Un Roſſignol vient pluſieurs fois de ſuite le béqueter & l'empêcher d'eclore. L'Oiſeau deſtructeur eſt enfin pris au piege ; mais il obtient ſa liberté par ſes prieres, & en reconnaiſſance il enſeigne au Payſan un tréſor, caché au pied de l'arbre.

NOTES.

(*a*) Cette hyperbole ſur la vertu efficace des épices ſe trouve déjà dans le Fabliau *du Villain Avier*, & elle marque le cas qu'on faiſait de ces aromates de l'Aſie.

(*b*) Une riviere, une fontaine, un pin, quelques fleurs, un verger formé par des arbres fruitiers & à haute tige, voilà donc ce qui conſtituait alors un jardin merveilleux, & juſqu'où pouvait aller en ce genre l'imagination d'un Poëte. Tels ſont à peu-près dans Homere les jardins d'Alcinoüs. C'eſt la ſimplicité des

Digitized by Google

tems antiques, où l'on ne connaiſſait encore que les beautés de la Nature, où l'on préférait l'utilité au faſte, & où l'on ne cherchait enfin dans ces lieux d'agrément, que de la fraîcheur, de l'ombrage & des fruits. L'Auteur du Roman manuſcrit de Claris a une deſcription d'un château royal qu'il donne comme le plus beau d'Europe; & cette deſcription reſſemble à celle qu'on vient de lire. Ce ſont, comme ici, des tours bâties au milieu d'un vaſte enclos, fermé d'une muraille de pierre, & arroſé par pluſieurs fontaines. D'un côté ſe trouve un bois touffu, une prairie & une riviere aſſez large; de l'autre, des bergeries, un verger & des vignes.

On a déjà pu remarquer, dans le Fabliau du *Paradis d'Amour*, une fontaine ombragée par un pin. Les Romans en offrent beaucoup d'exemples. Charlemagne, dans ſes Capitulaires, en ordonnant que ſes métairies ſoient garnies d'arbres fruitiers, ordonne en même tems qu'il y ait des lauriers & des pins.

(*c*) Je ſupprime le reſte de la chanſon. L'Oiſeau recommande d'aller aſſiduement à l'Égliſe, d'aſſiſter au ſervice divin; en un mot, de ſervir Dieu avec ferveur; mais il veut qu'on ſerve auſſi l'Amour; & en les comparant enſemble, il rend la choſe poſſible. Dieu hait les cœurs durs & faux, dit-il; Amour les hait auſſi: Dieu ſe laiſſe déſarmer par les prieres; les prieres touchent auſſi l'Amour, &c. &c. Enfin il conclut ſon Lai par dire que ſi on les ſert exactement tous deux,

Digitized by Google

on obtiendra le bonheur dans ce monde-ci, & le paradis dans l'autre.

Le Chanoine Froiſſart, dont il nous reſte, outre ſon Hiſtoire ſi connue, un Recueil conſidérable de Poéſies amoureuſes, dit de même à la tête de la Préface qu'il y a miſe, qu'il les entreprend avec l'aide de Dieu & celle de l'Amour.

Digitized by Google

DU VILLAIN QUI VIT SA FEMME AVEC UN AMI.

EXTRAIT.

UN Villain qui avait quelques ſoupçons ſur ſa femme, l'épie un jour, & la voit entrer dans le bois avec un ſien ami. Quand elle revient à la maiſon, il l'accable d'injures. Inſtruite du ſujet de ſa colere, la Dame affecte la plus grande conſternation, & s'écrie en pleurant, qu'il ne lui reſte plus long-tems à vivre; qu'on a vu de même, avant la mort de ſon pere & de ſa mere, un homme inconnu promener, pluſieurs jours de ſuite, leur ombre ſous des arbres, quoique pendant ce tems-là ils fuſſent ailleurs; & que c'eſt, dans la famille, un ſigne de mort certain. D'après cet avis, elle veut ſe ſéparer de ſon mari, & ſe retirer dans un Couvent, pour mettre ordre à ſa conſcience. Le bonhomme eſt tellement frappé de ce diſcours, qu'il demande pardon à ſa femme de s'être trompé. Il ſe

Digitized by Google

flatte cependant que la vision n'aura pas d'effet cette fois-ci ; il se propose d'aller au bois le lendemain voir si l'ombre paraîtra encore ; & en attendant il va faire brûler un cierge à l'Église, afin de détourner le présage.

Digitized by Google

* LES PERDRIX.

PUISQUE j'ai entrepris le métier de Conteur, il faut que je vous conte aujourd'hui, non pas une fable, mais une aventure arrivée à un certain Villain, nommé Gombaud.

Il avait attrappé, derriere ſa haie, deux perdrix. Auſſi-tôt il les apprêta, & les fit rôtir. Mais voulant profiter de ſa bonne fortune pour régaler quelqu'un, il alla, pendant que Marie ſa femme tournait la broche, inviter ſon Curé. Avant qu'il fût de retour, les perdrix ſe trouverent cuites; de ſorte que Marie, en l'attendant, crut devoir les mettre dans un plat. Le haſard fit que, lorſqu'elle les tira de la broche, il y reſta un morceau de peau. Elle l'avala; vous en euſſiez fait autant; mais malheureuſement il lui parut ſi bon qu'il lui fit naître l'envie de tâter aux perdrix. Chacun ici bas a ſes plaiſirs: l'un aime l'argent, l'autre ſes aiſes; Marie aimait la bonne chere, & pour un morceau qui

Digitized by Google

lui eût plu, elle vous aurait donné toutes les richesses du monde. Elle prit donc un des oiseaux, en détacha une cuisse, puis une autre; ensuite vinrent les ailes; bref une perdrix toute entiere y passa. Cependant Gombaud n'arrivait point, & il en restait encore une. Manger celle-ci, la Dame en était violemment tentée; mais aussi comment s'excuser? Elle se contenta seulement d'en arracher le cou, qu'elle suça. Ce cou lui parut délicieux. Enfin, pour achever, il en fut de la seconde perdrix comme de la premiere; tout fut mangé.

Un instant après, Gombaud rentra, & demanda si les perdrix étaient cuites. « Ah! » Sire, répondit la femme d'un air dolent, » ne m'en parlez pas, j'ai bien du chagrin: » un maudit chat vient d'entrer, qui les a » emportées ». A ces mots le Villain courut sur elle en fureur, & il lui eût arraché les deux yeux si elle ne se fût écrié, « c'est » pour rire, imbécille, c'est pour rire; est-ce » que vous ne voyez pas que je me moque » de vous? Je les ai couvertes pour les tenir » chaudes. A la bonne heure, reprit le mari;

Digitized by Google

» car ventre-dieu tu les aurais payées plus » cheres qu'au marché. Çà, mon hanap de » madre (*a*), ma plus belle nappe; alerte. » Je vais étendre ma chappe dans le verger, » nous mangerons ſous notre treille & ſur » l'herbe. C'eſt bien penſé, répartit la fem- » me; mais commence toujours par aiguiſer » ton couteau, il en a beſoin ». Gombaud ſe mit en chemiſe, & alla ſur une pierre de ſa cour repaſſer le couteau.

Pendant ce tems arriva le Curé, qui, voyant la femme ſeule, voulut l'embraſſer.

Sauvez-vous, Sire, lui dit-elle, ſauvez- » vous, il n'y a pas de tems à perdre. Gom- » baud va venir, & vous êtes un homme » mort. Es-tu folle avec ton Gombaud, ré- » pondit le Prêtre? Oui, ſans doute, il va » venir, & je l'eſpere, puiſque nous devons » manger deux perdrix enſemble. — C'eſt » un tour qu'il vous joue, Sire; il n'y a » ici, comme vous voyez, ni perdreaux ni » perdrix; mais il vous en veut, & il a juré » que s'il peut vous tenir, il vous coupera » les oreilles. Voyez dans la cour avec » quelle action il aiguiſe ſon couteau (*a*).

Digitized by Google

» Ne vous aviſez pas de l'attendre, encore » une fois; j'aurais du chagrin, moi qui vous » aime, de vous voir attrappé ». Le Curé ne ſe fit pas répéter l'avis, & il ſortit bien vîte.

La femme alors appella Gombaud : « Qu'eſt-» ce qu'il y a, dit le Villain? — Il y a » que notre Prêtre emporte les Perdrix, » & que ſi vous ne le ratrappez pas, c'eſt » autant de perdu ». Gombaud à l'inſtant galoppe après le Curé, ſon couteau en main. Celui-ci, qui ſe voit pourſuivi, redouble de vîteſſe. Ils courent ainſi tous deux pendant quelque-tems, l'un faiſant de grandes menaces, l'autre mourant de frayeur, & à chaque pas tournant ſa tête. Le Tonſuré heureuſement avait quelque avance; il eut le tems de gagner ſa maiſon, & s'y enferma auſſi-tôt au verrouil; mais ni l'un ni l'autre ne tâta des Perdrix.

L'Auteur finit par quelques réflexions triviales ſur l'adreſſe & la malice des femmes.

Se trouve dans le Paſſa-tempo de' Curioſi, *p.* 22.
Dans les Nouveaux Contes à rire, *p.* 266.

Digitized by Google

Dans les Facetie; motti & burle da Chr. Zabata, *page* 36.

Et dans les Contes du ſieur d'Ouville, *t.* 2, *p.* 225.

NOTES.

(*a*) Il a été parlé du hanap & du madre dans le Fabliau de *l'Hermite que l'Ange mena dans le ſiecle.*

(*b*) Il y a dans la phraſe précédente un mot que j'ai changé; & je ſuis ſûr d'avance qu'on en approuvera le motif.

DU.

Digitized by Google

DU VILLAIN QUI AVAIT UN CHEVAL À VENDRE.

EXTRAIT.

UN Payſan voulait vendre ſon cheval, & il en demandait vingt ſous. Un voiſin ſe préſente pour l'acheter; mais ne pouvant convenir de prix, il propoſe de conduire l'animal au Marché, & d'en donner ce que le premier acheteur venu en offrira. La condition eſt acceptée, & le rouſſin expoſé en vente. Vient un borgne qui en offre dix ſous. D'après cette propoſition & les conventions convenues, le voiſin veut l'emmener. Le payſan s'y oppoſe : grande diſpute, & procès en juſtice. L'acheteur expoſe aux Juges ſes raiſons le premier. « Meſſieurs, » répond le Villain, je ne diſconviens pas » des conditions dont parle ma partie ad» verſe; mais celui qui a eſtimé ma bête » n'avait qu'un œil, & il n'a pu voir par

Digitized by Google

» conſéquent que la moitié de ce qu'elle » vaut. Mon adverſe, au contraire, a deux » bons yeux; je lui en demande donc le » double de l'autre, ou ſinon je la rem- » mene ». Les Juges rirent de ſa réponſe, & ils le renvoyerent avec ſon cheval.

Digitized by Google

* DES DEUX CHEVAUX. Par Jean de Boves.

L'Auteur, dans un court préambule, nomme les Fabliaux qu'il a faits. Je les ai tous, excepté un, celui de Morteruel, *que je n'ai pu trouver. Mais dans ce nombre, il en eſt un autre que l'honnêteté me défend de donner.*

PRÈS d'Amiens, au village de Longueau, était un Villain qui avait acheté, ſelon ſes minces facultés, un petit rouſſin, pour faire ſon oût. Pendant tout le tems de la moiſſon, il le fit travailler beaucoup, le nourrit fort mal; & quand les travaux furent finis, & qu'il n'en eut plus beſoin, il réſolut de s'en défaire. Un ſamedi donc, après l'avoir bien étrillé, lavé, bouchonné, il lui mit un licou de chanvre, &, ſans ſelle ni bride, le conduiſit ainſi au marché d'Amiens. Aſſurément il n'était pas beſoin de mors pour le retenir. Tout ce que pouvait faire le pauvre animal, c'était de marcher; ſi vous l'aviez vu, il vous eût fait pitié.

A mi-chemin, ſe trouvait le Prieuré de

Digitized by Google

Saint-Acheul. Un des Moines étant venu par hazard à la porte quand le Villain passa, il lui demanda si son cheval était à vendre, & dit qu'ils en avaient un, au Couvent, dont ils voulaient se défaire aussi, & qu'on pourrait troquer contre le sien. Le Manant y consentit. On le conduisit à l'écurie, où on lui montra une grande & vieille haquenée, au dos enselle, au cou de gruë, haute du derriere, basse du devant, & si maigre, si maigre, qu'on ne pouvait la regarder sans rire. Ce fut-là aussi toute la réponse que fit le Villain. Le Moine prétendit qu'il avait tort de mépriser sa bête, qu'elle était en mauvais état à la vérité, parce qu'elle avait fatigué beaucoup ; mais qu'il ne lui fallait qu'un peu de repos pour se refaire, & que tous les jours on en voyait au Marché de vendues cent sous qui ne la valaient pas de moitié. « Oui, elle est bonne à écorcher, » reprit le Villageois, & c'est sa peau ap- » paremment que vous voulez me vendre. » Mais, Sire, voulez-vous voir une bête » impayable ? regardez mon bidet. Voilà qui » est bien trousse, & qui a bonne mine : ça

Digitized by Google

» laboure, ça herse, ça sert de limonier, » ça va sous l'homme comme une hirondelle; » c'est bon à tout ». Enfin, il vanta si fort son cheval, & dépriſa tant l'autre, que le Moine piqué, pour venger l'honneur du sien & prouver sa force, proposa de les attacher tous deux par la queue, & de voir qui pourrait emporter l'autre. « Nous les placerons au » beau milieu de la cour, dit-il. Si le vôtre » entraîne le mien hors du Couvent, ils sont » à vous tous deux; mais s'il est entraîné dans » l'écurie, vous le perdrez ». Le défi fut accepté. On lia fortement les deux queues ensemble. Les deux maquignons s'armerent aussitôt d'une houssine; & chacun commença, de son côté, à tirer sa haridelle par le licou, pour la faire avancer. L'une ne valant gueres mieux que l'autre, tous leurs efforts n'aboutirent qu'à serrer les nœuds, sans gagner un pouce de terrein. Le Moine frappait & tirait tellement la sienne, qu'il était tout en sueur. Mais le Villain plus habile, quand il vit que son roussin ne se trouvait pas le plus fort, s'avisa d'une ruse qui lui réussit: ce fut de le laisser reculer, pour épuiser la vi-

Digitized by Google

gueur de l'autre. En effet, la haquenée ne l'eut pas entraîné dix pas, que, hors d'haleine & battant des flancs, elle s'arrêta tout court. Le Manant alors ranima son cheval de la voix. Allons, mon petit gris ; du cœur, mon roi, dt, dt, dt. Le criquet à l'instant rassemble son peu de forces, il se crampone contre le pavé, & du premier coup de reins enleve la jument, qui, malgré tous les coups du Moine, se laisse emporter sans résistance, comme une charrogne qu'on traîne à la voirie. Déjà le roussin avait la tête hors du Couvent, & le Moine se voyait au moment de perdre. Mais celui-ci tout-à-coup, tirant son couteau, lui coupe la queue. Les deux chevaux libres ainsi, s'élancent chacun de leur côté, & il ferme la porte. En vain le Manant l'appelle, & frappe, à tout enfoncer; personne ne lui répond. Dans sa colere il se rendit à la Cour de l'Évêque, pour se plaindre & demander justice. Mais le procès traîna en longueur ; il ne fut pas jugé, & je vous laisse à décider comment il devait l'être.

Digitized by Google

* LE CUVIER.

EXTRAIT.

UNE Marchande dont le mari était allé en foire, se consolait de son absence avec un Clerc. Ils se baignaient un jour ensemble (*a*), quand tout à coup l'époux, qu'on n'attendait gueres, parut à cheval dans la cour, avec trois autres Marchands. Les deux Amans se rhabillerent à la hâte; & la femme, ayant renversé le cuvier pour faire écouler l'eau, cacha le Clerc par-dessous. Le Marchand, qui ne faisait que passer, & qui comptait repartir à l'instant avec ses compagnons de voyage, dit à sa femme de leur faire au plutôt une soupe au vin; & pour perdre moins de tems, il mit lui-même le couvert sur le cuvier. Tandis qu'ils mangeaient, une voisine, à laquelle le cuvier appartenait, envoya le redemander. La femme répondit qu'elle en avait encore besoin; mais le mari

Digitized by Google

voulut le rendre. Déjà même il se levait pour ôter la nappe ; & tout allait être découvert, si l'épouse n'eût imaginé sur le champ une ruse qui la sauva. Elle court à la porte, & appercevant un poliſſon dans la rue, lui promet quelque argent s'il veut crier de toutes ſes forces *au feu*. Il le fait. A ſes cris, les quatre voyageurs ſortent effrayés ; ils lui demandent où eſt le feu, & courent auſſi-tôt à l'endroit qu'il leur indique. Quand ils rentrent, la femme ſe moque d'eux, en diſant qu'ils avaient été trompés par un ivrogne ; mais pendant ce tems le galant s'était échappé.

Il y a dans Bocace un Conte du Cuvier, *mais le dénouement n'eſt pas le même que celui du Fabliau. Chez l'Auteur Italien, quand le mari rentre à la maiſon, c'eſt pour livrer ſon cuvier qu'il a vendu. La femme demande ce qu'on en a donné ; elle ſe récrie ſur le trop bon marché, & dit qu'elle a trouvé quelqu'un qui en offre davantage, & qui dans le moment eſt occupé à l'examiner. Ce prétendu Marchand eſt ſon amant qu'elle avait caché ſous le cuvier ; elle le fait ſortir ainſi, & il en eſt quitte pour payer le prix qu'on prétend qu'il a offert.*

Digitized by Google

Ce Conte se trouve dans Apulée, duquel Bocace l'a pris; ce qui me dispense de rapporter toutes les imitations qu'on en a faites. Je ne citerai que la suivante, parce qu'elle paraît due au Fabliau.

Dans les Délices de Verboquet, *p.* 83, *une femme dont le mari vient de rentrer au moment qu'elle ne l'attendait pas, se voit sur le point d'être trahie par un petit chien qui aboie fortement vers l'endroit où elle a caché son amant. Elle va à la porte de la rue, & rentre, l'instant d'après, la coëffe arrachée, en se plaignant qu'elle vient d'être maltraitée par deux drôles qui passaient. Le mari court après eux pour la venger; & pendant ce tems le galant s'échappe.*

NOTE.

(*a*) L'usage des bains domestiques, introduit par les Romains dans les Gaules, était encore, au tems de nos Fabliers, aussi général qu'avant l'invention du linge. Tout le monde en usait, jusqu'aux Moines. On se baignait avant de recevoir la Chevalerie. Quand on donnait un festin chez soi, il était de la galanterie d'offrir le bain, & sur-tout aux Dames. Souvent les Amans, dans leurs rendez-vous, commençaient, ainsi que ceux du Conte, par le prendre ensemble. Quelquefois ils y mangeaient. On trouvera la preuve de ce dernier article dans quelques-uns des Fabliaux suivans.

Paris avait une quantité de Baigneurs bien plus

Digitized by Google

considérable qu'aujourd'hui ; & dès le point du jour, des Crieurs, placés dans la rue pour annoncer que les bains étaient chauds, invitaient les passans à entrer. Vers le tems de Charles VI, ces Baigneurs joignirent à leurs bains des étuves ; & ils prirent ainsi le nom d'Étuvistes, qu'ils portent encore avec celui de leur premiere profession.

Digitized by Google

DU PAUVRE CLERC.

JE ne veux pas, Meſſieurs, vous tenir ici en ſuſpends; & ſans moralité ni préambule, je vous dirai tout uniment qu'un jeune Clerc de province était venu à Paris, dans le deſſein d'étudier aux écoles (*a*); mais qu'après y avoir demeuré quelque-tems, & vendu piece à piece, pour ſubſiſter, le peu d'effets qu'il avait, il s'était vu enfin, par la néceſſité, forcé d'en ſortir & de retourner chez lui. Il allait à grands pas, comme un homme preſſé d'arriver, & marcha ainſi tout le jour, ſans prendre aucune nourriture; car il ne poſſédait pas une maille. Le ſoir cependant, quand la nuit approcha, il lui fallut ſonger à chercher un aſyle. Heureuſement s'offrit à lui une maiſon écartée. Il s'y préſenta, & pria au nom de Dieu qu'on voulût bien le recevoir. Le maître du logis, honnête homme & bon laboureur, était allé au moulin. Il ne ſe trouvait à la maiſon dans le moment que ſa

Digitized by Google

ſervante & ſa femme. Celle-ci répondit ſéchement qu'elle ne recevait perſonne en l'abſence de ſon Seigneur. Le pauvre Clerc redoubla d'inſtances ; il repréſenta le malheur de ſa ſituation, & demanda, pour toute grace, une place dans l'étable, avec un morceau de pain ; mais il ne reçut qu'une réponſe plus dure encore que la premiere, & on lui ordonna de ſe retirer.

Comme il ſortait, il vit entrer un valet, chargé d'un pannier, dans lequel étaient deux barrils * de vin que la femme prit & rangea dans un coin. La ſervante en même tems plaça dans une armoire un gâteau qu'elle avait fait, & un morceau de porc frais qu'elle tira du pot. Enfin, le moment d'après, parut un Prêtre qui, enveloppé de ſa chappe noire, paſſa près du Clerc ſans dire mot, & entra dans la maiſon. Ce ſpectacle ne fit qu'augmenter le chagrin du voyageur. Fort triſte, comme vous l'imaginez, accablé de fatigue, mourant de faim, & ne ſachant que devenir, il alla s'aſſeoir, à quelques pas de là, ſur le bord du chemin, pour déplorer ſon ſort. Un payſan qui vint à paſſer avec un cheval

* Deux pots.

Digitized by Google

chargé, & qui l'entendit ſe plaindre, lui demanda ce qu'il avait. « Vous voyez, ré-» pondit le Clerc, un homme au déſeſpoir, » & réduit, faute d'aſile, à paſſer ici la » nuit. Faute d'aſile, reprit le payſan! eh! » pourquoi n'allez-vous pas frapper à la porte » de cette maiſon vis-à-vis? — Hélas! je » l'ai fait, mais on m'a renvoyé. — Ren-» voyé, corbleu! eh bien, apprenez que » cette maiſon-là c'eſt la mienne. Suivez-moi, » vous verrez qu'on peut y loger ».

Le payſan le prit par la main, & frappant en maître à la porte, il appella ſa femme. Celle-ci, qui ne l'attendait pas, fut fort ſurpriſe. Sire, dit-elle au Curé, cachez-vous dans cette étable; je le ferai coucher de bonne heure, & quand il ſera endormi, vous pourrez vous eſquiver. Tandis que le Prêtre ſe cachait, elle alla ouvrir. Le payſan fit entrer le Clerc. « Notre ami, lui dit-il, » prenez un ſiege, quittez votre chaperon; » mettez-vous à votre aiſe. Moi, voyez-vous, » je ſuis un bon vivant ſans façon, qui aime » les honnêtes gens & la joie. Çà, notre » ménagere, qu'eſt-ce que vous nous donne-

Digitized by Google

» rez pour régaler notre hôte ? — Rien, » Sire. Vous ſavez que, quand vous êtes » parti pour aller au-moulin, vous comp- » tiez y paſſer la nuit; je n'ai rien préparé. » — C'eſt vrai; ils m'ont expédié plutôt que » je ne croyais, parce qu'ils n'avaient pas » d'ouvrage; & j'en ſuis bien aiſe, puiſque » cela m'a fait rencontrer ce brave homme. » Mais par Saint Clément ! rien auſſi, c'eſt » trop peu. — Il reſtait un morceau de pain : » Catherine & moi nous l'avons mangé. — » Après tout, ce que j'en dis n'eſt pas pour » moi; c'eſt pour ce pauvre piéton qui doit » avoir faim. — Eh bien ! puiſque vous avez » apporté de la farine, Catherine n'a qu'à » en paſſer un peu, & vous faire quelque » choſe. A la guerre comme à la guerre. Un » mauvais repas eſt bientôt oublié ». Le mari jura beaucoup, mais il fallut en paſſer par-là. Quant au Clerc, qui ſavait à quoi s'en tenir ſur tous les propos de la femme, & qui avait vu les préparatifs d'un bon ſouper, il enrageait intérieurement, & il eût été très-aiſe de trouver l'occaſion de ſe venger.

En attendant que Catherine eût fini, le

Digitized by Google

payſan propoſa au voyageur de chanter, ou de conter quelque hiſtoire. « Moi, lui dit-il, » je ne ſuis qu'un ſot, mais j'aime les gens » d'eſprit & qui ſavent lire. Allons, cama- » rade, dites-nous-en une jolie. Je ne ſais ni » chanſon ni fabliau, répondit le Clerc, & » je ne ſuis pas homme à vous mentir en » contant des fagots, ſans vérité ni raiſon. » Mais je vous dirai, ſi vous voulez, une » aventure qui m'eſt arrivée en route ce » matin, & qui m'a cauſé une belle peur. » — Eh bien, Sire, contez-nous donc votre » peur; & je vous tiendrai quitte (*b*); car » je ſais bien que vous n'êtes pas Ménétrier. Alors le Clerc commença ainſi :

« Sire, je venais de traverſer un bois, & il » était environ tierce *, quand j'apperçus dans » la campagne un nombreux troupeau de co- » chons. Il y en avait de grands, de petits, des » blancs, des noirs, en un mot de toutes » les tailles, & de toutes les couleurs; mais » j'admirai ſur-tout celui qui menait la bande. » Il était gras, luiſant, rebondi; en un mot, » tel qu'a dû être celui dont Catherine tout- » à-l'heure a tiré un morceau du pot. Quoi !

* La troiſieme heure du jour.

Digitized by Google

» ma femme, tu as du bacon, interrompit » le mari, & tu ne nous le disais pas » ! La femme rougit ; & comme elle n'eût rien gagné à nier le fait, elle en convint. « Notre » ami, ajouta le payſan, nous ne mourrons » pas de faim, à ce que je vois, & vous » avez bien fait de voir des cochons. Allons » achevez votre hiſtoire. — Je diſais donc, » Sire, qu'il y avait dans la bande un beau co- » chon. Il s'écarta un peu. Un loup était là aux » aguets; il ſaute deſſus, l'emporte & s'en- » fuit, à peu-près comme le valet qui vient » de venir ici, quand il y a eu dépoſé ſon vin. » Comment, par les ſaints dieux, nous avons » du vin, s'écria le laboureur ! Nous voilà » trop heureux. Mon camarade, grand merci, » ça fera paſſer le bacon; mais dites-moi, » eſt-ce qu'il n'y avait pas là quelques chiens » pour courir après votre loup ? — Non; » le Porcher apparemment était reſté dans le » bois; je ne le vis point. Moi j'euſſe très- » fort déſiré d'arrêter le voleur ; mais com- » ment m'y prendre ? Par bonheur j'apper- » çois à mes pieds une grande pierre. Oh ! » ma foi, elle était bien ſans exagérer, auſſi groſſe

Digitized by Google

» groſſe que le gâteau qu'a fait Catherine.
» A ces mots la femme reſta confondue. Oui,
» Sire, dit-elle en balbutiant, je lui ai fait
» faire un gâteau, je voulais vous ſurpren-
» dre.... Il eſt aux œufs..... Vous voyez
» que j'ai ſongé à vous. — Dieu ſoit béni,
» notre femme; il n'y a pas là de quoi me
» fâcher. Mais entre nous; vive notre hôte,
» avec ſes peurs, pour faire bonne chere.
» Si bien donc, Sire, que vous jettâtes une
» pierre au loup. — Je la lui jette, comme
» vous dîtes, & je l'attrappe. Mais voici le
» terrible de l'aventure, & c'eſt alors que
» j'ai eu vraiment peur. Il lâche le bacon,
» & ſe retourne vers moi, en grinçant des
» dents & me regardant avec des yeux fu-
» rieux, comme fait en ce moment le Curé
» qui eſt là-bas au fonds de l'étable. Un
» Prêtre dans ma maiſon, s'écria le payſan!
» Ah! coquine, tu fais donc venir des amou-
» reux, quand je ſuis dehors? & c'eſt pour
» cela apparemment que tu avais un ſi bon
» ſouper »? Mon homme auſſi-tôt de ſaiſir un bâton, & de tomber à bras raccourci ſur ſa femme. Le Prêtre, qui prévoit que ſon

Digitized by Google

tour va venir, veut s'échapper. Il eſt arrêté, battu à outrance, dépouillé tout nu, & dans cet état mis à la porte. Pour le pauvre Clerc, il mangea le ſouper du Curé, il but ſon vin; & le lendemain, quand il partit, on lui donna encore toutes ſes hardes.

Il y a un proverbe de Villain qui dit: ne refuſez du pain à perſonne, pas même à celui que vous ne devez jamais revoir. Ce proverbe eſt bien ſage; car tel homme qui ne vous paraît pas à craindre, peut vous cauſer ſouvent beaucoup de chagrin. C'eſt ce qui arriva en effet à la femme. Si elle avait donné aſile au Clerc quand il le lui demanda, il n'eût rien révélé; le rendez-vous n'eût pas été ſu du mari, & elle ſe fût épargné bien des coups.

C'eſt probablement de ce Conte qu'a été imité celui du Soldat Magicien, *qu'on trouve dans tous les recueils, & dont on a fait un Opera-comique. Dans le Fabliau, le Clerc mécontent fait battre la femme. Dans l'imitation moderne, le Soldat galant ne ſe venge qu'en la tirant d'embarras, & faiſant eſquiver l'amant. Voilà encore une de ces différences tranchantes qui indiquent, d'une maniere ſenſible, les changemens de mœurs arrivés dans une nation.*

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) L'Univerſité établie, à ce qu'on croit, ſous Philippe-Auguſte, ou ſous Louis-le-Jeune, jouiſſait de la plus grande célébrité. On accourait à ſes écoles, non-ſeulement de toutes les parties du Royaume, mais encore des principaux États de l'Europe. Elle compta long-tems juſqu'à vingt ou trente mille écoliers; & il y eut même des Profeſſeurs obligés, faute d'eſpace ſuffiſant, de donner leurs leçons dans des places publiques.

(*b*) Pour égayer la table, ſur-tout quand il y avait des étrangers, il était d'uſage que chacun contât ſon hiſtoire. Il ſera encore queſtion de cette coutume dans le Fabliau du *Sacriſtain*. Le poëme des *Déduits de la Chaſſe*, dit que ceux qui voulaient s'en défendre étaient forcés de commencer les premiers.

Digitized by Google

** DE LA VIEILLE QUI SÉDUISIT LA JEUNE FEMME.

UN Prud'homme voulait aller en pélerinage. Il eſt vrai qu'en s'éloignant il allait abandonner à elle-même une femme jeune & jolie ; mais cette femme était ſi honnête & ſi raiſonnable, elle avait tenu juſqu'alors une conduite ſi réglée, que, ſans éprouver ſur ſon compte la plus petite inquiétude, le Pélerin partit. L'épouſe répondit à ſa confiance, & continua de ſe comporter toujours avec la même ſageſſe. Peut-être même n'eût-elle jamais manqué à ſes devoirs, ſi, par une ruſe maudite que je vais vous conter, on ne l'eût fait tomber dans un piege auquel l'innocente fut priſe.

Certain Jouvenceau, beau & aimable, la vit paſſer un jour. Elle avait une taille charmante, un teint de roſe ; il en devint amoureux ; &, à force d'y penſer, cet amour

Digitized by Google

chez lui devint une rage. Pour en instruire la belle, il employa d'abord lettres & messages qui furent rebutés. Sans se déconcerter, il revint à la charge, promit, pria, & n'obtint pas davantage. Cette rigueur désespérante l'affecta si fort que peu s'en fallut qu'il ne perdît la raison. Sa seule consolation était de passer & de repasser souvent par la rue qu'habitait la Dame. Si le hasard lui procurait le bonheur de la voir, il s'arrêtait devant elle pour la contempler; s'il ne la voyait pas, il se retirait en pleurant.

Une vieille de sa connaissance le rencontra dans une de ces tristes promenades, & lui demanda quel était le sujet de ses larmes. Lui qui avait honte de le découvrir, n'osa l'avouer. « Bel ami, lui dit-elle, tu as tort; » plus on garde sa maladie, plus elle em- » pire. Peut-être que, si je connaissais la » tienne, je la guérirais aisément ». Quand le Damoiseau l'entendit parler ainsi, il lui confia son secret; & l'autre, l'ayant écouté, le pria de se calmer, & l'assura qu'avant peu elle terminerait ses peines.

Digitized by Google

La jeune Dame était ſimple & naïve; la Vieille, au contraire, fine & ruſée. Celle-ci avait une chienne qu'elle fit jeûner rigoureuſement pendant trois jours, & le troiſieme elle lui donna à manger des choſes fortement ſaupoudrées de ſénevé. Malgré la répugnance que devait donner à l'animal ce ragoût brûlant, ſa faim était telle qu'il le dévora; mais le ſénevé lui picotait le palais & les narines, & il larmoyait beaucoup. Dans cet état la Vieille le porta chez la jeune perſonne qui ne ſoupçonnant rien de la ruſe, par un ſentiment de bon naturel, demanda pourquoi la chienne pleurait ſi fort. A cette queſtion la Vieille ſe mit à larmoyer auſſi de ſon côté, & avec un profond ſoupir elle répondit: « Dame, au nom de Dieu, ne me faites » jamais cette queſtion-là, je vous prie; elle » renouvelle tous mes chagrins. Hélas! Il » faut que vous les ignoriez, puiſque vous » ne pleurez pas avec moi ».

Une pareille réponſe était faite pour piquer la curioſité de l'épouſe; & c'était bien l'intention de la Vieille. On la preſſa de dire

Digitized by Google

ce ſecret ſi douloureux; elle s'en défendit quelque tems, & enfin parla ainſi : « Cette » chienne que vous voyez fondre en lar- » mes dans mes bras, le croiriez-vous ja- » mais, douce Dame! elle a été ma fille; » mais une fille, belle, ſage, & faite en un » mot pour être l'honneur de ſa famille. » Son malheur fut d'avoir le cœur dur. Un » jeune homme l'aimait, elle le rebuta. » Le malheureux après avoir tout tenté pour » l'attendrir, déſeſpéré de ſa dureté, en » prit tant de chagrin qu'il tomba malade & » mourut. Dieu l'a bien vengé. Voyez en quel » état, pour la punir, il a réduit ma pauvre » fille; & comment elle pleure ſa faute!

A ce diſcours la jeune femme fut ſaiſie de frayeur. « Et moi auſſi, s'écria-t-elle, je ſais » un jeune homme qui m'aime tendre- » ment, & dont juſqu'ici je n'ai jamais vou- » lu écouter les vœux. Hélas! s'il allait » mourir auſſi, quel ſerait mon ſort! Je » vous plains, reprit la Vieille, s'il y a » quelqu'un que par votre rigueur vous ayez » réduit à cette extrémité (*a*); mais peut-

Digitized by Google

» être eſt-il encor poſſible de le ſauver ».
» Quel ſervice m'aurait rendu, celui qui
» m'eût avertie à tems de la faute de ma
» fille ! J'euſſe racheté deux ames à la
» fois ».

La Dame, de plus en plus effrayée, cria miſéricorde. On eût dit que d'un inſtant à l'autre elle s'attendait à être métamorphoſée en chienne. Elle ſupplia la Vieille d'avoir pitié de ſa ſituation. L'adroite coquine, feignant d'y compâtir, alla auſſi-tôt chercher le Damoiſeau ; & ce fut ainſi que tous deux vinrent à bout de rendre malhonnête une femme qui ne l'était pas.

Se trouve dans le Doctrinal de Sapience.
Dans le Grand Caton en vers.

NOTE.

(*a*) Toute ridicule que nous paraîtra cette fiction, je la crois digne de remarque, en ce qu'elle repréſente les mœurs. La religion, qu'on alliait ſi groteſquement avec la galanterie, comme on l'a vu, avait commu-

Digitized by Google

niqué à celle-ci ſes principes. On croyait ſérieuſement qu'une femme qui par ſes rigueurs faiſait mourir un amant, était, devant Dieu, coupable de ſa mort. Je pourrais citer vingt exemples, tirés des Romans, où une belle ne cede que pour ne pas être homicide; & beaucoup de chanſons, dans leſquelles le Poëte annonce à ſa maîtreſſe, qu'il ne tardera gueres à mourir, & que Dieu la punira.

Digitized by Google

AUBERÉE.....

QUI veut m'écouter ? je lui conterai une jolie aventure arrivée dernierement à Compiegne, & que j'ai entrepris de rimer.

Un Bourgeois de Compiegne, reſpecté de tout le monde, & fort à ſon aiſe, avait un fils prodigue & qui aimait le plaiſir. Près d'eux habitait un pauvre homme, pere d'une fille extrêmement jolie. Le Jouvenceau, devenu amoureux de la belle, ſe lia d'amitié avec le voiſin, pour attrapper ſa fille. Il la courtiſa long-tems & la pria d'amour; mais elle était ſage, & à toutes ſes inſtances elle répondit toujours : « Sire, je n'aimerai » jamais que mon mari. Il ne tient qu'à vous » de l'être, & ce ſera bien volontiers, je » vous le jure, que je vous préférerai à tout » autre ». Notre Amoureux ne demandait pas mieux. Toute ſa crainte était que ſon pere n'y voulût pas conſentir, & cette crainte était fondée. Le bonhomme, en effet,

Digitized by Google

ne trouvant pas ce parti ſortable, défendit à ſon fils d'y penſer.

Dans ces circonſtances un Marchand de la ville, devenu veuf, vint faire la demande de la pucelle, & l'épouſa. Je vous laiſſe à imaginer tout le chagrin qu'en eut le Damoiſeau. Il pleura, chercha à faire rompre le mariage, maudit mille fois la fortune de ſon pere; enfin, quand il vit la choſe conclue, il prit ſon parti, & ne ſongea plus qu'à tâcher d'obtenir de la femme ce qu'il n'avait pu avoir de la fille. Il mit donc ſon ſurcot fourré d'écureuil, & ſa belle robbe d'Eſtanfort, teinte en verd; & alla ainſi faire une viſite à la nouvelle mariée. Mais elle le reçut ſi mal, & le pria, d'un ton ſi ſec, de ne plus revenir, qu'elle lui interdit pour jamais toute eſpérance.

Troublé d'une pareille réception au point que vous pouvez croire, il entra, pour s'aſſeoir, dans une maiſon voiſine, chez une vieille couturiere de ſa connaiſſance, nommée Dame Auberée. Auberée qui le vit pâle & tremblant, lui demanda ce qu'il avait. Il raconta à la voiſine l'hiſtoire de ſes amours,

Digitized by Google

& ajouta qu'il mourrait, s'il ne poſſédait ſa belle maîtreſſe.

L'intrigante la plus adroite qui exiſta jamais, c'était Dame Auberée. Il n'y a point d'homme, quelqu'habile qu'il fût, qu'elle n'eût mené avec ſa corde ſi elle l'avait entrepris. « Quoi ! c'eſt pour ſi peu » que vous vous déſolez, dit-elle au jeune » homme ? Mon pauvre ami, prenez courage ; » je vous promets, moi, inceſſamment un » entretien ſecret avec elle, & ce ſera même ſon » jaloux qui vous en procurera le plaiſir ; » mais que me donnerez-vous » ? Le Damoiſeau, dans la joie que lui inſpira cette aſſurance, promit cinquante livres. Allez les chercher, reprit Auberée. Il y alla. Donnez-moi maintenant votre ſurcot, ajouta-t-elle, & retirez-vous ; mais tenez-vous prêt pour cette nuit ou pour l'autre, ſi j'ai à vous appeller.

Le projet arrangé dans ſa tête, Auberée ſe mit à la fenêtre, pour épier le moment où le Marchand irait à ſes affaires. Dès qu'elle l'eut vu ſortir, elle prit ſon manteau court, roula le ſurcot du jeune homme en forme

Digitized by Google

de paquet ſous ſon bras, & alla ainſi chez la nouvelle mariée. « Que Dieu ſoit avec » vous, ma belle Dame, lui dit elle, & » qu'il regarde en pitié la pauvre défunte. Le » bon cœur de femme que c'était ! Auſſi » tout le monde l'aimait-il dans le quartier. » Je n'aurais point paſſé une fois devant ſa » porte, qu'elle n'eût crié, entrez donc, » Dame Auberée, entrez donc. Elle me » donnait une chaiſe, & puis nous cauſions » enſemble. Si j'avais beſoin de quelque » choſe, je venais hardiment le lui demander. » Son ſang, ma bonne Dame, elle me l'eût » donné tout de même. Ah ! j'ai fait une » bien grande perte en la perdant. Ne pleu- » rez point pour cela, voiſine, répondit la » mariée. Eh bien ! vous faut-il quelque » choſe ? Parlez. — Je vous demande pardon » de la liberté que je prends, ma bonne » Dame ; mais puiſque vous êtes ſi géné- » reuſe, je vous dirai que vous pouvez me » rendre la vie. Depuis quelque tems, ma » fille eſt malade. Elle a entendu parler de » votre bon vin blanc & de vos petits pains, & » voilà deux jours qu'elle me perſécute

Digitized by Google

» pour en avoir. J'ai toujours, jusqu'à pré-
» sent, différé de venir, parce que je ne
» suis pas accoutumée à importuner ceux que
» je ne connais point. Mais que ne fait-on
» pas pour son enfant? Vous sentirez un
» jour cela comme moi, ma voisine.
» — Vous avez eu tort de ne pas venir
» plutôt, Dame Auberée. Il n'y a rien que
» Messire & moi nous n'eussions donné à
» votre fille. Mais asséyez-vous donc. Que
» vous méritez bien d'être heureuse, reprit
» Auberée en s'asséyant, & que je prierai
» Dieu de bon cœur pour que vous le soyez
» toujours! Certes la défunte n'a jamais eu
» qu'à se louer de votre mari. Il ne lui re-
» fusait rien, ni joyaux, ni robbes. Je sais
» tout cela savamment, moi qui vous parle.
» Par exemple, c'est là-bas qu'était son lit».
En disant ces paroles, Auberée entre dans le fonds de la maison. Elle examine l'appartement, visite les meubles, & demande à voir les habillemens de la femme. Une jeune mariée, en pareil cas, ne se fait pas beaucoup prier. Celle-ci étale tout ce qu'elle a, elle fait voir ensuite son lit; voilà, dit-elle,

Digitized by Google

où Meſſire & moi nous couchons. Auberée n'attendait que ce moment. En tâtant le lit pour en examiner la bonté, elle fourre adroitement, & ſans être apperçue, par-deſſous le matelas, le paquet roulé que cachait ſon manteau. On babille, on jaſe encore quelque tems. Enfin, la couturiere feint de ſe rappeller que ſa fille ſe déſole peut-être, en l'attendant. On lui donne un pot de vin, un pain & une galette; & elle ſort.

Le ſoir rentra le mari, après avoir bien couru pour ſes affaires; &, comme il ſe trouvait fatigué, il demanda auſſi-tôt à ſouper, afin de ſe coucher de bonne heure. Mais à peine eſt-il entré au lit, qu'il eſt ſurpris de ſentir ſous ſes reins quelque choſe qui le bleſſe. Il ſe releve, il tâte; & tire le paquet qu'y avoit caché la Vieille. A cette vue il pâlit d'effroi. Un poignard qu'en ce moment vous lui auriez enfoncé dans le cœur, ne lui eût pas tiré une goutte de ſang. Il met le verrouil, pour mieux examiner le paquet, & trouve que c'eſt un ſurcot d'homme. Je ſuis donc trahi, s'écria-t-il avec douleur! Elle en aime un autre,

Digitized by Google

& ne m'a épouſé que par complaiſance. Alors il ſe jette ſur ſon lit, en ſoupirant. L'inſtant d'après, il ſe releve, & ſe promene à grands pas; puis il s'arrête, pour ſonger au parti qu'il doit prendre. Mais plus il réfléchit, plus il ſe trouve embarraſſé. Un million d'idées, plus déſeſpérantes les unes que les autres, viennent aſſiéger à la fois ſon eſprit troublé. Enfin ſa fureur augmente à un tel point qu'il deſcend, prend ſa femme par le bras, & la met dehors, en l'accablant d'injures.

L'épouſe, étonnée, ſe trouve tout-à-coup, avant d'avoir eu le tems de dire un mot, en pleine nuit, au milieu de la rue. Elle n'a pas la force de faire un pas, tant elle eſt étourdie. Auberée, qui avait prévu l'aventure, ſe tenait aux aguets, pour en épier l'événement. Elle accourt : « Quoi ! c'eſt » vous, ma belle Dame ? Eh ! que cher- » chez-vous dans la rue à une pareille heure ? » Vous eſt-il arrivé quelque choſe ? — Ah ! » ma bonne Auberée, que je vous trouve à » propos ! quel chagrin ! mon mari vient » d'entrer tout-à-coup en fureur, & il m'a » chaſſée

Digitized by Google

» chaſſée, ſans me dire pourquoi. Je ſuis » hors de moi-même. De grace, faites-moi » l'amitié de m'accompagner juſques chez » mon pere. Gardez-vous-en bien, répliqua » la fine Vieille; on le ſaurait dans le quar- » tier, & votre aventure ferait une eſclan- » dre. Voulez-vous d'ailleurs vous expoſer » à être grondée ? C'eſt par où commen- » cerait le bon-homme. Il ſuppoſerait quel- » qu'intrigue; & ſans vouloir vous écouter, » vous renverrait. Croyez-moi, il y a pro- » bablement du vin dans tout ceci; venez » chez moi, tandis que votre mari dormira. » Demain, quand ſa tête ſera raſſiſe, nous » retournerons chez vous enſemble, & vous » verrez qu'il ne ſaura pas ſeulement ce » qu'on voudra lui dire. Puiſque vous m'avez » obligée, il eſt bien juſte que je vous obli- » ge à mon tour ». En diſant cela, & ſans attendre de réponſe, Auberée emmene la Dame, & la conduit dans une chambre, tout au fond de ſon logis. « Vous voici » maintenant en ſûreté, lui dit-elle; re- » prenez vos ſens. Je vais vous apporter à » ſouper. Non ! répond l'autre, le chagrin

Digitized by Google

» m'étouffe ; il me ſerait impoſſible d'avaler » la moindre choſe ». Auberée, voyant que la Dame ne voulait rien prendre, lui conſeille au moins de ſe coucher. Celle-ci s'en défend ; mais enfin, à force de raiſons & d'importunités, elle ſe déshabille, & ſe met au lit.

A peine y eſt-elle que la Vieille court avertir le Jouvenceau. D'après l'eſpérance qu'on lui avait donnée, il ne ſongeait gueres à dormir, comme vous pouvez croire, & attendait, aſſis à ſa fenêtre. « Quelles nou- » velles, s'écria-t-il ? — Très-bonnes. La » biche eſt dans mes filets ». Il ſaute alors les eſcaliers quatre-à-quatre, il accourt.....

Ce qui ſuit ne ſe devine que trop. La femme réſiſte d'abord, & veut crier ; le Damoiſeau lui repréſente que, ſi quelqu'un venait, dans l'état & le lieu où elle ſe trouve on croirait difficilement qu'elle n'eſt pas coupable. Il profite de ſa ſurpriſe & de ſon trouble. La nouvelle Lucrece ſuccombe ; mais moins ſévère que l'autre, celle-ci pardonne enfin à ſon vainqueur, & l'embraſſe.

Le matin quand on ſonna les Matines à l'Abbaye de S. Corneille, Auberée entra dans la chambre des deux amans. « Levez-vous,

Digitized by Google

» dit-elle au jeune homme, & sortez d'ici.
» Eh ! pourquoi donc sortir, demanda-t-il ?
» Il n'est pas encore jour. — Allons,
» obéissez ; & point de replique, si vous
» voulez que je vous serve encore une
» autre fois. Et vous, Dame, il faut songer
» à votre mari maintenant ; c'est mon affaire,
» habillez-vous, & suivez-moi.

Auberée sortit alors avec la jeune mariée, qu'elle conduisit à l'Eglise de l'Abbaye. Là, l'ayant placée à genoux dans un coin, & allumant un cierge auprès d'elle, elle lui mit en main un gros livre, & lui dit de rester dans cette posture, jusqu'à ce qu'elle revint. La vieille après cela courut chez l'époux. Il avait passé la nuit toute entiere à se promener dans sa chambre, en rêvant à son malheur, qui l'attristait beaucoup. Cependant il se repentait d'avoir chassé sa femme ; & sans cesse il avait eu l'oreille aux écoutes, dans l'espoir que peut-être elle reviendrait au logis. Dès qu'il entendit frapper, il courut à la porte ; & vit Auberée, qui lui conta qu'ayant eu la nuit un songe terrible, & étant allée à l'Abbaye afin de prier Dieu

Digitized by Google

d'en détourner les effets, elle avait été fort surprise d'y trouver sa femme en pleurs. « Il » faut que vous soyez bien dur, ajouta-» t-elle, d'envoyer à l'Eglise à une pareille » heure, un tendron de cet âge, si aimable » & si joli, que vous devriez tous les jours » laisser dormir la grasse matinée, pour se » raffraîchir le teint. A l'Eglise, s'écria le » mari étonné, mais en même tems fort » joyeux! Dame Auberée, vous m'en faites » accroire. — Oui, Sire, à l'Eglise. Et si » vous ne me croyez pas, venez-y avec » moi ». Il y alla, & trouva sa femme dans la posture où Auberée l'avait mise, ayant l'air de prier Dieu fort dévotement. Ce spectacle édifiant le calma si bien sur son compte, qu'après lui avoir fait des excuses, & avoué que la veille il avait bu quelques coups de trop, il la ramena lui-même au logis. Cependant l'histoire de ce surcot, qu'il ne pouvait expliquer, lui restait encore sur le cœur; &, durant toute la matinée, il ne fit qu'y réfléchir, & se tourmenter.

C'était-là la dernière victoire que se proposait de remporter Auberée. Elle se mit,

Digitized by Google

comme la veille, aux aguets à sa fenêtre, pour attendre que le Prud'homme sortît ; & lorsqu'elle le vit partir, elle commença à crier de toutes ses forces, avec un ton de désespoir : trente sous, mon doux Jesus ! trente sous ! Il faut donc que je meure. Et en parlant ainsi, elle se frappait la poitrine, & pleurait à vous fendre le cœur. Aux cris qu'elle poussait le Marchand s'arrêta, pour lui demander ce qu'elle avait. La fine vieille, sans faire semblant de le voir, & comme une femme hors d'elle-même, continua de crier toujours : « Trente sous, mon bon » Dieu ! & où veut-on que je les trouve ! » Je suis ruinée, ils vont venir ici tout pren» dre, tout saisir. Ah ! voici le malheur que » m'annonçait mon rêve ». Ces lamentations qui avaient l'air & le ton de la vérité, excitèrent la compassion & la curiosité du Marchand. Il entra, & tirant la couturiere par la manche, il lui demanda une seconde fois ce qui l'affligeait ainsi. « Sire, répondit» elle, voyez si je ne suis pas bien mal» heureuse. Hier il est venu chez moi un » jeune homme m'apporter un surcot. Il y

Digitized by Google

» avait quelques peaux à recoudre, & il le
» voulait pour ce matin. J'ai commencé tout
» de ſuite à y travailler ; mais comme j'avais
» à ſortir, je l'ai porté avec moi, pour ne
» pas perdre de tems, ſuppoſé qu'on me
» fît attendre ; & l'ai laiſſé quelque part, ſans
» pouvoir deviner où. Le jeune homme vient
» de venir me le redemander, je n'ai pu le
» lui rendre, il a fait du tapage, & m'a me-
» nacée de me pourſuivre en juſtice, ſi
» je ne lui payais trente ſous qu'il lui
» coûte. Trente ſous, mon voiſin. Songez
» donc quelle ſomme ça fait. Ah ! ſi je ne
» le retrouve pas, je n'ai plus qu'à m'aller
» jetter à l'eau. Dites-moi, bonne Auberée,
» reprit le Marchand, ne ſeriez-vous pas
» venue hier au logis ? — Oui, Sire, & à
» telles enſeignes que votre femme faiſait ſon
» lit, & qu'elle m'a même fait aſſeoir à côté
» d'elle, pour cauſer un moment. Au reſte
» le ſurcot eſt vert & fourré d'écureuil. Il
» y a de plus une couture commencée quel-
» que part, & vous y trouverez mon ai-
» guille & mon dé ».

Jamais joie n'égala celle que reſſentit le

Marchand, quand il entendit cette nouvelle. Il ſe rappellait bien que le ſurcot qu'il avait trouvé était vert & doublé d'écureuil. Il ne lui fallait, pour devenir le plus heureux des hommes, qu'y trouver encore l'aiguille & le dé. C'eſt ce qu'il alla vérifier, & ce qui acheva de combler ſon bonheur. Ainſi tous quatre furent contens; mais je vous laiſſe à décider qui des quatre le fut davantage.

L'Auteur finit par cette réflexion, que rarement une femme fera une ſottiſe, ſi une autre femme ne l'y encourage. Telle eſt honnête, ſage & pure, dit-il, qui bientôt ceſſera de l'être, ſi elle voit une amie ou une voiſine.

Digitized by Google

Par Audefroi le Bâtard.

AMMELOT.

Les six Pieces suivantes, dont les cinq premieres ont pour auteur l'un de nos Chansonniers du treizieme siecle, sont ce qu'aujourd'hui nous appellons Romance; *c'est-à-dire, un petit poëme, composé de stances régulieres, & contenant le récit d'une avanture amoureuse, & ordinairement tragique. Le nom que nous lui avons donné annonce une origine ancienne. Cette dénomination cependant ne se trouve point dans les manuscrits. Les Romances qu'on va lire, y portent le titre de* Lais, *ou y sont sans titre comme les Chansons. Je serais fort porté à croire que l'invention de ce genre de poésie est due à Audefroi : au moins des six Romances que j'ai découvertes, il y en a cinq qui lui appartiennent. Il est étonnant qu'il ait trouvé aussi peu d'imitateurs, & qu'un poëme où, avec le charme du chant, se trouvaient réunis à la fois la narration animée & l'intérêt dramatique des Fabliaux, n'ait pas été accueilli par la nation, sur-tout dans un tems où elle n'avait que de tristes & monotones chansons. La même remarque a déjà été faite au sujet du drame pastoral d'Adam-le-Bossu, qui ne fut pas imité davantage. Mais, au reste, quel qu'ait été le succès de ces différentes compositions, elles n'en sont pas moins un titre pour la gloire de nos Provinces*

Digitized by Google

ſeptentrionales, auxquelles la propriété en appartient inconteſtablement.

Les Romances du treizieme ſiecle différent des nôtres, en ce que, dans toutes, les couplets ſont toujours terminés par un refrein, & que ce refrein ſert même dans celles d'Audefroi, à la Romance entiere. D'ailleurs, elles ſe chantaient comme les nôtres, & l'on en peut voir la muſique dans le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, n° 7222.

Ammelot a neuf couplets, chacun de ſix vers, dont les trois premiers ſont de dix ſyllabes, & les trois derniers de quatre. Le ſens du huitieme vers, qui ſert de refrein à tous les couplets, eſt que Gui aime Ammelot.

EXTRAIT.

LA Princeſſe Ammelot aimait le Comte Gui. Le Roi, ſon pere, la force d'épouſer un mari qu'elle déteſte. Séparée ainſi de ſon amant, elle n'a plus d'autre conſolation que de s'enfermer chaque jour, pour le pleurer; mais l'époux, qui ſurprend ſes plaintes, la maltraite cruellement, & l'enferme dans une priſon. Heureuſement pour elle, Gui, en revenant d'un tournois, apprend le traitement odieux qu'éprouve ſa maîtreſſe. Il va attaquer le mari, le tue, & emmene la veuve dans ſes terres, où il l'épouſe.

Digitized by Google

Par Audefroi le Bâtard.

LAI D'IDOINE.

Le ſujet de cette Romance differe fort peu de celui de la précédente. Elle a vingt-cinq couplets, chacun de cinq vers Alexandrins, ſur une ſeule rime féminine. Le ſens du refrein eſt que celui qui éprouve les chagrins d'amour, doit bientôt éprouver ſes plaiſirs.

EXTRAIT.

IDOINE eſt ſurpriſe par la Reine ſa mere, avec le Comte Garſile, ſon amant. Le Roi, inſtruit de l'aventure, enferme ſa fille dans une tour. Elle y paſſe trois années, malheureuſe. Enfin le Monarque fait publier un tournois, dont le prix doit être la main de ſa fille. Garſile accourt. Idoine trouve le moyen de lui jetter par la fenêtre de ſa priſon une de ſes manches, pour porter dans le combat. Animé par ce gage de l'amour, Garſile eſt vainqueur, & il obtient ſon amante.

Digitized by Google

LAI D'ISABEAU.

Par Audefroi le Bâtard.

A quatorze couplets de cinq vers, avec ce refrein :
Gérard attend la joie.

EXTRAIT.

GÉRARD aimait Iſabeau, Iſabeau aimait Gérard ; mais leur amour était, ainſi que l'amour doit toujours être, pur & décent. Une ſi belle union eſt troublée tout-à-coup : les parens de la pucelle l'accordent en mariage à un Vavaſſeur. Gérard vient, comme auparavant, lui parler de ſa tendreſſe ; mais elle répond que, ne pouvant déſormais le voir ſans crime, elle renonce à lui pour toujours ; & le prie même de ne jamais ſe préſenter devant elle. De déſeſpoir, Gérard ſe croiſe pour la Terre-Sainte. Il veut cependant, avant de partir, voir encore une fois ſa chere Iſabeau. Il ſe rend chez elle, & la trouve dans ſon verger. Ses adieux ſont ſi touchans qu'ils réveillent tout l'amour que la Dame avait pour lui. Elle fond en

Digitized by Google

larmes, elle l'embraſſe pour la derniere fois, & tombe, ainſi que lui, ſans connaiſſance. Le mari, qui de ſa fenêtre voit ce ſpectacle, en meurt de douleur; & cette mort procure à Gérard le bonheur d'épouſer ſa maîtreſſe.

Digitized by Google

LAI DE BÉATRIX.

Par Audefroi le Bâtard.

Les couplets de cette Romance ſont de ſept vers, dont cinq Alexandrins, ſur une même rime, & deux de huit ſyllabes, ſervant de refrein. Le ſens du refrein eſt, que les maux, cauſés par un amour extrême, ſont bien douloureux.

EXTRAIT.

RETIRÉE dans ſa chambre pour pleurer plus librement, la belle Béatrix s'y livrait au déſeſpoir. Son pere venait de la promettre en mariage au Duc Henri ſon ſuzerain, & elle ſe trouvait enceinte du Comte Hugues. « Dans » l'état où je ſuis, comment oſerai-je me » préſenter aux careſſes d'un époux, s'é- » cria-t-elle? Non, fallût-il mourir, jamais » nul autre que Hugues ne recevra les » miennes. Mais pourquoi ne vient-il donc » pas demander ma main à mon pere? Peut- » il oublier la ſituation où il m'a laiſſée? Il » va m'en coûter pour lui l'honneur & la » vie. Hélas! combien ſont amers les maux » que cauſe un amour extrême »!

Un vieil Ecuyer, attaché à la maiſon de

la Demoiſelle, l'entendant gémir, vient la conſoler. Elle lui confie ſes douleurs, & l'envoie à l'inſtant vers Hugues, auquel elle fait dire qu'elle l'attendra tel jour dans le verger de ſon pere. Le Comte eſt à peine averti du danger de ſon amante, qu'il vole à ſon ſecours, avec quelques-uns de ſes Chevaliers. Il la trouve au verger. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en vous, lui dit-elle; ſauvez-moi de la colere de mon pere. Hugues l'embraſſe, en l'aſſurant d'un amour éternel. Il la fait monter ſur ſon cheval, & l'enleve. A cette nouvelle le Duc Henri, furieux, accourt chez le pere, ſon vaſſal, pour le menacer de toute ſa colere. Celui-ci proteſte qu'il a été trompé lui-même le premier par ſa fille. La mere, dans l'eſpérance de conſoler plus promptement le Duc, lui apprend que depuis long-tems Béatrix aimait Hugues. Mais ce cruel aveu devient un arrêt de mort pour le jaloux Henri. Il y ſuccombe: Béatrix, pendant ce tems, était arrivée ſans danger chez le Comte Hugues. Les deux amans s'étaient épouſés tout auſſi-tôt; & ils furent, toute leur vie, un modele de conſtance & d'amour.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Par Audefroi le Bâtard.

A dix-ſept couplets, compoſés chacun de ſept vers, dont cinq alexandrins ſur une ſeule rime féminine, & deux de huit ſyllabes ſur une maſculine. Ceux-ci forment le refrein, & ſignifient que femme qui a mauvais mari a ſouvent bien du chagrin.

EXTRAIT.

LE Comte Gui était l'époux d'Argentine. Elle lui avait donné ſix enfans mâles, & pendant pluſieurs années il lui fut fidele; mais s'étant amouraché de Sabine, ſuivante de ſa femme, il prit l'épouſe en haine, & la rendit malheureuſe. Femme qui a mauvais mari, a ſouvent bien du chagrin. Gui néanmoins fut long-tems à réuſſir auprès de la Demoiſelle : elle ſe refuſait opiniâtrément à ſes deſirs; enfin, à force de promeſſes & de préſens, il vint à bout de la ſéduire, *& lui fit perdre le doux nom de pucelle.*

Bientôt Argentine ſut l'infidélité de ſon mari. Elle ne put s'empêcher de lui en faire

Digitized by Google

des reproches ; mais Gui alors, ne gardant plus ni décence ni meſures, la répudia indignement. Elle embraſſe ſes enfans, qu'elle recommande, en pleurant, aux domeſtiques, & part, ſans ſavoir ou aller. Après bien des courſes & des traverſes elle arrive en Allemagne, & paſſe au ſervice de l'Empereur. Peu de tems après, les enfans, devenus comme elle odieux au pere & à la nouvelle favorite, ſont chaſſés à leur tour. Ils deviennent de braves Chevaliers, & ſont accueillis par l'Empereur qui les prend à ſa ſolde. C'eſt ainſi qu'ils reconnaiſſent leur mere ; mais alors formant le projet de la réintégrer dans ſes droits, ils partent tous ſix avec elle, & viennent au château du Comte. Argentine eſt rétablie, Gui obligé de faire ſa paix, & Sabine chaſſée avec la honte & le mépris qu'elle mérite.

* LA

Digitized by Google

* LA CHATELAINE DE S. GILLES.

*Cette piece a été publiée par Barbaſan, & la même année par M. de Sainte-Palaye, qui, comme au Fabliau d'*Aucaſſin, *y a fait quelques changemens. Elle a trente-cinq couplets, les couplets neuf vers, & les vers huit ſyllabes, excepté le huitieme & le neuvieme qui, n'étant que des proverbes ou des refreins tirés d'autres chanſons du tems, n'ont point de meſure fixe. Le dernier mot d'un couplet ſert toujours de commencement au couplet ſuivant.*

EXTRAIT.

A Saint-Gilles autrefois était un Châtelain fort pauvre, qui avait une fille à marier. Elle lui fut demandée par un Villain, riche en terres; & il la lui accorda. « Non, mon pere, » s'écria la Pucelle, moi qui ai pour ami » le fils d'un Comte, jamais je n'épouſerai ce » Villain: j'en mourrais. Il faut vous y réſou- » dre, répondit le pere: cet homme eſt » riche, vous aurez avec lui de l'argent en » abondance, ceinture d'or, & habits de » ſoie. — Mon pere, que Dieu puniſſe celle

Digitized by Google

» qui aimera quelqu'un pour ſon argent. Moi, » mon cœur s'y refuſe ; il me dit que toutes » les richeſſes de ce monde ne valent pas le » plaiſir d'aimer,

mieux
Et j'aim' miax morir pucele
Qu'avoir mauvès mari.

» Si j'ai cette délicateſſe, qui pourra m'en » blâmer ? — Tout le monde, ma fille. Sa- » chez qu'on mépriſe celle qui déſobéit à ſon » pere, & que Dieu lui-même tôt ou tard » la punit. — Eh bien, mon pere, je vous » obéirai, quoiqu'il m'en coûte ; mais quelles » craintes mortelles m'inſpire cette chanſon,

Nul
Nus ſe marie
Qui ne s'en repente !

Comme elle parlait encore, arriva le Villain. Il s'était décraſſé pour venir la fiancer, & dans la joie que lui inſpirait ſon bonheur, il avait chanté tout le long de la route. « Argent fait épouſer à Villain fille de gentil- » homme, ſe diſait-il. Rien n'égale en beauté » celle que je vais avoir ; la roſe la plus » fraîche n'approche pas de ſon teint ; ſes

Digitized by Google

» yeux bleus reſſemblent au paradis ouvert ;
» ils brûlent, quand ils regardent : oui, ils
» me brûlent. Je ne puis éloigner d'elle
» mes penſées, ni attendre plus long-tems.
» Vîte, gentil Prêtre Nicolas, mariez-nous.
» Volontiers, dit le Curé ; où eſt la future ?
» — La voici. Mais ſachez d'elle auparavant
» ſi mon amour lui plaît. Conſentez-vous à
» épouſer ce Villain pour ſon argent, de-
» manda le Prêtre à la Pucelle ? Mon pere
» l'ordonne, répondit-elle, je n'oſe lui dé-
» ſobéir. Hélas ! faut-il donc que j'aie un mari
» malgré moi ? Oui, c'eſt malgré moi, &
» jamais je ne pourrai lui être fidele. Peu
» m'importe, reprit le Curé, ce ſont vos
» affaires : moi je vous marie.

La Chatelaine s'en revint, en chantant triſtement ces paroles : *Je n'ai point amour à mon gré, j'en vivrai moins heureuſe.* Lorſqu'il lui fallut entrer chez ſon mari, elle ajouta : « c'en eſt donc fait, voici le lieu où » je ne pourrai plus, aucun jour de ma vie, » me trouver ſeule, ſans pleurer. Ah ! mon » ami a tardé trop long-tems ; dans un mo-

Digitized by Google

» ment il ſera trop tard ; je lui ſerai enle-
» vée pour jamais ».

Elle avait à peine achevé, que ſoudain voici l'ami qui entre. Auſſi-tôt elle chante à haute voix ces paroles : *Doux amant, c'eſt pour vous qu'on m'afflige ; mais jamais je ne vous oublierai.* « Non, ajouta-t-elle, je ne vous » oublierai jamais. Tant que Dieu me laiſſera » des jours je n'en paſſerai aucun ſans vous » aimer. Mon cœur, pendant votre abſence, » était comme une fleur que la gelée a flétrie. » C'eſt au Villain à ſécher maintenant ; moi » je renais ; &, dût-il en crever de jalouſie, » je chanterai,

Acolez-moi, & baiſiez doucement :
Car le mal d'amour
Quar li maus d'amer me tient joliement.

» Mais, ami, tandis qu'il en eſt tems en-
» core, & avant qu'on nous ſurprenne, ſon-
» geons à nous échapper d'ici. Il ne nous
» faut que traverſer ce vallon pour attein-
» dre vos terres. Là, nous pourrons en
» ſûreté braver nos ennemis ». L'ami n'héſita pas. Il prit la Pucelle ſur ſon cheval, &

Digitized by Google

l'enleva auſſi-tôt en chantant cet air :

Nul *bois*
Nus ne doit au bos aler
compagne
Sans ſa compaignete.

Et cet autre encore :

Ainſi doit aler
Tendre cœur
Fins cuers qui bien aime.

En ce moment arrivait le Châtelain. Le Villain, accourant pour lui tenir l'étrier, apperçoit le Damoiſeau qui enlevait ſa femme. « Au nom de Dieu, rendez-moi ma mie, » lui crie-t-il, & prenez tout mon bien. » C'eſt ma mie, c'eſt ma femme, celle pour » laquelle j'ai tout donné. Oui, vous m'avez » achetée comme on achete un animal, ré- » pondit la Demoiſelle ; mais on me livrait » malgré moi, & je tiens le marché nul ». A ces mots elle diſparut. En même tems entrerent dans la cour les gens de la noce. Ils chantaient cet air : *Sautez & danſez, vous qui aimez loyalement.* Mais le Villain, honteux de ſon avanture, s'enfuit ſans vouloir leur parler. Cependant il aſſembla ſes parens, pour les conſulter ſur le parti qu'il avait à pren-

Digitized by Google

dre. « Laiſſez-là votre maîtreſſe, lui dirent » ceux-ci, & reprenez votre labourage. Eh » bien ! labourons donc, répondit-il. Si j'ai » fait la ſottiſe de choiſir une femme bien » au-deſſus de moi, on ne doit pas me le » reprocher ; j'en ſuis aſſez puni. *J'avais trouvé* » *le nid de la pie, mais les petits m'ont échappé.*

Déjà la Demoiſelle avait gagné la terre que lui avait donnée en douaire ſon ami. Mes maux ſont terminés, s'écria-t-elle ; je dois bien chanter à préſent :

J'ai amoretes à mon gré,
J'en ſuis plus joliete aſſez.

Les Dames & Demoiſelles du lieu vinrent la ſaluer, & elles chanterent à ſa noce des chanſons nouvelles. Pour le Damoiſeau, il diſait en regardant ſa mie : me voilà heureux, j'ai bien placé mon cœur.

J'ai amiette (*amie*)
Sadete, (*gracieuſe*)
Blondete,
Tele com je voloie. (*voulais*)

Digitized by Google

DU PRUD'HOMME QUI AVAIT ÉTÉ MARCHAND.

Je vais, sans préambule, vous parler d'un Marchand qui mérita de servir d'exemple à tous les Moines, & dont l'avanture touchante devrait être écrite sur les murs de tous les Couvens, afin qu'on y apprît à l'imiter.

Il ne connaissait ni l'usure, ni les fraudes & les fripponneries, trop ordinaires aux gens de son état. Il vendait selon sa conscience, ne gardait de son gain que ce qui lui était strictement nécessaire pour vivre, & partageait très-scrupuleusement le reste avec les pauvres. Après plusieurs années d'une vie aussi exemplaire, il voulut renoncer tout-à-fait au monde, & entra dans l'Ordre des Chartreux, où la sainteté de sa vie le fit bientôt distinguer. Comme à force d'avoir fréquenté les marchés & les foires, il avait aquis sur

Digitized by Google

cet objet beaucoup d'habileté, toutes les fois qu'il fallait faire pour le Couvent quelques achats ou quelques proviſions, c'était lui qu'on en chargeait.

Un jour qu'on l'avait ainſi envoyé à une foire voiſine avec ſix marcs d'argent en poids, il rencontra ſur ſa route un vieux Chevalier qui fondait en larmes, & qui paraiſſait accablé du plus violent chagrin. Touché de ſa douleur, le bon Frere s'arrêta, &, en le ſaluant, lui demanda quel en était le ſujet: « Elle eſt ſi grande, répondit le Vieillard, » que je voudrais être mort: mais un autre » motif affligeant me force de vivre malgré » moi, & me voilà, pour le reſte de ma » vie, condamné à pleurer. Pardonnez, Sire, » à mon zele de vous preſſer encore une » fois, reprit le Reclus; mais, à moins que » vos malheurs ne ſoient un ſecret, dites-» moi, je vous prie, s'ils ſont irréparables, » & ſi vous êtes bien aſſuré qu'il n'y a plus » de remede. Non, il n'en eſt plus, répartit » le Chevalier; je puis vous les confier » cependant, quelque douloureux que m'en » ſoit le reſſouvenir. Au moins vous me

Digitized by Google

» plaindrez. Il y a quelque tems que, par
» des malheurs qu'il ſerait trop long de
» vous raconter, je me ſuis vu réduit à la
» derniere néceſſité. J'avais pourtant une
» femme & un fils à nourrir. Toutes mes
» reſſources étant épuiſées, & ma détreſſe
» devenant extrême, il m'a fallu recourir au
» plus dur des expédiens. J'ai emprunté ſix
» marcs d'argent à un uſurier, ſous la pro-
» meſſe de les lui rendre à l'échéance de
» cette foire; mais comme il exigeait des
» gages, & que je ne pouvais lui en four-
» nir, j'ai mis en dépôt chez lui mon fils
» unique, m'engageant, ſi je ne le rem-
» bourſais point à terme (que ne fait pas
» la néceſſité!) de le laiſſer maître abſolu
» de ſa liberté & de ſa perſonne (*a*). Jugez
» maintenant de ma ſituation: aujourd'hui
» s'ouvre la foire, & je ſuis hors d'état de
» racheter mon fils. Argent, terres, effets,
» je ne poſſede plus rien. Que dira mon
» épouſe quand elle me verra revenir ſeul?
» Quels cris! Quel déſeſpoir! Oui, j'en ſuis
» sûr, elle en mourra: & moi, qui aurai

Digitized by Google

» tout perdu, femme & enfant, il faudra » que je meure auſſi ».

Quoique le Frere à ce récit ne pût retenir ſes larmes, il chercha pourtant à conſoler le Vieillard infortuné. Il lui parla de Dieu, dont la providence n'abandonne perſonne, & dont la juſtice ſe plaît quelquefois à tenter ceux qu'il aime, pour les récompenſer plus abondamment enſuite. Il lui cita l'exemple de ce Job, éprouvé par tant de malheurs, & élevé, pour prix de ſa ſoumiſſion, à un degré de félicité, digne d'envie. « Ah ! mon » Frere, mon Frere, s'écria le Chevalier, » qu'il eſt aiſé, quand on eſt dans une affiette » tranquille, de conſeiller la réſignation ! » Hélas ! tandis que vous me parlez, ma » femme peut-être s'arrache les cheveux, » & avec des cris forcenés appelle ſon enfant. » Puiſſe Dieu me donner aſſez de courage » pour ne pas me déſeſpérer ! c'eſt la ſeule » grace que je lui demande maintenant. Il » me reſte cependant encore une faible reſ- » ſource, que je vais tenter. Mon fils entre » dans l'âge où ſa valeur & ſes ſoins peu-

Digitized by Google

» vent devenir utiles à ſa mere. Cet âge eſt
» paſſé pour moi. Je veux lui rendre la li-
» berté, & m'offrir comme ôtage à ſa place;
» mais que je crains les refus de mon im-
» pitoyable créancier».

Tout en cauſant ainſi, les deux voyageurs arriverent aux portes de la ville. Le Chevalier, qui n'avait nul beſoin à la foire, dit adieu à ſon compagnon; mais le Frere, ne voulant pas le quitter, l'accompagna chez l'Uſurier, pour voir quel ſerait le ſuccès de ſa pieuſe tentative. Dès que celui-ci vit ſon débiteur, il lui demanda d'un ton brutal, s'il apportait les ſix marcs d'argent. « Sire,
» répondit le pere affligé, je prends à té-
» moin Dieu qui nous entend, & qui doit
» nous juger un jour, que j'ai employé,
» pour vous ſatisfaire, tous les ſoins dont
» je ſuis capable. J'ai ſollicité mes parens,
» mes amis, & perſonne n'a voulu m'obliger.
» Prenez pitié de ma peine, accordez-moi
» du tems; ou, ſi vous me refuſez cette
» grace, faites-moi celle au moins de me
» retenir, pour caution, à la place de mon
» fils. Votre intérêt l'exige. Je ſuis vieux,

Digitized by Google

» il eſt jeune ; bientôt il peut s'aquitter, &, » ſans courir aucun riſque, vous aurez eu » la ſatisfaction d'obliger une famille honnête » & malheureuſe ».

Le bon Chartreux joignit ſes prieres à celles du Vieillard ; & les mains jointes, au nom du Dieu Sauveur qui voulut mourir pour nous racheter tous, il tâcha de faire agréer à l'Uſurier une offre ſi raiſonnable. Mais le barbare, inſultant avec ironie à leur touchante éloquence, annonça qu'il allait à l'inſtant même mettre le jeune homme en priſon, & lui faire expier, par de longs jeûnes, le défaut de parole de ſon pere.

A ces mots le Chevalier ſe jetta par terre. Il déchira ſes habits, & montra une douleur ſi exceſſive, que le Frere, emporté par un premier mouvement de compaſſion, fut ſur le point d'offrir l'argent qu'il portait. Une réflexion l'arrêta. « Cet argent n'eſt point à » moi, ſe dit-il ; on l'a deſtiné à des provi- » ſions néceſſaires. Irai-je, afin de ſauver un » inconnu, expoſer la vie de quarante de mes » Freres » ? Cependant ſon émotion était ſi forte, qu'il ne put y réſiſter, & qu'il livra, pour

Digitized by Google

la rançon du jeune homme, les six marcs qui lui étaient confiés. Je vous laisse imaginer quels furent alors les transports du pere & du fils. Quant au Frere, ne pouvant plus, après cette œuvre charitable, se présenter à la foire, il fut obligé de retourner à son Couvent, où il rentra fort embarrassé.

L'Abbé aussi-tôt assembla ses Religieux, pour que l'homme de Dieu rendît compte, en leur présence, de l'emploi de son argent. Celui-ci, qui sentait sa faute, se prosterna la face contre terre, en demandant grace. On lui ordonna de s'expliquer. Je suis coupable envers vous, leur dit-il; mais j'ai sauvé une famille respectable. Alors il raconta son avanture dans le plus grand détail; puis il ajouta : « Ma faute est d'autant plus grande, que ce » n'est point par ignorance que je l'ai com» mise. Je suis revenu me livrer entre vos » mains, me voici, jugez-moi ». Et, en achevant ces mots, il se prosterna de nouveau, pour attendre sa sentence. Mais, loin de le blâmer, les Religieux ravis, le remercierent, au contraire, d'avoir employé à un si saint usage leur revenu. Tous, à haute

Digitized by Google

voix, louerent Dieu de lui en avoir inſpiré le deſſein, & ils s'offrirent même, afin de participer à une œuvre ſi ſainte, de retrancher pendant l'année, s'il le fallait, une partie de leur nourriture. Ils n'en eurent pas beſoin. L'Abbé, ayant donné au Frere deux autres marcs d'argent qui leur reſtaient, il retourna à la foire; &, avec l'aide de Dieu, dont la main bénit ſa bonne action, il fit des marchés ſi avantageux à la Communauté, qu'elle n'y perdit rien.

NOTE.

(*a*) Il a déjà été pluſieurs fois mention d'uſuriers dans les Fabliaux, & l'hiſtoire eſt d'accord avec les poéſies du tems ſur cette épidémie deſtructive, qu'avait fait naître & qu'autoriſait un mauvais gouvernement. Ce furent les Italiens qui l'apporterent en France. Exercés au commerce, dont ils avaient ſu tirer parti, pour s'enrichir, avant les autres nations de l'Europe, ils vinrent s'établir dans le Royaume, où la mauvaiſe politique de nos Rois, au lieu d'animer l'induſtrie de leurs ſujets, vendit à ces étrangers le droit de les rançonner. Les Villes de leur premiere réſidence furent Montpellier, Nîmes & Cahors; & le nom que le peuple leur donna, celui de *Lombards* ou de *Cahourſins*.

Digitized by Google

L'amour déſordonné du gain, qu'inſpire naturellement le commerce, quand la probité ne vient pas lui ſervir de frein, porta les Lombards à l'uſure, comme au moyen le plus prompt pour gagner. Ils ne prêtaient que ſur gage, à vingt pour cent d'intérêt; &, ſi, au bout de ſix mois, on ne retirait point ſon gage, il était perdu. En Angleterre ils s'étaient tellement multipliés, qu'il n'y avait perſonne, à ce que dit Math. Paris[1], qui ne leur dût, ſans même en excepter le Roi. Par-tout on les excommuniait, on les chaſſait: mais avec quelques ſommes diſtribuées à propos aux Souverains, ils trouvaient bientôt le moyen de ſe faire rappeller. La Cour de Rome même, qui ſe ſervait de leur miniſtere pour faire parvenir en Italie l'argent qu'elle tirait des Royaumes Chrétiens, les ſoutenait tacitement[2]. Pluſieurs de nos villes ne rougirent pas d'apprendre d'eux, & d'exercer à leur imitation ce métier infâme. Philippe-Auguſte accorda en 1220, aux habitans de Cân, une charte par laquelle il s'engageait à ne les pourſuivre, pour fait d'uſure, ni eux, ni leurs enfans, ni leurs héritiers à leur mort.

[1] *Ann. 1237.*

[2] *Murat. Antiq. Méd. ævi. tom. 2, p. 892.*

Mais les uſuriers les plus nombreux & les plus habiles de tous, les plus dangereux en même tems, parce que leur religion les autoriſe à l'être, ce furent les Juifs; & de-là vint cette haine incroyable qu'on leur portait, ces maſſacres qu'on en fit pluſieurs fois dans certaines émotions populaires, ces arrêts de proſcription rendus ſi ſouvent contr'eux, & cette renommée enfin d'exécration & de mépris qui s'eſt perpétuée en partie juſqu'à nous. En 1388, un Juif obtint du Roi un privilege

Digitized by Google

pour prêter à quatre deniers parisis pour livre, d'intérêt, par semaine. Le Procureur du Roi s'opposa à l'entérinement de cette concession, ne voulant accorder que quatre deniers tournois, au lieu de quatre deniers parisis; ce qui eût fait un quart de différence. La cause fut plaidée en plein Parlement, & l'usurier confirmé par Arrêt dans son privilege[1]. Au reste, cet étrange Arrêt n'établissait point une jurisprudence nouvelle. En 1360, une Ordonnance de Roi Jean, (renouvellée dix ans après par Charles V) avait défendu aux Lombards d'exiger par semaine plus que ces quatre deniers[2]. Sous Charles VI, les Juifs obtinrent de pouvoir exiger pendant dix ans l'intérêt de l'intérêt[3]. Enfin, pour montrer jusqu'où allait l'avidité de tous ces loups étrangers qui se partageaient le Royaume, afin d'en dévorer les habitans, il suffira de dire que les Juifs ayant prêté à Philippe de Valois une somme de quatre cens mille francs, les intérêts étaient montés, en assez peu de tems, à deux millions[4]. Aussi qu'arriva-t-il? Le Roi, pour se libérer, chassa les Juifs.

[1] *Choisy, Vie de Ch. VI, p. 110.*

[2] *Ordon. des Rois de Fr. t. 3, p. 476.*

[3] *Vill. Hist. de Fr.*

[4] Ibid.

Digitized by Google

** MARIAN.

Ce Fabliau eſt tiré du Caſtoiement. *Il ne ſe trouve pas dans la verſion que Barbaſan en a imprimée.*

EXTRAIT.

UN Roi, turbulent & ambitieux, inquiétait tous ſes voiſins, & ſans ceſſe était en guerre avec eux. Ses ſujets épuiſés murmurerent enfin ſi hautement, qu'il s'allarma, & convoqua un *Parlement* des principaux Clercs & Laïcs de ſon Royaume (*a*). Quand ils furent aſſemblés, il ſe plaignit à eux de ſon malheur qui le forçait à des guerres éternelles. Il craignait, diſait-il, qu'elles ne fuſſent une punition de ſes péchés, & les pria de lui dire par quelle faute il avait attiré ſur ſa tête la colere du Tout-Puiſſant. Les Eccléſiaſtiques parlerent les premiers. Loin de rien trouver de répréhenſible dans la conduite du tyran, il ne leur parut, au contraire, qu'un Prince juſte & humain; ils louerent

Digitized by Google

ſur-tout ſa foi & ſa dévotion, &, ne voyant rien en lui que d'agréable au Seigneur, ils ne pouvaient le croire l'objet de la vengeance céleſte (*b*). L'aſſemblée ſe ſépara ainſi. Cependant, ſoit que le Monarque eſſayât d'en impoſer, ſoit que ſa conſcience ne l'eût pas diſculpé auſſi aiſément que le Clergé, il voulut conſulter encore, & députa quelques Officiers vers un de ſes ſujets, nommé Marian, homme renommé pour ſon ſavoir & ſa prudence. Laſſé d'un gouvernement tyrannique, le Philoſophe s'était retiré dans un bois, où il vivait ſeul, ſans crainte & ſans deſirs. Dès qu'il apperçut les Députés, avant même qu'ils lui euſſent expliqué le ſujet de leur miſſion, il s'écria : « Dieu avait confié ce » Royaume à votre maître ; il en a abuſé, » & Dieu l'a puni. Retournez ſur vos pas. » Au moment que je vous parle, il n'eſt » plus ». Les Envoyés s'en revinrent, & ils trouverent à leur retour que l'Hermite philoſophe n'avait dit que trop vrai. Pendant leur abſence, les ſujets s'étaient révoltés contre le tyran, ils l'avaient aſſaſſiné, & venaient de ſe choiſir un autre maître.

Digitized by Google

Bon Roi amende le Pays, *ajoute le Poëte dans ſon vieux langage;* & ſi le Roi fait du mal, c'eſt la terre qui en ſouffre. *Ce qui eſt la penſée d'Horace:*

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

NOTES.

(*a*) On ne connaiſſait, au tems des Fabliers, que deux ordres dans l'État, le Clergé & la Nobleſſe. Ce fut poſtérieurement à nos Poëtes, que la politique de Philippe-le-Bel introduiſit dans l'aſſemblée de la Nation, le *troiſieme*, celui du peuple, qui s'appella pour cette raiſon *Tiers-État.*

(*b*) Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi;
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe, &c.

Cette réponſe adulatoire du Renard courtiſan, dans la Fable de la Fontaine, & le diſcours du Lion aux animaux aſſemblés, ont une reſſemblance marquée avec cet endroit de notre Fabliau.

Digitized by Google

LA CHATELAINE DE VERGY.

L'Auteur déclame dans ſon début contre ces traîtres & perfides amis qui, gagnant votre confiance par des confidences adroites & par une apparence de loyauté, en abuſent, pour vous arracher votre ſecret, & vous livrer enſuite à la riſée publique. Il invite les amans au miſtere & à la diſcrétion, & les exhorte à éviter ſur-tout ces imprudences, trop communes, dont le fruit eſt toujours la perte du cœur qu'on avait ſu gagner; ſi même elles n'amenent pas quelquefois des malheurs plus grands encore, comme il arriva, dit-il, à la niece du Duc de Bourgogne, la Dame de Vergy.

UN Chevalier, beau & vaillant, nommé Agolane, en était devenu éperdument amoureux, & il l'aima tant, qu'enfin elle ne put s'empêcher de céder à ſon amour. Mais ce fut à cette condition expreſſe, que jamais il ne laiſſerait rien ſoupçonner de leur intelligence, & que, ſi par ſa faute un ſecret auſſi important pour elle venait à être découvert, dès l'heure même il éprouverait autant de

Digitized by Google

haine qu'il aurait juſques-là éprouvé de tendreſſe.

D'après de tels ſentimens, la belle & diſcrete Châtelaine avait pris, pour voir ſon amant, les précautions les plus ſcrupuleuſes. Elle occupait dans ſon Château un appartement qui donnait ſur le verger. Agolane, lorſqu'elle permettait qu'il vînt lui témoigner ſon amour, ſe rendait ſeul au verger la nuit; & là, caché derriere quelque arbre, il attendait en ſilence un ſignal convenu. Ce ſignal était un petit chien que lâchait Vergy, dès qu'elle ſe trouvait libre. L'animal, par ſes jappemens & ſes careſſes, venait avertir le Chevalier, qui alors ſe gliſſait doucement dans la chambre, où il était sûr de trouver la Châtelaine ſeule. Le lendemain il ſortait avant le jour; & c'était ainſi que vivait ce couple charmant, occupé uniquement du plaiſir de s'aimer, & d'autant plus heureux, que ſon bonheur était ignoré.

Agolane, que ſa valeur attirait ſouvent à la Cour du Duc ſon ſouverain, en était devenu le confident & l'ami; mais il était devenu auſſi, ſans le ſavoir, bien plus cher

Digitized by Google

encore à la Ducheſſe. Elle n'avait pu voir, ſans amour tant de graces & de beauté; & plus d'une fois, s'il n'eût point aimé ailleurs, elle le mit à portée de le deviner. Ce langage néanmoins n'ayant pas été entendu, il fallut ſe réſoudre à en parler un autre. Elle prit donc un jour à part le beau Chevalier, & lui témoigna quelque ſurpriſe de ce qu'avec de la réputation & tous les avantages extérieurs, il n'avait pas encore, parmi tant de Beautés qu'offrait la Cour de Bourgogne, fait le choix d'une amie. Il répondit que la crainte de voir rejetté l'hommage de ſon cœur, l'avait juſques-là empêché de l'offrir. Elle le trouva trop modeſte, l'exhorta à compter un peu plus ſur ſes forces, & l'aſſura qu'avec un mérite reconnu, on trouvait ſans peine des cœurs qui ne demandaient qu'à ſe rendre; mais elle voulait qu'il ſe déterminât au plutôt, & ſur-tout qu'il ne fît ſon choix que dans les premiers rangs; principalement ſi on daignait lui faire ſentir qu'il était aimé. Il ſe retrancha toujours à dire que, n'étant ni Comte ni Souverain, il devait apprécier aſſez ſes faibles prétentions, pour ne pas ambi-

Digitized by Google

tionner ridiculement le bonheur des Rois. Abusée de plus en plus par ces paroles, dont la circonspection semblait faire présumer qu'Agolane jusqu'à ce jour n'avait pas aimé, la Duchesse, crut qu'il ne fallait plus que l'encourager, en faisant disparaître la distance des rangs qui pouvait l'effaroucher encore. Elle lui demanda ce que répondrait sa modestie, si elle allait le choisir pour son Chevalier, & lui avouer qu'elle se sentait depuis long-tems de l'amitié pour lui. Il répartit avec une respectueuse naïveté : « Madame, je » l'ignorais, & je remercie Dieu de la grace » qu'il m'a faite d'obtenir vos bontés & celles » de Monseigneur. J'espere qu'il me fera en » core celle de les mériter toujours, & de » n'oublier jamais la foi & la loyauté que » je vous dois à tous les deux. Eh ! qui vous » conseille de trahir votre Seigneur, repri- » elle aussi-tôt » ? Puis avec un regard furieux qu'elle accompagna de quelques injures, elle le quitta pour aller dans son appartement cacher sa honte & méditer sa vengeance.

Digitized by Google

La nuit, en effet, quand le Duc ſe fut placé à ſes côtés, elle commença à ſoupirer & à gémir. Celui-ci, qui aimait tendrement ſon épouſe, fut inquiet, & voulut ſavoir quels étaient ſes chagrins. « Je gémis ſur vous, » beau doux Sire, répondit-elle. Qu'on ne ſait » gueres, hélas ! dans votre rang, ſur la foi » & l'honneur de qui l'on peut compter ! » Souvent même c'eſt de ceux qu'on a le » plus comblés de biens que s'éprouvent les » plus grandes perfidies. J'ignore où tend ce » diſcours, reprit le Duc étonné, & crois » être sûr de la fidélité de ceux qui m'en- » tourent. Mais ſi parmi eux l'on me dénon- » çait un traître, vous me verriez bientôt » employer, pour le punir, un châtiment » exemplaire. — Eh bien ! Sire, puniſſez donc » Agolane. Vous ſavez tout ce que vous avez » fait pour le perfide; apprenez que par re- » connaiſſance il cherche à vous déshonorer, » & qu'hier j'ai eu à rougir, tout le jour, » de ſes ſollicitations criminelles. Ce n'eſt » pas à tort que les Dames de votre Cour » s'étonnaient, ainſi que moi, de n'avoir

Digitized by Google

» découvert à l'hypocrite aucune amie ; en » voici la cauſe, & notre ſurpriſe mainte- » nant doit ceſſer ».

Le Duc fut ſi profondément affecté de ce reproche de trahiſon dans un homme qu'il avait aimé tendrement, que de toute la nuit il ne put repoſer. Le lendemain, dès qu'il fut levé, il le fit venir ; & après lui avoir reproché avec amertume ſon ingratitude & ſa perfidie, il lui ordonna de ſortir, dès le même jour, de ſes terres, s'il ne voulait, le lendemain, y périr à un gibet. Ces menaces imprévues, ces reproches ſi durs & ſi peu mérités interdirent le Chevalier au point qu'il fut quelque-tems ſans pouvoir répondre. L'idée ſeule qu'il allait, pour jamais, être ſéparé de Vergy, le glaçait d'effroi. Enfin, revenu de ſon premier trouble, il pria le Duc de ſe rappeller ſa fidélité, & de ne pas condamner ſans preuves, & ſur la ſimple délation peut-être de quelque méchant, un brave homme connu par pluſieurs années d'une conduite irréprochable. « Ce n'eſt point un » ennemi ; c'eſt la Ducheſſe elle-même qui » vous a accuſé, lui répondit le Duc ; oſe-

Digitized by Google

« rez-vous rejetter ſon témoignagne » ? Cette atrocité de la Ducheſſe ſaiſit d'horreur le Chevalier. Il ne voulut pourtant pas l'accuſer pour ſe défendre, & d'un ton pénétré, ſe contenta de répondre : « Sire, puiſque Ma- » dame s'eſt plaint de moi, elle a cru pou- » voir ſe plaindre ſans doute, & je dois me » taire : d'ailleurs, maintenant que vos oreilles » ont été prévenues par elle, réuſſirais-je à » vous prouver mon innocence » ?

Le ton dont fut prononcé ce peu de mots fit impreſſion ſur le Duc. L'attachement & l'eſtime lui parlaient déjà en faveur de l'accuſé ; mais une choſe combattait dans ſon ame ces ſentimens favorables ; c'était la réflexion maligne de la Ducheſſe ſur l'indifférence apparente du Chevalier. Cette remarque l'avait ſingulierement frappé, & il ne doutait nullement que celui qu'on n'avait vu juſqu'alors aimer aucune femme de ſa Cour, n'aimât véritablement la ſienne. Pour lever ce ſcrupule, il exigea qu'Agolane jurât ſur ſon honneur de lui répondre avec vérité à une queſtion qu'il allait lui faire. Le Chevalier, qui n'y vit qu'un moyen facile de conſerver

Digitized by Google

à la fois l'amitié de ſon Souverain & le cœur de Vergy, jura ſans héſiter. « Eh bien, » reprit le Duc, l'on ne vous a connu juſ- » qu'ici, ni à ma Cour, ni ailleurs, l'ap- » parence même d'un attachement; & tant que » j'aurai cette incertitude, je vous croirai » coupable. Répondez-moi ſans détour. Ai- » mez-vous ſecrettement? qui aimez-vous? » Voilà ce que je veux ſavoir, & ce qui ſeul » peut diſſiper mes ſoupçons. Confiez à mon » amitié ce ſecret, que je crois mériter; elle » vous eſt rendue à ce prix. Si vous refuſez, » vous n'êtes plus à mes yeux qu'un traître » & un perfide, digne de toute ma colere. » Choiſiſſez ».

Ce fut alors qu'Agolane ſentit & l'imprudence du ſerment qu'il venait de faire, & l'embarras cruel de ſa ſituation. Oſera-t-il avouer au Duc qu'il aime ſa niece? Manquera-t-il au ſecret inviolable qu'a exigé Vergy? S'il ſe tait, il eſt banni : s'il parle, il trahit ſon amante; &, quelque parti qu'il prenne, il eſt sûr de la perdre. Encore s'il pouvait la voir dans ſon exil! que ſerait un banniſſement à ce prix! Mais elle ne peut le

Digitized by Google

ſuivre, & pourra-t-il vivre ſans elle? Combattu & déchiré tour-à-tour par ces penſées déſeſpérantes, il ne peut plus cacher ſa douleur. Des larmes s'échappent malgré lui, & coulent ſur ſes joues. Le Duc attendri cherche à le raſſurer. Il lui jure à ſon tour, ſur la foi qu'il lui doit comme ſuzerain, de ne jamais révéler à qui que ce ſoit dans l'univers, le ſecret qu'il attend; & il le demande de nouveau, moins comme l'engagement d'une parole donnée, que comme un témoignage précieux de confiance & d'eſtime. « Ah! Sire, s'écrie le Chevalier, pardonnez ces » combats à un cœur, rempli d'ailleurs de » reconnaiſſance pour vous: mais il s'agit de » mon bonheur, je vais tout perdre, & j'en » mourrai. — Agolane, il eſt donc des choſes » que vous craignez de confier à votre ami! » & voilà le prix que reçoit de vous ſa tendreſſe! Ah! c'en eſt fait; vous voulez que » je vous haïſſe ».

Ce reproche ſi doux & ſi touchant alla au cœur du Chevalier. Il ne put y réſiſter, & il avoua enfin ce miſtere terrible, le ſecret de ſa vie. Le Duc d'abord n'en voulut rien

Digitized by Google

croire. Sa niece vivait dans une retraite si profonde, que l'aveu d'une intrigue avec elle ne lui parut qu'un menſonge adroit. En vain on lui conta la naiſſance de cet amour, ſes détails, les rendez-vous dans le verger, & le ſignal du petit chien : il s'obſtina toujours à nier tout ce qu'il ne verrait pas, & exigea abſolument de l'amant heureux qu'il le menât avec lui au rendez-vous. Agolane ne pouvait plus refuſer cette demande, après avoir accordé la premiere. Il convint donc avec le Duc de certaines précautions. Tous deux ſe rendirent le ſoir ſéparément à un lieu déſigné, & de là ils partirent enſemble pour aller au verger.

A peine y furent-ils arrivés, qu'ils entendirent le petit chien qui, à ſon ordinaire, accourut, en jappant, vers Agolane, pour le careſſer. Le Duc alors, feignant d'être convaincu, dit adieu au Chevalier, & le quitta, comme ſi ce premier témoignage lui eût ſuffi ; mais l'inſtant d'après, il revint ſur ſes pas, & le ſuivit doucement & ſans bruit, réſolu de voir où ſe terminerait cette miſtérieuſe aventure, à laquelle il ne croyait pas

Digitized by Google

encore. La porte était entr'ouverte. Il vit entrer l'heureux Agolane. Il vit sa nièce, au premier bruit, se lever avec transport, accourir hors d'elle-même vers son amant, & le serrer dans ses beaux bras, en l'embrassant mille fois. « Mon doux ami, ma seule » joie, & tout ce qui m'est le plus cher au » monde, qu'il y a long-tems que je ne t'ai » vu ! & que loin de toi les jours ici m'ont » paru longs ! Mais tous mes chagrins sont » oubliés ; & me voilà heureuse, puisque je » t'ai retrouvé ». Et à ces mots elle le pressait de nouveau contre son cœur, & l'embrassait encore, sans lui donner le tems de répondre. Elle le fit entrer enfin dans sa chambre, où la nuit s'écoula pour eux dans des ravissemens qu'il me serait impossible de vous décrire. Ceux-là seuls peuvent les comprendre, à qui l'Amour les a départis. Encore Amour ne les accorde-t-il pas à tous ceux qui aiment.

L'approche du jour força cependant Agolane de se retirer. Vergy, après lui avoir fixé le terme du prochain rendez-vous, le reconduisit à la porte, en le couvrant de

Digitized by Google

baiſers, & lui reprochant, toute en larmes, ſon empreſſement à partir. Mais à peine eut-il fait quatre pas, qu'elle le rappella auſſi-tôt, pour l'accabler de nouvelles careſſes, & le retint étroitement ſerré dans ſes bras, ſans plus vouloir lui permettre de la quitter. Il fallut qu'il s'en arrachât avec une ſorte de violence. Elle reſta quelque tems ſur le ſeuil de la porte, afin de jouir, malgré lui, du plaiſir de le voir. Ses yeux, à travers l'obſcurité, cherchaient encore à le ſuivre. Enfin, elle ne rentra que pour maudire le jour & la lumiere.

Le Duc, qui avait été témoin des premiers tranſports des deux amans, le fut auſſi de leurs tendres adieux. Il avait eu le courage de paſſer la nuit dans le verger, & il y attendait le départ du Chevalier, moins pour aquérir une nouvelle preuve de ſon innocence, à la fin trop bien reconnue, que pour lui rendre ſur le lieu même la juſtice qu'il lui devait. Dès qu'il le vit ſortir, il courut après lui, l'embraſſa tendrement, lui demanda pardon de ſes ſoupçons injurieux, & l'aſſura pour toujours d'une amitié inal-

Digitized by Google

térable. Agolane, ſurpris de le voir, le conjura une ſeconde fois par tout ce qui eſt le plus ſacré, de cacher à jamais ce ſecret de ſon cœur. « Je mourrais de douleur, dit-il, » ſi dans tout l'univers un autre que vous » pouvait le ſoupçonner. Ne m'en parlez plus » vous-même, répondit le Duc; car dès ce » moment je l'ai oublié »; & auſſi-tôt, l'entretenant d'autres choſes, il le ramena au palais.

A dîner, il le fit aſſeoir à ſes côtés. Il affecta de le traiter avec plus de diſtinction encore qu'auparavant, & lui fit tant de careſſes, lui montra tant d'amitié, que la Ducheſſe n'y put tenir. Elle feignit de ſe trouver mal, & de dépit quittant la table, alla ſe mettre au lit. Le Duc, qui ne ſoupçonna pas d'abord la cauſe de cette bruſque retraite, accourut allarmé; & comme il interrogeait ſon épouſe ſur cette incommodité ſubite & ſurprenante: « Eh! ne devrais-je pas mourir de chagrin, » dit-elle, quand vous me mépriſez aſſez, » pour accueillir encore celui que vous & » moi nous avons tant de raiſons de haïr; » quand, après les plaintes qu'hier je vous « ai

Digitized by Google

» ai faites de lui, je vous vois, pour m'in-
» sulter sans doute, l'accabler devant moi
» de vos caresses ? Madame, reprit le Duc,
» cessez de m'en dire du mal ; je sais ce que
» je dois croire sur l'état de son cœur : ne
» m'en demandez pas davantage ; mais ni
» vous, ni personne au monde ne réussiriez
» maintenant à lui ôter mon amitié ». Et sans attendre de réponse, il sortit aussi-tôt.

La Duchesse resta consternée. Après avoir essuyé des rebuts, elle se voyait une rivale ; &, pour comble de désespoir, il lui était défendu de la connaître, & impossible de s'en venger. Sa jalouse fureur se le promit bien cependant ; &, trop sûre de la faiblesse qu'avait pour elle son mari, elle résolut de lui arracher, dès le jour même, ce secret funeste, la cause de son malheur. La nuit donc, quand le Duc vint se placer à ses côtés, elle feignit de vouloir se retirer, comme si elle eût renoncé pour jamais à partager sa couche. Il l'arrêta, & l'embrassant avec tendresse, la pria de rester. « Que vous êtes
» faux & trompeur, lui dit-elle ! vous affec-
» tez ici le langage de l'amour, & vous ne

Digitized by Google

» m'aimâtes jamais. Long-tems hélas ! vos » proteſtations m'ont ſéduite : il m'était ſi » doux de les croire ! Mais qu'aujourd'hui » me voilà cruellement déſabuſée ! Eh ! com- » ment, lui demanda le Duc ? — Le Cheva- » lier vous a trompé par des menſonges, & » vous l'avez cru. Je ne demande point à » les connaître, puiſque vous êtes réſolu à » me les cacher. Mais ce qui me pénetre, c'eſt » de voir ma tendreſſe payée d'un pareil » retour. Jamais, vous le ſavez, mon cœur » n'a eu une penſée, jamais il n'a eu un » ſecret qu'il ne vous l'ait confié auſſi-tôt. » Mon ſeul plaiſir était d'aller le dépoſer » dans votre ſein ; & vous, en retour, vous » ne m'annoncez les vôtres, que pour m'a- » vertir qu'ils me ſont interdits ».

A ces mots, elle éclata en ſoupirs & en ſanglots, avec une vérité ſi ſurprenante, que le Duc en fut attendri. « Belle amie, lui » dit-il, je ſens qu'il ne m'eſt pas poſſible » de vivre haï de vous ; mais ſachez auſſi » que je ne puis, ſans me déshonorer, vous » révéler ce que vous exigez de moi. — Ne » me l'avouez donc pas, cher Sire ; mais

Digitized by Google

» cherchez au moins, pour me tromper,
» des prétextes plus plausibles. Votre ten-
» dresse m'a confié souvent des secrets bien
» autrement importans; & vous savez si ja-
» mais je vous ai causé un repentir. Non,
» encore une fois, ce n'est pas mon indis-
» crétion que vous craignez; mais votre cœur
» est changé, & vous ne m'aimez plus ».
Les sanglots alors lui couperent la voix, &
les larmes inondérent son visage. Le Duc,
par ses caresses, chercha en vain à la con-
soler; il ne parut qu'augmenter ses douleurs.
« Non, s'écria-t-il, je ne puis plus résister
» à vos chagrins, ni rien avoir de caché
» pour votre amour. Vous allez voir jus-
» qu'où va pour vous l'excès du mien : mais
» aussi, gardez-vous de le trahir jamais; ma
» vengeance serait terrible, & je vous pré-
» viens qu'il y va pour vous de la vie. Voilà
» mes conditions; vous sentez-vous capable
» de les accepter? — Oui, je m'y soumets,
» ingrat, puisque vous croyez la crainte de
» la mort plus puissante sur moi que la peur
» de vous déplaire ». Ce langage acheva de
séduire le trop faible Duc. Amour l'aveu-

Digitized by Google

glait, il oublia sa promesse, & conta imprudement à la perfide tous les aveux que lui avait faits Agolane. Il n'oublia, ni les rendez-vous dans le verger, dont il venait d'être témoin lui-même, ni le moyen adroit du petit chien, ni sur-tout l'amour tendre de sa niece pour le beau Chevalier.

Chacune de ses paroles était un coup de poignard qu'il enfonçait dans le cœur de la Ducheſſe. Elle eut la force de diſſimuler cependant, & renouvella même pluſieurs fois les ſermens de diſcrétion qu'elle lui avait faits: mais dans ſon ame irritée, elle en faiſait d'autres bien différens, & y jurait de mourir ou de ſe venger de ſa rivale. Dès ce moment elle ne s'occupa plus que de ce projet cruel. Jour & nuit elle y rêva, & chaque inſtant de retard fut pour elle un ſiecle.

L'occaſion de la vengeance ne ſe préſenta qu'à la Pentecôte. Le Duc alors tint une Cour pléniere, à laquelle furent invités les grands Seigneurs & les femmes qualifiées de ſes États. Vergy ne manqua pas de s'y rendre. A ſa vue, la Ducheſſe pâlit de rage; tout ſon corps frémit. Elle ſe contint pour-

Digitized by Google

tant, & se rendit même assez maîtresse de sa colere, pour faire à sa niece plus de caresses encore qu'à son ordinaire. Mais, après le dîner, quand les Dames passerent dans son appartement, pour faire ou pour réparer leur toilette avant la danse, elle les exhorta beaucoup à la gaité. Puis s'adressant à Vergy : « Pour vous, belle niece, dit-elle, je ne vous » y invite pas, & m'en repose sur votre bel » ami. Madame, répondit la Châtelaine avec » douceur, j'ignore de qui vous voulez me » parler ; mais je n'ai point d'amis que je » ne puisse avouer, & qui ne doivent faire » honneur à Monseigneur & à moi. — Je » le crois bien, belle niece ; quand on est » si adroite, & qu'on sait si bien dresser de » petits chiens, on peut n'avouer que ce » qu'on veut ». Les Dames ne firent point d'attention à ce discours, parce qu'elles n'y comprirent rien ; & elles se rendirent dans les salles pour commencer les danses.

Pour Vergy, qui étouffait de douleur & de honte, elle passa dans une garde-robbe voisine, où elle se jetta sur un lit, & s'abandonna à son désespoir, sans s'appercevoir

Digitized by Google

même d'une ſuivante qui s'y trouvait aſſiſe. Ses premieres plaintes furent des reproches à ſon amant, qu'elle ſoupçonna d'avoir acheté par une perfidie le cœur de la Ducheſſe. « Eh ! ſerait-elle inſtruite de mon ſecret, » s'écria-t-elle, s'il ne l'eût aimée plus que » moi, qu'il a trahie? Il me trompait donc, » quand il me parlait d'amour; & moi, ô » mon Dieu ! vous ſavez comme je l'aimais ! » Doux ami, que vous ai-je fait pour m'a- » bandonner, & me trahir ainſi? Depuis que » je vous ai aimé, avant même de vous » aimer, ai-je jamais rien dit ou rien penſé » qui méritât une cruauté pareille? Dieu » m'eût offert & ſa gloire & ſon paradis, » que je les euſſe réfuſés, s'il eût fallu vous » perdre. Vous étiez toute ma richeſſe, mon » bonheur & ma joie. Mon unique plaiſir » ſur la terre, quand je ne pouvais vous » voir, était de penſer à vous; & ſi mon » cœur eût pu toujours être aſſuré du vôtre, » je n'euſſe plus vu ici bas aucun malheur » à craindre. Amour, le pouvais-je croire » qu'il m'abandonnerait ainſi, lorſqu'aſſis à » mes côtés, & ſerré dans mes bras, il me

Digitized by Google

» jurait qu'il était tout entier à moi ; lorſ-
» qu'il m'appellait la Dame, la maîtreſſe de
» ſon ame & de ſes jours, & me le diſait d'un
» ton ſi doux, que je mourrais de plaiſir à
» l'entendre ? Je ne croyais pas alors que ſon
» cœur pût admettre haine ou courroux pour
» moi. J'eſpérais qu'il m'aimerait toute ſa
» vie, comme j'étais sûre de l'aimer toute
» la mienne. Si la mort fut venue l'enlever
» avant moi, je l'euſſe bientôt ſuivi dans la
» tombe, & j'euſſe préféré le bonheur d'être
» enſevelie auprès de lui, à la douleur de
» vivre pour ne plus le voir. Mourons donc,
» puiſqu'il ne vit plus pour moi. Le ciel,
» touché de la loyauté de mon amour, me
» prendra en pitié ſans doute. Puiſſe-t-il,
» pour toute punition, combler de ſes biens
» l'ingrat qui me cauſe la mort ! Moi, je
» la lui pardonne ; elle m'eſt douce de ſa
» main, & je meurs ſans regret, quand je
» ſonge que je l'ai aimé ». A ces mots, les yeux de Vergy ſe ferment, ſa chaleur s'éteint ; elle veut rappeller un inſtant ſes forces, pour dire adieu à ſon amant ; &, lui tendant les bras comme ſi elle eût voulu le ſerrer

Digitized by Google

une fois encore, elle tombe ſur le lit, ſoupire & meurt.

Agolane ignorait entiérement ce qui ſe paſſait auſſi près de lui. Il était dans la ſalle avec les Dames, obligé par complaiſance de ſe prêter aux plaiſirs; mais il ne voyait pas celle qu'aimait uniquement ſon cœur, & ſes yeux inquiets la cherchaient par-tout. Enfin, ſurpris de ſa longue abſence, il en demande des nouvelles au Duc, qui le prend par la main, & lui montrant le cabinet, lui dit d'aller la chercher. Il y entre avec l'empreſſement de l'amour; & voit, (quel ſpectacle!) un corps pâle & ſans vie. Il cherche en vain à le ranimer par ſes baiſers; ſes levres ne rencontrent que des levres glacées par la mort. La ſuivante qu'il apperçoit, & qu'il interroge, lui répete naïvement ce qu'elle vient d'entendre. Trop éclairé par cet aveu, il s'écrie: « O la plus tendre, la plus loyale, » & la meilleure des femmes, pour récom- » penſe de tant d'amour je vous ai donc » trahie! & vous ſeule en avez voulu porter » la peine. Mais je vous ferai juſtice, & vous » ſerez vengée ». Alors il ſaiſit une épée,

Digitized by Google

qu'il voit ſuſpendue à la muraille; il ſe l'enfonce dans le cœur, & tombe auprès de ſon amante.

La ſuivante effrayée court dans la ſalle avertir le Duc du double malheur dont elle vient d'être témoin. Il va conſidérer ce triſte ſpectacle, devant lequel il reſte immobile. Puis tout-à-coup, arrachant en fureur l'épée qui perçait le cœur de ſon malheureux ami, il retourne vers la Ducheſſe. « Je t'avais pro» mis la mort, ſi tu me trahiſſais, lui dit-il; » meurs, tu ne mérites plus de vivre ». A ces paroles, il la poignarde, & la fait tomber à ſes pieds. De toutes parts s'éleve un cri perçant, les danſes ſont interrompues; on approche, on eſt effrayé. Le Duc alors raconte la triſte & déplorable aventure de ces deux fideles amans. En la contant, ſes larmes coulaient en abondance, & tout le monde pleurait avec lui. Mais quand on vit apporter les deux corps, on n'entendit plus que des ſanglots.

Le lendemain, il leur fit rendre tous les honneurs funebres qu'on rend aux Souverains, & leur éleva un riche mauſolée, dans

Digitized by Google

lequel il les renferma tous deux, réunis ſous une même tombe. Dès qu'il eut ſatisfait à ce devoir, il ne ſongea plus qu'à expier ſa faute. Dans ce deſſein, il prit la Croix, ſe rendit à la Terre-Sainte, & entra dans l'Ordre du Temple. Mais ſans ceſſe l'idée du malheur dont il avait été la cauſe reſta préſente à ſa mémoire. Tant qu'il vécut, tout ſon extérieur annonça un chagrin profond; & jamais, depuis la mort de ſon ami, on ne vit une ſeule fois ſes levres ſourire.

Quelle fut la ſource de tant de maux? une ſeule imprudence. Soyons donc diſcrets, puiſqu'une indiſcrétion peut avoir de ſi terribles ſuites; & par compaſſion pour nos deux amans, *prions Dieu qu'au jour du jugement il les place à ſa droite.*

Se trouve copié dans les Contes de la Reine Marguerite de Navarre, *t.* 2, *p.* 410, *Nouv.* 70.

Dans les Hiſtoires tragiques de Belleforet, *d'après l'Italien de* Bandello.

On en a fait auſſi, ſous le titre de la Comteſſe de Vergy, *un Roman* in-12°, *qui a eu deux éditions. Pour pouvoir donner à ſon Conte une certaine étendue, l'Auteur, qu'on dit être le Commandeur de Vigna-*

Digitized by Google

court, y a inſéré beaucoup de faits hiſtoriques du regne de Philippe-Auguſte, & pluſieurs noms illuſtres d'anciennes familles de Bourgogne. Mais il eſt des hiſtoires qui ne comportent qu'une certaine longueur; & ſouvent, en délayant ainſi une aventure touchante, on lui ôte une partie de l'intérêt dont elle eſt ſuſceptible.

Le Roman de la Comteſſe de Vergy *eſt inſéré dans la Bibliotheque de Campagne, t. XIV.*

Digitized by Google

Par Bernier.

LE BOURGEOIS D'ABBEVILLE.

Alias

LA HOUSSE COUPÉE EN DEUX.

CEUX à qui la nature a départi quelque eſprit, devraient bien, pour amuſer leur Seigneur, s'exercer à mettre en Romane toutes les aventures jolies qu'ils apprennent. Dans un grand château, où chaque jour il entre & ſort une multitude de gens de tous pays, on entend conter mille hiſtoriettes agréables dont on pourrait aiſément tirer parti. C'eſt ce que faiſaient nos prédéceſſeurs; auſſi ont-ils laiſſé après eux une réputation. Si nous voulons en avoir une à notre tour, ſuivons leur exemple, & ne craignons point la peine; car il en coûte pour faire de jolies choſes. Mais malheureuſement on devient pareſſeux; nos Ménétriers ſe contentent de leurs vieux Contes, & ne ſe piquent plus, comme autrefois, de réveiller leurs auditeurs par des nou-

Digitized by Google

veautés. Je vais, moi, Meſſieurs, vous en donner une : c'eſt une aventure arrivée, il y a dix-neuf ou vingt ans, à un riche bourgeois d'Abbeville.

Il jouiſſait d'une fortune aſſez conſidérable ; mais étant entré en guerre avec une famille puiſſante, la crainte qu'il eut d'en être écraſé lui fit prendre le parti de renoncer à ſa ville, & de venir s'établir à Paris avec ſa femme & ſon fils. Là il fit hommage au Roi, & devint *ſon homme*. Quelque connaiſſance qu'il avait en fait de négoce, & dont il profita pour établir un petit commerce, lui aiderent encore à augmenter ſon pécule. On l'aima bientôt dans le quartier, parce qu'il était officieux & honnête. Il eſt ſi aiſé, quand on le veut, de ſe faire chérir ! on n'a beſoin pour cela que de bonne volonté ; ſouvent il n'en coûte pas une obole.

Le Prud'homme paſſa ainſi ſept années, au bout deſquelles Dieu retira à lui ſa femme. Il y en avait trente qu'ils étaient unis, ſans jamais avoir eu enſemble le moindre différend. Le jeune homme, pendant pluſieurs jours, parut ſi affligé de cette perte, que

Digitized by Google

le pere ſe vit obligé de le conſoler « Ta » mere eſt morte, lui dit-il; c'eſt un malheur » ſans remede; prions Dieu ſeulement qu'il » lui faſſe miſéricorde : nos pleurs ne nous » la rendront pas. Moi-même j'irai bientôt » la rejoindre, il faut t'y attendre; à mon » âge on ne doit plus ſe flatter de vivre » long-tems. C'eſt de toi maintenant, beau » fils, que dépend ma conſolation. Tous » mes parens & amis ſont reſtés en Ponthieu, » je n'ai plus perſonne ici; tâche de devenir » un joli ſujet, & ſi je trouve une fille ſage » & bien née, dont la famille puiſſe me » fournir une ſociété agréable, quelque dot » qu'on me demande, je te la donnerai, & » je finirai avec vous deux mes vieux jours ».

Or dans la même rue que le Bourgeois, & tout vis-à-vis de lui, logeaient trois freres, Chevaliers, gentils-hommes de pere & de mere, & tous trois eſtimés pour leur valeur. L'aîné était veuf, & avait une fille. Toute cette famille était pauvre : non qu'elle fût née ſans fortune; mais dans un moment de détreſſe ayant été obligée de recourir à des uſuriers, & l'emprunt, par l'accroiſſement

Digitized by Google

rapide des intérêts, étant monté à trois mille livres, ſes biens ſe trouvaient engagés ou ſaiſis. Il ne reſtait gueres au pere que la maiſon qu'il habitait. Elle était ſi bonne, qu'il eût pu aiſément la louer vingt livres. Il aurait mieux aimé la vendre : mais il ne le pouvait, parce que c'était un bien de ſa femme, qui de droit revenait à la Pucelle.

Le Bourgeois alla faire aux trois freres la demande de la Demoiſelle. Ceux-ci, avant de lui répondre, voulurent ſavoir qu'elle était ſa fortune. « Tant en argent qu'en effets, » répondit-il, je poſſede quinze cens livres. » Tout cela a été aquis très-loyalement. » J'en donnerai dès à préſent la moitié à » mon fils, & il aura l'autre moitié après » ma mort. Beau Sire, reprirent les freres, » ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut. Vous » promettez aujourd'hui de laiſſer à votre » fils, après vous, une moitié de vos biens; » & vous le promettez de bonne foi, nous » n'en doutons pas; mais d'ici à ce tems-» là, il n'a qu'à vous prendre envie de vous » faire Moine ou Templier (*a*), vous don-» nerez alors tout au Couvent, & vos petits-

Digitized by Google

» enfans n'auront rien ». Les trois freres exigerent donc que le Bourgeois fît, avant de conclure, une donation entiere de tout ce qu'il poſſédait ; ou ſinon ils ſe refuſaient au mariage. Le Bonhomme, de ſon côté, ne voulait point de pareilles conditions ; mais l'amour paternel l'emportant enfin, il y conſentit ; & en préſence de quelques témoins qui furent convoqués dans la maiſon (*b*), il renonça ſolemnellement à tout, ſans ſe réſerver ſeulement une maille pour déjeûner. Ce fut ainſi qu'il ſe mit dans la dépendance de ſes enfans, & qu'il ſe donna lui-même le coup mortel. Hélas ! s'il avait ſu quel ſort lui était deſtiné, il n'eût eu garde vraiment de s'y dévouer.

Les deux époux eurent un fils, qui crût en âge, & qui annonça beaucoup d'eſprit & de bonnes qualités. Le Vieillard pendant ce tems vécut, tant bien que mal, à la maiſon. On l'y ſouffrait parce qu'il gagnait encore quelque choſe par ſon induſtrie. Mais, avec les années, les infirmités s'accrurent ; il ſe vit hors d'état de travailler, & alors on le trouva incommode. La Dame ſur-tout, qui était orgueilleuſe & fiere, ne pouvait le ſouffrir, chaque

Digitized by Google

chaque jour elle menaçait de ſe retirer, ſi on ne le renvoyait; & elle perſécuta ſi fort ſon mari, que l'ingrat, oubliant ce qu'il devait à la reconnaiſſance & à la nature, vint ſignifier à ſon malheureux pere de chercher ailleurs un aſile. « Beau fils, que me dis-» tu, s'écria le Vieillard? Quoi! je t'ai » donné le fruit de ſoixante années de ſueurs, » tu jouis par moi de toutes tes aiſes; & » pour récompenſe tu me chaſſes! Veux-tu » donc me punir de t'avoir trop aimé? Au » nom de Dieu, cher fils, ne m'expoſes pas » à mourir de faim. Tu ſais que je ne peux » plus marcher: accorde-moi dans ta maiſon » quelque coin inutile. Je ne te demande ni » un lit, ni les mets de ta table. Un peu de » paille jettée ſous cet appentis, du pain & » de l'eau me ſuffiront. A mon âge il faut ſi » peu pour vivre! & d'ailleurs, avec mes » infirmités & mes chagrins, je ne te ſerai » pas long-tems à charge. Si tu veux faire » l'aumône en expiation de tes péchés, eh » bien, fais-la à ton pere; en eſt-il une plus » juſte? Cher fils, rappelle-toi tout ce qu'il » m'en a coûté de ſoins pendant trente ans,

Digitized by Google

» pour t'élever ; ſonge à la bénédiction que » Dieu promet à ceux qui honoreront ici » bas leurs parens ; & crains qu'il ne te » maudiſſe à jamais, ſi tu oſes devenir toi-» même le meurtrier de ton pere ».

Ce diſcours touchant émut le fils ; mais il allégua l'averſion de ſa femme, &, pour le bien de la paix, il exigea que le Vieillard ſortît. « Eh ! où veux-tu que j'aille, répondit » le Prud'homme ? Des étrangers me rece-» vront-ils, quand mon propre fils me re-» jette ? Sans argent & ſans reſſources, il » faut donc que je mandie le pain dont j'ai » beſoin aujourd'hui pour ne pas mourir ». En parlant ainſi, la face du Vieillard était toute baignée de larmes. Il prit néanmoins le bâton qui l'aidait à ſe ſoutenir, & ſe leva, en priant Dieu de pardonner à ſon fils. Mais, avant de ſortir, il demanda une derniere grace. » L'hiver approche, dit-il, &, ſi Dieu me » condamne à vivre encore juſqu'à ce tems, » je n'ai rien pour me défendre du froid. » La robbe que je porte eſt en lambeaux. » En reconnaiſſance de toutes celles qu'il m'a » fallu te fournir pendant ta vie, beau fils,

Digitized by Google

» accorde-m'en une des tiennes. Je ne de-
» mande que la plus mauvaise, celle que tu
» ne veux plus mettre ». Cette légere fa-
veur lui fut refusée. La femme répondit qu'il n'y avait point à la maison de robbe pour lui. Il demanda au moins l'une des deux couvertures qui servaient pour le cheval ; & le fils, voyant alors qu'il ne pouvait s'en défendre, fit signe au jeune enfant d'en apporter une.

Celui-ci n'avait pu voir sans attendrissement les adieux de son respectable aïeul. Il avait dix ans, & je vous ai déjà dit qu'il était plein de bonnes qualités. Il alla prendre à l'écurie la meilleure des housses, qu'il coupa en deux, & dont il vint apporter la moitié au Vieillard. « Tout le monde veut donc ma
» mort, s'écria l'aïeul en sanglottant ? J'avais
» obtenu ce faible soulagement pour ma mi-
» sere, & on me l'envie » ! Le fils ne put s'empêcher de gronder l'enfant d'avoir outrepassé ses ordres. « Pardon, Sire, répliqua le
» Jouvenceau ; mais j'ai soupçonné que vous
» vouliez bientôt faire mourir votre pere,
» & j'ai voulu seconder vos intentions. L'autre

Digitized by Google

» moitié de couverture, au reſte, ne ſera pas » perdue : je la garde, pour vous la donner » quand vous ſerez devenu vieux ».

Ce reproche ſi adroit frappa le fils coupable. Il ſentit ſes torts, & ſe proſternant aux pieds de ſon pere en lui demandant pardon, il le fit rentrer dans la maiſon, lui remit en main tous ſes biens, & ſe conduiſit à ſon égard dans la ſuite avec le reſpect & les ſoins qu'il lui devait.

Retenez bien cette hiſtoire, vous autres peres qui avez des enfans à marier. Soyez plus ſages que celui-ci; & n'allez pas, comme lui, vous jetter dans un gouffre, dont vous ne pourriez plus ſortir. Vos enfans auront pour vous de l'amitié, ſans doute, & vous devez le croire; mais le plus sûr cependant eſt de ne pas vous y fier. Qui s'expoſe à dépendre des autres, s'expoſe néceſſairement à bien des larmes.

Se trouve dans le Novelliero Italiano, *t.* 3.

Chez M. l'Abbé le Monnier, (Fables, *p.* 68) *le fils met ſon pere à l'Hôpital, & il lui envoie un peu de ſoupe de tems en tems dans un pot d'étain. Le*

Digitized by Google

Vieillard mort, on veut se défaire du pot; mais l'enfant veut le garder pour le tems qu'il mettra aussi son pere à l'Hôpital. Cette réponse dure & peu respectueuse du bambin, choque ici, parce qu'il n'en résulte aucun bien; au lieu que dans le Fabliau c'est un trait d'esprit & de sentiment, qui enchante, parce qu'il empêche de faire une mauvaise action.

Dans les Histoires Plaisantes & Ingénieuses, *p.* 146, *le pere, quand il s'apperçoit qu'on n'a plus d'égards pour lui, fait venir un coffre qu'il prétend contenir de l'argent dont jusqu'alors il n'avait pas voulu parler.* (*Piron, dans sa Comédie des* Fils Ingrats, *a imité ce dénouement*). *On change de conduite envers le Vieillard; mais à sa mort on ne trouve dans le coffre qu'une massue, avec une inscription qui la destine à assommer tout pere assez peu sensé pour se mettre à la merci de ses enfans.*

Il y a une historiette de Légende, intitulée le Botterel (*le Crapaud*), *dont le sujet est le même que celui-ci. Un Laboureur, en mariant son fils, lui a donné tout son bien, & il ne s'est réservé, pour sa subsistance & celle de sa femme, qu'un petit champ qu'il continue à cultiver lui-même. Mais, l'âge le mettant hors d'état de travailler, il a recours à la compassion de ce fils, auquel il offre son champ, & qu'il prie de le nourrir lui & sa femme. Un jour les deux vieux parens, mourant de faim, vont chez l'ingrat demander à dîner. Dès qu'il les apperçoit, il fait enlever les plats, & leur présente de gros pain bis. Ils*

Digitized by Google

se retirent en pleurant. Lui aussi-tôt recommence son dîner. Mais tout-à-coup un gros crapaud s'élance miraculeusement d'un des plats, & s'attache à sa lèvre qu'il mord avec fureur. On veut en vain arracher l'animal, on ne fait qu'augmenter les douleurs du coupable. Il reconnaît sa faute, va à Rome pour en demander l'absolution, & revient la réparer. Alors le crapaud tombe de lui-même.

Ce Conte, plus digne d'indulgence que beaucoup d'autres, parce qu'au moins la morale en est bonne, est donné comme vrai dans le livre des Abeilles *de Thomas Cantimpré, Dominicain qui vivait vers le milieu du* XIIIe *siecle. L'Auteur prétend même en avoir appris les détails d'un de ses confreres, lequel avait vu, dit-il, à Paris le malheureux avec son crapaud. Peut-être est-ce de ce Moine Thomas que le Fablier a tiré son Conte.*

On en fit en 1540 *une piece de Théâtre, sous le nom du* Mirouer & exemple des enfans ingrats[1].

Le Conte du Crapaud *se trouve dans le* Doctrinal de Sapience, *fol. XXI, v°.*

[1] *Hist. du Th. Fr. t. 3. pag 153; & Bibl. du Th. Fr. t. 1, p. 3.*

NOTES.

(*a*) La vénération du tems pour la profession monastique faisait que beaucoup de particuliers, & même des Princes, venaient finir leurs jours dans des Couvens. Saint Louis lui-même voulut quitter la Couronne,

Digitized by Google

pour ſe faire Religieux, & ce ne fut que le courage & l'adreſſe de la Reine qui le firent renoncer à ſon projet.

(*b*) Autre uſage qui, ainſi que le précédent, s'était établi dans des tems antérieurs, quand, preſque perſonne ne ſachant lire, tous les marchés & contrats ne ſe faiſaient qu'en préſence des témoins.

Digitized by Google

* DU CHEVALIER QUI CONFESSA SA FEMME.

PRÈS de Vire, dans le Beſſin, était un ménage qu'on propoſait à la ronde comme un modele d'union. Le mari, bon Chevalier, aimait tellement ſa femme, & il avait en elle une ſi grande confiance, que non-ſeulement il la laiſſait en tout maîtreſſe abſolue, mais qu'il n'eût pas même voulu entreprendre la plus petite choſe ſans la conſulter. La Dame jouiſſait dans le pays de la meilleure réputation. Elle paſſa ainſi, près de ſon tourtereau, pluſieurs années heureuſes. Mais tout-à-coup elle tomba malade aſſez ſérieuſement pour être alarmée. Elle fit venir alors ſon Curé, à qui elle ſe confeſſa, & entre les mains duquel elle diſpoſa, en legs pieux, de tout ce qui lui appartenait. Néanmoins, ne croyant pas apparemment une ſeule abſolution ſuffiſante, elle appella ſon mari : « Cher

Digitized by Google

» Sire, lui dit-elle, rendez-moi un ſervice.
» J'ai ſouvent entendu parler d'un Religieux,
» du Couvent voiſin, que tout le monde
» dit être un ſaint homme. Dans l'état où je
» ſuis, je ſerais charmée d'être réconciliée
» par lui avec Dieu; envoyez, je vous prie,
» quelqu'un de vos gens le chercher. Je n'y
» enverrai point, répondit l'époux complai-
» ſant, j'irai moi-même ». Et auſſi-tôt il monta à cheval, & ſe rendit au Monaſtere. Mais en chemin il fit quelques réflexions ſur cette manie d'un ſecond confeſſeur. Tant d'empreſſement lui inſpira le deſir d'en connaître le motif; & afin de le ſavoir bien sûrement, il réſolut de revenir ſe préſenter à la place du Moine.

Arrivé au Couvent, il alla deſcendre chez le Prieur. Celui-ci, qui le connaiſſait particuliérement, accourut au devant de lui pour le recevoir, & fit prendre ſon cheval par un valet. « Je vous ai une véritable obligation,
» lui dit-il, d'être venu ainſi me ſurprendre;
» entrez; & puiſque je vous tiens enfin, je
» vous annonce qu'on ne vous laiſſera pas
» partir de ſitôt. Beau Sire, répondit le Che-

Digitized by Google

» valier, je ſuis on ne peut pas plus ſen-
» ſible à votre amitié; mais il ne m'eſt pas
» poſſible d'en profiter: je reparts dans l'inſ-
» tant, & viens ſeulement vous demander
» un ſervice. J'ai beſoin, pour quelques mo-
» mens, d'une de vos robbes: prêtez-la
» moi, je vous prie, avec vos bottes &
» votre cheval; je reviendrai, avant minuit,
» vous rendre le tout ». Le Prieur y conſentit, & le Chevalier, ſe revêtant de l'attirail monaſtique, retourna ſous ce déguiſement au Château.

Afin de n'être pas reconnu, il eut ſoin de n'arriver qu'à la nuit, & d'abaiſſer ſon chaperon ſur les yeux, de maniere à ſe cacher le viſage. Un valet vint l'aider à deſcendre de cheval, & le mit entre les mains d'une des ſuivantes, qui auſſi-tôt le conduiſit à l'appartement de la malade. Il n'y avait dans la chambre d'autre clarté que celle d'une petite lampe, allumée dans un coin de la cheminée. « Madame, dit la Suivante, voici
» le Religieux que vous avez mandé. Qu'il
» entre, répondit la femme, & qu'on nous
» laiſſe..... Ah! Sire, ajouta-t-elle en

Digitized by Google

» s'adreſſant au faux Moine, qu'il y a long-
» tems que je deſirais de vous voir. J'ai grand
» beſoin de conſolation. Aſſéyez-vous, je
» vous en ſupplie. Ma douce Dame, répartit
» celui-ci d'une voix contrefaite, c'eſt être
» ſage que de chercher à rentrer en grace
» avec Dieu. Il eſt le maître de notre vie,
» & peut nous l'ôter à ſon gré. Ayez con-
» fiance en ſa miſéricorde, & avouez-lui hum-
» blement vos fautes; mais n'en célez au-
« cune : car il eſt écrit, vous le ſavez, qu'un
» ſeul péché caché ſuffit pour tuer l'ame. J'en
» ai beaucoup à me reprocher, reprit la
» malade; je jouis d'une bonne réputation,
» & n'en ſuis gueres digne. Hélas! quelque-
» fois, pour une ſimple étourderie, telle
» femme eſt déshonorée, qui ne le mérite
» pas autant que moi. J'ai ſouvent manqué
» de fidélité à mon mari, & je prie Dieu
» de me le pardonner ». A ce diſcours, vous pouvez vous figurer la grimace que fit le Chevalier ſous ſon chaperon. « Dame, dit-il,
» vous avez fait un grand péché. Ignorez-
» vous quels ſont vos devoirs? Aviez-vous
» à vous plaindre de votre mari? — Non,

Digitized by Google

» Sire ; mais vous trouverez peu de femmes
» plus fideles au leur. Quelque beau & quel-
» que jeune qu'il ſoit, on a plus de deſirs
» qu'il n'a d'amour. Souvent même il eſt ſi
» froid & ſi indifférent, qu'il oublie ſes de-
» voirs. L'épouſe, dans la crainte de perdre
» ſon eſtime & de lui inſpirer un ſoupçon
» dangereux, n'oſe les lui rappeller : & en
» dépit de toutes les réſolutions qu'elle peut
» faire, bientôt la néceſſité la force à un
» autre choix. Et avec qui avez-vous péché,
» demanda le mari ? — Ah ! Sire, voilà ce
» qui aggrave ma faute, & ce qui dans ce
» moment me fait trembler pour mon ſalut.
» C'eſt avec le neveu de mon Seigneur. Je
» l'aimais éperdument, & ſerais morte de
» douleur, ſi je n'avais réuſſi à m'en faire
» aimer. J'en ſuis enfin venue à bout. Voilà
» cinq ans entiers que nous vivons enſemble.
» — Avec le neveu de votre mari ! Quoi !
» Dame, vous ignoriez donc que cet amour
» eſt preſque inceſtueux ? — Je le ſavais,
» Sire ; mais telle eſt l'extrêmité où nous
» ſommes réduites, nous autres femmes de
» qualité. Entourées ſans ceſſe de valets

Digitized by Google

» qui eſpionnent nos actions, nous ſommes
» obligées, ſi nous voulons les tromper,
» de choiſir pour ami l'homme dont ils doi-
» vent ſe défier le moins. Mon neveu était
» dans ce cas. Cent fois le jour il pouvait
» entrer & ſortir de chez moi, ſans que
» perſonne pût y trouver à redire; & j'ai pro-
» fité de cet avantage. Souvent même je lui
» ai fait part de la fortune de mon mari;
» car je me ſuis rendue maîtreſſe du Châ-
» teau, & j'y diſpoſe de tout. Vient-il des
» étrangers? C'eſt moi ſeule qu'ils deman-
» dent: ils ne s'informent ſeulement pas du
» Seigneur, qui n'eſt rien, & que j'ai tota-
» lement anéanti. Telles ſont les femmes: elles
» veulent toutes dominer; & c'eſt un mal,
» parce qu'étant naturellement avares, jamais
» elles ne peuvent bien tenir une maiſon ».

Le Chevalier n'en voulut pas ſavoir davantage. Il enjoignit à la malade une pénitence telle quelle, & retourna porter l'habit du Prieur; après quoi il revint chez lui, où d'abord il commença par chaſſer ſon neveu.

Une criſe heureuſe ſauva la Dame. En peu de jours elle fut guérie: mais un certain matin

Digitized by Google

qu'elle venait de donner des ordres à ſes gens, avec le ton abſolu qu'elle prenait d'ordinaire, l'époux choqué ſe levant en fureur, lui dit : « Qui vous autoriſe à tant d'inſolence, Ma- » dame ? Je ſais, il eſt vrai, que telle eſt » la coutume des femmes, & qu'elles veu- » lent dominer ; mais quand ce ſont des co- » quines, elles devraient rougir devant tout » le monde, & être modeſtes ».

L'épouſe ne fit que rire de ce diſcours ; & de l'air le plus tranquille elle répondit : « Eſprit tentateur que vous êtes, vous croyez » qu'on n'a pas deviné vos ruſes ? La belle » fineſſe d'avoir pris un habit de Moine ! Il » fallait donc, en même tems, changer de » voix & de viſage. Avouez au moins que » je m'en ſuis paſſablement vengée. Une » autre, à ma place, en vous voyant ſous » ce déguiſement venir ſurprendre l'aveu de » ſes faibleſſes, vous eût peut-être arraché les » deux yeux. Moi j'ai voulu d'une autre ma- » niere vous punir de votre trahiſon. Cepen- » dant, Sire, en m'égayant à vos dépens, » j'ai trouvé l'occaſion de vous donner quel- » ques avis. Votre neveu, par exemple, nous

Digitized by Google

» coûtait beaucoup. Si je vous euſſe propoſé
» de le renvoyer, vous euſſiez, lui & vous,
» bataillé long-tems. Je me ſuis ſervi d'un
» moyen plus ſimple, & dans un inſtant il
» a reçu ſon congé. Vous oubliez quelque-
» fois, cher Sire, que j'ai certains droits;
» & quoiqu'entre nous je ne ſois pas, comme
» vous le ſavez, extrêmement ſévere ſur l'ar-
» ticle, encore eſt-il bon cependant de vous
» les rappeller de tems en tems. Enfin vous
» avez en moi une confiance abſolue : j'en
» ſuis aſſurément très-reconnaiſſante, & tâ-
» cherai toujours de n'en pas abuſer; mais
» ne convient-il pas que vous ayez au moins
» quelquefois l'air de vous mêler de vos
» affaires? Si vous m'aviez perdue, par
» exemple, que deviendriez-vous aujour-
» d'hui? Ce n'eſt pas mon intérêt, c'eſt le
» vôtre que je conſidere en tout ceci, parce
» que, malgré votre épreuve humiliante,
» je vous aime toujours. Pour ma conduite,
» au reſte, elle eſt irréprochable. Je puis
» hardiment marcher par-tout la tête haute,
» & ne crains, ſous le ciel, ame vivante,

Digitized by Google

» qui puiſſe ſe vanter de pouvoir me faire » rougir ».

Le Chevalier ne pouvait s'empêcher de ſe rendre à des raiſons ſi plauſibles. Il reconnut l'injuſtice de ſes ſoupçons, dont il demanda humblement excuſe ; & plein d'admiration pour une femme ſi reſpectable, il lui fut encore plus ſoumis qu'auparavant. Mais quand on ſut l'aventure dans le Beſſin, il y eut des gens malins qui en rirent beaucoup.

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *un Chevalier rentrant chez lui après un long voyage, eſt ſurpris d'y trouver de la vaiſſelle & meubles, qui n'y étaient pas à ſon départ. Il veut ſavoir comment tout cela eſt venu ; & un jour de fête que ſa femme doit aller à confeſſe, il va ſe placer dans le confeſſionnal, pour l'écouter. Après un certain nombre de peccadilles, elle s'accuſe d'avoir eu commerce avec un Écuyer, avec un Chevalier & un Prêtre. Le mari alors jette un cri, & ſe fait connaître. Mais la femme, avec une préſence d'eſprit admirable, lui répond : n'étiez-vous pas Écuyer, quand je vous ai épouſé ; vous êtes depuis devenu Chevalier, & maintenant vous voilà Prêtre.*

La Fontaine, qui a copié ce Conte, n'y a fait aucun changement.

Dans

Digitized by Google

Dans Bocace, *une femme rigoureuſement enfermée par ſon mari jaloux, veut voir en liberté un jeune homme, qu'elle aime, & dont la maiſon n'eſt ſéparée de la ſienne que par un mur. Elle s'aviſe pour cela de dire à ſon mari qu'elle veut aller à confeſſe. Il va de même ſe placer dans le confeſſionnal. Celle-ci s'accuſe d'aimer un Prêtre, qui toutes les nuits vient coucher avec elle. Le jaloux va la nuit ſuivante, avec un poignard, attendre à ſa porte le prétendu Prêtre, pour l'aſſaſſiner. Pendant ce tems le jeune homme vient par-deſſus le toit au rendez-vous. Enfin, après avoir attendu inutilement pluſieurs nuits, l'époux accable ſa femme d'injures, & lui fait connoître qu'il n'eſt que trop inſtruit. J'ai voulu vous punir de votre curioſité, lui dit-elle; j'ai dit que je couchais toutes les nuits avec un prêtre, & j'avais raiſon, puiſque vous l'étiez dans ce moment-là.*

Bandello, *t.* 1, *p.* 69, *ſuppoſe que le mari a ſuborné le Prêtre pour entendre par ſon moyen la confeſſion de ſa femme, & qu'il la poignarde enſuite. Que l'on compare ces aſſaſſinats & ces jalouſies atroces des deux Novelliſtes Italiens, avec les trois Contes Français, & l'on verra, comme je l'ai déjà dit, avec quelle vérité les nations ſe peignent, ſans le vouloir.*

Maleſpini, *t.* 1, *p.* 248, *Nov.* 92, *a copié notre Fabliau.*

Digitized by Google

DU PRÊTRE QUI DIT LA PASSION.

EXTRAIT.

UN Curé de village, fort ignorant, célébrait l'Office le Vendredi Saint. Au moment qu'il allait commencer la Paſſion, ſon Miſſel tombe, & il perd l'endroit marqué. En vain il tâche de le retrouver : il a beau chercher, beau feuilleter toutes les pages, & aller d'un bout du livre à l'autre ; ſes ſoins ſont inutiles. Pendant ce tems, les Paroiſſiens, qui n'attendaient que la fin de l'Office pour aller dîner (*a*), s'impatientaient beaucoup. Ils s'imaginaient que le Curé ne s'amuſait malicieuſement ainſi, que pour les faire jeûner plus long-tems. Malgré la ſainteté du lieu, les Villains murmurerent ; & ils gronderent même ſi hautement, que le Prêtre déconcerté, ne ſachant comment ſe tirer d'embarras, & ne voulant pas d'ailleurs perdre ſon offrande,

Digitized by Google

commence les Vêpres du Dimanche, *Dixit Dominus Domino meo.* Pour en impoſer à ſes Paroiſſiens, il prononce de tems en tems un mot fort haut. Il va ainſi juſqu'à *Magnificat* & Complies, afin de leur donner le tems de venir à l'offrande. Enfin, quand elle eſt finie, il ſe met à crier *Barrabas* d'une voix ſi terrible, que les vîtres de l'Égliſe en tremblent. Les payſans auſſi-tôt ſe jettent à genoux. D'une voix plus forte encore, il crie *Crucifige eum.* Et tous, pénétrés de componction, baiſent la terre, & ſe frappent la poitrine, en pleurant. Alors il chante, *Ite, Miſſa eſt*, & les renvoie chez eux.

NOTE.

(*a*) Au défaut d'horloges, on avait fixé, à ce qu'il ſemble, à la fin de l'Office, le premier repas de ces jours de jeûne. Mais le jeûne finiſſait donc déjà de fort bonne heure.

Digitized by Google

LAI DU BUISSON D'ÉPINE.

BIEN des gens ne regardent les Lais que comme des Fables. J'ai cependant mes garans pour toutes les aventures de ceux que j'ai faits. Elles ont été chantées en Bretagne & ailleurs. On en conserve à Carlion les originaux; & c'est dans cette source authentique que je vais puiser encore celle que vous allez entendre, & qui, jusqu'ici, n'a été connue de personne.

En Bretagne jadis fut un Damoiseau preux & beau, fils naturel du Roi, & tendrement aimé de son pere. La Reine avait, d'un premier lit, une fille charmante, qui étant de même âge que le jeune Bachelier, fut élevée avec lui. Toujours ensemble, les deux enfans contracterent l'un pour l'autre une amitié si grande, qu'ils ne pouvaient plus se séparer. Peu-à-peu cette amitié devint plus tendre. Ainsi le veut Nature, à laquelle il faut, ou plutôt ou plus tard, que tout le monde

Digitized by Google

obéiſſe. Au lieu de ces jeux de l'enfance qui les avaient tant amuſés, c'étaient des careſſes & des baiſers ; & déjà, pour les ſavourer avec plus de liberté, ils ſavaient tromper les yeux de leurs ſurveillans. Peut-être que, s'ils avaient ainſi toujours caché leur bonheur, ils euſſent pu en jouir long-tems ; mais Amour & jeuneſſe connaiſſent-ils la prudence ?

Un jour que le jeune Prince revenait de la chaſſe accablé de fatigue & de chaleur, il ſe retira dans une chambre écartée, & ſe jetta ſur un lit, pour repoſer. La Demoiſelle, qui ne l'avait point vu de la journée, & qui le guétait impatiemment à une fenêtre en attendant ſon retour, s'échappa dès qu'elle le vit, & courut auſſi-tôt le trouver. Elle s'aſſit à ſes côtés ſur le lit, eſſuya la ſueur de ſon viſage, lui baiſa la bouche & les yeux, & enfin lui fit de ſi douces careſſes, que bientôt le Damoiſeau oublia ſa fatigue. Mais tout-à-coup la porte s'ouvrit. C'était la Reine qu'on avait couru avertir de l'échappée de la Princeſſe, & qui à l'inſtant même avait volé ſur ſes pas. Les Chroniques de Carlion ont oublié de nous apprendre ſi elle fut avertie

Digitized by Google

à tems. Tout ce qu'on y lit, c'eſt qu'après beaucoup de reproches & d'injures, la mere emmena ſa fille; qu'elle la tint, depuis ce jour, enfermée très-étroitement, & que le Roi fut prié de faire veiller auſſi de fort près ſur la conduite de ſon fils.

De part & d'autre, les ordres furent obſervés avec une telle rigueur, qu'il ne fut plus poſſible aux deux amans de ſe retrouver. Ce fut alors que le jeune Prince ſe repentit de ſon indiſcrétion; mais il était trop tard, & il n'y avait plus de remede. En vain il rêvait nuit & jour aux moyens de la réparer, & de tromper les ſurveillans; jamais il ne put y réuſſir: lettres, meſſages, rien ne parvint. La Princeſſe ſe trouvait encore plus à plaindre que lui; car outre la douleur de l'abſence, qui leur était commune, elle avait de plus à ſupporter des reproches journaliers & de mauvais traitemens. Ces nouvelles, qu'il eut le chagrin d'apprendre, faiſaient ſon ſupplice. Il fondait en larmes, & enfermé dans ſon appartement, il employait, à pleurer, des journées entieres. Enfin, prenant en haine la maiſon paternelle, il réſolut de la quitter.

Digitized by Google

« Sire, dit-il un jour au Roi, je viens vous » demander une grace, c'eſt de me faire » Chevalier. Il y a trop long-tems que ma » valeur languit à l'ombre de ce palais ; je » veux aller dans une terre étrangere eſſayer » mon épée, & montrer que je ſuis digne » d'être votre fils ». Le Monarque félicita le jeune Prince ſur cette noble réſolution. Il lui promit de l'armer Chevalier dans deux mois ; mais il voulut qu'en attendant cet honneur, il s'exerçât, pour le mériter, à ſuivre les tournois, à garder les pas d'armes (*a*) & courir les aventures, qui étaient aſſez fréquentes dans ſon Royaume.

Au terme fixé, le Damoiſeau reçut la Chevalerie. La journée ſe paſſa en fêtes. Le ſoir, après le feſtin, on fit entrer dans la ſalle un Irlandais, qui chanta le Lai d'Alix & celui d'Orphée (*b*). Les Chevaliers enſuite parlerent d'armes, & raconterent chacun les actions fameuſes arrivées dans la Bretagne, & dont eux, ou leurs peres, avaient été les témoins ou les héros. Quelqu'un s'étant aviſé de dire qu'au Gué du Buiſſon d'Épine il y

Digitized by Google

avait, chaque année, la veille de la Saint Jean, une aventure célebre, & qui demandait le plus grand courage, le nouveau Chevalier, jaloux de gagner ſes éperons, annonça qu'il voulait la tenter. Son pere alarmé eſſaya d'abord de le détourner d'un projet auſſi dangereux; mais quand il vit que ſes repréſentations étaient inutiles, il l'exhorta au moins à ſe montrer preux & hardi, & pria Dieu de bénir ſon entrepriſe.

Cette nouvelle, répandue dansle Château, parvint bientôt aux oreilles de la Princeſſe. Elle trembla pour ſon amant, & ne ſongea plus qu'à s'échapper ce jour-là, ſi elle le pouvait, ſoit pour le détourner du combat, ſoit pour partager le péril avec lui. Elle y réuſſit. Avec le ſecours de ſes draps qu'elle attacha le matin à ſa fenêtre, tandis que les ſurveillantes dormaient encore, elle deſcendit dans le verger, & ſe rendit au Gué du Buiſſon. Un inſtant après parut le héros, la lance en main, & couvert des armes de ſa dignité nouvelle. Dès qu'il eut apperçu ſa mie, il ſe précipita de ſon cheval pour voler dans

Digitized by Google

ſes bras. Ils s'arroſerent mutuellement de leurs larmes, ils ſe raconterent tout ce qu'ils avaient ſouffert depuis leur cruelle ſéparation, & ſe firent tour-à-tour mille queſtions, qu'à chaque moment ils interrompaient par leurs careſſes. Mais tout-à-coup on vit paraître, ſur l'autre bord de la riviere, un Géant, qui, au ſon du cor, défia enſemble tout ce que la Bretagne nourriſſait de braves. Le Chevalier auſſi-tôt s'arrache d'entre les bras de ſa mie; il s'élance ſur ſon cheval, traverſe les flots, & marche fiérement à ſon ennemi.

Le reſte du Conte, dans lequel, ſelon le coſtume d'alors, le Poëte fait marcher enſemble le courage & l'amour, ne contient plus qu'un long récit de pluſieurs combats ſucceſſifs. Ils n'ont rien d'intéreſſant que la ſituation de la Princeſſe, qui, à la vue du danger, effrayée pour ſon amant, fait retentir le rivage de ſes cris, & tombe pâmée de douleur. Le Chevalier, vainqueur du Géant, revient à elle; il la ramene à la Cour, & l'épouſe.

Les Bretons ont fait un Lai de cette aventure, ajoute le Poëte, & ils l'ont appellé le Lai de l'Épine.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) Sorte de combat, dans lequel un brave, ſeul ou ſoutenu de quelques autres, défendait un paſſage, un pont, un défilé, contre tous ceux qui venaient ſe préſenter, en quelque nombre qu'ils fuſſent.

(*b*) Je n'ai pu trouver ces deux Lais, qui étaient célebres, & dont il eſt ſouvent parlé dans les poéſies du tems.

Digitized by Google

LAI DE GUGEMER.

Ce Conte eſt encore, ſelon l'Auteur, un Lai des Bretons. En voici un extrait étendu, dans lequel j'ai conſervé tout ce qui m'a paru mériter de l'être.

AU tems qu'Artus, Souverain de la Grande-Bretagne, régnait à la fois ſur la petite, comme ſuzerain, il y eut dans celle-ci, parmi les Barons ſes vaſſaux, un Seigneur de Léon, qui avait pour fils le Damoiſeau le plus beau & le plus accompli qu'on eût encore vu juſqu'alors dans les deux Royaumes. Ce fils ſe nommait Gugemer. Son pere, quand il le vit en âge, l'envoya auprès d'Artus; & le jeune héros s'y diſtingua tellement par ſa valeur, qu'il mérita d'être armé Chevalier par les mains de l'illuſtre chef de la Table-Ronde. Mais quoiqu'il n'y eût à la Cour, dit l'Auteur, aucune Dame ou Pucelle qui ne ſe fût fait honneur d'être ſa mie; quoique même pluſieurs d'entr'elles lui euſſent ſur cet objet fait des avances, cependant il n'aima point:

Digitized by Google

ce qui, ajoute le Poëte, rabattit étrangement de la haute opinion qu'on avait conçue de lui.

Revenu chez ſon pere, un jour qu'il chaſſait dans la forêt de Léon, il bleſſe, ſans le ſavoir, une Fée, métamorphoſée en biche. La flêche auſſi-tôt retourne, par fêrie, ſur Gugemer, & le bleſſe lui-même à la cuiſſe ſi violemment, qu'il tombe de cheval. La biche lui annonce enſuite qu'il eſt condamné à ſouffrir des douleurs horribles, juſqu'à ce qu'il ſe trouve une femme dont l'amour le guériſſe; mais, pour ſon ſalaire, celle-ci à ſon tour ſouffrira tout ce qu'il eſt poſſible à une femme d'endurer. Gugemer, hors d'état de remonter ſur ſon cheval, envoie au château ſon valet chercher du ſecours; &, en attendant, il ſe traîne, ſur une falaiſe, au bord de la mer. Une autre Fée, favorable & ennemie de la premiere, le protégeait. Il apperçoit à l'ancre, ſur le rivage, un vaiſſeau d'ébene, dont les voiles & les cordages étaient de ſoie, & ſur lequel l'or & l'argent brillaient de toutes parts. Pouſſé par un inſtinct ſecret, il y monte, & y trouve un

Digitized by Google

lit de bois de cyprès, couvert d'un drap d'or, & éclairé par des torches, que supportaient deux candélabres du même métal. Pour assoupir le sentiment de ses souffrances, la Fée l'endort. Il tombe sur le lit, & aussi-tôt le vaisseau part, & le porte aux lieux où l'attend sa guérison.

Ce lieu était une tour de marbre, dans laquelle se trouvait enfermée une Princesse, nommée Nogive, jeune & belle, & épouse d'un mari jaloux & vieux; *car tel est l'arrêt d'Amour, que tous les vieillards soient jaloux: aussi tout le monde se réjouit-il quand il leur arrive certain malheur.* Celui-ci, pour l'éviter, avait pris toutes les précautions que suggere la crainte en pareil cas. Il ne laissait auprès de sa femme, lorsque les affaires de ses États l'obligeaient pour quelque tems à s'éloigner d'elle, qu'une niece, élevée par lui, & un vieux Prêtre, *qui leur disait la messe, & les servait;* mais qui, indépendamment de son âge, se trouvait, par une grande infortune, hors d'état d'alarmer un jaloux (*a*). Ce gardien n'avait pas l'ame d'un géolier. Bon & compatissant, au contraire, il accordait au

Digitized by Google

ſort de ſa priſonniere quelques adouciſſemens, & lui laiſſait ſouvent la liberté de ſe promener ſur le bord de la mer.

La tante & la niece s'y promenaient enſemble, quand elles apperçurent le vaiſſeau magique qui cinglait vers elles à pleines voiles. Un premier mouvement de frayeur les porta d'abord à fuir; mais n'y voyant perſonne, & raſſurées d'ailleurs intérieurement par le pouvoir ſecret de la Fée, elles l'attendirent, & eurent même la curioſité d'y monter. Elles trouverent Gugemer étendu ſur le lit, où il dormait encore. A ſa pâleur, & au ſang dont il était couvert, elles le crurent ſans vie. Le ſort malheureux de ce beau jeune homme émut néanmoins Nogive de compaſſion. Elle lui mit la main ſur le cœur, & le ſentant battre, elle s'écria : il n'eſt pas mort. A ce cri, le Chevalier s'éveille, & ſe ſouleve pour la ſaluer. Elle lui demande quel eſt ſon nom, ſa patrie, par quel art merveilleux il eſt venu dans cette terre étrangere. Il raconte ſon aventure; mais il ne ſait ni où il eſt, ni comment il s'y trouve porté, & prie la Dame d'avoir pitié de ſon état. Laiſſer mourir un

Digitized by Google

si beau Chevalier, quel cœur de roche en en eût été capable ! D'un autre côté, comment faire ? où le cacher ? Le danger pressait, le mari était absent : on propose à Gugemer d'entrer dans la tour. Il s'y traîne, appuyé sur les deux Dames ; elles le font coucher, le pansent, lui apportent à manger, & ne le quittent qu'après s'être bien assurées, par sa bouche, qu'il souffre moins. En effet, la Fée, sa protectrice, avait versé sur sa plaie un baume divin, qui le guérit dans la nuit même ; mais son cœur venait de recevoir une autre blessure, que la Princesse seule pouvait guérir, & celle-ci l'empêcha de reposer.

Le lendemain, quand Nogive entra, il rougit. Nogive rougit aussi de son côté ; car Amour l'avait blessée comme lui. Néanmoins elle l'interrogea sur sa santé. Alors il fit, en tremblant, l'aveu du mal nouveau qu'il ressentait, & supplia la Princesse de lui rendre une seconde fois la vie. Elle répondit, avec un sourire charmant, qu'une maladie aussi récente ne lui semblait pas encore capable de pouvoir alarmer ; mais il la pressa d'un ton si

Digitized by Google

tendre, & avec des prieres si touchantes, qu'elle ne pût résister davantage. Elle se pencha sur le lit, comme pour arranger la couverture, & laissa prendre à Gugemer un doux baiser.

L'heureux amant passe ainsi, près de sa mie, plus d'un an entier, comblé des faveurs de l'amour, & ignoré du jaloux. Mais il se rappelle enfin que, depuis long-tems, il vivait éloigné de son pere, & veut retourner auprès de lui. A cette nouvelle, la tendre Nogive se désespere. Larmes, prieres, caresses, elle emploie tout pour le retenir. Forcée de consentir à son départ, elle lui donne une ceinture, qu'elle avait nouée d'une maniere connue d'elle seule, & lui fait promettre de n'épouser jamais que celle dont la main pourra la dénouer. Gugemer le jure & sort. Mais la Fée ennemie, toujours acharnée à sa perte, amene en ce moment l'époux, qui appelle ses gardes, pour le faire arrêter. Le Chevalier les écarte avec son épée, & arrive au rivage, où la Fée, sa protectrice, avait conduit le vaisseau d'ébene. Il aborde heureusement dans sa patrie. Son pere, pour l'y fixer, veut lui donner une épouse. Gugemer déclare

Digitized by Google

déclare qu'il ne prendra que celle qui pourra dénouer la ceinture. Auſſi-tôt, tout ce qu'il y a en Bretagne de veuves & de filles à marier, viennent tenter l'aventure ; mais aucune n'en peut venir à bout.

Pendant ce tems, l'infortunée Nogive, chargée de fers, plongée dans un cachot, condamnée au pain & à l'eau, éprouvait de la part de ſon époux tous les tourmens qu'eſt capable d'inventer la vengeance d'un homme cruel & jaloux. Elle ne ſupportait la vie que pour pouvoir ſonger encore à Gugemer. Souvent elle répétait ſon nom ; & ne demandait au Ciel que le plaiſir de le revoir. Un jour qu'elle faiſait ce ſouhait, tout-à-coup, par la puiſſance de la Fée amie, ſes fers tombent, les portes s'ouvrent ; elle ſort, & trouve au rivage le vaiſſeau magique, qui la conduit en Bretagne, dans les États du Roi Mériadus. Le Monarque, épris de ſa beauté, lui parle amour. Elle répond qu'elle n'aimera jamais que celui qui pourra dénouer ſa ceinture. Il l'eſſaie en vain, ainſi que toute ſa Cour. Dans l'eſpoir de trouver quelqu'un qui en vienne à bout, il fait publier un

Digitized by Google

tournois. Gugemer s'y rend ; on lui parle de l'étrangere, & de cette ceinture pareille à la ſienne. Il reconnaît ſa mie, & prie Mériadus de la lui rendre, offrant en récompenſe au Monarque de ſe faire ſon homme-lige, & de le ſervir pendant trois ans à ſes frais avec cent Chevaliers. Mériadus refuſe. Gugemer alors le défie les armes à la main, & ſort pour ſe venger. Tous les Chevaliers étrangers, approuvant la juſtice de ſa demande, prennent ſon parti. On revient en force aſſiéger le Monarque, qui dans un aſſaut eſt tué. Le mari a le même ſort, & Gugemer épouſe la veuve.

NOTE.

(*a*) Le Poëte fait ici la deſcription de la chambre qu'occupait ſon héroïne. Elle était peinte en or, dit-il ; & on y voyait, entr'autres ſujets, une Vénus jetter dans les flammes le livre qu'a écrit Ovide pour guérir d'amour ; & déclarer, avec indignation, que jamais elle ne favoriſerait de ſes plaiſirs ceux qui l'auraient lu. Cette idée eſt ingénieuſe ; mais eſt-ce-là le tableau qu'un jaloux devait faire repréſenter ?

Digitized by Google

DE MAIMON.

EXTRAIT.

MAIMON était valet d'un Comte. Son maître, revenant chez lui après un tournois, le rencontre sur le chemin, & lui demande où il va. Il répond d'un grand sang-froid qu'il va chercher un logement quelque part. « Un logement, reprend le Comte effrayé ! » Qu'est-il donc arrivé chez moi ? — Rien, » Monseigneur. — Mais quoi encore ? — Pas » grand'chose, vous dis-je. Seulement votre » chienne que vous aimiez tant est morte. » — Comment cela ? — Votre beau palefroi » qu'on pansait dans la cour s'est effarouché ; » il l'a écrasée en courant, & il est allé se » jetter dans le puits. — Eh ! qui a effarou- » ché le cheval ? — C'est notre Damoiseau » votre fils, qui est tombé à ses pieds du » haut d'une fenêtre. — Mon fils, grand » Dieu ? Où étaient donc sa Bonne & sa » Mere ? Est-il blessé ? — Oui, Sire, il a été

Digitized by Google

» tué roi'e ; & quand on eſt venu l'apporter à
» Madame, elle s'eſt tellement ſaiſie, qu'elle
» eſt tombée auſſi comme morte ſans parler.
» — Coquin ! au lieu de t'enfuir, que n'es-
» tu allé chercher du ſecours, ou que ne
» reſtais-tu au Château ? — Il n'en eſt plus
» beſoin, Sire ; Marotte, en gardant Ma-
» dame, s'eſt endormie ; une lumiere a mis
» le feu, & il ne reſte plus rien ».

Ainſi le Comte perdait à la fois tout ce qui lui était cher ; il ſe trouvait ſans aſile ; & à entendre le butor, les choſes allaient le mieux du monde.

Digitized by Google

☞ * LA MALEHONTE. Par Hugues de Cambrai.

Ce Fabliau eſt une pure équivoque de mots, & ſi pitoyable, que je l'euſſe ſupprimée ſans héſiter, ſi le Comte de Caylus n'en avait parlé dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Il prétend, d'après Fauchet, qui en fait mention auſſi, que c'eſt une critique du Roi d'Angleterre Henri III, qu'apparemment l'Auteur n'aimait pas. En voici l'extrait.

IL y avait une coutume en Angleterre, par laquelle le Roi héritait en partie de ceux qui mouraient ſans enfans (*a*). Un Bourgeois, nommé *Honte*, étant au lit de la mort, fait le partage de ſa fortune. Il en laiſſe la moitié à ſa femme, & met l'autre moitié dans une malle, qu'il charge un ſien compere d'aller, après ſon trépas, remettre entre les mains du Monarque. Le compere ſe rend à Londres, & annonce qu'il apporte au Roi la *Malle Honte*. On le chaſſe d'abord; mais enfin tout s'explique; on comprend qu'il veut parler de la *malle de Honte*. Le Roi s'amuſe

Digitized by Google

beaucoup de ſa balourdiſe, & lui fait préſent de ce qu'il apportait.

NOTE.

(*a*) On trouve, ſur cette coutume, une longue diſſertation dans le Gloſſaire de Du Cange, au mot *Hercotum*.

Digitized by Google

* DU PRÊTRE CRUCIFIÉ.

EXTRAIT.

MESSIRE Roger, faiſeur de crucifix fort renommé, voit ſouvent venir chez lui un Prêtre nommé Conſtant. Il ſoupçonne une intrigue avec ſa femme ; & afin d'en aquérir quelques preuves, il fait ſemblant de partir pour la campagne, & ſe met aux aguets. Le ſoir il apperçoit le Prêtre entrer chez lui. Trop bien convaincu de ce qu'il veut ſavoir, il revient frapper en maître. Conſtant ne ſait comment échapper. La femme lui dit de ſe déshabiller au plus vîte, & d'aller dans l'attelier ſe coucher, tout nu, ſur quelque croix, parmi les crucifix. Mais l'époux, après avoir ſoupé, paſſe dans l'attelier à ſon tour, ſous prétexte d'examiner ſes ouvrages. Oh, oh ! dit-il, voilà un Chriſt bien indécent; j'avais sûrement trop bu quand j'ai fait celui-là. Auſſi-tôt mon homme, d'un coup de couteau, corrige l'indécence. Le Prêtre enfan-

Digitized by Google

glanté veut s'enfuir ; il eſt arrêté, & Roger l'oblige encore de payer quinze livres pour ſa rançon.

Se trouve dans les Novelle di Fr. Sacchetti, *p.* 138.

Dans Straparole, *c'eſt de concert avec ſon mari qu'une femme joue ce tour à un Prêtre. Tandis que ce dernier fait le crucifix, deux Religieuſes viennent pour en acheter un. Celui-ci leur convient, mais elles y voudraient plus de décence. L'Artiſte trouve le remede facile. Le Prêtre effrayé ſe ſauve tout nu, & les deux Nones crient au miracle.*

Il y a, d'un nommé Gautier, un autre Fabliau, intitulé le Forgeron de Creil, *dans lequel un Prêtre ſurpris par un mari, eſt, comme ici, abélardiſé. Le Poëte finit par ſouhaiter,*

Que fuſſent ainſi atournés
Tous les
Tuit li Prêtres de mere nés ;
Qui ſacrement de Mariage
Tournent à honte & à putage.

Celui-ci ſe trouve dans Maleſpini, *t.* 1, *p.* 249 ; *Nov.* 93.

Dans l'Enfant ſans Souci, *p.* 274, *avec un dénouement différent.*

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *p.* 260.

Digitized by Google

LAI DU PRISONNIER. Par Renaud.

Alias

LAI D'IGNAURÈS.

MESSIEURS, je veux vous conter une aventure fort étonnante, que savent par cœur tous les Bretons, Poitevins & Français, & qui arriva en Bretagne à un Chevalier. Ignaurès était son nom. Jamais jusqu'alors on n'avait vu dans ce Royaume, peut-être même n'y verra-t-on jamais Paladin plus vaillant & plus beau. Il était vassal d'un Comte puissant, & avait pour voisins, dans sa Terre, douze Gentilhommes, comme lui Barons du Comte & ses Pairs. Ceux-ci étaient mariés tous douze. Ils avaient même, dit la Chronique, de jolies femmes. Ignaurès, maître de son cœur, pouvait choisir parmi ces belles celle à qui il en ferait hommage. Mais pour n'être pas embarrassé du choix, porté d'ailleurs naturellement à aimer tout ce qui est aimable, il fit

Digitized by Google

à la fois sa cour aux douze ; & bientôt, tant sa figure avait de charmes, il obtint de toutes des preuves non équivoques d'amour. Cette mistérieuse intrigue fut conduite de sa part avec tant de secret & d'adresse, que, loin de se croire onze rivales, il n'y eut aucune des Dames qui ne s'imaginât jouir seule du bonheur d'être aimée. Si quelquefois il lui arrivait de se séparer d'elles pour aller mériter par sa valeur le prix des tournois, toutes, sans le savoir, se disputaient à l'envi l'honneur de le parer de leurs mains ; & il n'y paraissait plus qu'avec un faste & une magnificence dont ceux qui s'en étonnaient davantage ne pouvaient deviner la cause. Il mena ainsi, pendant un an, cette douce & joyeuse vie, adoré en secret de ses douze maîtresses. Mais l'une d'elles enfin, épouse du Seigneur d'Ariol, plus éclairée que les autres apparemment, ou plus jalouse, conçut quelques soupçons, qu'elle résolut d'éclaircir.

Les Dames se trouvaient toutes rassemblées chez elle le jour de S. Jean. Elle les mena, sur le soir, promener dans son verger ; & là, au milieu de ces plaisanteries & de ces

Digitized by Google

petits jeux, qu'ordinairement ſe permettent les femmes quand elles ſont entr'elles, celle-ci annonça que ſi chacune voulait s'engager par ſerment à la diſcrétion, elle propoſerait un divertiſſement qui pourrait intéreſſer toute la troupe. Le ſerment fut fait auſſi-tôt, & la Dame d'Ariol alors parla ainſi : « Douces » Dames, nous ſommes toutes jeunes, nous » avons un nom, & l'on nous accorde à » toutes quelques agrémens. Avec ces avan- » tages on peut, ſans préſomption, ſe flatter » d'être aimée ; & probablement il n'y en a » aucune de nous qui n'aime à ſon tour. » Mais quelle eſt celle qui a le plus bel » amant ? qui doit ſe glorifier d'un meilleur » choix ? Voilà ce que je voudrais connaître, » & ce qu'il ne tient qu'à nous de ſavoir. » Amuſons-nous à cela, puiſque nous ſom- » mes dans un jour de joie. Choiſiſſons un » Confeſſeur. Nous irons, l'une après l'autre, » lui dire notre ſecret, & elle prononcera ». Comme on était en train de rire, cette idée fut fort applaudie. D'une voix unanime on choiſit pour Confeſſeur celle qui l'avait propoſée. Elle alla donc s'aſſeoir au pied d'un

Digitized by Google

arbre, & l'une des femmes vint se présenter. « Allons, douce Dame, ouvrez-moi votre » cœur, ne déguisez rien, & avouez fran- » chement quel est votre bel ami. — Dame » Prêtre, je puis le nommer hardiment, » puisque j'ai su lui plaire, & que c'est le » Chevalier le plus redouté & le plus beau » de tout le Royaume. Après cela, je n'ai » plus besoin de vous nommer Ignaurès ». A ce mot, la Dame-Confesseur changea de visage; elle eut la force néanmoins de cacher son trouble, elle renvoya sa rivale, & en appella une autre. Celle-ci approcha en se frappant la poitrine. « Belle Sœur, ces signes » de douleur annoncent une grande faute : » votre choix est donc bien blâmable? — » Point du tout, Dame; car j'aime le plus » courtois, le plus brave & le plus accom- » pli des hommes; & de plus, j'ai le bonheur » d'en être aimée ». Alors elle nomma de même Ignaurès, & je vous laisse à penser quel fut le nouvel étonnement du Confes- seur. Une troisieme fut appellée : c'était la plus jeune de la troupe. Elle accourut en sautant; &, avant qu'on l'interrogeât, dit d'un

Digitized by Google

ton fort leſte : « Mon bel ami n'eſt qu'un ſimple » Chevalier ; mais il eſt ſi parfait & ſi beau, » qu'il mériterait d'être Duc ou Roi » ; & elle nomma encore Ignaurès. Que vous dirai-je ? la quatrieme, la cinquieme, toutes les onze enfin, firent le même aveu ; & la Dame-Confeſſeur, qui d'abord avait failli à crever de jalouſie, finit preſque par rire de l'aventure.

Les confeſſions achevées, elle revint au cercle ; & la troupe impatiente la preſſa de juger. « Il n'en eſt pas beſoin, répondit-elle : » nous avons toutes été trompées, & nous » aimons le même homme ; mais ſi vous m'en » croyez, il ne ſe glorifiera pas long-tems » de notre honte, & nous nous vengerons » du ſcélérat ». Ce diſcours fit jetter un cri de fureur à l'aſſemblée. Toutes les bouches demanderent vengeance. « Elle ſera auſſi prompte » que ſûre, ſi vous voulez vous en rapporter à moi, ajouta la Dame d'Ariol. Dès » ce ſoir peut-être, dès demain au plus tard, » le perfide viendra ſans doute demander à » quelqu'une de nous les témoignages d'amour » qu'il a ſu nous ſurprendre. S'il s'adreſſe à

Digitized by Google

» moi, je lui donne rendez-vous dans ce » Verger. J'aurai ſoin de vous prévenir au- » paravant. Vous vous y rendrez avant lui. » Dès qu'il ſera entré, je fermerai la porte » & ferai un ſigne. Paraiſſez alors, & qu'il » ne ſorte que hors d'état d'en abuſer d'au- » tres déſormais ». Chacune promit, s'il venait à elle, d'employer la même ruſe ; & la jalouſie, la colere, avaient tellement aigri leurs cœurs, qu'elles s'y engagerent même par les plus affreux ſermens.

Ignaurès ne ſavait rien de cette barbare réſolution. Le lendemain, ainſi que l'avait prévu la Dame d'Ariol, il ſe rendit chez l'une de ſes maîtreſſes, & voulut, à ſon ordinaire, lui faire quelques careſſes. Elle l'arrêta, ſous prétexte que ſon mari était à la maiſon ; &, comme pour s'en dédommager, lui donna, le ſoir, au verger, un rendez-vous. Les onze offenſées furent averties auſſi-tôt. Elles accoururent, à l'heure marquée, armées de raſoirs & de couteaux, & attendirent, cachées derriere des berceaux ou des arbres, que leur victime parût. Il vint à ſon tour. Mais à peine eſt-il entré, que la porte ſe

Digitized by Google

ferme, & que, dans un clin d'œil, il ſe voit entouré de douze femmes en fureur, qui, le fer meurtrier en main, lui crient : traître, reçois le prix des cœurs déloyaux & trompeurs. Il paraît étonné d'un pareil accueil; cependant, ſans s'effrayer, il ſalue ſes ennemies. Mais la Dame d'Ariol voulant que ce châtiment ſoit juridique, & que le coupable lui-même en reconnaiſſe l'équité, demande la permiſſion de parler. « Ignaurès, dit-elle, » répondez moi? Ne m'avez-vous pas proteſté » mille fois que vous m'aimiez? Oui, ma » toute belle, répondit-il; & je vous le jure » même encore en ce moment. J'ai été, & » veux être, juſqu'à la mort, votre ami & » votre Chevalier. Perfide, ſi vous êtes ſon » Chevalier, reprit une autre qui écumait de » rage, comment pouvez-vous être le mien? » Vous m'en impoſiez donc, quand vous me » faiſiez les mêmes ſermens? — Non, douce » amie, ſur mon honneur je diſais la vérité. » Vous avez mon cœur & mon ame, & » vous l'aurez toute ma vie. Une troiſieme » ayant voulu lui faire des reproches : & vous » auſſi, belle reine, ajouta-t-il, vous m'êtes

Digitized by Google

» plus chere que moi-même. Ou plutôt, mes » chères amies, vous êtes toutes si aimables, » que je vous aime toutes, & qu'il m'est » impossible de vivre sans vous ».

Messieurs, vous est-il arrivé quelquefois de renverser une ruche ? Aussi-tôt vous avez vu un million de mouches irritées fondre sur vous en bourdonnant, & vous menacer de l'aiguillon. Telle fut exactement la situation de l'infortuné Chevalier. Il voyait de toutes parts briller autour de lui le fer vengeur, & n'entendait que ce cri terrible : « Meurs, traître. Non, mes tendres amies, » s'écria-t-il, non, je ne mourrai pas. Quoi- » que sans armes au milieu de vous, je vous » ai été trop cher pour vous craindre. Fussé-je » armé de la lance & du haubert, je me » livrerais, avec autant de sécurité, entre » vos mains. Néanmoins, s'il vous faut mon » sang, je vous le livre. Où trouverais-je » une mort plus douce ? Frappez, mais au » moins que celle de vous qui m'a aimé » davantage me porte le premier coup (*o*).

Ce discours touchant du Chevalier fut prononcé avec tant de grace, ses beaux yeux en

Digitized by Google

en ce moment parurent animés d'un feu si tendre, que le cœur des Dames fut désarmé. Les rasoirs tomberent de leurs mains, & quelques larmes même s'échapperent de leurs yeux. Mais la Dame d'Ariol, qui par son esprit avait jusques-là dominé les autres, demanda qu'il lui fût permis de proposer un expédient. « Chevalier, dit-elle à Ignaurès, » tu nous as toutes trompées, & tu vois, » perfide, que nous t'aimons trop pour ne » pas te pardonner. Mais nous ne voulons » plus l'être. Sans doute que, dans un aussi » grand nombre, il en est une de nous que tu » aimes; nomme-la, qu'elle vive heureuse » avec toi, les autres se retireront aussi-tôt: » Nous méritons bien peut-être d'avoir cha- » cune un amant fidele ». L'avis fut, avec applaudissement, adopté par les Dames. Elles presserent le Chevalier de prononcer; il s'en défendit long-tems, & protesta qu'il voulait persister à les aimer toutes les douze. Mais la Dame d'Ariol lui ayant dit d'une voix menaçante, en reprenant son couteau; choisis ou meurs; il répondit: « Cruelle, je devrais » bien vous haïr; vous qui me privez au-

Digitized by Google

» jourd'hui de ces beautés ſi aimables ; mais » enfin, puiſqu'il faut y renoncer & faire un » choix, ſoyez ma mie ; c'eſt à vous que je » donne mon cœur, & je vous le donne » pour toujours ». A ces mots, il ſe jetta dans ſes bras pour la baiſer. Les autres déclarerent que, dès ce moment, elles renonçaient à lui ; & elles ſe retirerent, la honte ſur le front, & la rage dans le cœur.

Ignaurès fut fidele à ſon ſerment ; il ne vit plus que ſa mie nouvelle. Mais il ne pouvait gueres, ſans donner lieu aux ſoupçons, s'abſtenir d'aller chez les autres qu'il voyait auparavant, & faire chez celle-ci des viſites beaucoup plus fréquentes.

Souris *trou*
La ſoris qui n'a qu'un pertuis,
attrappée
Eſt moult tôt priſe & enganńée.

On ſut même, j'ignore comment, par la jalouſie d'une des rivales ſans doute, l'aventure du verger ; & un jour que les douze maris étaient raſſemblés chez leur ſuzerain, l'un des gens du Château s'étant mis à rire en les regardant, on lui en demanda le ſujet. Dans la crainte d'éprouver leur colere, il

Digitized by Google

refusa de le dire; mais enfin, rassuré par eux: « Messires, répondit-il, je ris de vous autres » qui êtes, tous douze, enregistrés, par la » même main, dans la confrairie de Mon- » seigneur S. Arnould. Il y en a un de vous » pourtant fait pour être le chef des autres ». A ces paroles, les maris offensés frémirent de colere. Ils voulurent savoir du délateur quel était le nom de leur ennemi; & le Sergent leur conta en détail toute l'histoire de la confession du verger, & le choix que le Chevalier avait été obligé de faire de l'une des douze femmes. « Puisqu'il ne vient plus » que chez moi, dit le Seigneur d'Ariol, » c'est moi seul que regarde le soin de notre » vengeance. Je vais travailler à vous le livrer, » tenez-vous prêts ».

Le Chevalier, sans alarmes sur ce projet cruel qu'il ignorait entiérement, ne manqua pas, selon sa coutume, de se rendre bientôt chez sa mie. L'époux, entouré de satellites, l'épiait nuit & jour. Dès qu'il parut, il le fit saisir & garotter, & envoya dans l'instant avertir les autres offensés. Mais de son côté, la Dame d'Ariol dépêcha aussi, en toute di-

Digitized by Google

ligence, un exprès aux Dames, pour les instruire du malheur qui menaçait leur ancien ami.

Quoiqu'elles eussent renoncé à lui, il leur était toujours également cher. Personne encore ne lui avait succédé dans leur cœur. Eh ! qui eussent-elles pu aimer, après le plus beau & le plus parfait des hommes ? A son danger, leur amour se réveilla ; & toutes, hors d'elle-mêmes, volerent à son secours.

Il n'en était plus tems. Déjà les maris assemblés délibéraient entr'eux sur son supplice & leur vengeance. Le plus furieux de tous ayant proposé de lui arracher le cœur pour le faire manger aux douze coupables, d'une voix unanime on adopta cet horrible projet. Elles furent invitées à dîner. On ne leur laissa voir, pendant tout le repas, qu'un calme affecté ; mais quand elles se furent rassasiées de ce mets abominable, on eut la barbarie de leur annoncer ce qui le composait. Alors elles éclaterent en sanglots. Toutes, malgré la présence de leurs maris, se répandirent en éloges sur l'amant qu'elles venaient de perdre. Les unes louaient sa va-

Digitized by Google

leur ſans pareille, & la gloire dont il s'était couvert; les autres ſon art de plaire, ſa courtoiſie, ſa grace incomparable & ſes yeux amoureux, auxquels nul cœur ne pouvait réſiſter. Enfin, l'une d'elles ayant fait vœu de ne pas lui ſurvivre, &, après ce repas funeſte, de ne plus prendre jamais aucune nourriture, les autres à l'inſtant firent le même ſerment, & toutes ſe retirerent pour l'exécuter. En vain des parentes & des amies vinrent chercher à ébranler cette réſolution par des repréſentations & des prieres, perſonne ne réuſſit. Enfermées dans leur appartement, ces amantes déſeſpérées s'y livrerent aux gémiſſemens & aux larmes, juſqu'à ce qu'enfin l'épuiſement & la langueur vinrent terminer leur ſort malheureux (*b*).

Le Poëte prie Dieu de leur accorder une place dans ſon Paradis. Il demande la même grace pour la maîtreſſe qui l'a engagé à compoſer ſon Lai, fait, ſelon lui, pour les véritables amans; & il finit par un long portrait de cette belle.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) On prétend que Jean de Meung, Continuateur du Roman de la Roſe, qu'il acheva vers 1300, échappa d'un danger pareil, par une ruſe ſemblable. Les Dames de la Cour, choquées d'une infinité de vers qu'il avait inſérés contre leur ſexe dans ſon Roman, & en particulier de ces deux-ci :

Toutes êtes, ſerez, ou futes
De fait ou de volonté, putes.

Firent, dit-on, complot de l'en châtier à coups de verges. Pour cela elles l'attirerent un jour dans une des chambres du Palais, & déjà elles s'apprêtaient à le fuſtiger, quand *maître Jean*, ſelon Fauchet, *commença à dire* : « *Mes Dames, puiſqu'il faut que je reçoive* » *chaſtiment, ce doit être de celles que j'ai offenſées.* » *Or n'ai-je parlé que des meſchantes, & non pas* » *de vous, qui êtes toutes, belles, ſages, & vertueu-* » *ſes. Partant, que celle d'entre vous qui ſe ſentira* » *la plus offenſée, commence à me frapper, comme* » *la plus grande pute de toutes celles que j'ai blâ-* » *mées* ». *Il n'y en eut pas une qui voulût avoir l'honneur de commencer*, ajoute Fauchet, & *maiſtre Jean eſchappa.*

Je voudrais bien ſavoir où Fauchet a pris cette anecdote, ſur laquelle il ne cite aucun garant, & que tous nos Auteurs modernes ont répétée d'après lui. Le Chevalier de la Tour, dans ſon *Inſtruction à ſes Filles*,

Digitized by Google

(qu'il écrivait en 1373, c'eſt-à-dire, peu d'années après la mort de Jean, puiſque celui-ci vivait encore, à ce qu'on prétend, en 1364), fait bien mention du trait cité par Fauchet; mais il l'attribue à un Chevalier, qui ſe trouvant menacé de la mort par trois femmes jalouſes qu'il avait trahies, trompa ainſi leur colere. Or ſi l'aventure était réellement arrivée à Jean, eſt-il probable qu'avec la célébrité qu'elle devait avoir, la Tour l'eût, ſans raiſon, prêtée à un étranger? Ne doit-on pas ſoupçonner, au contraire, que le Romancier ſatyrique s'étant attiré par ſes vers la haine des Dames, quelqu'un, pour embellir l'hiſtoire de ſa querelle, ſe ſera plu à mettre ſur ſon compte l'anecdote de la plus putè, qui réellement eſt beaucoup plus plaiſante dans ſa bouche que dans celle du Chevalier volage. Au reſte, que ce ſoit la Tour qui la doive à Jean, ou Jean à la Tour, il eſt évident qu'étant poſtérieure à notre Fabliau, elle n'en eſt qu'une imitation.

Dans les Cento Novelle Antiche, *p.* 40, *Nov.* 39, *elle eſt attribuée à un Guillaume Bergdam, de Provence.*

Les Aſtutie di Bertoldo, *pag.* 27, *la prêtent au Bouffon Bertold.*

Les Facezie cavate da diverſi Autori, *p.* 92, *au Bouffon Connella.*

Ainſi que le Tréſor des Récréations, *p.* 88.

Les Contes du ſieur d'Ouville, *au Poëte Cl. Marot.*

(*b*) Ce Conte a été fait probablement ſur la fin du XIIe ſiecle, & avant que le Poitou eût été repris par

Digitized by Google

Philippe-Auguſte ſur l'Angleterre, puiſque, dans les premieres lignes, les Français y ſont diſtingués des Poitevins. Or, c'eſt vers ce même tems qu'une vieille Chronique, que dit avoir poſſédée Fauchet, place l'aventure, ſi connue, de ce Raoul, Châtelain de Couci, le héros de deux Tragédies modernes. Bleſſé mortellement au ſiege d'Acre en 1191, il chargea ſon Écuyer, dit la Chronique, de porter, après ſa mort, ſon cœur à la Dame de Fayel qu'il aimait. L'Écuyer arrivé en France, fut ſurpris par l'époux. Celui-ci prit le cœur & le fit manger à ſa femme, qui inſtruite de ſon malheur, jura de ne plus prendre de nourriture, & ſe laiſſa mourir de faim. On a fait de cette hiſtoire un Roman qu'on trouve en manuſcrit à la Bibliotheque du Roi. Du Belloi, dans la Diſſertation qu'il a publiée, à propos de ſa tragédie, pour prouver l'authenticité de l'anecdote cite ce Roman, dont il donne même un extrait. Trompé par la date 1228, qu'une main moderne a miſe en tête de l'ouvrage, il le regarde comme compoſé vers ce tems-là, quoique l'écriture ſoit du XVe ſiecle, ou tout au plus de la fin du XIVe. Mais le manuſcrit fût-il, ainſi que je le croirais volontiers, la copie d'un manuſcrit plus ancien, il ne prouverait pas davantage. J'ai lu ce Poëme avec attention; & j'oſe aſſurer mes lecteurs que c'eſt un vrai Roman, dans toute l'étendue de la ſignification que nous donnons aujourd'hui à ce mot. De vingt preuves que je pourrais en alléguer, une ſuffira, parce qu'elle eſt ſans réplique : c'eſt le témoignage de l'Auteur lui-même, qui, au commen-

Digitized by Google

tement de ſon Poëme, dit deux fois formellement que c'eſt un conte, un conte qu'il imagine *pour réjouir les amans*.

L'hiſtoire des Troubadours offre un événement pareil à celui du Châtelain de Couci; &, ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt encore vers la fin du XIIe ſiecle. Raymond de Caſtel-Rouſſillon, jaloux de ſon Écuyer Cabeſtaing, l'égorge, & lui arrache le cœur qu'il fait apprêter & ſervir à ſa femme, laquelle jure de même de ne plus manger.

Aſſurément on ne peut nier que ces deux aventures ne reſſemblent parfaitement à celle qu'on vient de lire dans le Fabliau. Mais quand on ſonge enſuite qu'elles ſont préciſément du même tems, & que, dans toutes les deux ſur-tout, ſe trouve, comme dans le Conte, le vœu ſingulier de ſe laiſſer mourir de faim, on eſt bien tenté de ſoupçonner qu'elles viennent toutes deux d'une même ſource.

Ce n'eſt pas la premiere fois que l'ignorance du tems & le goût pour le merveilleux, ont converti en faits hiſtoriques les fictions de nos Romanciers. Je n'en citerai pour exemple que le chien de Montargis, dont j'ai déjà parlé précédemment. C'eſt ainſi que les Légendaires, pour rendre plus recommandable le Saint dont ils écrivaient la vie, lui prêtaient des actions & des miracles incroyables.

On prétend que la même ſcène d'horreur s'eſt renouvellée en Eſpagne ſous Charles II, & qu'un certain Marquis d'Aſtorgas mangea auſſi le cœur de ſa maî-

Digitized by Google

treſſe, que ſa femme jalouſe avait égorgée elle-même. Je laiſſe aux Antropophages le plaiſir de prouver la vérité de ces abominations dégoûtantes. Pour moi j'aime à croire qu'elles n'ont exiſté chez nous que dans le Lai d'Ignaurès, où l'on peut les excuſer. Tout ce qu'on a lu juſqu'ici démontre que ce n'étaient pas là les mœurs de la nation. Ducheſne au moins, D. Dupleſſis & l'Alouete, malgré l'autorité de Fauchet & de ſa Chronique, ont regardé l'aventure du Châtelain de Couci comme ſi peu prouvée, qu'ils n'en parlent pas dans la généalogie qu'ils ont donnée de cette maiſon.

Pétrarque, dans ſes Triomphes d'Amour, *cite l'hiſtoire de Cabeſtaing.*

Bocace en a compoſé une Novelle, d'après ce qu'en racontaient les Poëtes Provençaux; SECONDO CHE RACONTANO E PROVENZALI. *Non content de celle-ci, il en a fait encore une autre, dont le héros eſt Tancrede, Prince de Salerne; & qui differe de la premiere, en ce que le cœur ici eſt celui d'un amant que Tancrede a ſurpris chez ſa fille. Lorſqu'on fera un recueil de Contes pour les Cannibales, il faudra bien ſe garder d'oublier ceux-ci.*

Digitized by Google

LA VESSIE DU CURÉ.

Par Jacques Basir.

Au lieu des fables & des menſonges que d'autres vous débitent, je vais moi, Meſſieurs, vous dire l'hiſtoire d'un certain Curé près d'Anvers.

Sa Cure était aſſez bonne; & d'ailleurs au lieu de manger, comme bien d'autres, tout ſon revenu, il eut pendant long-tems le bon eſprit d'économiſer; de ſorte qu'à la fin il ſe trouva fort riche. Mais la mort, qui n'épargne perſonne, ni Roi, ni Duc, vint le chercher pour faire le grand voyage. Il devint hydropique. De tous les Médecins qu'il conſulta, aucun ne lui ayant donné d'eſpérance, il prit ſon parti, diſpoſa en œuvres pies de tout ce qui lui appartenait, ſans en excepter ni un pot, ni une ſerviette; & après avoir ainſi fait ſes arrangemens, & mis ſa conſcience en repos, il ne ſongea plus qu'à bien mourir.

Dans cette circonſtance, arriverent Frere

Digitized by Google

Louis & Frere Simon, deux Dominicains d'Anvers qui avaient prêché dans le voiſinage, & qui de tems en tems paſſaient chez le Curé. Ils comptaient y trouver à l'ordinaire bon accueil & bon gîte : mais pour cette fois il fallut aller chercher à dîner plus loin. Cependant ils demanderent des nouvelles du malade, ils le queſtionnerent ſur ſon état, lui tâterent les mains, les jambes & le corps, & d'un air de compaſſion, convinrent qu'il avait trop attendu, & que le mal était crû à un tel point, qu'il devenait impoſſible de l'arrêter. Comme ils allaient ſortir, ils firent réflexion que le Curé ayant économiſé pendant toute ſa vie, il devait avoir dans ſon coffre beaucoup d'argent ; & ils formerent le projet de lui en eſcamoter quelque choſe. « Nous avons beſoin de vingt livres pour » notre Bibliotheque, ſe dirent-ils ; ſi nous » pouvions les ſoutirer à ce bouffi, nous ſe- » rions bien reçus par le Prieur du Couvent ». Cette idée leur plut ſi fort, qu'ils réſolurent de la mettre à exécution ; & en conſéquence Frere Louis, comme le plus beau parleur des deux, ſe chargea de l'entrepriſe.

Digitized by Google

Il se rapprocha donc du malade; & dabord, avec le langage onctueux de la dévotion, commença par lui parler de la mort; puis l'exhorta à songer au salut de son ame, & sur-tout à racheter ses péchés par l'aumône. « Je m'en suis déjà occupé, répondit le » mourant. Des choses dont je puis disposer » ici, il n'y en a aucune que je n'aie donnée » pour l'amour de Dieu; & tout, jusqu'au » lit où vous me voyez souffrir, a sa dest- » tination. Quoi! Sire, vous avez tout donné, » s'écria le Moine surpris? Mais savez-vous » que ce n'est pas assez de faire l'aumône, » & que, pour plaire à Dieu, il faut en- » core, selon l'expression de l'Écriture, exa- » miner comment on la fait. Je ne pouvais » gueres me tromper, répliqua le Curé: ce » village m'a nourri jusqu'à présent, je laisse » à ses pauvres ma provision de blé, qui » peut bien valoir dix livres. J'y ai des pa- » rens dans le besoin, je leur donne mes » vaches & mes troupeaux. Je n'ai point » oublié les orphelins ni les infirmes; enfin » les Béguines (*a*) ont un legs, & les Cor- » deliers cent sous. Ces dispositions sont

Digitized by Google

» fort édifiantes assurément, reprit le Jacobin (*b*); mais nos bons Peres, Sire, vous » les avez donc oubliés? un Couvent rempli » de tant de saints Religieux, qui jeûnent » sans cesse, qui ne portent point de linge, » & qui tous les jours prient le Seigneur » pour vous! Ah! mon frere, Dieu ne vous » fera point miséricorde ». Le Prêtre, un peu étonné de ce discours, répondit qu'il était au désespoir de s'être tant pressé; mais que malheureusement il n'était plus en son pouvoir de réparer sa faute, qu'il ne lui restait plus rien à donner, pas un denier, pas un grain de blé. Les deux Moines revinrent à la charge. Ils proposerent de réformer le testament, & de changer la disposition de quelques-uns des legs pour les leur appliquer. A les entendre, c'était la meilleure aumône que pût faire en son état le malade; &, en la lui suggérant, ils songeaient moins, disaient-ils, à la détresse de leur Monastere, quelque pressante qu'elle fût, qu'à l'intérêt tendre que leur inspirait le salut de son ame.

Cette avidité imprudente, & si peu chrétienne, indigna le Curé. Il résolut d'en punir

Digitized by Google

les deux caffards, &, avant de mourir, de divertir à leurs dépens les Bourgeois d'Anvers. « Beaux Freres, leur dit-il après avoir » feint de rêver un moment, il me reſte bien » encore, je l'avoue, un joyau précieux » dont je ne vous ai point parlé; mais pour » celui-ci, il m'eſt impoſſible de m'en dé- » faire avant ma mort, &, tout déſeſpéré, » qu'eſt mon état, m'en offrît-on dans le » moment cent marcs d'or, je ne pourrais » me réſoudre à le céder. Je veux au moins » vous le laiſſer après moi, & je remercie » Dieu de vous avoir envoyés ici, tandis » que je vis encore, pour me fournir l'oc- » caſion de faire une ſi bonne œuvre. Que » votre Prieur vienne demain, je lui en ferai » la donation ſolemnelle ».

Les Moines enchantés partirent auſſi-tôt. Tout en arrivant au Monaſtere, ils firent aſſembler le Chapitre, où ils annoncerent le coup de maître que leur zèle adroit venait d'opérer; & ils demanderent que, pour célébrer cette bonne fortune, il y eût, le ſoir, régal au réfectoire. La demande, reçue avec les plus grands applaudiſſemens, paſſa tout

Digitized by Google

d'une voix. Le Prieur envoya acheter flans & pâtés. Au lieu du vin ordinaire de la dépenſe, il fit ſervir tout ce qu'il y avait de meilleur dans la ville en vins vieux & nouveaux. On chanta, on but, on trinqua à l'Hydropique & au Frere Louis, qui, tout glorieux des ſuccès de ſon éloquence, faiſait des efforts pour affecter une contenance modeſte. Pendant ce tems, toutes les cloches de l'Égliſe ſonnaient en branle, comme ſi l'on y eût apporté le corps d'un ſaint. Les voiſins, étourdis, ſe demandaient les uns aux autres quelle fête on célébrait le lendemain au Couvent. Enfin, au milieu de cette ſainte orgie cependant, Frere Louis, en politique conſommé que les plaiſirs & la gloire ne détournaient pas de ſon deſſein, remit la converſation ſur le joyau, & propoſa d'examiner ce qu'il y avait de mieux à faire pour le voyage du lendemain. Pour lui, jaloux de l'honneur d'achever ſeul ſon projet, il fut d'avis que ſire Prieur ne ſe donnât pas la peine d'aller au village, & il offrit d'y retourner avec Frere Gilles, Frere Guillaume, Frere Nicole & Frere Robert. On le laiſſa maître

Digitized by Google

maître absolu de conduire cette affaire à son gré. Le vin & la joie avaient même tellement échauffé les têtes, que, quelque chose qu'il lui eût plu de proposer, on y aurait applaudi également.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, les quatre compagnons partirent, & ne firent qu'une course jusqu'au village, tant ils craignaient d'arriver trop tard & de trouver le Curé mort. Ils le saluerent dévotieusement au nom de Notre-Seigneur, & lui demanderent s'il ne se sentait pas un peu soulagé. « Hélas ! non, » beaux Freres, répondit-il ; mon heure » s'approche ; mais soyez les bien venus. Je » n'ai pas oublié la promesse que je fis hier » au Frere Louis. Que quelqu'un de vous » aille à la ville ; il serait bon d'amener ici » le Maire & les Échevins, afin qu'ils puf- » sent servir de témoins, & que personne » ne vous conteste le don que je vous des- » tine ». C'était là une nouvelle malice de sa part, pour les faire trotter encore. Les quatre Moines, tout fumant de sueur, tiraient presque la langue comme un levrier qui a

Digitized by Google

chaſſé tout le jour. Frere Gilles & Frere Robert néanmoins propoſerent de retourner à Anvers ; & malgré leur fatigue, ils recommencerent leur courſe. Enfin, au bout de quelques heures, ils amenerent les Magiſtrats. Le Curé, ſaluant ces Officiers, & les priant de s'aſſeoir, leur adreſſa ces paroles : « Seigneurs & amis, j'étais hier, ainſi que » vous me voyez, giſſant ſur ce lit de dou- » leur, quand Frere Louis, que voilà, eſt » venu avec un de ſes confreres loger chez » moi. En digne Frere Prêcheur il m'a exhorté » à la mort, & ſur-tout à faire quelque legs » à ſon Couvent, pour racheter mes péchés. » J'avais eu l'imprudence de diſpoſer de tout : » il m'a repréſenté, par zèle pour mon » ſalut, que, ſi je ne leur donnais quelque » choſe, Dieu ne me ferait aucune miſéri- » corde (*b*) ; & moi, bon chrétien, qui ne » veux pas être placé parmi les boucs, je » me ſuis rappellé heureuſement que j'avais » encore un joyau dont je pouvais les gra- » tifier. Je déclare donc en votre préſence, » doux Seigneurs, que je le leur abandonne

Digitized by Google

» dès ce moment en toute propriété, & que
» mon intention eſt qu'ils en jouiſſent auſſi-
» tôt après ma mort ».

Les Moines ne ſavaient trop que penſer de ce diſcours, moitié ſérieux, moitié ironique. Ils feignirent pourtant de n'avoir point ſenti la leçon, & Frere Louis, l'orateur de la bande, preſſa le moribond de déclarer enfin aux Magiſtrats quel était ce joyau. «Chers Seigneurs, répliqua le Curé, c'eſt
» ma veſſie, dont je leur conſeille de faire
» une aumôniere pour aller quêter des ſuc-
» ceſſions. Ma maladie a dû la rendre ample
» & large. Elle pourra contenir beaucoup, &
» je ſouhaite qu'ils la rempliſſent ». A ces mots, tout ce qu'il y avait d'aſſiſtans dans la chambre, Magiſtrats & autres, ſe mit à rire d'une telle force, que les Freres confus ſe ſauverent, en maudiſſant Frere Louis & ſon éloquence. Vous dire ce qui lui arriva au retour, c'eſt ce que j'ignore. Tout ce que je ſais, c'eſt que l'aventure fut bientôt répandue dans la ville, & que pendant longtems aucun Jacobin n'oſa s'y montrer. On me la conta lorſque j'y paſſai; & elle me

Digitized by Google

parut si plaisante, que je la mis aussi-tôt en Roman.

Ce testament burlesque & dérisoire est encore une de ces plaisanteries dont on fait communément honneur à Jean de Meung. Fauchet la lui a attribuée, d'après une Chronique d'Aquitaine; & nos Compilateurs anecdotiers, peuple ignorant & amoureux de la singularité, l'ont copiée, sans examen, d'après Fauchet. Jean, selon celui-ci, avait, par son testament, légué aux Jacobins de Paris des coffres qu'il disait renfermer toute sa fortune; mais c'était à condition qu'ils célébreraient un service pour le repos de son ame, & ne les ouvriraient qu'après le service célébré. Ils lui en firent un magnifique. Mais les coffres ne contenaient que des ardoises; & quand ils vinrent à les ouvrir, & qu'ils se virent duppés, ils entrerent dans une telle colere, qu'ils exhumerent le corps. Fauchet ajoute que le Parlement vengea le Poëte, & qu'il obligea les Moines de lui donner dans leur Cloître une sépulture honorable.

Il pourrait bien en être de cette historiette comme de celles de la plus pute & du cœur mangé. Je suis convaincu au moins que, si Fauchet eût connu les deux Fabliaux qu'on vient de lire, tout dépourvu qu'il était de goût & de critique, il eût été frappé de l'imitation.

Dans le Parangon des Nouvelles, *fol.* 56, *v°*, *Ulespiegle joue à un Curé un tour pareil à celui du Fabliau.*

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) Société de filles dévotes qui s'était établie dans la Flandre en 1226. Elles ne faiſaient point de vœux, portaient un habit particulier, & vivaient du travail de leurs mains. Saint Louis, ſelon Nangis, leur donna dans ſon Royaume pluſieurs établiſſemens.

(*b*) Le mot de Jacobin ſe trouve dans l'original. Les Religieux de S. Dominique portaient donc déjà en France ce ſurnom, que leur avait fait donner à Paris la rue *Saint-Jacques* qu'ils habitaient.

(*c*) Un autre Poëte contemporain de Baſir, dit du même Ordre :

Li Jacobin ſont ſi preud'homme
Qu'ils ont Paris, & ſi ont Rome ;
Pape
Et ſi ſont Roi, & Apoſtole ;
meurt, s'il ne les
Et qui ſe muert, ſe il nes nomme
ſon ame damnée.
Pour exécuteur, s'ame eſt fole.

Digitized by Google

** DE LA MAUVAISE FEMME.

Les trois Contes ſuivans ſont ſous ce ſeul & même titre, qui, comme on le verra, ne leur convient pas trop.

EXTRAIT DU PREMIER.

UN homme était allé vendanger ſa vigne. Il eſt bleſſé à l'œil par une branche, & obligé de revenir chez lui. La femme, pendant ſon abſence, avait donné un rendez-vous à quelqu'un. Entendant ſon mari frapper, elle fait cacher le galant dans ſon lit, mais l'époux demande à ſe coucher, & elle ſe trouve fort embarraſſée. Sous prétexte de viſiter la bleſſure, elle fait aſſeoir le Prud'homme, baiſe l'œil malade, lui bouche l'autre avec la main, comme pour s'aſſurer ſi le mal eſt ſans remede, & donne ainſi à l'ami le tems de s'évader.

La Reine de Navarre (t. 1, p. 65), attribue ce Conte à un vieux valet-de-chambre du Duc d'Alençon,

Digitized by Google

qui était borgne, & qui, averti que ſa femme avait une intrigue, revient la nuit la ſurprendre, après avoir feint de partir pour la campagne. La femme accoure d'un air joyeux, en diſant qu'elle vient de rêver qu'il voyait de ſon mauvais œil. Le reſte comme ci-deſſus.

Se trouve dans l'Arcadia di Brenta, *p.* 131.

Dans les Contes du ſieur d'Ouville, *t.* 2, *p.* 215.

Dans le Nouveau Recueil de bons mots, *tom.* 2, *pag.* 216.

*Dans l'*Élite des bons mots, *t.* 2, *p.* 290.

Dans les Contes Latins de la Monnoie, *ſous le titre* d'Uxor Coclitis.

Dans les Novelle di Sabadino, *Nov. IV.*

Dans celles de Maleſpini, *t.* 1, *Nov.* 44.

Dans celles de Bandello, *t.* 1, *p.* 170. *Nov.* 23.

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *Nov.* 16.

EXTRAIT DU SECOND FABLIAU.

UNE autre femme, dans le même cas que la premiere, eſt ſurpriſe de même par ſon mari qui revient d'un pélerinage. La mere, pour la tirer d'embarras, va chercher du velours qu'elle a acheté, & qu'elle veut, dit-elle, faire voir à ſon gendre, avant qu'il ſe couche. On étend la piece devant les yeux du mari, & l'amant s'échappe.

Digitized by Google

EXTRAIT DU TROISIEME FABLIAU.

LA mere ici met à l'amoureux une épée nue dans la main, & lui dit de ſe tapir derriere la porte, avec l'air d'un homme effrayé. Le mari, qui le voit en entrant, demande ce qu'il fait là. On répond que c'eſt un malheureux que deux aſſaſſins pourſuivaient, & auquel on a donné aſile. L'époux le raſſure. Il lui dit d'attendre juſqu'au ſoir pour ſortir, & le fait manger avec lui.

Ce Fabliau eſt tiré du Dolopatos, *ou* Roman des Sept Sages, *dont il a été parlé plus haut.*

Se trouve dans les Ruſes d'Amour.

Dans Bandello, *t.* 1, *p.* 71, *Nov. XI.*

Dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 27.

*Dans l'*Apologie pour Hérodote.

Dans les Ottomari Luſcinii Joci ac ſales.

Dans les Contes du ſieur d'Ouville, *t.* 2, *p.* 204.

Dans Bocace, *VII Journ. Nov. VI, une femme galante, enfermée avec quelqu'un qu'elle a fait venir, entend frapper à la porte. Elle cache le ſire derriere le lit, & va ouvrir. C'était un ſecond amoureux qu'elle accueille comme le premier. Mais l'époux arrive à ſon tour. Alors elle dit à celui qui vient d'entrer de mettre*

Digitized by Google

l'épée à la main & de sortir, en jurant qu'il saura se venger. Le mari ne sait ce que cela signifie. La Dame répond, comme ci-dessus, qu'elle a donné asile à un hommepour suivi, qu'un instant après, l'aggresseur est entré pour le chercher; mais qu'heureusement il ne l'a point trouvé; & alors elle fait sortir de la ruelle le premier amant.

Se trouve dans le Recueil de Sansovino.

Dans les Facétieuses Journées, *p.* 251, *un jeune homme, ne pouvant pénétrer auprès de sa maîtresse qui est gardée sévérement par un mari jaloux, se réfugie chez elle comme s'il était poursuivi. L'époux lui donne asile, & sort quelque tems après, pour voir si les assassins prétendus se sont retirés. Alors deux drôles apostés, courent sur lui, l'épée à la main. Il est obligé de se sauver, & d'aller se cacher chez un ami; mais pendant ce tems le jeune homme exécute librement le projet pour lequel il était venu.*

Se trouve ainsi dans Paraboſco, *p.* 89. *Nov. XVI. Et dans les* Amans Heureux, *p.* 135.

Dans le Printemps d'Amour, *le commencement de l'aventure est le même que chez Bocace; mais la femme fait cacher successivement les deux galans dans le grenier. Ils s'y battent, & quand le mari demande d'où vient le bruit qu'il entend, elle lui répond que ce sont deux mendians qu'elle a logés par charité au galetas.*

Digitized by Google

DES TROIS FEMMES QUI TROUVERENT UN ANNEAU.

EXTRAIT.

TROIS femmes mariées, ſe promenant enſemble, trouvent un anneau, & conviennent qu'il appartiendra à celle des trois qui jouera le meilleur tour à ſon mari.

La premiere ennivre le ſien. Dans cet état, elle lui fait une couronne, l'habille en moine, & le porte, aidée d'un ſien amant, à l'entrée d'un Monaſtere. Quand il ſe réveille, & qu'il ſe voit ainſi accoutré, il s'imagine que Dieu, par un effet miraculeux de ſa bonté, l'appelle à la vie monaſtique. Il va ſe préſenter à l'Abbé, & demande d'être reçu parmi les Freres. La femme, avertie, accourt, avec l'air du déſeſpoir; mais on l'exhorte à la réſignation, & à féliciter ſon mari au contraire de la feinte réſolution qu'il a priſe.

Se trouve dans le Grand Caton *en vers.*

Digitized by Google

La ſeconde avait pour dîner, un vendredi, des anguilles ſalées & fumées. Son mari lui dit de les mettre ſur le gril. Il n'y avait point de feu à la maiſon; ſous prétexte d'en aller chercher ailleurs, elle ſort, & va trouver ſon amant, chez lequel elle reſte toute la ſemaine entiere. Le vendredi ſuivant, à l'heure du dîner, elle entre chez un voiſin, qu'elle prie de lui permettre de griller ſes anguilles. Mon mari me fait enrager, dit-elle; je ne ſais plus que devenir, & je crois qu'il perd la tête. Les anguilles grillées, elle les apporte toutes chaudes au logis. L'époux demande où elle a été depuis huit jours, & il veut la battre. Elle crie *haro* (à l'aide). Les voiſins accourent, & entr'autres celui chez lequel avaient été grillées les anguilles. Elle ſe plaint à eux de la folie du Sire, qui prétend, dit-elle, que ſa femme a été huit jours abſente. Le voiſin jure qu'elle n'a reſté chez lui que le tems néceſſaire pour griller ſon poiſſon. L'autre ſe met en fureur; on le ſaiſit, on le lie comme un fou, & on l'enferme.

La troiſieme propoſe à ſon ami de l'épouſer.

Digitized by Google

Il croit qu'elle veut rire, la choſe étant impoſſible, puiſqu'elle eſt mariée; mais elle aſſure que ſa propoſition eſt très-ſérieuſe, & répond même de l'agrément de ſon mari. Le moyen qu'elle emploie pour cela conſiſte à ſe déguiſer, & à ſe rendre ainſi chez un nommé Euſtache, qu'elle a gagné par argent. L'amant a prévenu le mari qu'il va épouſer la niece de cet Euſtache, & il le prie de conduire ſa future à l'Egliſe. L'autre y conſent, & fait ainſi, ſans le ſavoir, préſent de ſon épouſe. Le Poëte demande qui des trois femmes a mérité l'anneau.

Ce Fabliau forme dans les Contes du ſieur d'Ouville, *t.* 4, *p.* 255, *une hiſtoire fort longue.*

Dans les Facetiæ Bebelianæ, *p.* 86, *trois femmes gagent de même à qui jouera le meilleur tour à ſon mari. L'un ſe laiſſe perſuader par la ſienne qu'il eſt moine, & il vient chanter la meſſe. L'autre ſe croyant mort, ſe laiſſe porter à cette meſſe dans une bierre, & le troiſieme y chante tout nu.*

Se trouve ainſi dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 200.

Dans les Délices de Verboquet, *p.* 166.

Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Doménichi, *p.* 372.

Digitized by Google

Dans les Contes pour Rire, *p.* 197 *trois femmes trouvent un diamant, & l'arbitre qu'elles choisissent, le promet, comme dans le Fabliau, à celle qui imaginera, pour tromper son mari, la ruse la plus adroite. Mais leurs tours sont différens de ceux-ci.*

Digitized by Google

* LA VIEILLE.

EXTRAIT.

UN jeune Bachelier, courtois, aimable, & ſi beau parleur *qu'il n'eût pas craint deux Avocats*, trouve en route, près d'un gué, une Vieille décrépite qui raccommodait ſes guenilles au ſoleil. Epriſe de la figure du Damoiſeau, celle-ci lui demande un baiſer. Il la repouſſe avec mépris, & elle le pourſuit juſqu'au bord de l'eau, en s'accrochant à ſa ſelle, & le tirant par ſes habits. Dans ce moment arrive un grand Seigneur avec ſa ſuite. La Vieille implore ſon appui contre un fils ingrat, qui l'abandonne, dit-elle, & qui veut la laiſſer en-deçà de la riviere. En vain le Bachelier proteſte qu'il ne connaît point cette femme, & qu'il ne l'a jamais vue; le Seigneur, pour être parfaitement convaincu que ce n'eſt point ſa mere, exige de lui qu'il en donne, à l'inſtant même, une preuve bien étrange aſſurément. Celui-ci préfere de ſe dire

Digitized by Google

le fils de la Vieille. Alors on lui ordonne de la prendre sur son cheval, & de la porter de l'autre côté du gué. Il est forcé d'obéir. La Vieille, pendant le passage, le baise mille & mille fois; & les efforts qu'il fait pour s'en défendre, font rire aux larmes le Comte & ses gens.

---

*Dans l'*Arioste, *chant XX, une Vieille, arrêtée par une riviere, voit passer la guerriere Marphise, qu'elle prie de la transporter sur l'autre rive. Non-seulement Marphise y consent, mais le chemin étant mauvais, elle pousse la courtoisie jusqu'à la porter en croupe quelque-tems. Zerbin, qu'elle rencontre, & qui à ses armes prend l'amazone pour un guerrier, la raille sur la maîtresse qu'elle s'est choisie. Marphise irritée lui propose de se battre, à condition que, s'il est vaincu, il sera obligé de se charger de la Vieille, & de la conduire par-tout avec lui. Ils combattent, & Zerbin se voit forcé de subir la loi à laquelle il a consenti.*

L'Opera-Comique de la Fée Urgele *offre aussi plusieurs scènes qui ont beaucoup de ressemblance avec ce Fabliau.*

Digitized by Google

* ALOUL.

EXTRAIT.

ALOUL était un Villain, riche & fort avare, à qui ſon bien avait fait épouſer la fille d'un Vavaſſeur, jeune & jolie, dont il était extrêmement jaloux. La Belle, tourmentée par lui pendant deux années entieres, en était venue au point de le haïr à mort, & avait juré dans ſon ame de s'en venger, dès qu'elle le pourrait. Cependant l'occaſion favorable ne s'en préſenta point avant la fin d'Avril. « Tout s'anime alors, dit le Poëte, » tout ſe renouvelle. L'air plus doux ſemble » épanouir les cœurs. Au point du jour, ſous » la feuillée nouvelle, le roſſignol vient par » ſes chants amoureux nous exciter au plaiſir; & ils ſont ſi touchans, qu'on ne peut » les entendre ſans mourir d'amour ».

La Dame n'ayant pu repoſer de toute la nuit, ſe leva le matin, tandis que ſon jaloux dormait encore, pour aller dans le jardin écouter

Digitized by Google

écouter le héraut du printems. Le Curé par hazard était en ce moment dans le ſien, qui n'était ſéparé de l'autre que par une haie. Il ſalue la Dame, lie converſation avec elle, & finit par la venger d'Aloul. Elle le quitte en lui donnant rendez-vous pour le ſoir. Aloul, quand ſa femme rentre, lui demande d'où elle vient; & peu ſatisfait de ſa réponſe, il veut aller au verger vérifier des ſoupçons que la jalouſie lui inſpire. D'abord il n'apperçoit ſur l'herbe que la trace de deux pieds, plus loin il en trouve quatre: & enfin, il voit une place où il n'y a plus de roſée. Alors il reſte conſterné; mais cependant il ne veut point faire de bruit, juſqu'à ce qu'il ait des preuves plus claires.

Ici le Fabliau, qui offrait quelques ſituations intéreſſantes, & des caracteres aſſez bien deſſinés, devient auſſi groſſiérement ordurier que platement invraiſemblable. Le Prêtre, n'ayant point trouvé au verger ſa maîtreſſe, parce qu'Aloul l'a fait coucher avant lui, a l'impudence de monter chez elle & de ſe mettre dans le cas de réveiller le Villain. Celui-ci le ſaiſit, & appelle ſon monde.

Digitized by Google

L'autre s'échappe, il va se cacher dans une étable, où il est trouvé par une vieille servante. Il s'y prend, pour engager la vieille au silence, d'une façon assez adroite. En effet, elle n'ose le déceler; elle lui procure même, par reconnaissance, les moyens de sortir; mais il a l'audace de remonter. La servante cette fois-ci, le cache dans un saloir. On le cherche long-tems: enfin, il est saisi; & les valets allaient, en se divertissant, lui jouer un fort mauvais tour, sans l'adresse des deux femmes, qui trouvent le moyen de le tirer de leurs mains & de le faire évader.

Digitized by Google

*LES DEUX CHANGEURS.

EXTRAIT.

DEUX Changeurs, nommés l'un Martin, l'autre Béranger, s'étaient associés pour leur commerce, sans cependant occuper la même maison. Après quelques années de société, Martin se marie; & l'autre trouvant la nouvelle mariée à son goût, il travaille si bien auprès d'elle, qu'il parvient à lui plaire & à s'en faire aimer. D'abord leurs amours sont heureuses, parce qu'ils y mettent beaucoup de circonspection; mais un certain matin que l'époux était allé à son Change, Béranger, qui se dorlottait au lit, s'avise d'envoyer chercher la Dame, & lui propose de se placer à ses côtés. Vainement elle lui représente les suites dangereuses d'une pareille imprudence, si son mari venait à rentrer & qu'il la trouvât sortie; l'amant insiste sur sa demande extravagante, & il y met tant d'humeur, qu'au risque de ce qui put en résulter, la

Digitized by Google

Belle a la complaiſance de ſe prêter à ſon caprice.

A peine eſt-elle couchée, qu'il va prendre tous ſes vêtemens, qu'il enferme ſous clé. Il s'habille enſuite, & envoie prier Martin de venir déjeûner avec lui. Martin accourt; & trouvant à ſon ami un air de jubilation dont il ne put s'empêcher de lui faire compliment, le favori répond que ce n'eſt pas ſans cauſe, puiſqu'en ce moment il poſſede entre deux draps la plus belle femme qui ſoit dans toute la ville. L'autre demande s'il ne pourrait pas voir cette Beauté charmante. On la livre toute entiere à ſes regards; ſeulement on a ſoin de lui cacher le viſage, afin qu'elle ne ſoit pas reconnue. Martin eſt dans l'admiration, & félicite ſon ami ſur le bonheur qu'il a, ſans ſe douter aucunement qu'on vient de lui montrer ſa femme (*a*). Cependant Béranger le fait paſſer dans une autre chambre pour déjeûner, & pendant ce tems il rend les vêtemens à la Dame, qui s'habille à la hâte, & retourne chez elle.

Quoique dans la ferme réſolution de ſe venger, elle tourne ſon aventure en plai-

Digitized by Google

fanterie ; & pendant quelques jours témoigne au Galant le même accueil. Mais un certain ſoir elle l'envoie chercher à ſon tour, & lui propoſe de ſe baigner enſemble, prétendant que le mari eſt en campagne. Il aſſure, lui, l'avoir vu en ville. On traite ſes raiſons de vaines défaites ; &, pour n'avoir pas l'air de la mauvaiſe volonté, il ſe voit contraint de céder. Il n'eſt pas plutôt dans le bain, que la Bourgeoiſe enleve ſes habits, ſous prétexte de ne laiſſer aucun indice, ſi quelqu'un venait à entrer ; après quoi elle ſe déshabille, & entre auſſi dans l'eau.

Mais à l'inſtant on entend frapper : c'était Martin, qu'avait envoyé chercher la fripponne. Béranger ſe croit perdu, il prie ſa mie de le cacher quelque part. « Quoi ! » poltron, lui dit-elle, grand & fort comme » tu es, un homme te fait peur ! Voilà donc » quelle reſſource il y a avec toi dans un » danger ? Eh bien ! ſi tu n'as pas le cœur » de me défendre, tu n'as qu'à te cacher » derriere moi ». C'eſt le parti que prend le ſire. Il ſe tapit dans un coin de la baignoire ;

Digitized by Google

&, pour n'être point vu, étend un drap sur sa tête.

Le mari entré, la femme lui fait signe de s'approcher, & lui dit tout bas à l'oreille : « Sire, je me baigne ici avec une de mes » voisines, qui se cache, parce qu'elle a la » peau un peu noire. Amusons-nous-en un » moment, je vous prie. Dites que vous » voulez vous baigner aussi, & faites-lui » peur ». Martin ne demandait qu'à rire. Il déclare tout haut qu'il va profiter du bain, & appelle la Chambrière, pour se déshabiller. Béranger, mourant de frayeur, pousse du pied la Bourgeoise; & de son coin la prie, à genoux, & les mains jointes, d'imaginer quelque ruse pour renvoyer son époux. Mais celle-ci lui tourne le dos, sans daigner lui répondre, d'autant plus satisfaite qu'elle le voit dans de plus grandes transes. Quand Martin est déshabillé, il vient mettre un pied dans la baignoire. Il dit & fait mille polissonneries, & agace de mille manières la prétendue voisine, qui, courbée en deux & la face presque sur l'eau pour n'être pas re-

Digitized by Google

connue, tenait le drap à deux mains tant qu'elle pouvait. Enfin, la Dame Martin, après s'être bien amusée à ses dépens, fait signe à son mari de ne pas pousser la plaisanterie plus loin, & de se retirer. « Vous m'aviez » joué un tour, dit-elle alors à l'amant » baffoué : j'ai voulu vous le rendre. Mais je » viens de voir que vous êtes un lâche & » un poltron ; adieu, ne comptez plus sur » mon amitié, en voilà pour la vie ». A ces mots elle lui rend ses habits, & le renvoie, doublement humilié d'avoir perdu sa maîtresse, & de lui avoir servi de jouet.

L'Auteur conclud qu'il ne faut jamais se moquer des femmes. On en est toujours la duppe, dit-il ; faites-leur une niche, elles vous en rendront cent.

La premiere partie du Fabliau, c'est-à-dire, le tour joué par l'Amant, se trouve dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *p.* 1.

Les autres Novellistes ont changé l'ordre des deux aventures. Pour rendre la premiere plus plaisante & l'amant moins coupable, ils supposent qu'on a commence par lui jouer le tour de la baignoire, & qu'il s'en venge par celui du lit.

Digitized by Google

Se trouve ainſi dans Pecorone, *Giorn.* II, *Nov.* II.
Dans Straparole, *Nuit* II, *Nov.* II.
*Dans l'*Arcadia di Brenta, *p.* 26.
Dans Bandello, *t.* I, *p.* 28, *v°.*
Dans les Amans Heureux, *p.* 19.

L'Opéra-Comique des Souliers Moëre-Dorés *n'eſt que ce Conte, ajuſté au Théâtre, & rendu plus décent.*

Dans les Cent Nouvelles contenant cent hiſtoires, *Nov.* Ire, *on fait voir au mari ſa femme dans le bain. Il croit la reconnaître; mais comme il la retrouve chez lui quand il y rentre, il ſe perſuade qu'il s'eſt trompé, & lui conte à elle-même le ſoupçon qu'il a eu.*

NOTE.

(*a*) Ce trait d'impudence libertine a eu réellement lieu dans le ſiecle ſuivant. Louis d'Orléans, frere de Charles VI, étant couché avec l'une de ſes maîtreſſes, Mariette d'Enghien, celle dont il eut le fameux bâtard Comte de Dunois, il reçut, le matin, dans ſa chambre Aubert de Cani, qui était l'époux; & lui fit, comme dans le Fabliau, admirer ſa femme ſans qu'il la reconnût.

Digitized by Google

* BOIVIN DE PROVINS.

Par Courtois d'Arras.

FAUCHET fait mention de ce Fabliau.

QUI veut ouïr l'aventure de Boivin? qu'il approche & m'écoute. Il pourra ſe vanter de la ſavoir au vrai, à moins qu'il ne bouche ſes oreilles pour ne pas m'entendre.

C'était un maître Ribaud & un coquin bien adroit que ce Boivin. Provins n'en avait pas deux comme lui. Un jour il lui prit envie, pendant le tems de la foire, de jouer un tour de ſon métier. Depuis un mois il avait, exprès, laiſſé croître ſa barbe. Il prit une cotte, un ſurcot & une chappe de bure griſe, une coëffe * de borras, de gros ſouliers bien épais, avec une grande bourſe de cuir, dans laquelle il mit douze deniers qui compoſaient tout ſon avoir; & pour mieux reſſembler à un Villain, il s'arma d'un aiguillon. Ainſi équippé, le drôle alla dans une rue détournée, vis-à-vis la maiſon d'une cer-

* Sorte de bonnet.

Digitized by Google

taine Mabile, Couturiere fort renommée, & qui avait chez elle plusieurs ouvrieres. Le long du mur était une souche : Boivin s'y assit, mit son aiguillon par terre ; &, le dos un peu tourné aux fenêtres de Mabile, sans paraître s'occuper d'elle, il commença, d'un air fort affairé, à se parler ainsi.

« Çà, puisque nous voici hors de la foire, » & dans un endroit tranquille, faisons un » peu notre compte. D'abord j'ai reçu pour » un de mes bœufs trente-neuf sous ; j'en » ai reçu dix-neuf pour un autre ; sur quoi » il faut défalquer douze deniers que j'ai » donnés à Giraut, qui me les a fait ven- » dre. Dix-neuf & trente-neuf, ça fait.... ça » fait... ; morbleu, si j'avais ici des feves ou » des pois, pour compter, je le saurais bien » vîte. Dix-neuf & trente-neuf..... Oh ! je » me rappelle que Sirou m'a dit que c'était » cinquante. *Item*, pour deux setiers de blé, » pour ma jument, mes cochons & la laine » de mes agneaux, cinquante autres sous. » Cinquante, & puis cinquante, & puis dix- » neuf, & puis trente-neuf, ça fait bien tout » justement cent. Cent sous, c'est comme

Digitized by Google

» qui dirait cinq livres.... n'eſt-ce pas? Une » deux, trois..... Et tout en parlant ainſi, Boivin faiſait ſonner ſes douze deniers; il les prenait à plein poing, les tirait de ſa bourſe, les y remettait; on eût dit qu'il avait à compter un tréſor.

Les filles, au bruit, étaient accourues à la fenêtre, & elles avaient appellé Mabile. « Chut, leur dit celle-ci, ne l'interrompez » pas. Il faut nous amuſer du Villain & nous » régaler aujourd'hui à ſes dépens. Laiſſez-» moi faire ». Mabile était une des femmes les plus fines & les plus adroites dont vous ayez jamais ouï parler; mais elle ne ſavait pas avoir affaire à un matois, bien autrement ruſé qu'elle encore. Le pendart, feignant toujours de n'être occupé que de ſon compte, qu'il embrouillait exprès à chaque moment, répétait ſur ſes doigts d'un air imbécille, dix-neuf, & puis trente-neuf, & puis cent, & puis cinquante. Enfin, au bout de quelque tems, comme s'il n'eût pu ſe dépêtrer d'un détail auſſi embarraſſant, il s'écria avec un ſoupir: « Ah! ſi j'avais ici ma douce niece » Mabile, la fille de Tiece ma ſœur! elle avait

Digitized by Google

» de l'esprit celle-là. Quelle consolation ce » serait pour moi à présent, que j'ai perdu » ma femme & mes enfans ! elle m'aiderait » dans mon ménage; je lui aurais donné un » bon mari, &, après moi, tout mon bien. » Mais elle s'est enfuie la mauvaise, & m'a » planté là ». En parlant ainsi, Boivin sanglottait douloureusement, & il s'écriait de nouveau : ah ! Mabile, ma douce niece Mabile.

Mabile, qui n'avait pas perdu un mot de tout ce soliloque, crut qu'il était tems de profiter de la confidence. Elle descendit dans la rue. « Prud'homme, dit-elle, excusez-moi » si je vous interromps; mais vous ressem- » blez si fort à un oncle que j'ai, qu'il ne » m'a pas été possible d'y tenir. Dites-moi » un peu quel est votre nom & votre vil- » lage, s'il vous plaît ». Boivin répondit qu'il s'appellait Foucher de la Brousse; puis regardant la Couturiere avec un air d'étonnement, il ajouta : « Mais vous-même, Da- » moiselle, je suis bien trompé, si vous » n'êtes pas Mabile ma niece ». A ces mots Mabile feint de se pâmer, & tombe, assise

Digitized by Google

ſur la ſouche. Un moment après, elle ſe releve, & s'écrie; Dieu m'a donc accordé enfin tout ce que je demandais. Alors elle ſe jette au cou de Boivin, le ſerre dans ſes bras, lui baiſe les yeux & la bouche, & ſemble ne pouvoir jamais ſe laſſer de l'embraſſer. « Douce amie, reprend le Ribaud, » c'eſt donc véritablement toi? — Oui, Sire, » c'eſt la fille de votre ſœur Tiece. — Ah! » belle niece, tu es cauſe que j'ai eu pen- » dant long-tems bien du chagrin; mais je » te pardonne, puiſque te voilà retrou- » vée ». Et mes deux hypocrites de s'embraſſer de nouveau, en larmoyant chacun de leur côté.

Les filles admiraient, de la fenêtre, l'adreſſe avec laquelle Mabile jouait ſon perſonnage. Elles voulurent la ſeconder, & deſcendirent dans la rue, pour lui demander ſi l'honnête homme, à qui elle témoignait tant d'amitié, était de ſa connaiſſance. « De ma connaiſſance, » Damoiſelles! eh! c'eſt mon oncle Foucher, » le propre frere de ma mere Tiece. — Quoi, » Dame! votre oncle Foucher dont vous » nous avez tant parlé? — Oui vraiment,

Digitized by Google

» lui-même. — Certes, vous devez être bien » glorieuſe ; car ſi une niece comme vous » lui fait honneur, entre nous il eſt bien » taillé pour vous en faire auſſi ». Alors les donzelles vinrent l'une après l'autre, avec une révérence, embraſſer Boivin. « Mais ne » reſtez donc pas plus long-tems dans la » rue, bel oncle, lui dirent-elles ; entrez, » c'eſt ici pour vous *l'Hôtel Saint-Julien*, » & nous vous y recevrons comme vous le » méritez ». En même tems elles le prirent par-deſſous les bras, pour le conduire à la maiſon. Au milieu de tout ceci, il affectait un air niais, qui vous eût fait pâmer de rire. Les fillettes avaient beaucoup de peine à s'en empêcher, elles lui tiraient la langue par derriere, en ſe moquant de lui ; mais, encore une fois, le plus ſot dans cette aventure n'était pas celui qui le paraiſſait.

Auſſi-tôt qu'il fut entré, Mabile appella Yſane, l'une des ouvrieres, pour lui commander un bon dîner : « Avez-vous de l'ar- » gent à me donner, répliqua celle-ci ? Je » ne poſſede pas une maille. Va toujours, » reprit Mabile, & mets en gage, s'il le

Digitized by Google

» faut, nos ſurcots & nos couvertures. C'eſt » aux dépens de ce Villain que nous nous » régalons; avant le ſoir il aura tout payé ». Yſane courut donc chez l'uſurier chercher de l'argent, & revint avec deux oies & deux chapons gras. Toute la maiſon auſſi-tôt ſe met en œuvre pour les apprêter. L'une les plume, l'autre fait du feu; celle-ci tourne la broche, celle-là met la table, tandis qu'une autre va querir du vin. Mabile, pendant ce tems, tâchait d'amuſer ſon hôte. « Bel oncle, » comment ſe porte ma tante? Etmes petits » couſins, ils doivent être bien grandis, » depuis que je ne les ai vus? — Ah! belle » niece, j'ai manqué de mourir de chagrin; » Dieu les a tous pris; je ſuis ſeul à pré- » ſent, & ce n'eſt plus que de toi que » je peux attendre ma conſolation. — Que » m'avez-vous dit là, bel oncle? Hélas! je » m'en doutais qu'il devait m'arriver malheur; » j'ai rêvé de morts cette nuit ». Et alors elle ſe mit à pleurer. « Bon, bon, les morts » ſont morts, lui dit Yſane; il faut les laiſſer, » & rire avec les vivans. Allons, Dame, » lavez, & mettez-vous à table, le dîner

Digitized by Google

» eſt prêt. Quand vous aurez bû, vous » aurez de quoi faire des larmes ».

Un changement léger de deux ou trois mots m'a permis de traduire, juſqu'à cette derniere phraſe, le Fabliau de Boivin, qu'autrement je n'euſſe jamais oſé préſenter à mes lecteurs, tant les mœurs en ſont malhonnêtes. Ce n'eſt point d'une couturiere qu'il s'agit dans l'original; c'eſt d'une femme, dévouée à un métier bien différent, & logée, ſelon la coutume du tems, avec ſa troupe, dans une rue détournée, que l'Auteur nomme la rue des P..... La néceſſité où je me trouverais d'altérer le texte du Conte, ſi j'entreprenais de le continuer, me force de l'interrompre ici. J'en extrairai cependant la ſuite, ne fût-ce que pour montrer quelles furent les mœurs d'un ſiecle dans lequel la partie la plus diſtinguée de la nation était amuſée par des groſſiéretés auſſi révoltantes.

Boivin feint de s'extaſier lorſqu'il voit le repas qu'on lui a ſervi. Il déclare que ce n'eſt point ſon intention de cauſer à ſa niece une pareille dépenſe; &, comme s'il voulait s'en charger, il feint de porter la main à ſa bourſe pour en tirer douze deniers. La niece l'arrête, en proteſtant que c'eſt lui faire inſulte. Elle avait pour projet de l'ennivrer, & de lui eſcamoter alors la bourſe entiere.

Dans

Digitized by Google

Dans ce deſſein, elle le fait boire copieuſement; mais le Ribaud poſſédait une tête à l'épreuve. Il avale gaiement toutes les raſades que lui verſent les filles, ſans ſeulement en paraître moins altéré. Quand Mabile voit qu'elle ne peut réuſſir par cette voie à le voler, elle en emploie une autre. En faveur de la parenté, elle veut le régaler de *l'Hôtel Saint-Julien*, qu'on lui a promis. Je n'ai pas beſoin d'expliquer le ſens de cette expreſſion qu'on a déjà vue employée ailleurs. Yſane eſt chargée de la commiſſion, qui chez l'Auteur eſt décrite avec toutes ſes circonſtances; mais il eſt recommandé tout bas à la députée, de profiter du premier moment où le Villain s'oubliera, pour lui couper les cordons de ſa bourſe. Celui-ci, plus fin qu'elle, les coupe lui-même, ſans qu'il y paraiſſe, par-deſſous ſa chappe, & cache la bourſe dans ſon ſein. Quand il rentre, Mabile, qui voit les deux cordons pendans, & qui la croit eſcamotée, va pour la redemander à Yſane. Celle-ci proteſte qu'elle n'a rien vu. Elles ſe diſent des injures & ſe battent. Boivin, de ſon côté, ſe plaint qu'on l'a volé. Tout ce qu'il y a

Digitized by Google

dans la maiſon, prend parti pour ou contre Mabile; le combat devient général. On crie, on jure, on s'arrache les cheveux. Les tiſons & les meubles volent à la tête. C'eſt un vacarme ſi effroyable, que les voiſins & les paſſans accourent au bruit, & ſont obligés de frapper ſur les combattans, pour les ſéparer. Quant à Boivin, après avoir joui de ce ſpectacle, il va conter ſon aventure au Prévôt, qui, le ſoir, en divertit à table ſes amis, & lui donne dix ſous.

NOTE.

(*a*) Pluſieurs Auteurs ont remarqué que, par un déréglement de mœurs bien ſingulier, les proſtituées publiques s'étaient multipliées en France, ſous S. Louis, à un point étonnant. Il les vexa & les pourſuivit pendant tout ſon regne, avec une rigueur qu'on taxa même de dureté; & cependant jamais elles ne furent plus communes. La plupart des gouvernemens municipaux ſe virent obligés de les autoriſer authentiquement, & lui-même enfin de faire des loix pour elles. S'il eſt triſte, encore une fois, de pouvoir oppoſer des exemples d'une pareille crapule à ceux qui exaltent ſans ceſſe les ſiecles paſſés, il faut avouer au moins que les réglemens que firent nos peres pour ces malheu-

Digitized by Google

reuſes & mépriſables créatures, annoncent une ſageſſe dont on pourrait deſirer aujourd'hui les bons effets. Ils les ſoumettaient à des Officiers, des Inſpecteurs ou des femmes qui en répondaient ; ils les obligeaient, comme on voit par le Fabliau, d'habiter certaines rues, & ordinairement les plus ſales & les plus vilaines ; à être renfermées chez elles tous les ſoirs, à une heure preſcrite, à porter certains habits ou certaines marques infamantes, &c. En un mot, ce n'était pas une profeſſion inſolente, qu'on laiſsât inſulter aux bonnes mœurs par ſon impudence & ſon faſte ; c'était une claſſe particuliere, dévouée à la brutalité d'un certain nombre d'hommes, mais tenue dans l'aviliſſement où elle doit toujours reſter, & abſolument iſolée de toutes les autres par la honte & par l'opprobre.

Les proſtituées de Provins étaient renommées au XIIIe ſiecle. Une piece de ce tems, intitulée *Proverbes*, & qui ne contient que le nom des choſes les plus célebres de chaque pays, met dans ce nombre les *Ribauds de Soiſſons*, & les *P..... de Provins*.

Digitized by Google

Par Jean de Boves.

LE VILLAIN DE BAILLEUL.

Alias.

LA FEMME QUI FIT CROIRE A SON MARI QU'IL ÉTAIT MORT.

EXTRAIT.

*Village de Picardie.

UN Villain du village de Bailleul * revient au logis dans un moment où sa femme, enfermée avec le Curé, ne l'attendait pas. Elle court au devant de lui comme pour l'embrasser; mais tout à coup, affectant un air d'étonnement & d'effroi, elle lui demande s'il est malade. Il a beau répondre qu'il ne se sent d'autre maladie qu'une grande faim; elle prétend qu'il a les yeux éteints, une couleur cadavéreuse, & que sûrement il est dans un état dangereux. Il se tâte, il s'examine; mais elle donne tant de signes de douleur, qu'il ne peut s'empêcher de le croire. L'épouse alors le couche dans un coin de l'étable sur un peu de paille; elle le voit s'éteindre peu-

Digitized by Google

à-peu ; enfin, il meurt, & elle le couvre d'un drap, en jettant les hauts cris. Les voiſines, que ces cris attirent, viennent dire ſur ſon corps quelques prieres. Le Curé lui-même entre pour chanter ſes *oremus* ; après quoi il emmene la veuve dans la chambre. Pendant tout ce tems, le Villain, convaincu qu'il était mort, reſtait toujours ſous le drap, ſans remuer non plus qu'un cadavre. Mais entendant un certain bruit dans la chambre, & ſoulevant ſon linceul pour regarder ; coquin de Prêtre, s'écrie-t-il, tu dois bien remercier Dieu de ce que je ſuis mort ; car ſans cela, mordié, tu périrais ici ſous le bâton.

Se trouve dans les Novelle di Grazzini, *autrement* Laſca, *p.* 152.

Des Perriers, *dans le tome* 2 *de ſes Contes, ſuppoſe que des jeunes gens, pour ſe divertir, font accroire à un certain imbécille, nommé Bertaud, qu'il eſt malade. L'un d'eux fait le Prêtre & le confeſſe. On lui dit enſuite qu'il eſt mort, & ils le menent par la ville, couché dans une charrette, en chantant le* Libera. *En même tems ils lui enfoncent des épingles dans les feſſes ; mais un d'eux lui ayant fait trop de mal,*

Digitized by Google

Bertaud leve la tête, & dit, comme dans le Fabliau, tu es bien heureux de ce que je ſuis mort.

Se trouve ainſi dans les Facetiæ Poggii.

Et dans les illuſtres Proverbes, *p.* 10.

Bocace, *& d'après lui* La Fontaine, *dans le Conte du* Purgatoire de Féronde, *ſuppoſent de même une payſane qui, de concert avec l'Abbé du lieu, fait ſon mari mort; mais le reſte eſt tout différent.*

Digitized by Google

LAI DU PALEFROI VAIR (*a*).

Par Hugues le Roi.

JE ſuis réellement affligé toutes les fois que je vois les Dames n'être pas honorées autant qu'elles le méritent. Heureux celui qui en rencontrera une, douce, honnête & capable d'aimer conſtamment ! Il pourra bien ſe promettre des jours purs & ſans nuages. C'eſt pour célébrer un pareil bonheur que j'ai entrepris ce Lai. Mais toutes les femmes ne reſſemblent point à celles dont vous allez entendre l'hiſtoire. Pour une que vous trouverez loyale & ſincere, combien en eſt-il qui ſont fauſſes, inconſtantes & perfides. Je ne laiſſerai pas néanmoins de vous achever mon Conte, puiſque je l'ai annoncé : vous verrez par-là ce que ſait faire Hugues le Roi, & pourrez ainſi apprécier ſes talens.

Je vous dirai donc qu'en Champagne jadis fut un brave Chevalier, nommé Meſſire Guillaume, riche en bonnes qualités, mais pauvre d'avoir. Obligé de ſubſiſter par ſa

Digitized by Google

valeur, il ne poſſédait, pour tout bien, qu'une petite terre valant au plus deux cens livres, & c'était grand dommage; car il avait tout, courage, honneur, probité. Paraiſſait-il dans un tournois? il ne s'amuſait pas à faire aux Dames de beaux ſaluts ou des ſignes de galanterie; il s'élançait, tête baiſſée, à l'endroit où la foule était la plus forte, & ne ſe retirait que quand il avait terraſſé ou vaincu ſes adverſaires. Auſſi était-il par-tout connu & conſidéré. Je m'arrête avec plaiſir ſur ſon éloge, Meſſieurs, parce que la juſtice qu'on rend aux braves gens eſt le moyen le plus sûr de leur donner des imitateurs.

Dans le voiſinage de Guillaume demeurait un très-riche Seigneur, veuf, & pere d'une fille extrêmement jolie, nommée Nina. Son château était, ainſi que celui du Chevalier, ſitué dans les bois, (car la Champagne alors avait beaucoup plus de forêts encore qu'elle n'en a aujourd'hui), & ils n'étaient diſtans l'un de l'autre que d'une groſſe lieue.

Mais celui du Vieillard, bâti ſur un monticule fort eſcarpé, ſe trouvait en outre défendu par un foſſé profond & par une

Digitized by Google

forte haie d'épines, de ſorte qu'on ne pouvait y aborder que par le pont-levis. C'était là que s'était retiré le Prud'homme. Il y vivait tranquillement avec ſa fille, faiſant valoir ſa terre, qui lui rapportait annuellement mille bonnes livres de rente.

Avec une pareille fortune, vous jugez bien que la Pucelle, belle & aimable comme elle était, ne devait pas manquer de ſoupirans. De ce nombre fut Guillaume. Jaloux d'avoir pour maîtreſſe une perſonne d'un mérite auſſi diſtingué, il mit tous ſes ſoins à lui plaire; & bientôt, à force de courtoiſie & de beaux faits d'armes, il y parvint. Mais quand le pere vit les viſites du Chevalier devenir trop fréquentes, il défendit à ſa fille de lui parler, & le reçut lui-même avec une froideur ſi affectée, que le favori n'oſa plus revenir.

Par-là ſe trouva interrompue toute communication entre les deux Amans. L'âge ne permettait plus au pere de monter à cheval ni de ſortir, ainſi il n'y avait avec lui nul eſpoir d'abſence. Le vieux renard d'ailleurs, ayant eu dans ſa jeuneſſe pluſieurs aventures,

Digitized by Google

avait appris par ſon expérience à devenir défiant & ruſé. Guillaume n'eût demandé ſeulement qu'à voir ſa mie, & cette faible conſolation lui était interdite. Un jour enfin qu'il cherchait & rodait autour des murs, il apperçut une poterne abandonnée, à travers laquelle il était poſſible de ſe parler. Il trouva moyen de le faire ſavoir à Nina, qui ne manqua pas d'en profiter. Pour lui il pouvait venir en ſûreté au lieu du rendez-vous par de petits ſentiers détournés que lui ſeul connaiſſait. Ce dédommagement léger fit d'abord le bonheur des deux Amans ; ils en jouirent pendant quelque-tems avec tranſport. Mais quoi ! ſe parler ſans ſe voir ! s'aimer tendrement, & ne pouvoir ſe le prouver ! Pas un baiſer ! pas une careſſe ! Toujours craindre d'être découverts & ſéparés pour jamais ! Guillaume ne put tenir à une pareille ſituation ; il réſolut d'en ſortir d'une maniere ou d'autre, & vint au château, dans le deſſein de déclarer ſes intentions au pere, & d'en obtenir enfin une réponſe déciſive.

« Sire, lui dit-il, j'ai une grace à vous » demander : daignez m'écouter un inſtant.

Digitized by Google

» J'aime votre fille, Sire ; d'elle ſeule dé-
» pend mon bonheur, & j'oſe vous ſupplier
» de m'accorder ſa main. Vous connaiſſez ma
» naiſſance & mon nom, je crois avoir quel-
» que droit à votre eſtime & n'être point
» indigne de Nina. J'attends votre réponſe ;
» mais elle va me donner ou la vie ou la mort.
» Je conçois ſans peine qu'on peut aimer
» ma fille, répondit le Vieillard ; elle eſt
» jeune, belle & ſage, ſa naiſſance eſt diſ-
» tinguée, je n'ai qu'elle d'héritiere ; & ſi
» elle mérite toujours mon amitié, un bien
» conſidérable l'attend. Avec ces avantages,
» je crois qu'il n'y a point de Prince en
» France qui ne s'honorât de l'épouſer. Déjà
» plus d'un Gentil-homme puiſſant eſt venu
» me ſolliciter à ce ſujet ; mais rien ne me
» preſſe, j'attendrai un parti convenable, &
» ne veux point ſur-tout de ces Chevaliers
» qui, comme leurs faucons, ne vivent que
» de proie ».

Guillaume confus n'eut pas la force de répondre. Il alla ſe cacher dans la forêt, où il employa le reſte du jour à pleurer, en attendant que les ténebres lui permiſſent

Digitized by Google

de ſe rendre à la poterne. Nina s'y rendit auſſi de ſon côté; & ce fut alors qu'éclaterent les ſanglots douloureux. « Recevez mon » dernier adieu, s'écria le Chevalier. C'en » eſt fait, il n'eſt plus de bonheur pour moi » dans cette contrée, & il faut que je la fuie, » puiſque je ne puis vous y poſſéder. Mau- » dites ſoient à jamais les richeſſes qui me » font perdre tout ce que j'aime. Hélas! » je m'applaudiſſais de les poſſéder pour pou- » voir vous les offrir, répondit la tendre » Nina. Faut-il donc que le ſort me réduiſe » à les maudire auſſi! Mais, mon cher » Guillaume, ne déſeſpérons pas encore: il » nous reſte une reſſource que depuis long- » tems a prévue ma tendreſſe. Vous avez, » près d'ici, à Médot, un vieil oncle, de » l'âge de mon pere & ſon ami dès l'enfance. » Si vous lui êtes cher, comme je ne puis » én douter, allez le trouver, & lui confier » le ſecret de notre amour. Sans doute il a » aimé dans ſon jeune âge; il aura pitié de » nous. Dites-lui qu'il peut faire mon bon- » heur & le vôtre. Je ne lui demande pour » cela qu'un ſervice ſimulé, c'eſt de vous

Digitized by Google

» céder, pendant quelques jours seulement,
» trois cens livres de rente sur sa terre.
» Qu'il vienne alors me demander pour vous
» à mon pere : il m'obtiendra de son amitié,
» j'en suis sûre ; & dès que nous serons unis,
» nous lui remettrons en main l'acte de son
» bienfait. Ah ! mon doux ami, ai-je besoin
» de ses présens pour t'aimer ! J'allais mourir,
» s'écria Guillaume ; vous me rendez la vie ».
Et il courut aussi-tôt chez l'oncle, qu'il supplia de seconder son amour, sans lui avouer cependant qu'il était aimé de la Pucelle.
« Votre choix ne mérite que des éloges,
» répondit celui-ci : je connais beaucoup
» votre maîtresse, elle est charmante. Soyez
» tranquille ; je me charge de l'obtenir de
» son pere ; & je vais de ce pas la lui de-
» mander ». En effet, il monta aussi-tôt à cheval. Guillaume, transporté de joie, partit de son côté pour Galardon, où était annoncé un tournois qui devait durer deux jours. Pendant toute la route, l'amoureux Chevalier ne s'occupa que du bonheur qu'il allait enfin goûter. Hélas ! il ne soupçonnait gueres qu'on songeait à le trahir.

Digitized by Google

L'oncle fut reçu chez le pere à ſon ordinaire. On ſe mit à table, où tout en buvant l'un à l'autre, les deux Vieillards raconterent leurs antiques proueſſes en amour & en chevalerie. Mais quand on eut deſſervi, & que tout le monde ſe fut retiré : « Mon vieil » ami, dit le Seigneur de Médot, je ſuis » garçon, & m'ennuie de vivre ſeul. Vous » allez bientôt marier votre fille, & vous » trouver de même. Acceptez une propo- » ſition que j'ai à vous faire. Accordez-moi » Nina ; je lui abandonne tout mon bien, » je viens demeurer avec vous, & ne vous » quitte plus qu'à la mort ». Cette propoſition enchanta le pere. Après avoir embraſſé ſon vieux gendre, il fit venir ſa fille, à laquelle il annonça l'arrangement funeſte qu'ils venaient de conclure enſemble. Si la Puceſſe fut conſternée, je vous le laiſſe à penſer. Elle ne rentra dans ſa chambre que pour ſe déſoler, pour maudire mille fois la trahiſon du perfide Vieillard, pour appeller à ſon ſecours ſon malheureux amant. Pendant ce tems, il travaillait à la mériter en ſe couvrant de gloire à Galardon, & il était bien loin d'ima-

Digitized by Google

giner que par une noirceur abominable ſon oncle la lui enlevait, en le déshéritant. Le ſoir elle courut à la poterne, car elle ignorait qu'il fût au tournois ; mais après avoir attendu long-tems ſans le voir paraître, elle ſe crut abandonnée.

Le jour fatal venait d'être fixé par les Vieillards au ſurlendemain. Le futur avait demandé que le mariage & la noce ſe fiſſent en ſon château de Médot. En conſéquence il fut réglé que pour arriver de bonne heure, on partirait au point du jour ; & en attendant, le gendre & le beau-pere envoyerent dans tout le voiſinage inviter leurs amis, c'eſt-à-dire, ceux des gens de leur âge qui vivaient encore. Le lendemain arriverent, les uns après les autres, ces barbons au corps décrépit, au front tidé, à la tête chauve & tremblante. Jamais ne ſe vit aſſemblée de noces plus burleſque. Vous euſſiez cru qu'ils venaient tous, avant de partir pour l'autre monde, ſe dire le dernier adieu.

La journée fut employée à préparer les ajuſtemens & la parure de la triſte mariée. Elle étouffait intérieurement de douleur, &

Digitized by Google

ſe voyait obligée pourtant de dévorer ſes larmes & d'affecter un viſage tranquille. Le pere venait de tems en tems examiner ſi l'ouvrage avançait. Dans une de ces viſites, quelqu'un lui demanda s'il avait ſongé à faire venir ſuffiſamment de chevaux pour conduire à Médot toutes les perſonnes qui devaient s'y rendre. « Les hommes ont les leurs, ſur » leſquels ils ſont venus, répondit-il. Ceux » de mes écuries ſerviront; mais en tout » cas, pour ne pas nous trouver embar- » raſſés, il n'y a qu'à en envoyer chercher » quelques-uns de plus chez mes voiſins ». Et ſur le champ il dépêcha un domeſtique qu'il chargea de cette commiſſion.

Celui-ci ſe rappella en route que Guillaume avait un cheval gris, magnifique & réputé le plus beau de toute la Province. Le balourd crut que ce ſerait ſans doute flatter ſa jeune maîtreſſe que de lui procurer, pour une cérémonie auſſi agréable, une pareille monture; & il alla chez le Chevalier l'emprunter. Guillaume, après avoir remporté le prix du tournois, avait paſſé chez ſon oncle pour chercher la réponſe qu'il attendait; mais

ne

Digitized by Google

ne l'ayant pas trouvé, & s'imaginant que le pere apparemment faisait quelque difficulté, il était revenu chez lui; du reste, si parfaitement tranquille sur cette affaire, si plein de confiance en la parole du négociateur, qu'en entrant il commanda qu'on fît venir un Ménétrier, pour lui chanter quelques chansons amoureuses. Il se flattait que son oncle se ferait un plaisir de venir lui annoncer lui-même la réussite de son message; & dans cet espoir il avait sans cesse les yeux tournés vers la porte.

Tout-à-coup il voit quelqu'un paraître. C'était le domestique, qui se saluant de la part de son maître, lui demande au nom du Vieillard, pour le lendemain, son beau Palefroi gris. « Oh! de toute mon ame, répond » Guillaume, & pour plus long-tems, s'il » le veut. Mais quel besoin a-t-il donc de » mon Palefroi? — Sire, c'est pour mener » à Médot Nina, notre Demoiselle. — Sa » fille! Eh! que va-t-elle faire à Médot? » — Se marier. Quoi! est-ce que vous ne » savez pas que votre oncle l'a demandée

Digitized by Google

» à Monſeigneur, & qu'il l'épouſe demain » matin au point du jour » ?

A ces paroles, Guillaume reſte pétrifié d'étonnement. Il ne peut croire une trahiſon auſſi noire, & ſe la fait certifier une ſeconde fois. Malheureuſement pour lui, les coupables ſont tels, qu'il ne peut s'en venger. Il ſe promene pendant quelque tems en ſilence, les yeux baiſſés & l'air furieux. Soudain il s'arrête, appelle ſon Écuyer, fait ſeller le cheval gris, & le livre au valet. « Elle le » montera, ſe dit-il à lui-même, & en le » montant, elle ſongera encore une fois à » moi. Ne ſuis-je pas trop heureux de con- » tribuer à ſes plaiſirs ? Mais non, c'eſt à » tort que je l'accuſe : on a forcé ſa main, » elle n'en eſt que plus à plaindre. Moi, j'ai » ſon cœur ; & tant que je vivrai, elle aura » le mien ».

Le Chevalier alors appelle tous ſes gens. Il leur diſtribue le peu d'argent qu'il a, & leur permet de quitter ſon ſervice dès l'inſtant même. Ceux-ci éperdus demandent en quoi ils ont eu le malheur de lui déplaire.

Digitized by Google

« Je n'ai qu'à me louer de vous, répond-il, » & je voudrais qu'il me fût permis de vous » mieux récompenser : mais la vie m'est à » charge, partez & laissez-moi mourir ». Les infortunés se jettent en larmes à ses genoux. Ils le conjurent de vivre, & le supplient d'agréer qu'ils restent auprès de lui pour adoucir ses maux. Il les quitte sans leur répondre, & va s'enfermer dans sa chambre.

On dormait pendant ce tems au château du pere. Pour pouvoir partir de grand matin, on s'y était couché de bonne heure ; & la Guaite * du Donjon avait ordre d'éveiller tout le monde au son du tocsin, dès que le jour commencerait à paraître. Nina seule ne put reposer. L'instant de son malheur approchait, & elle n'y voyait plus de remede. Vingt fois dans la journée la pauvrette avait cherché l'occasion de s'enfuir. Elle l'eût fait sans crainte, si la chose eût été possible : mais elle avait trop d'yeux à tromper, & son unique consolation fut de passer la nuit dans les larmes.

* Sentinelle.

Vers minuit la lune se leva. La Guaite, qui le soir avait un peu bu, & qui s'était

Digitized by Google

endormi, se réveillant tout-à-coup, & voyant une grande clarté, crut qu'il était déjà tard; & il se hâta bien vîte de sonner son tocsin. Aussi-tôt tout le monde de se lever, & les domestiques de seller les chevaux. Le Palefroi gris, comme le plus beau, fut destiné pour la Pucelle. A cette vue elle ne put contenir sa douleur, & fondit en larmes. On n'y fit point attention, parce que ces larmes furent attribuées au regret de quitter la maison paternelle. Mais quand il fut question de monter le cheval, elle s'y refusa si opiniâtrément, qu'il fallut l'y placer comme de force. On partit. D'abord marchaient les domestiques, hommes & femmes; puis les gens de la noce; puis la mariée, qui peu empressée d'arriver, s'était mise à la queue de la troupe. On l'avait confiée à un vieux Chevalier, homme sage & renommé, lequel devait lui servir de parrein pour la cérémonie; & celui-ci fermait la marche.

Il y avait, pour arriver à Médot, trois lieues à faire, toujours dans la forêt, & par un chemin de traverse si étroit, que deux chevaux pouvaient à peine y passer de front.

Digitized by Google

Il fallut donc aller à la file. Pendant la premiere demi-lieue on cauſa, on s'égaya un peu; mais nos barbons, qui n'avaient pas dormi ſuffiſamment, ſuccomberent bientôt au ſommeil. Vous euſſiez ri de voir leurs têtes chenues vaciller à droite & à gauche, ou tomber panchées ſur le cou des chevaux. La Pucelle ſuivait, trop occupée de ſa douleur pour ſonger à eux. Pareille à ces criminels qu'on mene au ſupplice, & qui, pour vivre quelques inſtans de plus, retardent la marche autant qu'ils peuvent, elle rallentiſſait le pas de ſon cheval. Mais on n'eut pas fait une lieue que, ſans le vouloir, elle ſe trouva ainſi ſéparée de la troupe. Son vieux conducteur ne s'en apperçut pas davantage, parce qu'il ſommeillait comme les autres. Cependant ſes yeux s'entr'ouvraient de tems en tems; mais comme il voyait toujours devant lui le palefroi gris, ils ſe refermaient tout auſſi-tôt. Les chevaux au reſte n'avaient pas beſoin de guides: dans un chemin pareil ils ne pouvaient s'égarer. Il y avait un endroit pourtant où la route ſe partageait en deux. L'une était la prolongation de celle de Médot,

Digitized by Google

l'autre un petit ſentier qui conduiſait chez Guillaume. Tous les cavaliers de la troupe avaient ſuivi la premiere, comme de raiſon; & le cheval du vieux parrein ne manqua pas de ſuivre la trace des autres. Pour le palefroi gris, depuis le tems qu'il conduiſait ſon maître au rendez-vous de la poterne, il était ſi fort accoutumé au ſentier, qu'il le prit à ſon ordinaire.

Il fallait, pour arriver chez Guillaume, paſſer à gué une petite riviere. Au bruit que fait le cheval en mettant le pied dans l'eau, Nina ſort de ſa triſte rêverie. Elle ſe retourne pour appeller le parrein à ſon ſecours, & ne voit perſonne. Seule & abandonnée dans une forêt à pareille heure, un premier mouvement d'effroi la fait d'abord treſſaillir; mais l'idée de pouvoir échapper au malheur qui la menace, étouffe ſa frayeur, & elle pouſſe hardiment ſon cheval dans la riviere; prête à périr, s'il le faut, plutôt que de conſommer cet hymen affreux. Il n'y avait rien à craindre. Le cheval, ſelon ſa coutume, traverſa de lui-même le gué, & bientôt il arriva chez ſon maître.

Digitized by Google

Dès que la Guaite apperçut la Demoiſelle, il corna pour avertir, & vint lui demander enſuite à elle-même, à travers la petite porte du pont-levis, ce qu'elle voulait. Ouvrez vîte, cria la Pucelle; c'eſt une femme, pourſuivie par des voleurs, qui vous demande du ſecours. Elle employait ce motif, afin de le toucher. L'autre regarde par le guichet: il voit une jeune perſonne, parfaitement belle, & couverte d'un riche manteau d'écarlate. La parure, la beauté de la Demoiſelle, ce cheval gris qu'elle monte, & qui lui ſemble être le palefroi de Guillaume, l'étonnent au point qu'il croit que c'eſt quelque Fée favorable que la compaſſion amene auprès de ſon bon maître pour le conſoler. Il court auſſi-tôt l'avertir. Guillaume avait paſſé la nuit dans les larmes. Ses gens, véritablement affligés parce qu'ils l'aimaient, n'avaient pas voulu ſe coucher plus que lui. De tems en tems ils allaient ſans bruit écouter à ſa porte, dans l'eſpoir que peut-être ſa douleur s'allégerait; mais l'entendant toujours ſoupirer & gémir, ils revenaient pleurer enſemble.

Cependant, dès qu'il ſut qu'une femme

Digitized by Google

était à sa porte, par courtoisie il alla au devant d'elle, & fit baisser le pont-levis. O joie inespérée ! ô bonheur ! il voit sa mie. Elle s'élance dans ses bras, en criant, sauvez-moi ; & en même tems elle le serrait avec les siens de toutes ses forces, & regardait derriere elle d'un air d'effroi, comme si réellement des raviſſeurs l'eussent poursuivie. Rassurez-vous, s'écrie-t-il, rassurez-vous ; je vous tiens, & il n'y a personne sur la terre qui puisse désormais vous arracher à moi. Alors il appelle ses gens, auxquels il donne différens ordres, & fait lever le pont. Mais ce n'est pas assez. Pour être parfaitement heureux, il faut qu'il soit l'époux de Nina. Il la conduit donc à sa chapelle, & mandant son Chapelain, lui ordonne de les marier ensemble. Alors la joie rentra dans le château. Maître & domestiques, tous paraissaient également ennivrés de plaisir ; & jamais à tant de chagrin ne succéderent aussi promptement des transports aussi vifs.

Il n'en était pas ainsi à Médot. Tout le monde y était arrivé, excepté la Pucelle & son gardien. Mais on avait beau se demander

Digitized by Google

ce qu'ils étaient devenus, perſonne ne pouvait l'apprendre. Enfin, ce gardien parut, toujours dormant ſur ſon cheval, & il fut fort étonné, quand on le réveilla, de ne plus voir la mariée devant lui. Comme on ſoupçonna qu'elle avait pu s'égarer dans la forêt, pluſieurs domeſtiques furent détachés pour aller la chercher. Mais on ſut bientôt à quoi s'en tenir par l'arrivée d'un Écuyer envoyé par Guillaume, lequel vint annoncer que la Demoiſelle était chez ſon maître, & de la part du Chevalier inviter l'oncle & tous les gentils-hommes de la noce à ſe rendre chez lui. On y courut. Guillaume alla au devant d'eux, tenant par la main ſa nouvelle épouſe qu'il leur préſenta ſous cette qualité. A ce mot d'abord s'éleva dans la troupe un grand murmure. Mais quand Guillaume eut prié qu'on l'écoutât, & qu'il eut conté toute l'hiſtoire de ſes amours juſqu'à l'aventure du palefroi, tout changea. Ces vieillards, blanchis dans des principes d'honneur & de loyauté, témoignerent même leur indignation de ce qu'on les avait rendus complices d'une perfidie; & ils ſe réunirent

Digitized by Google

tous pour preſſer le pere de ratifier l'union des deux Amans. Celui-ci ne put s'y refuſer, & la noce ſe fit chez Guillaume. L'oncle mourut dans l'année. Le Chevalier, par cet événement, hérita de Médot. Peu de tems après, ſon beau-pere étant mort auſſi, il ſe vit un des plus riches Seigneurs de Champagne, & il vécut auſſi heureux qu'il méritait de l'être.

NOTE.

(*a*) On a vu ailleurs que le *Vair* était une fourrure gris-blanc, nommée ainſi à cauſe de cette *variété* de couleur. On nomma de même yeux *vairs*, les yeux bleus, parce que, comme le *vair*, ils ſont parſemés de petits points blancs, ainſi qu'on peut s'en convaincre en les regardant de près. Nos Auteurs ne célébrant preſque jamais que des beautés blondes, ils ne célébrent non plus que les yeux *vairs*; mais comme quelquefois ils écrivent *verz*, La Ravalliere[1], trompé par l'orthographe, a cru que ce mot ſignifiait *de couleur verte*. D'après cela, il admire comment la nature a pu former des yeux pareils, & il propoſe aux Phyſiciens d'examiner pourquoi ce phénomene n'arrive plus.

[1] *Chanſ. du Roi de Nav. t. 1.*

Le *Palefroi vair* eſt un cheval gris.

Digitized by Google

LE VILLAIN DE FARBU.

EXTRAIT.

UN Payſan de Farbu *, homme fort ſot, allait avec ſon fils vendre quelques denrées à la ville. En y entrant, ils trouvent dans une rue un fer à cheval, & le pere dit à ſon fils de le ramaſſer. Mais c'était une attrappe; le fer était chaud, & avait été jetté là par des jeunes gens qui voulaient s'amuſer aux dépens de quelque nigaud. Le fils ſoupçonnant une malice, crache ſur le fer avant d'y toucher; & voyant bouillonner ſa ſalive, il ſe retire, en ſe moquant des jeunes gens & de leur attrappe. Sa ruſe adroite frappe d'admiration le ſot pere. De retour le ſoir à Farbu, celui-ci demande à ſouper. Sa femme lui ſert de la bouillie qui était brûlante. Il veut, avant de manger, s'aſſurer ſi elle n'eſt pas trop chaude, & il emploie pour cela la même épreuve que ſon fils avait employée pour le fer. Comme il ne voit rien bouil-

* Village dans l'Artois.

Digitized by Google

lonner, il avale hardiment; mais il ſe brûle toute la bouche, & s'en prend au jeune homme, qu'il accuſe d'avoir des ſecrets qui ne ſont bons que pour lui ſeul.

Se trouve dans le Paſſe-tems agréable, *p.* 216.

Digitized by Google

DE L'HERBERIE.

Alias

LE DIT DE L'HERBERIE.

Tels ſont les deux titres de deux pieces, totalement différentes, & fort ordurieres, que j'ai réunies & fondues enſemble, parce que le ſujet en eſt le même; ne contenant toutes deux que des propos de charlatan dans une place publique. Elles ſont intitulées Herberie, *du métier de ces ſortes de gens qui alors vendaient au peuple des* herbes. *L'une eſt en proſe, l'autre eſt moitié en proſe & moitié en vers.*

AUDAFRIDI fabuli fabalà quant il la bacula plentiſſimus Hareng. Entre deux vertes une mûre. Je vous dis donc, beaux Seigneurs, qu'il y a dans ce bas monde cinq cas particuliers où un galant-homme ne peut en conſcience ſe diſpenſer de croire ſa femme. Et d'abord ſi vous la jettez dans un four allumé, & qu'après lui avoir demandé, ma mie, comment te trouves-tu ici, elle vous réponde, Sire, je n'ai pas froid; je ſoutiens

Digitized by Google

qu'alors vous êtes obligé de la croire. 2°. Si vous la jettez à l'eau, & qu'après lui avoir demandé, ma mie, as-tu ſoif, elle vous réponde, non, mon cœur; je dis qu'il faut la croire. 3°. Si le matin quand elle ſe leve vous lui demandez ce qu'elle compte faire dans la journée, & qu'elle vous réponde, Sire, je compte vous faire enrager; je dis, Meſſieurs..... Quoi! vous riez! Eſt-ce que vous vous moqueriez de moi par hazard? Apprenez à me connaître, s'il vous plaît; & ſachez que je ne ſuis point de ces affronteurs qui courent le monde en vendant ſuif de mouton pour graiſſe de marmote, ni de ces pauvres héres qui viennent en cape à la porte d'une égliſe étaler ſur un tapis des boîtes & ſachets, & vous vendre poivre ou cumin. Non, Meſſieurs, non; je ne me mouche point de cette main-là. Je ſuis, moi, un Phyſicien * habile, lequel pour pouvoir un jour vous guérir, ai parcouru toute la terre habitable, le Poitou, l'Anjou, les Indes, Jéruſalem, le royaume des Bêtes & la Sologne. Connaiſſez-vous par exemple le Seigneur du Caire? Eh bien, Meſſieurs,

* Médecin.

Digitized by Google

j'ai mangé à ſa table pendant deux ans, & j'en ai rapporté une pierre qui fait reſſuſciter les morts. Quiconque de vous la touchera cette pierre, Meſſieurs, il n'a plus à redouter après cela ni ſcorpion, ni tarentule. Il ne doit plus craindre qu'un chien mort aboie après lui, ni qu'un âne ricane pour lui faire peur, ni qu'un lievre l'emporte, pour peu qu'il ſe tienne bien. Enfin, quelque choſe qu'il faſſe, il ne mourra point ſans confeſſion.

Lorſque Dieu vint ſur la terre, beaux Seigneurs, il trouva des hommes qui crurent en lui, il en trouva qui n'y crurent point. Je pourrais fort bien, moi, quoique je ne ſois pas le Sauveur, n'être pas mieux traité que lui. Mais, au reſte, pour mettre votre conſcience en repos, je veux, Meſſieurs, vous montrer ici ce que je ſais faire. Y a-t-il parmi vous quelque honnête homme, bon catholique & craignant Dieu, qui ait mal aux dents? Qu'il approche..... Ah! c'eſt vous, l'ami?... Répondez donc..... Eſt-ce oui ou non que vous dites?... Je ne vous entends pas, parlez plus haut.... Encore....

Digitized by Google

Bon cela. Voilà un malade de bonne humeur, il fait rire tout le monde. Dites-moi maintenant, l'ami, ſi votre dent eſt creuſe.... Oui, n'eſt-ce pas? Cela ſuffit. Je vais donc vous guérir, car je ſuis bien aiſe de faire voir que ce n'eſt pas l'intérêt qui m'amene ici. Baiſſez vos chaperons, vous autres, & dreſſez vos oreilles: il n'y a pas un mot à perdre dans tout ce que je vais dire. Il faut, mon cher, prendre un peu de graiſſe de marmote; vous pilerez cela dans un mortier avec un crotin de None, ſortant du four; vous en ferez une boulette que vous mettrez dans le creux de votre dent; puis, ſans perdre de tems, vous irez vous poſer les deux feſſes nues ſur un braſier bien allumé. Dès que l'onguent ſera fondu, je réponds ſur mon Dieu que vous ſerez guéri. Porcilla polus laudate carbonculus gorſelas.

Maintenant, Meſſieurs, voulez-vous ſavoir de quoi ſont compoſés les remedes que je vous vends? Je vous dirai que j'ai quatre freres, que mes quatre freres ont chacun quatre chiens, & chacun des quatre chiens un collier de fer. Vous me demanderez peut-

être

Digitized by Google

être ce que font ces quatre chiens ? Le voici. Tous les quatre jours mes quatre freres les menent tous quatre dans la forêt des Ardennes chaſſer les Griffons, les Éléphans, les Baſilics, les Dragons volans, & les autres bêtes qu'il me faut journellement pour mes graiſſes. Avec ces graiſſes, votre ſerviteur guérit la mort, la brûlure, le friſſon, la gale & la colique, que Dieu puiſſe envoyer à ceux qui ne m'acheteront rien. Ces graiſſes, au reſte, on ne les mange point. Non vraiment, il faut bien s'en garder; car elles ont tant de vertu, que ſi on en mettait ſeulement gros comme un pois ſur la langue d'un bœuf, il tomberait mort ſans parler. On les applique ſur le corps à l'endroit où l'on ſouffre; & dans l'inſtant, quelque violent que ſoit le mal, il s'enfuit tout droit juſqu'à la riviere qui coule. Mais ce n'eſt pas là tout, Meſſieurs. Ouvrez vos yeux, regardez-bien, vous allez voir la merveille des merveilles. La voici, la voici; c'eſt moi qui l'ai cette boîte admirable de jouvence, qui répare les torts des vieillards & l'honneur des filles qu'on va marier, quand il a ſouffert quelque échec.

Digitized by Google

Au reſte, ſi vous ne m'en croyez pas, interrogez ma femme; elle peut parler; je la laiſſerai dire.

LA FEMME.

OUI, belles gens, je ſuis femme d'honneur, & ne voudrais pas, pour mon peſant d'or, vous tromper. J'ai appris à connaître les herbes chez Madame Trote de Salerne, cette Madame Trote dont sûrement vous avez tous entendu parler, qui ſe fait une coëffe de ſes oreilles, & attache ſes ſourcils à une chaîne d'argent par derriere ſes épaules. Vous ſavez que dans le monde entier elle n'a point ſa pareille. Elle nous a envoyés ici pour vous empêcher de mourir. Mais afin que les pauvres puiſſent guérir comme les riches, avant de partir elle m'a fait jurer ſur les ſaintes Reliques, que par-tout où j'irais je ne prendrais jamais qu'un denier de la monnaie du pays; à Orléans un Orléanais, au Mans un Mançois, à Chartres un Chartrain, à Paris un Pariſis, à Rouen un Tournois, à Dijon un Dijonnais, à Londres un Eſterling. Si cependant, Meſſieurs, il ſe trouvait parmi

Digitized by Google

vous un homme si pauvre qu'il n'eût pas même dans sa bourse un denier, le laisserais-je mourir pour cela? Non certes. Qu'il vienne comme les autres. Je lui donnerai mes herbes gratis, pourvu seulement qu'il fournisse à mon cheval du foin & de l'avoine, à moi du pain & du vin, & qu'au bout de l'année il fasse chanter, pour la conservation de Madame Trote, une messe du Saint-Esprit.

Après cela, Messieurs, je n'ai plus rien à vous dire. Vous connaissez la bonté de mes herbes: c'est à vous maintenant à en acheter. Si vous n'en voulez pas, tant pis pour vous; quand vous mourrez, je ne ferai qu'en rire.

Cette piece pourrait fort bien avoir été un de ces Jeux dont il a été parlé dans le premier volume, une sorte de farce dramatique, à deux personnages, ou à trois si l'on y faisait jouer l'homme qui vient se plaindre du mal de dents.

Digitized by Google

☞ DE LA DAME

QUI ATTRAPA UN PRÊTRE, UN PRÉVÔT ET UN FORESTIER.

Alias

* CONSTANT DU HAMEL.

JE ne pardonne pas qu'on ſe moque des Dames. On doit toute ſa vie les honorer & les ſervir, & ne leur parler jamais que pour dire choſes courtoiſes. Qui agit autrement eſt un Villain. Sans elles après tout que deviendrait le monde? N'eſt-ce pas pour plaire à ſa compagne que chante le roſſignol? Mettez auprès des Dames l'homme le plus ſauvage, il s'adoucira. Confiez-leur le manant le plus brutal, il deviendra doux & prévenant. Ce ſont elles qui éveillent la joie dans tous les cœurs, qui font éclore la gaieté dans un repas, qui ſement par-tout le plaiſir. C'eſt pour elles qu'on ſe pare de fleurs & qu'on chante l'amour. Pour elles enfin fut inventée

Digitized by Google

la poéſie : car qui ferait des vers, s'il n'aimait pas ? Femme vaut mieux qu'or & argent, que châteaux & cités. Malheur à l'homme que le Ciel a privé de cette douce conſolation. Mais au milieu de ſes plus grands chagrins, qu'une femme vienne s'offrir à lui, dans l'inſtant vous verrez ſourire ſes levres & ſon cœur s'épanouir. En un mot, je dis que les Dames ſont l'ouvrage du Créateur le plus agréable comme le plus utile, & je ſoutiens en conſéquence qu'on ne ſaurait aſſez les honorer (*a*).

Je vous dis ceci à propos d'un laboureur, nommé Sire Conſtant du Hamel, & de Dame Iſabeau ſon épouſe. Écoutez-en le Fabliau.

EXTRAIT.

ISABEAU, jeune & jolie, avait plu à la fois au Curé du bourg, au Prévôt & au Foreſtier *. Chacun d'eux la ſollicita de ſon côté, offrant, pour obtenir ſes bonnes graces, le premier vingt livres, le ſecond dix, & le troiſieme une bague. A toutes leurs inſtances la ſage & honnête épouſe répondit

* Garde-Bois.

Digitized by Google

que ſon mari la nourriſſait par ſon travail, qu'il la rendait heureuſe, & qu'elle ſe croirait la derniere des créatures, ſi elle allait après cela lui rendre le mal pour le bien.

Un jour les trois ſoupirans ſe rencontrerent à boire enſemble. Bientôt, le vin échauffant leurs cerveaux, il ſe mirent à parler de ce qui les occupait le plus, c'éſt-à-dire, de Dame Iſabeau. L'un dit qu'il jeûnerait volontiers quarante jours, s'il pouvait ſe décarêmer enſuite avec un ſi friand morceau; l'autre, qu'il conſentirait volontiers à mourir le lendemain, pour paſſer une nuit avec elle. Le Curé, plus réſolu, les traita d'imbéciles, & prétendit que s'ils voulaient bien s'entendre, ils auraient la Belle à beaucoup meilleur marché. « Il ne s'agit pour cela, dit-il, que » de réduire le Villain ſur la paille, ou le » forcer à déguerpir du pays. Quand elle ſe » verra dans la miſere, il faudra bien alors » venir prier à ſon tour, & nous offrir » humblement ce qu'elle réfuſe aujourd'hui » avec tant de hauteur ». Ce projet atroce eſt adopté, & les trois Ribauds conviennent enſemble de ce que fera chacun d'eux.

Digitized by Google

Dès le Dimanche ſuivant, le Paſteur monte en chaire, & voyant Conſtant devant lui, le dénonce à ſes Paroiſſiens comme un excommunié, qui a épouſé ſa commere (*b*) & enfreint les ſaints Canons. En conſéquence il ordonne qu'on le chaſſe honteuſement de l'égliſe, ou ſinon le ſervice divin va être ſuſpendu. Le Villageois ſe retire conſterné. Il va au Presbytere attendre le Curé, qu'il conjure, à mains jointes, d'avoir pitié de lui & d'obtenir ſon abſolution de l'Archevêque. Il offre même de payer cette grace d'avance, & propoſe huit livres. L'autre accepte la propoſition d'autant plus volontiers, qu'il y trouve un moyen de faire payer au Manant les complaiſances de ſa femme.

Conſtant rentre chez lui tout en larmes. Iſabeau l'embraſſant tendrement, lui demande le ſujet de ſes pleurs. Il le raconte. L'épouſe, qui devine ſans peine l'origine de cette querelle, le raſſure, en proteſtant qu'elle ſaura bientôt la terminer. Ils ſe mettent à table. Mais à peine ont-ils commencé leur repas, qu'on vient chercher Conſtant de la part du Prévôt.

Digitized by Google

Celui-ci l'accuſe d'avoir, pendant la nuit, volé, avec fraction, du blé dans la grange du Seigneur. D'après ce délit prétendu il le fait mettre au cep (*c*), & lui annonce que le lendemain il l'enverra à la potence. Le malheureux a beau proteſter qu'il n'a volé de ſa vie, & qu'il aimerait mieux mourir que d'avoir un grain de blé à perſonne, on traite de menſonges ſes proteſtations; on prétend que des témoins ont dépoſé avoir ſuivi la trace du blé depuis la grange juſqu'à ſa maiſon. Enfin, quand il voit qu'il ne s'agit pour lui de rien moins que la mort, il prend le parti de demander grace, & offre vingt livres, que le Prévôt accepte.

Comme il revenait à la maiſon, il voit accourir ſon valet, qui lui annonce que le Foreſtier vient de ſaiſir aux champs ſes deux bœufs. Il prétend, dit le valet, que la ſemaine derniere vous avez coupé dans la forêt pluſieurs arbres. Conſtant alors de jetter bas ſa chape & de courir après le Foreſtier. Mais il en eſt de cette aventure comme des deux autres; le pauvre diable ne peut ravoir ſes bœufs qu'en promettant cent ſous.

Digitized by Google

Il ne rentre au logis que pour déplorer ſon malheur. L'épouſe, au contraire, ne fait que rire de toutes ces perſécutions. Elle promet à Conſtant de le venger, avant peu, de ſes trois ennemis, & de lui donner, à leurs dépens, autant de plaiſir qu'ils lui ont donné de chagrin.

Le lendemain matin, après avoir fait cacher le mari, Iſabeau appelle Galotrot, ſa ſervante, & lui commande de chauffer de l'eau pour un bain. Pendant que l'eau chauffe, elle raconte à cette fille l'hiſtoire des amours de ſes trois galans, ainſi que le deſſein qu'elle avait de les punir, & l'envoie enſuite chez le Curé. Tu lui diras en confidence, ajouta la Dame, que Conſtant a aujourd'hui vingt livres à payer, que nous ne poſſédons pas un ſou, & que s'il veut venir m'apporter cette ſomme, qu'il a été le premier à m'offrir dernierement, il ne pourra manquer d'être bien reçu.

Galotrot était une groſſe payſane, d'un extérieur lourd & maſſif; mais ſous cette épaiſſe enveloppe, la drôleſſe cachait beaucoup d'eſprit & de malice. Elle s'aquitte de

Digitized by Google

ſa commiſſion ſi adroitement que, dans ſon tranſport, le Curé l'embraſſe, & lui donne vingt ſous pour acheter un péliçon. Il va enſuite prendre dans ſon coffre la ſomme demandée, & vêtu d'un manteau écarlate doublé de vair (*d*), il court porter ſon offrande. La Dame le reçoit d'un air affable. On cauſe quelque tems. Enfin elle propoſe au Sire, avant de s'aquitter avec lui, de ſe baigner enſemble (*e*). Mais il n'eſt pas plutôt dans le bain, qu'elle enleve ſes habits, & les met ſous clé; après quoi elle envoie la ſervante chez le Prévôt.

« Je ne devrais plus vous aimer depuis » que vous m'avez oubliée, dit Galotrot à » cet Officier. Auſſi voilà ce que c'eſt que » d'être riche, on ne daigne ſeulement pas » ſaluer ſes parens. Mais moi j'ai bon cœur, » & je veux faire le bien pour le mal. Votre » maîtreſſe eſt au logis qui ſe déſeſpere. » Elle a beſoin d'argent. Vîte, profitez de » l'occaſion; & ſur-tout ne dites pas que » c'eſt moi qui vous ai averti ». Le Prévôt fit toutes ſortes d'excuſes à ſa groſſe couſine ſur la froideur dont elle ſe plaignait; il lui dit

Digitized by Google

mille choſes agréables, lui donna vingt ſous comme le Curé; & après avoir pris de l'argent, vint avec elle frapper à la porte d'Iſabeau. Ciel! c'eſt mon mari, s'écria l'épouſe. A ce mot le Curé ſaute, tout nu, hors du bain : il craint la colere de ce mari, qui doit tant lui en vouloir, & il ne ſait où ſe ſauver. « Paſſez dans l'autre chambre, lui dit la » Dame, & cachez-vous dans ce grand ton- » neau, où il y a de la plume. Je vous » couvrirai avec le van que voici. Conſtant » ne s'aviſera pas de venir là vous chercher ».

Iſabeau n'eut pas plutôt mis en cage ſon premier amoureux, qu'elle alla ouvrir au ſecond. Elle propoſa de même le bain à celui-ci, dont elle enferma de même les habits, & envoya enſuite Galotrot chez le Foreſtier.

« Madame vous a hier fort mal reçu, dit » au Garde-Bois la ſervante. Je lui en ai fait » beaucoup de reproches, & l'ai forcée de » convenir que votre bague lui irait bien » à la main. Voyez maintenant, Sire, ce » que vous avez à faire. Moi j'ai voulu ſeu- » lement vous prouver ma bonne amitié, » & je m'en retourne ». Le galant, ravi d'une

Digitized by Google

pareille nouvelle, donna dix sous à Galotrot, & courut avec sa bague chez la Belle. Pressée par le Prévôt d'entrer dans le bain, elle se déshabillait, pour gagner du tems, le plus lentement qu'il lui était possible. Au bruit que fait le Forestier en frappant, elle s'écrie de nouveau, d'un air effrayé; c'est mon mari, je suis perdue. Le Prévôt ne sait plus que devenir. Elle l'envoie aussi dans le tonneau. Il s'y lance à pieds joints, & tombe sur le Curé qui, pour n'être pas vu, s'enfonçait, tant qu'il pouvait, sous la plume. Celui-ci fait un cri de douleur. Ils se reconnaissent, & se trouvent pris au même piege; mais il était trop tard, ils ne pouvaient plus en sortir.

Bientôt le Forestier y est conduit, ainsi qu'eux: car pour le coup Constant venait de faire entendre sa voix, & de sortir de sa cachette, une hache en main. Isabeau alors, pour consommer entiérement sa vengeance, propose à son mari d'envoyer successivement chercher les femmes des trois prisonniers, & de leur faire, dans le lieu même, subir à tous trois l'affront qu'ils lui destinaient.

Galotrot est encore chargée de ce message.

Digitized by Google

D'abord vient *la femme du Prêtre* (*f*). Iſabeau par galanterie lui offre le bain : l'autre ſe déshabille ; mais lorſqu'elle va entrer dans la cuve, Conſtant paraît, & lui fait aiſément expier les torts du Curé. Le Prévôt & le Foreſtier, qui, du tonneau où ils ſont cachés, voient l'aventure, inſultent au Paſteur. Bientôt arrivent les femmes de ceux-ci, & le Curé à ſon tour peut ſe moquer d'eux. Mais les priſonniers n'en ſont pas quittes à ce prix. Conſtant, s'approchant du tonneau avec ſa hache dans une main, & une chandelle dans l'autre, demande, d'un ton de colere, qui s'eſt aviſé de fourrer là de la plume ; & il y met le feu. Auſſi-tôt mes gens de ſe ſauver. Il les pourſuit avec un bâton, & lâche ſes chiens après eux. De toutes parts on crie haro ſur ces corps nus & emplumés. Tous les mâtins du bourg ſe mettent à leurs trouſſes. Hommes, femmes, enfans, c'eſt à qui pourra les atteindre & leur aſſener ſon coup. Enfin ils ſe réfugient dans une maiſon, où ils ſont obligés de ſe nommer & de demander grace. Pour Conſtant, il eut, de cette aventure, des joyaux, de l'argent & du plaiſir.

Digitized by Google

Ce Fabliau a été imité par plusieurs Auteurs ; mais ils n'en ont pris que ce qu'ils auraient dû omettre, l'aventure luxurieuse de la fin.

On connaît les Rémois *de La Fontaine.*

Dans Bandello, *t.* 3, *p.* 142, *Nov.* 43, *il ne s'agit que de deux galans, au lieu de trois comme chez notre Fablier. La femme les fait de même cacher dans un tonneau, & le mari fait porter ce tonneau dans la place publique.*

Dans Straparole, *p.* 60, *L.* 1, *Nuit* 2e.

Et dans Sansovino, 9e *Journ.* 8e *Nov. L'épouse cache dans un sac le Bourgeois qu'elle joue. Le mari noue le sac ; & après avoir bien rossé, à coups de bâton, son prisonnier, il mange le souper qu'avait apporté celui-ci.*

Bocace, 8e *Journ.* 8e *Nov. suppose que le mari qui se venge ne fait qu'exercer la loi du Talion. Il a découvert une intrigue de sa femme avec un voisin. Celle-ci, pour obtenir sa grace, donne, à l'ordinaire, rendez-vous au galant. Tout-à-coup on entend frapper à la porte. Elle le fait cacher dans un coffre. Alors paraît le mari qui ferme le coffre, & qui envoyant chercher par sa femme celle du voisin, lui rend ce qu'il a reçu de lui.*

De même à peu-près dans le Courier Facétieux, *p.* 326.

Dans les Sérées de Bouchet, *p.* 592, *Sérée* 32.

Et dans les Divertissemens curieux de ce tems *p.* 153.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) La Fontaine a dit de même :

Et ce ſexe vaut bien
Que nous le regrettions, puiſqu'il fait notre joie.

(*b*) Cette opinion religieuſe était beaucoup plus ancienne que nos Poëtes. Dès les premiers tems de la monarchie, elle avait occaſionné le divorce d'une Reine, & porté ſur le trône cette abominable Frédégonde, ſi fameuſe par ſa beauté, ſon eſprit & ſes crimes. Celle-ci était maîtreſſe de Chilpéric, & attachée au ſervice d'Audouere, épouſe de ce Prince. Audouere étant accouchée d'une fille, pendant que Chilpéric, éloigné de la France, faiſait la guerre aux Saxons, Frédégonde, dont l'ambition n'aſpirait à rien moins qu'au titre de Reine, engagea Audouere à tenir ſur les Fonts Baptiſmaux ſa propre fille, prétendant que ce ſerait le moyen de s'attacher davantage le Roi en devenant deux fois la mere de ſon enfant. La trop crédule Audouere donna dans le piege. Mais quand Chilpéric revint de l'armée, Frédégonde alla au devant de lui pour le prévenir de ne point habiter avec la Reine, à moins qu'il ne voulût ſe rendre coupable de péché. Il en demanda la raiſon. Elle lui dit qu'Audouere *était ſa commere*, & qu'il ne pouvait par conſéquent plus uſer avec elle de ſes droits d'époux. Chilpéric fit de grands reproches à la Reine ; il la força de prendre, avec ſa fille, le voile de religieuſe, exila l'Évêque qui avait baptiſé l'enfant, & épouſa Frédégonde[1].

[1] *Aim. Geſt. Fr. p. 83.*

Digitized by Google

Nous croyons encore aujourd'hui que les titres de parrein & de marreine, de compere & de commere, font contracter une ſorte d'alliance ou affinité ſpirituelle. Une marreine ne peut pas, ſans diſpenſe, épouſer ſon filleul.

(*c*) Eſpece d'entrave dans laquelle on mettait les pieds du criminel pour lui donner enſuite la queſtion.

(*d*) On remarquera ici ce manteau écarlate, porté en plein jour par un Curé dans ſa propre Paroiſſe.

(*e*) Au Fabliau *du Cuvier*, j'ai parlé, dans une note, de cet uſage de ſe baigner enſemble, employé par les amans avant d'entrer au lit.

(*f*) Dans le Fabliau *du Curé qui mangea des Mûres* (*Tom.* I.), il a été fait mention auſſi de ces *femmes de Prêtres*. Celle dont il s'agit ici, quelques vers plus bas eſt nommée *la Prêtreſſe*.

* LES

Digitized by Google

* LES TROIS BOSSUS. Par Durand.

FAUCHET fait mention de ce Fabliau.

MESSIEURS, si vous voulez m'écouter un instant (& d'abord je ne mens jamais), je vous conterai une aventure qui arriva jadis dans un château. Ce château était bâti sur le bord d'une riviere, vis-à-vis d'un pont, & à très-peu de distance d'une ville dont j'ai oublié le nom. Supposons pour un moment que ce soit Douai.

A Douai donc vivait un Bourgeois, sage & prud'homme, estimé pour sa probité par tous ceux de la ville. Malheureusement il n'était pas riche; mais il avait une fille si belle, si belle, qu'on venait par plaisir la regarder; & à vous dire vrai, je ne crois pas que Nature ait jamais formé créature plus accomplie.

Le maître du château dont je vous ai parlé était un bossu. Nature s'était amusée à former aussi ce petit bijou-là. Il est vrai que ce

Digitized by Google

n'était pas tout-à-fait ſur le même modele que la belle Bourgeoiſe ; mais au défaut d'eſprit elle avait donné au magot une groſſe tête, & cette tête, qui venait ſe perdre entre deux hautes épaules, elle l'avait armée d'une criniere épaiſſe, d'un col court, d'un viſage à faire reculer d'effroi. Tel était en abrégé le portrait du Châtelain. Peut-être, dans toute votre vie, n'en verrez-vous pas un ſemblable.

Malgré ſa difformité, cet épouventail s'aviſa néanmoins d'aimer la Pucelle. Il fit plus ; il oſa la demander en mariage ; & comme il était le plus riche du canton, car il avait paſſé ſa vie à entaſſer denier ſur denier, la pauvrette lui fut livrée. Hélas ! il n'en devint que plus à plaindre. Horriblement jaloux, & d'ailleurs trop bien convaincu de ſa laideur, il n'eut plus de repos ni le jour ni la nuit. Il allait & venait ſans ceſſe, rodant, eſpionnant par-tout, & ne laiſſant jamais entrer chez lui que les perſonnes qui apportaient quelque choſe.

Une des fêtes de Noël qu'il était ainſi en ſentinelle à ſa porte, il ſe vit abordé tout-

Digitized by Google

à-coup par trois Ménétriers boſſus. Les Chanteurs avaient fait la partie de ſe réunir tous les trois, pour venir lui faire niche & s'amuſer à ſes dépens. Ils le ſaluerent comme confreres, lui demanderent en cette qualité de les régaler; & en même tems, pour conſtater la confraternité, tous trois préſenterent leur boſſe. Cette plaiſanterie, qui devait, ſelon toutes les apparences, être fort mal reçue du Sire, par événement le fut pourtant aſſez bien. Il conduiſit les Ménétriers à ſa cuiſine, leur ſervit des pois au lard & un chapon, & leur donna même, en ſortant, vingt ſous pariſis; mais quand ils furent à la porte, il leur dit: « Regardez-bien cette » maiſon, & de votre vie ne vous aviſez » d'y mettre le pied; car ſi jamais je vous » y attrape, vous voyez cette riviere, pour » le coup c'eſt-là que je vous fais boire ».

Nos Muſiciens rirent beaucoup de ce propos du Châtelain, & ils reprirent le chemin de la ville, danſant d'une maniere burleſque, & chantant tous trois à tue-tête pour le narguer. Quant à lui, ſans faire à eux la moindre attention, il alla ſe promener

Digitized by Google

dans la campagne. La Dame, qui le vit passer le pont, & qui avait entendu les Ménétriers, les appella, dans le dessein de se distraire un moment en les faisant chanter. Ils monterent. On ferma les portes; & mes gens aussi-tôt de débiter à l'envi, pour égayer la Châtelaine, tout ce qu'ils savaient de mieux. Déjà la Dame entrait en gaité, quand tout-à-coup on entend frapper en maître. En effet, c'était l'époux qui revenait. Les Bossus alors se croient perdus, la femme est saisie de frayeur : tous quatre, après tout, avaient également à craindre. Celle-ci heureusement apperçoit sur un châlit, dans une piece voisine, trois coffres qui étaient vides. Elle place dans chacun un bossu, ferme sur eux le couvercle, & va ouvrir à son mari.

Il ne rentrait que pour espionner sa femme à l'ordinaire. Aussi, dès qu'il eut resté un peu de tems auprès d'elle, il sortit de nouveau, & vous croyez bien qu'elle n'en pleura pas. A l'instant elle courut aux coffres pour délivrer ses prisonniers : car la nuit approchait, & son mari par conséquent ne devait pas tarder à revenir. Mais quelle fut sa

Digitized by Google

douleur, quand elle les trouva tous trois morts & étouffés ! Peu s'en fallut qu'elle ne ſouhaitât mourir auſſi elle-même. Au reſte, toutes les lamentations poſſibles n'euſſent remédié à rien ; il fallait au plutôt ſe débarraſſer des trois cadavres, & il n'y avait pas un moment à perdre.

Elle courut donc à la porte, & voyant paſſer un gros payſan : « Ami, lui dit-elle, » veux-tu être bien riche ? — Oui-dà, douce » Dame. Eſſayez un peu, vous verrez ſi je » l'endurerai. — Eh bien, je ne te demande » pour cela qu'un ſervice d'un moment, & » te promets trente livres en belles & bonnes » pieces ; mais il faut auparavant me jurer » ſur ton Dieu de me garder le ſecret ». Le payſan, que tenta la ſomme, fit tous les ſermens qu'on voulut. La Châtelaine alors le conduiſit à ſa chambre, & ouvrant le premier des coffres, elle lui dit qu'il s'agiſſait de porter ce mort à la riviere. Il demande un ſac, y met le boſſu, va le précipiter du haut du pont, puis revient, tout eſſoufflé, chercher ſon paiement. « Je ne demandais pas » mieux que de vous ſatisfaire, répartit la

Digitized by Google

» Dame ; mais au moins vous conviendrez » qu'il faut avoir rempli nos conditions. Vous » êtes convenu, n'eſt-ce pas, de me débar- » raſſer de ce cadavre ; le voici encore ce- » pendant, regardez vous-même ». En même tems elle lui montre le ſecond coffre, où était un autre boſſu. A cette vue le Manant eſt ſtupéfait. « Comment diable ! eſt-il donc » revenu, dit-il ? Je l'avais bien jetté pour- » tant. C'eſt sûrement quelque ſorcier ; mais » parbieu il en aura le démenti, & fera » encore une fois le ſaut périlleux ». Il fourre auſſi-tôt dans le ſac le ſecond boſſu, & va le jetter, comme l'autre, à la riviere, ayant grand ſoin de lui mettre la tête en bas, & de bien regarder s'il tombe.

Pendant ce tems la Dame dérangeait les coffres vides, & les changeait encore de place ; de façon que le troiſieme, qui était plein, ſe trouva ainſi être le premier. Quand le Villageois rentra, elle le prit par la main, & le conduiſant vers le mort qui reſtait, lui dit ; « Vous aviez raiſon, mon cher ; il faut » que ce ſoit un ſorcier, & l'on n'a jamais » rien vu de ſemblable : tenez, ne le voilà-

Digitized by Google

» t-il pas encore » ! Le Villain grince les » dents de rage. Eh quoi ! par tous les dia- » bles d'enfer, je ne ferai donc, dit-il, que » porter tout le jour ce maudit boſſu, & » le coquin ne voudra pas mourir ! Oh ! par » le cudieu, nous verrons ». Il l'enleve alors avec des juremens effroyables; & après lui avoir attaché une groſſe pierre au cou, va le lancer au beau milieu du courant, en le menaçant ſérieuſement, s'il le retrouve une troiſieme fois, de le faire expirer ſous le bâton.

Le premier objet qu'il rencontre à ſon retour eſt le maître du logis qui rentrait chez lui. A cet aſpect mon Villain ne ſe poſſede plus de fureur. « Chien de boſſu, te voilà » donc encore, & il ne ſera pas poſſible de » ſe dépêtrer de toi. Allons, je vois bien » qu'il faut t'expédier tout de bon ». Il court auſſi-tôt ſur le Châtelain, qu'il aſſomme; & pour l'empêcher de revenir, le jette à la riviere enfermé dans le ſac.

Je gage que vous ne l'avez pas revu ce voyage-ci, dit le Manant à l'épouſe quand il fut remonté. Elle répondit que non. « Il

Digitized by Google

» ne s'en eſt morbieu gueres fallu, ajouta-
» t-il, & déjà le ſorcier était à la porte. Mais
» j'y ai mis bon ordre; ſoyez tranquille,
» Dame; je vous garantis qu'il ne reviendra
» plus ».

Il n'était pas difficile de deviner ce qu'annonçait ce propos. La Dame en effet ne le comprit que trop bien: mais le malheur était fait, il fallut qu'elle s'en conſolât. Du reſte elle paya très-exactement au Villain ce qu'elle lui avait promis; & jamais peut-être ni l'un ni l'autre n'eurent une journée plus heureuſe.

Je conclus de cette aventure qu'argent fait tout. Une femme a beau être belle; Dieu, pour la former, aurait beau épuiſer tout ſon ſavoir; avec de l'argent, ſi vous en avez, elle ſera à vous: témoin le boſſu de notre Fabliau. Maudit ſoit à jamais l'homme qui attache trop de prix à ce métal, & maudit ſur-tout celui qui le premier en fit uſage.

Les imitations de ce Fabliau ſont aſſez nombreuſes, mais je ne puis en citer aucune; elles étaient parmi celles qu'on m'a égarées. Je me rappelle ſeulement qu'il ſe trouve copié, à quelque légere différence près,

Digitized by Google

dans les Contes Tartares par Gueulette; *que cet Auteur, dans la préface de ſes* Contes Mogols, *dit l'avoir pris chez* Straparole, *& qu'il ajoute qu'on en a fait une farce qui ſe trouve imprimée, & qui porte le titre de* Farce des Boſſus. *On en joue une ſous ce nom ſur le Théâtre de Nicolet. J'ignore ſi c'eſt la même.*

Je crois avoir lu auſſi le Conte des Boſſus dans les Mille & une Nuit.

Digitized by Google

Par Hugues Piucelle.

ESTOURMI.

EXTRAIT.

TROIS Chanoines, amoureux d'Yſame, épouſe de Jean, lui offrent chacun une ſomme conſidérable pour paſſer la nuit avec elle. Elle feint d'y conſentir, & leur aſſigne à chacun une heure différente. A meſure qu'ils arrivent, Jean, qu'elle a prévenu, les aſſomme, & leur prend l'argent qu'ils apportaient; mais d'un autre côté il ne ſait que faire des corps. Il avait un beau-frere, nommé Eſtourmi, eſpece de bandit ſans foi ni loi, paſſant ſa vie dans les mauvais lieux & les tavernes. Jean va le trouver. Il lui avoue en confidence qu'il a tué un Prêtre, & lui demande s'il ſe ſent aſſez hardi pour le débarraſſer du mort & l'inhumer quelque part. L'autre répond, en blaſphémant, qu'il voudrait que ce fût le dernier des Prêtres, afin d'avoir le plaiſir d'en délivrer le monde; & il va enterrer celui-ci dans un champ. Mais

Digitized by Google

quand il rentre, Jean lui montrant le ſecond Chanoine, paraît, comme dans le Fabliau *des Boſſus*, s'étonner beaucoup de voir le mort revenu. Eſtourmi jure épouventablement. Néanmoins il emporte ce nouveau corps qu'il va enfouir ailleurs. La même choſe arrive pour le troiſieme. Enfin, comme le Ribaud s'en revenait, il rencontre en chemin un bon Chanoine qui allait à l'égliſe chanter matines, & dans l'idée que c'eſt toujours ſon mort, il l'aſſomme.

Il eſt aiſé de voir que ce Conte eſt une imitation des deux Contes précédens. Mais quoique le caractere d'Eſtourmi ait quelques beautés poétiques, & qu'il ſoit même aſſez fiérement deſſiné, on eſt révolté pourtant de la mort de cet honnête Chanoine; aſſaſſinat d'autant plus odieux, qu'il eſt inutile & ne produit aucun bien. L'Auteur du Fabliau des Boſſus *paraît avoir bien mieux connu les fineſſes de ſon art.*

Digitized by Google

Par Jean le Chapelain.

LE SACRISTAIN DE CLUNI.

FAUCHET & le Comte DE CAYLUS en ont donné l'extrait.

C'EST l'uſage en Normandie, lorſqu'on eſt en voyage & qu'on loge chez quelque ami, de chanter à ſon hôte une chanſon, ou de lui réciter un conte (*a*). Jean le Chapelain ne dérogera pas à cette coutume. Il va vous dire une hiſtoire qui arriva en Bourgogne au Sacriſtain de Cluni, cette Abbaye ſi riche que tout le pays, dans l'eſpace de ſept lieues à la ronde, lui appartient, & même le bourg entier de Challemagne (*b*).

Le commencement de ce Fabliau étant, à peu de choſe près, le même que celui des deux qu'on vient de lire, pour éviter les répétitions, je n'en donnerai que l'analyſe, quoiqu'il ſoit conté d'une maniere vive & fort rapide. J'en ai trouvé quatre verſions différentes; cependant ces différences roulent plus ſur les détails & la narration que ſur le fonds du Conte. Dans toutes quatre, les principales aventures ſont les mêmes.

Digitized by Google

HUGUES, Bourgeois de Cluni, était à la fois Changeur & Marchand. Un jour qu'il revenait d'une foire avec diverſes marchandiſes, & entr'autres choſes des draps d'Amiens, il fut attaqué dans une forêt par des voleurs qui lui enleverent ſes charrettes. Obligé de vendre, pour ſatisfaire ſes créanciers, le peu de bien qu'il poſſédait, il ſe trouva ainſi entiérement ruiné. Alors ſa femme Idoine lui propoſa de ſe retirer en France (*c*), où elle avait des parens; & ils fixerent leur départ au troiſieme jour. Mais le Sacriſtain du Monaſtere, qui depuis long-tems aimait Idoine, voulut profiter de la circonſtance pour obtenir de la Belle certaines complaiſances que juſques-là il avait toujours ſollicitées en vain. Il lui offrit cent livres; ce qu'il pouvait promettre d'autant plus aiſément qu'il était en même tems tréſorier de l'Abbaye. L'épouſe, tentée par une ſomme auſſi conſidérable, qui en un moment eût réparé les malheurs du ménage, feignit de céder, & de concert avec ſon mari, donna

Digitized by Google

au Moine pour le ſoir un prétendu rendez-vous.

Celui-ci s'échappe ſecrettement par la porte de l'égliſe dont il avait les clés. Il livre à la Dame la ſomme convenue, & s'apprête à remplir l'autre moitié du marché, quand tout-à-coup ſe montre l'époux, armé d'un bâton. Hugues veut en frapper le Sacriſtain, pour lui faire peur & le forcer de s'enfuir. Malheureuſement il l'attrape ſur la tête, & le tue roide. Alors mes deux gens de ſe déſeſpérer. Quel ſera leur ſort, quand le jour paraîtra, & qu'on découvrira chez eux ce cadavre ! Ils étaient tellement troublés que, ſi les portes de la ville euſſent été ouvertes, ils ſe fuſſent ſauvés à l'heure même. Cependant néceſſité ranimant leur courage, Idoine propoſa de reporter le corps dans le couvent, en rentrant par l'égliſe avec les clés du Sacriſtain. Hugues le prit donc ſur ſes épaules, & accompagné de ſa femme, qui ſuivit pour ouvrir, il alla le poſer debout contre la porte des latrines.

Dans la nuit le Prieur du Monaſtere eut beſoin de ſe relever & d'aller à l'endrait où

Digitized by Google

était placé le mort : mais il pouſſa la porte ſi bruſquement, qu'il le renverſa par terre avec grand bruit. Il crut l'avoir tué ; & ce malheur était d'autant plus fait pour l'effrayer, qu'ayant eu querelle, la veille, avec le Sacriſtain, il avait lieu de craindre qu'on ne l'accusât du meurtre auprès de l'Abbé. Ce qu'il imagina de mieux dans une circonſtance auſſi fâcheuſe, fut de porter le corps hors du Monaſtere, & de le mettre à la porte de quelque jolie Bourgeoiſe, afin de faire jetter les ſoupçons ſur la vengeance du mari. La maiſon d'Idoine étant la plus proche, il va là le poſer, frappe un grand coup à la porte, & ſe ſauve.

C'en était fait des deux époux, ſi dans ce moment ils euſſent été endormis. Ce cadavre qu'on eût trouvé le lendemain les aurait infailliblement fait arrêter ; & coupables comme ils l'étaient, ils ſe fuſſent bientôt trahis eux-mêmes. Au bruit qu'ils entendirent, Idoine fit lever ſon mari. Mais quand ils revirent le Moine, ils ſe crurent perdus, & s'imaginerent que c'était le diable qui l'avait rapporté chez eux, afin de les faire périr. Pour

Digitized by Google

détourner ce projet du malin esprit, la Dame donna à son mari un *bref*, dans lequel elle avait écrit le nom de Dieu. Armé de ce charme sacré, Hugues reprit courage, & il enleva une seconde fois le Sacristain, dans le dessein d'aller le déposer quelque part.

En passant devant la maison de Thibaut, métayer du Couvent, il apperçut un tas de fumier. L'idée lui vint d'y fourrer son Moine; d'autant mieux que le Sacristain allant souvent chez Thibaut, on pourrait soupçonner celui-ci du meurtre. Déjà il commençait à faire un trou dans la paille, lorsqu'il sentit un sac qui paraissait plein. « Oh, oh ! se dit-il à » lui-même, est-ce que le drôle aurait aussi » assommé un Moine? Eh bien, ils se tien- » dront compagnie, & il aura l'honneur des » deux ». En même tems Hugues dénoua le sac, & fut fort étonné d'y trouver un cochon. Thibaut en effet, comme on approchait de Noël, en avait tué un; mais deux filoux étaient venus sur le soir le lui enlever, & en attendant que la nuit fût assez avancée pour l'emporter sans risque, ils l'avaient caché sous le fumier, & étaient allé boire

à

Digitized by Google

à la taverne. Hugues, ſans s'embarraſſer de qui venait le cochon, le tire du ſac; il y met le Moine, & s'en revient avec ſa proie.

Les deux filoux avaient trouvé à la taverne d'autres honnêtes gens, de leur trempe, avec leſquels ils buvaient. Quelqu'un de la troupe s'étant aviſé de dire que, pour trouver le vin meilleur, il voudrait avoir quelques grillades de porc frais, un des voleurs s'offrit à en régaler la compagnie, & il alla auſſi-tôt chercher ſon cochon. A l'aſpect du ſac, on ſe récrie ſur la beauté de l'animal, on demande du bois, du feu. L'un va chercher un couperet, l'autre un gril; celui-ci apporte de la paille, celui-là court à la haie arracher quelques échalas. Pendant ce tems, la ſervante dénoue le ſac, & le ſouleve par l'autre bout, pour faire tomber le cochon. Soudain le Moine paraît. Elle fait un cri horrible, les buveurs reſtent ſtupéfaits, le Tavernier lui-même accourt & veut ſavoir quel eſt l'auteur du meurtre. « Je n'ai tué » perſonne, répond le voleur. J'avais ſeule- » ment eſcamoté un cochon; & le Diable, » pour me faire niche, en a fait un Moine.

Digitized by Google

» Au reſte, il appartient à Thibaut, je veux » que le Villain n'y perde rien ». Le fripon alors retourne au logis du Métayer avec ſon mort, & il l'y accroche par le cou à la même corde qui avait ſervi à ſuſpendre le cochon.

Tout ceci ne put ſe faire ſans quelque bruit. Thibaut, réveillé, ſe leva pour aller tâter ſi ſon cochon était encore à la même place; mais la corde, trop faible pour ſon nouveau poids, ſe caſſe tout-à-coup, & le Moine tombe ſur le Métayer qu'il renverſe. Celui-ci crie au ſecours, il appelle ſa femme & ſes valets: on vient avec de la lumiere, & on le trouve pris ſous la robbe du Sacriſtain.

Thibaut ne fut pas long-tems ſans reconnaître le mort. Il craignit néanmoins que ſi on allait le trouver chez lui, on ne l'accusât de l'avoir tué, & il chercha le moyen de s'en débarraſſer; d'autant plus que déjà il faiſait jour. Dans ſon écurie était un jeune poulain, qui n'avait point encore été dreſſé, & par conſéquent très-farouche. Il ſe le fait amener. Il y place le Moine, qu'il attache à la ſelle pour l'empêcher de tomber; & après avoir mis dans la main de celui-ci une vieille

Digitized by Google

lance, & lui avoir suspendu au col un écu, comme si c'eût été un Chevalier, il chasse avec un grand coup de fouet le cheval dans la ville. En même tems lui & ses valets courent après l'animal, en criant de toutes leurs forces, arrêtez, arrêtez le Moine. Ces cris, joints à ceux de la populace, effarouchent encore davantage le poulain. Il court à perte d'haleine, & se lance dans le Couvent dont il trouve la porte ouverte. Le Prieur, qui se rencontre là, & qui n'a pas le tems de se ranger, est frappé de la lance & tué roide. Les Moines se sauvent : par-tout on crie, gare, gare, le Sacristain est devenu fou. Vingt fois de suite, le cheval effrayé parcourt les jardins & le cloître. Il pénetre dans la cuisine où il fracasse tout; il brise contre les murs la lance & l'écu. Enfin, à force de courir, il arrive à un grand trou qu'on creusait pour faire un puits, & s'y précipite avec son cavalier. Ce fut à cette chûte qu'on attribua la mort du Sacristain. Personne ne sut son aventure. Quant à Hugues, il y gagna un cochon & cent livres. Thibaut seul y perdait; mais il se fit dédom-

Digitized by Google

mager amplement par les Moines de la perte de ſon poulain ; & ce furent eux qui payerent tout.

Il y a peu de Fabliaux qui aient eu autant de vogue que celui-ci. On le trouve chez la plupart de nos Conteurs modernes, & il a été traduit dans les principales langues d'Europe. J'avais les preuves de tout ceci, & je demande pardon d'être obligé d'avouer encore que je ne les ai plus. Des Auteurs qui ont copié le Sacriſtain de Cluni, *voici les ſeuls que j'ai retrouvés.*

Hiſtoire générale des Larrons, *p.* 244.

Bibliotheque amuſante & inſtructive, *t.* 2, *p.* 14.

Maſuccio, *Nov.* 1.

NOTES.

(*a*) Il a déjà été mention de cette coutume dans le Fabliau du *Pauvre Clerc.* On voit par le Roman de Gérard de Rouſſillon, qu'elle était uſitée non-ſeulement quand on recevait chez ſoi un voyageur, mais encore dans tous les feſtins. Au reſte ſi elle prouve l'eſtime qu'on avait alors pour les Fabliaux, elle fait honneur en même tems à l'antique gaieté de la nation ; & c'eſt de ce côté-là qu'on doit la regretter.

(*b*) On a pu voir au Fabliau de *l'Hermite qu'un Ange mena dans le ſiecle*, quelle était l'opinion de nos Poëtes

Digitized by Google

ſur ces Ordres Religieux, qui d'abord ayant commencé par être des réformes très-auſteres, mais bientôt corrompues par les indiſcretes libéralités des Fideles, avaient aquis des domaines dignes de Souverains, & affectaient un faſte de bâtimens que n'égalait point la magnificence même de nos Rois. Le Monaſtere dont parle l'Auteur du *Sacriſtain* avait reçu à la fois en 1245, après la célébration d'un Concile de Lyon, le Pape, deux Patriarches, douze Cardinaux, trois Archevêques, quinze Évêques, pluſieurs Abbés, S. Louis avec la Reine ſa mere, ſon frere & ſa ſœur, l'Empereur de Conſtantinople, les fils des Rois d'Arragon & de Caſtille, le Duc de Bourgogne, ſix Comtes, &c. &c. &c. Tous y avaient logé avec leur ſuite; & ce qui eſt remarquable, c'eſt que les Religieux n'avaient été obligés de quitter ni leurs chambres, ni leur réfectoire, ni enfin aucun des bâtimens qui ſervaient à leurs exercices ordinaires.

(*c*) On remarquera cette maniere de parler, qui diſtingue la France de la Bourgogne. L'Auteur entend par le premier pays les provinces qui étaient domaines du Roi, qui lui appartenaient en propre; à la différence de celles dont il n'était que ſuzerain, & qui, comme la Bourgogne, avaient leur ſouverain particulier. Le peuple dit encore aujourd'hui *Saint Denis en France*.

Digitized by Google

LA LONGUE NUIT.

Alias

DU PRÊTRE QU'ON PORTE.

MARION avait épouſé un bon laboureur, nommé ſire Borget; & Marion était aſſez jolie. Auſſi le Curé, qui la trouvait telle, lui faiſait-il de fréquentes viſites. Le Villain qu'on alarma enfin ſur tant de politeſſe, voulut ſavoir quel en était le motif, & pour cela il feignit un voyage. Les adieux ne ſe firent pas ſans tendres ſoupirs de la part de Marion. Elle accabla le Prud'homme de baiſers, elle pleura même; mais à peine eut-il le dos tourné, que la traîtreſſe courant chez le Paſteur, l'avertit qu'elle ſe trouvait libre, & que s'il voulait venir le ſoir, ils pourraient ſe voir en ſûreté. Borget, qui s'était douté de l'aventure, ſe tenait tout près de là aux aguets. Pendant que ſa femme était au dehors, il rentra chez lui ſans être apperçu,

Digitized by Google

& il s'y cacha pour voir ce que tout ceci allait devenir.

Dès qu'il fut nuit, le Prêtre se rendit au logis de la Dame, avec du vin & quelques provisions sous son manteau. Un bain l'attendait, il y entra; & pendant ce tems Marion apprêta le souper. Mais tandis qu'elle allait & venait, Borget tout-à-coup quitte sa cachette; il se jette sur le Curé qu'il étrangle, & sortant ensuite, va frapper à la porte de la rue, comme s'il ne faisait que d'arriver. L'épouse, qui à sa maniere de frapper le reconnaît, court alors couvrir d'un drap la cuve, en recommandant au Prêtre de ne pas souffler; & après cela elle vient ouvrir. « Oh! » doux ami, c'est donc vous, s'écrie-t-elle » avec une joie affectée? Oui, j'en étais bien » sûre que vous ne voudriez pas me laisser » dans le chagrin, & que vous reviendriez » coucher ici. Voyez si j'y ai compté: voilà » votre souper tout prêt ». Borget effectivement vit une tarte sur le feu & un chapon à la broche. Il admira beaucoup la prévoyance & l'attention de sa moitié, & se mit à table où il mangea de très-bon appétit le souper

Digitized by Google

du mort. Marion, pour se débarrasser de lui, essaya de l'ennivrer en le provoquant à boire; mais le drôle se tint sur ses gardes: il voulait voir jusqu'au bout le dénouement de l'aventure. Seulement, quand il eut bien soupé, il dit qu'il avait envie de dormir; & se couchant aussi-tôt, il feignit de ronfler.

La Dame alors courut à son prisonnier. « Beau Sire, ne m'en voudrez-vous pas, » lui dit-elle, de vous avoir laissé là si long-» tems? J'ai fait bien du mauvais sang aussi, » je vous assure; & j'aurais de grand cœur » envoyé le Villain à tous les diables. Mais » soyez tranquille, il dort à présent, & nous » pouvons, sans rien craindre, nous dédom-» mager d'avoir attendu. Venez, cher Sire.... » Quoi! est-ce que vous êtes fâché? Vous » ne me dites rien »! Hélas le cher Sire n'avait garde de parler. Elle eut beau le tirer par le bras, il ne répondit pas davantage. Enfin, elle le regarda de près, & vit qu'il était mort.

Alors grand désespoir, comme vous imaginez. Mais que faire? que devenir? Elle appella Gauteron, sa servante, pour la con-

Digitized by Google

ſulter. Gauteron depuis long-tems était dans la confidence de ces amours : ſouvent même elle les avait favoriſées avec complaiſance. Elle répondit que puiſqu'il n'y avait plus de remede, c'était folie de perdre ſon tems en lamentations ; que pour elle le ſeul parti raiſonnable qu'elle vît à prendre en ce moment, était de cacher le corps quelque part, dans la grange par exemple, juſqu'au lendemain ; qu'alors on pourrait ſonger aux moyens de s'en débarraſſer tout-à-fait, & profiter pour cela du tems où Borget ſerait aux champs. L'avis fut adopté. En conſéquence les deux fémelles prirent le mort, l'une par les pieds, l'autre par la tête, & elles allerent le cacher dans la grange, ſous des gerbes d'avoine. Cela fait, l'épouſe, raſſurée, au moins pour l'inſtant, vint ſe coucher.

Borget n'avait pas perdu un mot de toute cette converſation. Quand ſa femme entra dans le lit, il feignit de ſe réveiller, & lui dit avec une ſorte d'inquiétude : « Douce amie, » tu ſais que nous ne devons pas mal au » Curé, & entre nous j'ai peur qu'il ne nous » cherche noiſe. Je te dirai que c'eſt même

Digitized by Google

» pour cela que j'ai remis mon voyage à la
» ſemaine prochaine, & que je ſuis revenu hier
» au ſoir. Ainſi, pas plus tard que demain,
» dès qu'il ſera jour, je ferai vider notre
» grange & battre toute l'avoine, afin d'avoir
» de l'argent : car, vois-tu, tant que je me
» ſentirai cette épine-là dans le pied, il ne
» me ſera pas poſſible de dormir tranquille.
» De l'avoine, Sire, répondit la femme alar-
» mée ! Eh mais il y en a dans le grenier
» quatre muids de battue. Vendez celle-là
» ſi vous voulez de l'argent; elle eſt toute
» prête, & ce ſera bien plutôt fait que de
» donner l'autre à battre. Non, reprit le
» mari, celle du grenier aura bientôt ſon
» tour, je ſais où la placer; mais il faut que
» l'autre paſſe devant. Au reſte, Sœur,
» comme tu n'es pas néceſſaire à la grange,
» tu pourras demain, ſi tu veux, reſter au
» lit : il ſuffira de moi pour avoir l'œil ſur
» les batteurs ». A ces mots Borget ſe tourna ſur le côté, & fit ſemblant de ſe rendormir.

Marion, malgré l'inquiétude horrible que lui donnait le projet de ſon mari, n'oſa cependant pas le contredire davantage; mais

Digitized by Google

dès qu'elle l'entendit ronfler, elle se leva doucement, & alla sur cet incident nouveau consulter Gauteron, qui n'était pas encore couchée. « Vous voilà embarrassée pour bien » peu de chose, reprit la fille. Eh bien, » puisqu'on va battre dans la grange, il n'y » a qu'à enlever le Curé & le porter au » grenier : nous le cacherons dans l'avoine ». Ce conseil fut exécuté à l'instant ; après quoi l'épouse vint sans bruit se recoucher.

Mais le fin Manant avait tout entendu, comme la premiere fois. A peine sa femme fut-elle à ses côtés, que feignant encore de se réveiller, il entra de nouveau en conversation avec elle sur ses prétendues inquiétudes. « Sœur, » lui dit-il, tu m'as pourtant donné tout-à-» l'heure un bon conseil. Je t'ai contrariée » d'abord, parce qu'après tout il faut bien » un peu montrer à sa femme qu'on est le » maître ; mais tu avais raison, & je suis » forcé d'en convenir. Oui, j'aurai plutôt de » l'argent en vendant l'avoine qui est battue. » Demain donc je la fais porter au marché. » Ma foi, vive une femme d'esprit pour bien » faire aller un ménage, & que béni soit

Digitized by Google

» le Prêtre qui m'a marié avec la mienne ».

Pour le coup Marion perdit patience. Elle pleura, s'emporta, accabla ſon mari d'injures, & ſortit du lit, en criant qu'elle ne pouvait plus vivre davantage avec un brutal & un ivrogne qui la rendait malheureuſe. Après tout ce vacarme, il fallut bien pourtant aller une troiſieme fois conſulter Gauteron.

« Que le Diable emporte le bourru, ré-» pondit la ſervante : il a juré, je crois, de » nous empêcher de dormir. Allons, je vois » bien que nous ne ſerons en paix que quand » nous aurons mis le Prêtre dehors. Eh bien, » Dame, il n'y a qu'à le r'habiller & le mettre » à la porte du voiſin Chalant. C'eſt lui qui » enterre les morts, il fera du nôtre tout » ce qu'il lui plaira ». Elles allerent donc porter leur corps, &, pour réveiller Chalant, frapperent, avant de ſe retirer, un grand coup à ſa porte.

Celui-ci, réveillé par le bruit, deſcend avec une lumiere; mais à peine a-t-il ouvert, que le cadavre tombe ſur lui & roule à ſes pieds. Il regarde, & reconnaît ſon Curé. « Oh ! pour le coup, ſire Paſteur, vous en

Digitized by Google

» prenez trop auſſi ; & je vous l'ai dit bien » des fois. Il eſt par-ci par-là permis à un » galant-homme de boire un coup, mais » parbieu vous abuſez de la permiſſion. Voyez » un peu le bel état ! Il ne peut ſeulement » pas ſe ſoutenir. Allons, relevez-vous donc, » & retournez vous coucher ». En parlant ainſi, Chalant prit le Curé par le bras ; mais il s'apperçut qu'il était mort. Il crut que le Sire s'était tué en tombant, & appella ſa femme pour ſavoir ce qu'il ferait du cadavre. Dame Chalant avait plus de raiſons que lui encore d'en être inquiete. Souvent, dans l'abſence du Villain, le Curé venait la conſoler des ennuis de ſon veuvage ; & ce corps, ſi on le trouvait chez elle, ne pouvait manquer d'occaſionner des informations qui n'euſſent peut-être point tourné à ſon honneur. « Tu n'as pas le tems d'aller l'enterrer au » cimetiere, dit-elle à ſon mari ; mais tu as » fait hier un foſſé dans ton champ, vas l'y » mettre : la terre eſt remuée, on ne s'ap- » percevra de rien ».

Chalant partit avec le corps. Dans ſon chemin il entendit quelqu'un ronfler, & trouva

Digitized by Google

ſur l'herbe un homme étendu. C'était un payſan du village, qui, la veille, étant venu là faire paître ſa jument, s'y était endormi. Néanmoins, pour qu'on ne pût pas la lui enlever ſans qu'il s'en apperçût, le Villain avait eu auparavant la précaution de ſe lier au poignet le bridon de l'animal. Chalant, que fatiguait le poids du Prêtre, & qui ne voulut pas le porter plus loin, s'en débarraſſa en le mettant à califourchon ſur la jument. Dès que la bête ſe ſentit chargée, elle partit, mais elle ne put le faire ſans tirer le Manant qu'elle réveilla. Celui-ci voyant quelqu'un ſur ſa monture, s'imagine que c'eſt un voleur qui veut la lui dérober. Il ſe releve en fureur, & lui aſſene ſur le crâne un tel coup de bâton, qu'il le jette à terre. Comme il ne le voit point remuer, il s'aviſe de lui lever le chaperon, pour voir s'il le reconnaîtra, & trouve que c'eſt ſon Curé.

EXTRAIT DE CE QUI SUIT.

ALORS il prend le parti d'aller le porter au cimetiere, ſauf à qui voudra d'y pourvoir enſuite. Trois voleurs venaient d'y entrer à

Digitized by Google

l'inſtant, chargés d'un ſac dans lequel était un cochon qu'ils avaient volé. Au bruit du cheval, ils ſe croient pourſuivis, & ſe ſauvent. Le payſan, qui voit le ſac, en tire le cochon, & y met ſon Prêtre. Bientôt les voleurs retournent au cimetiere, & retrouvant leur ſac l'emportent au cabaret. Là ils découvrent qu'ils ont été dupés. Alors ils vont porter le corps chez le Bourgeois auquel ils avaient volé le cochon. Le Bourgeois le porte à ſon tour dans le Couvent du lieu, à la porte du Prieur. Je ne fais qu'indiquer ces détails, les mêmes abſolument que ceux du Fabliau précédent.

Ce jour-là couchait au Monaſtere l'Évêque du Dioceſe. Le Prieur, qu'embarraſſait ſon mort, imagine d'en faire mettre le meurtre ſur le compte du Prélat. Pour cela il va dans la chambre du voyageur, & s'aſſeoit auprès de ſon lit, une maſſue en main. On lui demande pourquoi il eſt là. « Sire, dit-il, nous » ſommes obligés d'avoir ici, à cauſe des » voleurs, beaucoup de chiens. La nuit nous » les lâchons; mais ſouvent il leur arrive » d'entrer dans les chambres, & quelquefois

Digitized by Google

» même de venir se coucher sur les lits. Si » par hazard il en venait un chez vous, je » vous apporte, Sire, de quoi les chasser » & vous défendre ». Alors il remet à l'Évêque la massue, & sort. Quelques momens après, quand le Prélat est rendormi, le Moine revient avec son mort qu'il pose en travers sur le lit. L'Évêque, que le poids réveille, & qui s'imagine que c'est un des chiens, le frappe avec la massue; mais comme il le sent toujours, il allonge la main, & à son grand étonnement trouve un corps d'homme. Il appelle ses gens. Alors le Prieur, qui était là tout près, crie au secours comme si l'on assassinait quelqu'un. Tout le monde accourt. On trouve le Curé mort, & l'Évêque avec sa massue en main. Chacun resta convaincu que ce dernier était le véritable auteur du meurtre. Mais contre l'autorité quelle ressource? On chanta au Pasteur une belle messe, on l'inhuma avec pompe, & l'affaire en resta là.

Ici bas, ajoute l'Auteur, beaucoup de gens font le mal; mais le sot est celui qui, quand il l'a fait, s'en laisse convaincre.

LE

Digitized by Google

LE SACRISTAIN.

Ce Conte eſt encore une imitation du Sacriſtain de Cluni, *qu'on a lu plus haut ; & l'Auteur n'a pas voulu qu'on s'y trompât, car il l'a intitulé de même* le Sacriſtain, *quoiqu'il n'y ſoit queſtion que d'un Curé. Son but a été, ce ſemble, de dévoiler l'ignorance & l'avidité des Juges de ſon tems, & ſurtout de tourner en ridicule les combats judiciaires, ainſi qu'une ancienne ſuperſtition qui régnait alors, & qui faiſait croire que le cadavre d'un homme aſſaſſiné ſaignait à l'aſpect de ſon meurtrier.*

Tout le commencement du Fabliau différant très-peu des trois ou quatre précédens, il ſuffira d'en donner l'analyſe. Je n'en commencerai la traduction qu'à l'alinea.

SIRE Martin, Curé d'un village ſur la Seine au-deſſus de Nogent, allait de tems en tems en bonne fortune chez une Bergere de ſa Paroiſſe. Un jour qu'il ſe trouvait chez elle, & qu'il y était dans un moment de déſordre, le bélier du troupeau vient le frapper par derriere avec ſes cornes ; Martin tombe à la renverſe & ſe tue. La Bergere va poſer le

Digitized by Google

corps à la porte d'un de ſes voiſins, nommé Adam. Celui-ci, prenant le Prêtre pour quelque eſpion, lui fracaſſe le crâne d'un coup de hache, & le jette enſuite dans un ſac à la riviere. Le ſac roule ſous l'eau juſqu'à Nogent, où il eſt arrêté dans les filets de deux Pêcheurs, nommés Gui & Bernard.

Au point du jour, les Pêcheurs allerent lever leurs filets. La Comteſſe de Nogent était arrivée la veille à la Ville, & ils auraient voulu avoir du poiſſon à lui offrir. « Com-» pere, dit Bernard, voici qui eſt bien » lourd : c'eſt sûrement quelque gros bro-» chet. Ma foi, ſi tu veux me croire, il ne » faudra pas le lâcher à moins de vingt ou » trente ſous ». Ils eurent beaucoup de peine à tirer le filet dans le bâteau, & furent fort étonnés de trouver un ſac au lieu d'un poiſſon. Cependant leur joie n'en fut que plus grande, parce qu'ils crurent que c'était un paquet de hardes; auſſi prirent-ils le parti de ne point l'ouvrir ſur la riviere, de peur d'être trahis ſi on les appercevait, mais de l'emporter ainſi chez eux, & là de partager librement leur trouvaille. Gui ſe chargea donc de retrouſſer

Digitized by Google

les filets, & Bernard pendant ce tems porta le sac à son logis. « Leve-toi, dit-il à sa » femme, & viens m'aider à vider ce paquet. » Tiens voilà ce que Dieu nous a envoyé » aujourd'hui : grace à lui, nous n'avons » plus besoin de travailler d'ici à long-tems ». Mais quand ils eurent ouvert, & qu'ils virent le tonsuré avec son crâne fracassé, ils furent saisis d'un tel effroi, qu'ils se sauverent dans la rue.

En ce moment parut Gui, auquel son camarade raconta combien leurs espérances étaient trompées. « A d'autres, à d'autres, » répondit-il. Tu me prends pour quelque » sot apparemment ; mais pardieu tu n'as » pas trouvé ton homme. Je saurai bien me » faire rendre justice par la Comtesse & ses » Barons, & j'y mangerai jusqu'à mon cha- » peron, s'il le faut ». Bernard eut beau protester avec serment qu'il n'avait rien pris, il eut beau offrir de rendre le paquet en son entier ; l'autre l'accusa d'avoir tué un Prêtre, & de lui faire accroire, pour le rendre complice du meurtre, que le Prêtre s'était trouvé dans le sac. « Tu mens, reprit Bernard, je

Digitized by Google

» n'ai tué perſonne ; & ſi tu avais l'effron-
» terie d'avancer cette fauſſeté en juſtice,
» j'en demanderais le champ-clos. Eh bien,
» tu n'as qu'à le demander, répliqua le pre-
» mier : car, pas plus tard que ce matin,
» je vais porter ma plainte au Prévôt ».

Cet Officier était aſſis devant ſa porte avec ſix notables Bourgeois, en attendant qu'il lui vînt quelque cauſe à juger. Dès qu'il eut entendu Gui, il envoya auſſi-tôt un de ſes gens chercher l'accuſé. Ce dernier ayant comparu, le Juge s'aſſit ſur ſon perron (*a*) & parla ainſi : « Bernard, ce Prud'homme vous accuſe
» d'une action qui n'eſt pas honnête. Il pré-
» tend que ce matin vous avez trouvé enſem-
» ble un ſac plein de hardes, & que vous lui
» en avez volé ſa part. Si le fait eſt vrai, il
» faut en convenir, ou ſinon vous attendre
» à être puni ». Le Pêcheur, après avoir juré de dire la vérité, avoua que Gui & lui avaient en effet trouvé un ſac dans leurs filets, mais il proteſta en même tems que le ſac ne contenait qu'un corps mort. « Tu as menti à la
» juſtice, reprit le Prévôt. Il y avait sûre-
» ment des habits dans le ſac ; ainſi je te

Digitized by Google

» condamne, pour ta peine, à m'en rap-
» porter tout autant qu'il pourra en conte-
» nir. Mais ce n'eſt pas tout. Voilà un homme
» mort : il s'agit maintenant de ſavoir qui
» de vous deux l'a tué ». Gui jura que pour lui il était innocent. Il avança que ſi quelqu'un avait fait le meurtre, ce ne pouvait être que Bernard; il offrit de le prouver par le combat en champ-clos. A ces paroles Bernard, s'approchant pour donner ſon gage, demanda de même à prouver ſon innocence les armes à la main. « Je vous accorde le champ,
» dit le Prévôt. Le combat ſera lundi pro-
» chain dans le pré hors de la ville. Nous
» verrons alors qui de vous deux Dieu &
» la Juſtice favoriſeront ».

Ce lundi était jour de marché. Vous jugerez par-là quelle affluence de monde il dut y avoir au lieu du combat. A peine le Prévôt put-il conſerver l'enceinte libre. Il y fit apporter le cadavre, & avant tout il annonça que le vaincu ſerait écorché vif avec le Prêtre. Mais le bon de l'aventure, c'eſt qu'aucun des deux Champions n'était coupable. Dieu pour le coup allait ſe trouver étrangement embar-

Digitized by Google

raſſé, & le Diable s'apprêtait à bien rire.

Quand les deux Villains furent entrés dans l'enceinte, on apporta des reliques. Gui, s'avançant le premier & ſe mettant à genoux, jura ſur les corps ſaints que non-ſeulement il n'avait pas tué le Prêtre, mais qu'il ne l'avait même vu ni mort ni vivant. Enſuite vint Bernard, qui déclara auſſi avec ſerment qu'il était innocent du meurtre. Alors ils prirent les armes, & ſe préparerent au combat. Mais le plus hardi des deux tremblait de tous ſes membres. Gui d'abord allongea à ſon adverſaire un grand coup de bâton, qui fut ſans effet, il eſt vrai, parce qu'il ne porta que ſur ſa haraſſe (*b*). Un ſecond, dont il redoubla, fut plus heureux; car il atteignit Bernard ſur la tête, & le fit même tomber ſur les genoux. Mais celui-ci, ſe relevant en fureur, jetta par terre ſa haraſſe, & courut ſur ſon ennemi, qu'il ſaiſit par le milieu du corps pour le terraſſer. Ils lutterent quelque tems enſemble, cherchant mutuellement à s'abbattre, & n'en pouvant venir à bout.

Heureuſement pour eux Dieu en ce moment les vit du haut du Ciel. Il ne voulut

Digitized by Google

point que deux honnêtes chrétiens s'étranglaſſent ainſi ſans motif, & il réſolut de terminer le combat par quelque ſigne miraculeux, & de montrer aux habitans de Nogent quelle était ſa puiſſance.

Tout-à-coup la Bergere chez qui le Prêtre avait été tué vint à paſſer avec ſon troupeau. Mais à peine le bélier, auteur du meurtre, fut-il arrivé auprès du cadavre, qu'à l'inſtant les plaies s'ouvrirent & ſaignerent. Au cri que ce prodige fit jetter à l'aſſemblée, le Prévôt ordonna d'arrêter la Bergere & de ſuſpendre le combat. C'eſt ce qui pouvait arriver de plus heureux pour nos deux poltrons. Déjà leur courage était aux abois, & peu s'en fallait qu'ils ne s'avouaſſent à la fois tous deux vaincus. « L'aſſaſſin eſt ſûrement » ici, ajouta le Prévôt; la choſe eſt certaine. » Oui, s'écrierent les aſſiſtans : mais com- » ment le découvrir ? Oh ! c'eſt-là le moin- » dre de mes embarras, répartit le Sire; & » vous allez voir quel homme je ſuis ».

En parlant ainſi, il fit mettre le mort ſur la haraſſe d'un des Villains, & la haraſſe ſur un buiſſon. Il commanda enſuite que toutes

Digitized by Google

les perſonnes qui étaient dans le pré ſe réuniſſent en peloton, & que toutes alors paſſaſſent ſucceſſivement, l'une après l'autre, à côté du cadavre. Il eſpérait par là reconnaître à l'approche de qui les plaies ſaigneraient. La Bergere fut appellée à ſon tour; mais ni elle, ni tout ce qui était là de ſpectateurs, n'excita une ſeule goutte de ſang.

Néanmoins il reſtait encore le troupeau à examiner; or l'habile juge était, comme vous l'avez vu, & trop inſtruit de ſes devoirs pour omettre un point auſſi eſſentiel, & trop integre en même tems pour dérober au ſupplice des moutons coupables, s'ils le méritaient. Il ordonna donc pour eux ce qu'il avait ordonné pour les aſſiſtans. En cela éclata clairement ſa profonde ſageſſe; car le Bélier homicide ne fut pas plutôt près du mort, qu'à l'inſtant le ſang en ſortit à gros bouillons. Je tiens le meurtrier, s'écria le Prévôt; & auſſi-tôt il fit approcher la Bergere. Celle-ci, interrogée, avoua que le Prêtre avait à la vérité été tué chez elle par le Bélier, & qu'elle l'avait porté enſuite à la maiſon d'Adam; mais elle ſoutint qu'on ne pouvait en

Digitized by Google

juſtice lui en faire un crime ; & d'un ton très-réſolu, elle ajouta que ſi le Prévôt l'entreprenait, elle en appellait d'avance à la Comteſſe. Cet Officier la voyant ſi déterminée, loin de la blâmer, loua au contraire ſa conduite, & trouva qu'elle parlait bien. Il envoya chercher Adam néanmoins, dans l'eſpérance qu'il aurait peut-être meilleur marché de celui-ci. Adam, en convenant qu'il avait jetté le cadavre à la riviere, prétendit, comme la Bergere, qu'il n'y avait pas-là de quoi le blâmer, & il en appella au Comte.

Quand le Prévôt vit qu'il ne gagnerait rien avec ces gens-là, il prit le parti de terminer l'affaire. Il renvoya donc les deux Champions chez eux ; il fit inhumer le mort, & ainſi fut terminé le procès.

Ceci nous prouve que l'on doit toujours s'abſtenir de mal faire. En vain vous avez choiſi les ténebres pour commettre un crime, en vain vous avez pris toutes les précautions poſſibles pour le tenir caché ; le Diable eſt encore plus malin que vous : il vous fera découvrir, & vous ſerez ſa dupe.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) Au *Lai de Lanval*, 1er. volume, en parlant des différens uſages des perrons, j'ai dit que c'était une eſpece de tribunal extérieur où les Seigneurs Haut-Juſticiers, & les Officiers qui les repréſentaient rendaient la juſtice & prononçaient leurs ſentences.

(*b*) Haraſſe, bouclier particulier, uſité dans les duels entre Villains, & qui ayant cinq à ſix pieds de hauteur, ſervait au Champion comme d'un rempart, derriere lequel il ſe tenait caché. Pour qu'il pût voir les mouvemens de ſon ennemi, & parer ſes coups ou lui en porter, la haraſſe avaît deux trous pratiqués à la hauteur des yeux. Cette arme, que ſa grande peſanteur rendait très-fatiguante, a donné lieu à l'expreſſion *haraſſé*, qui ſubſiſte encore, pour déſigner l'état d'un homme accablé de laſſitude.

Dans une note du Fabliau d'*Hueline*, au 1er vol. on a pu lire quelques détails ſur les combats judiciaires. Il a été dit que les Villains n'avaient pour arme offenſive que le bâton, qu'un Noble lui-même était obligé de n'en avoir point d'autre, lorſqu'il ſe battait contre un Villain; & telle eſt vraiſemblablement l'origine de notre préjugé, que les coups de bâton déshonorent.

Digitized by Google

* DE LA BOURGEOISE D'ORLÉANS.

Alias

DE LA DAME QUI FIT BATTRE SON MARI.

QUATRE Clercs, écoliers, étaient venus étudier aux Écoles d'Orléans. L'un d'eux s'étant amouraché d'une marchande de la ville, il chercha le moyen de ſe faufiler chez la Dame. Bientôt il y parvint, & il réuſſit même à lui plaire; mais l'aſſiduité de ſes viſites donna des ſoupçons au mari, qui, pour ſavoir ce qu'il avait à craindre, fit eſpionner les deux amans par une petite niece qu'il élevait chez lui.

La jeune perſonne était d'autant plus propre à ce rôle, qu'ils ne ſe défiaient pas d'elle. Un jour que le Clerc preſſait la Dame de lui accorder un rendez-vous: « Je ne le puis » dans ce moment, répondit la Bourgeoiſe, » mais prenez patience: bientôt mon mari » doit faire un voyage; nous aurons alors » tout le tems de nous voir, & nous le

Digitized by Google

» pourrons d'autant plus sûrement, qu'il me » sera aisé de vous faire entrer, sans que » vous soyez apperçu, par la porte du ver- » ger ». Malheureusement ce discours fut entendu de la petite espionne. Elle alla aussi-tôt le rapporter à son oncle ; & dès le jour même celui-ci feignant, pour tromper sa moitié, de se rendre à je ne sais quelle foire, il lui annonça qu'il comptait partir le lendemain.

Il partit en effet; mais sur le soir il rentra dans la ville à la faveur des ténebres, & vint se poster, comme en sentinelle, à la porte du verger : ne doutant pas que le Clerc n'eût reçu l'avis de s'y rendre. Sa conjecture était fondée. A l'heure convenue, l'épouse alla ouvrir; elle trouva l'époux, & dans la persuasion que c'était son ami, elle l'embrassa, & le prit par la main pour le conduire à sa chambre. L'autre, qui craignait d'être reconnu, suivit en silence & le visage caché sous son chaperon. Mais vous tromperiez vingt Argus plutôt qu'une femme. Tant de précautions inspirerent à la nôtre de la défiance. Elle se baissa pour regarder le Sire, & reconnut son époux. Alors, avec une présence d'esprit

Digitized by Google

admirable, elle lui dit, comme si elle eût parlé à son ami : « Que je vous sais gré de » vous être rendu à mes empressemens, cher » Sire. Néanmoins je ne puis jouir encore » du plaisir de vous voir, jusqu'à ce que tout » le monde ici soit retiré. Mais suivez-moi. » Je vais, en attendant, vous cacher quel- » que part; & dès que je serai libre, je » viendrai aussi-tôt vous retrouver ».

L'Ane pense une chose, mais souvent l'Anier qui le conduit en pense une autre : c'est ce qu'eut occasion d'éprouver notre jaloux. Il comptait attraper sa femme au piege, & ce fut lui qui y fut pris. L'adroite femelle le conduisit dans une salle-basse où elle l'enferma ; puis retournant à la porte du verger, elle vint prendre le Clerc qui l'attendait, & qui, à vous dire le vrai, fut un peu mieux accueilli que l'époux.

Après quelques caresses, auxquelles il était bien difficile que se refusassent deux amans affamés de se voir, la Dame descendit un instant pour parler aux gens de sa maison. « Vous avez souvent vu, leur dit-elle, venir » ici un certain Clerc. Voilà je ne sais com-

Digitized by Google

» bien de tems que ce drôle m'importune de
» son amour, sans que jusqu'à présent il
» m'ait été possible, quelque moyen que j'aie
» employé, de réussir à m'en débarrasser.
» Enfin, excédée de ses poursuites, j'ai feint
» d'y céder afin de le punir, & lui ai donné,
» pour ce moment-ci où mon mari est ab-
» sent, un prétendu rendez-vous. Il est ac-
» tuellement renfermé sous clé dans la salle.
» Je vous le livre; allez le corriger, & qu'il
» perde à jamais l'envie de venir déshonorer
» les honnêtes femmes. Si vous faites bien les
» choses, je vous promets moi, au retour,
» du vin pour vous régaler ».

A ces paroles, tout ce qui était dans la maison, valet, servante, chambriere, la niece même, & deux neveux du Marchand, se levent aussi-tôt. Ils s'arment de fouets & de bâtons; ils courent dans la salle, & saisissant le jaloux par son chaperon pour l'empêcher de crier, frappent sur lui à grands coups. Le malheureux est ainsi chassé par eux de sa maison, & jetté sur un fumier. Pour récompense, la Dame les régala, quand ils rentrerent, de vin blanc & auvernat *. Elle, de

* Sorte de gros vin rouge, dont le plant est encore fort commun dans l'Orléanais.

Digitized by Google

ſon côté, ſoupa tranquillement avec ſon ami.

Quant à l'époux, cette correction l'avait réduit dans un tel état, qu'il fallut le lendemain le reporter chez lui. Sa femme, accourant avec un air d'effroi, lui demanda ce qui lui était arrivé. Il répondit qu'il avait été attaqué ſur la route par des voleurs, & laiſſé preſque pour mort. Elle lui fit préparer un bain d'herbes. Il guérit; mais au milieu de ſes douleurs, il s'applaudiſſait d'avoir pu au moins, quoiqu'à ſes dépens, ſe convaincre de la vertu de ſa femme, & il conſerva pour elle, toute ſa vie, autant d'eſtime que d'amour.

Dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 198, *une femme, en rendez-vous avec un amant, eſt ſupriſe par l'arrivée de ſon mari. D'un air effrayé elle court au devant de lui, & lui annonce que des Archers le cherchent pour le mettre en priſon, & qu'ils ont déclaré qu'ils allaient revenir. Sous prétexte de le cacher, elle le conduit dans le colombier, où elle l'enferme, & revient paſſer la nuit avec le galant.*

Idem, *dans les* Contes du Pogge, *p.* 20, v°.
Dans les Facetiæ Poggii.
Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Domenichi, *p.* 204.

Digitized by Google

Dans Maleſpini, *t.* 1, *p.* 174, *v°. Nov.* 41.
Et dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne.

Dans les Facétieuſes Journées, *p.* 168, *un mari jaloux ſe cache dans un grenier, pour épier ſa femme ; elle l'y enferme, & pendant ce tems envoie chercher ſon amant.*

Idem, *dans* Bandello, *t.* 2, *p.* 150, *Nov.* 25.

Tout le monde connaît le Conte de Bocace que La Fontaine a traduit en vers, & qu'il a intitulé le C... battu & content.

Il ſe trouve à peu-près de même dans les Facetiæ Friſchlini, Addit. Ph. Hermotimi.

DE

Digitized by Google

DE LA DAME ET DU CURÉ.

EXTRAIT.

UNE Bourgeoiſe d'Étampes aimait ſon Curé. Un jour que le mari était abſent, elle donne rendez-vous au Prêtre. Il vient avec un pâté; & déjà les deux amans étaient à table, quand le mari, de retour, ſe fait entendre à la porte. Auſſi-tôt la Dame enleve ce qui eſt ſur table; elle cache le Curé ſous un grand pannier, & va ouvrir. Le mari entre, & monte à ſa chambre ſans s'appercevoir de rien.

Il ne tenait qu'au Curé de ſortir, d'autant plus que la Bourgeoiſe avait exprès laiſſé la porte ouverte; mais il avait oublié ſon manteau dans la chambre, & d'ailleurs il ne voulait pas que l'époux profitât du pâté. Il monte donc après lui, & s'adreſſant à la femme: « Voiſine, dit-il, je viens vous rap-» porter votre pannier & reprendre mon » manteau que je vous avais laiſſé en gage » à la place. Je vous prierai auſſi de me

Digitized by Google

» rendre le pâté que ce matin j'ai mis chez » vous en paſſant ».

Le mari gronda beaucoup ſa femme d'avoir oſé recevoir un gage de leur Curé ; & après avoir fait au Paſteur de grandes excuſes, il voulut lui remettre ce qui lui appartenait. « Quant au manteau, à la bonne heure, » répondit la femme ; mais pour le pâté, je » ſuis votre ſervante, il n'en tâtera pas : à » moins qu'il ne veuille le manger ici avec » nous ». Le Prêtre y conſent. On ſe met à table, & les deux amans, toujours occupés de leur premier projet, tâchent de profiter de la gaieté du repas pour enivrer l'époux. Bientôt ſes yeux ſe troublent : il chante, il déraiſonne ; il vante ſur-tout beaucoup ſa force. « Et moi, dit le Curé, je parie que je vous » porte tous trois, vous, votre femme & » votre ſervante. — Je parie que non ». On gage une oie. Alors, ſous prétexte de pouvoir ſaiſir & embraſſer plus aiſément les trois perſonnes, le Prêtre fait coucher à terre le mari ſur le ventre. Il met la ſervante par-deſſus, puis la femme.....

Un moment après, il ſe releve, en avouant

Digitized by Google

qu'il a perdu, & la femme exige qu'au moins l'oie ſoit bien graſſe.

Se trouve dans les Nouveaux Contes à rire, *p.* 159.
Dans les Divertiſſemens curieux de ce tems, *p.* 267.
Dans les Contes du ſieur d'Ouville, *t.* 4, *p.* 243.

Digitized by Google

LE PRÊTRE ET ALISON.

EXTRAIT.

UN Prêtre, amoureux de la fille d'une pauvre femme, offre de l'argent à la mere pour qu'elle lui laiſſe paſſer la nuit avec la jeune perſonne. L'autre feint d'y conſentir; mais elle livre au Ribaud une fille publique, & le lendemain elle fait entrer dans la chambre deux ou trois voiſins, qui, à coups de bâton, le chaſſent, tout nu, à travers la ville.

Dans Bocace, 8e. *journée*, *Nov.* 4, *une femme, ſollicitée par un Prêtre, feint de même de céder à ſes deſirs; mais elle exige, pour condition, qu'il gardera le plus profond ſilence, & qu'il n'y aura point de lumieres; de peur, dit-elle, de réveiller ſes freres qui couchent dans la chambre voiſine. La Dame ſubſtitue à ſa place une vieille ſervante fort laide; & tandis que le Prêtre, trompé, s'applaudit de ſon bonheur, les freres entrent avec l'Évêque, à la juſtice duquel ils le livrent.*

Digitized by Google

* DE LA GRUE.

EXTRAIT.

CERTAIN Châtelain, jaloux de conſerver l'honneur de ſa fille, la faiſait élever dans une tour iſolée, où elle ne voyait abſolument que ſa Nourrice. Celle-ci un jour ayant beſoin d'une écuelle pour faire le dîner, ſort, & va au logis du pere. Pendant ce tems un jeune homme paſſe ſous la tour avec une Grue en main (*a*). La fillette lui demande s'il veut la vendre. Il répond qu'oui, & en exige un prix, à l'explication duquel l'innocente ne comprend rien, mais qu'elle accorde ſans en connaître la valeur.

Quand la Nourrice, à ſon retour, voit l'oiſeau, & qu'elle apprend ce qu'il a coûté, elle ſe déſole. Cependant, comme il n'y a plus de remede, elle veut apprêter la Grue, & ſort de nouveau pour aller chercher ce qui eſt néceſſaire. Pendant ſon abſence, le jeune homme repaſſe ſous la tour. La De-

Digitized by Google

moiſelle, qui, comme la premiere fois, était appuyée ſur ſa fenêtre, l'appelle alors, dans le deſſein de ſe plaindre à lui du paiement qu'il a exigé. « Venez reprendre votre Grue, » lui dit-elle, & rendez-moi ce que je vous » ai donné ». Elle eſt obéie; & elle s'applaudit enſuite avec ſa Bonne d'avoir trouvé un Marchand, ſi complaiſant à la fois & ſi peu intéreſſé.

NOTE.

(*a*) Il a été dit ailleurs que la Grue était un des oiſeaux qu'on mangeait alors.

Digitized by Google

*DU CHEVALIER QUI FAISAIT PARLER.....

Par Garin.

EXTRAIT.

UN Chevalier, preux & vaillant, mais pauvre, n'avait pour vivre que la seule ressource des tournois. Ils furent défendus; & par-là il se trouva réduit à vendre ou à mettre en gage le peu qu'il possédait. Enfin, on en publia un à la Haie en Touraine. Mais notre brave était, faute d'argent, hors d'état de s'y rendre. Cependant Huet, son Écuyer, ayant vendu un Palefroi qui lui restait; il put ainsi retirer de gage ses harnois, & partir.

Il marchait au petit pas, tout occupé de sa triste situation, & précédé d'assez loin par Huet, lorsqu'à quelque distance du chemin, près d'un ruisseau qui traversait une prairie, l'Écuyer apperçut trois robbes en or posées sur des branches d'arbre. Il y courut, & s'en empara. Ces vêtemens appartenaient à trois Dames, d'une beauté parfaite, qui se bai-

Digitized by Google

gnaient dans le ruiſſeau. L'état de nudité où elles ſe trouvaient ne leur laiſſait d'autre eſpoir que la compaſſion ou l'honnêteté de quelque voyageur. Le Chevalier venant à paſſer quelques momens après, elles l'appellent pour le prier de leur faire rendre leurs vêtemens. Celui-ci galoppe auſſi-tôt après Huet, & les leur rapporte lui-même. Touchées de tant de courtoiſie, les trois Dames, qui étaient Fées, veulent l'en récompenſer en le gratifiant chacune d'un don. La premiere lui accorde celui de plaire à tout le monde, d'être bien accueilli par-tout, enfin de ne trouver perſonne, homme ou femme, qui ne ſoit diſpoſé à l'obliger. La ſeconde...

. . . . . .

Tout ce qui ſuit, quoique l'une des plus ingénieuſes plaiſanteries de tout ce recueil, eſt tel que je ne puis même le préſenter en extrait. Je dirai ſeulement à ceux de mes Lecteurs qui ſe ſont permis de tout lire, que c'eſt la fiction qu'on trouve dans les Bijoux Indiſcrets. *Mais en rappellant à leur mémoire ce libertinage d'imagination de deux ſiecles fort différens, je les prierai encore de faire ici une remarque qui leur peindra les tems de Chevalerie; la fiction licencieuſe de notre Fablier a pour fondement chez lui un acte de courtoiſie envers les Dames.*

Digitized by Google

* DE L'ANNEAU..... Par Haiſiau.

Quoique le grave Préſident Fauchet ait donné l'extrait de ce Fabliau, je n'en parlerais point ſi je n'avais à remarquer ſur celui-ci, comme ſur le précédent, qu'il a été imité. On le trouve dans Vergier ſous le titre de l'Anneau de Merlin.

Digitized by Google

* DE LA DEMOISELLE QUI RÊVAIT.

EXTRAIT.

UNE Demoiſelle croyait en ſonge être couchée avec ſon ami. Il entre dans ce moment, & effectue le rêve. Puiſſent, dit l'Auteur, toutes les Dames qui m'écoutent n'avoir jamais que des rêves pareils.

Digitized by Google

* DE LA FEMME QUI SE FIT SAIGNER.

EXTRAIT.

EN causant, certain Bourgeois un jour avait laissé échapper une grande sottise. Il s'était vanté chez une voisine qu'il n'y avait point de femme assez adroite pour le duper sur la fidélité conjugale. La sienne, à qui ce discours fut rapporté, se vanta à son tour, non-seulement de le tromper, lui présent, mais encore de le lui dire à lui-même sans qu'il pût s'en fâcher. Le lendemain, comme ils étaient assis tous deux sur un banc au coin du feu, une Demoiselle entre avec un sac dans lequel étaient des ventouses. Le mari lui demande ce qu'elle veut. Elle répond qu'on l'a envoyé chercher; & l'épouse ajoute que se sentant mal aux reins, elle veut se faire saigner & appliquer les ventouses (*a*). Toutes deux prient la mari de venir les aider; & sur

Digitized by Google

ſa réponſe, qu'il craint de voir couler du ſang, elles montent ſans lui. Or cette prétendue Demoiſelle était un jeune amant, habillé en femme.

Quand il eſt ſorti, la Dame redeſcend ; & en termes à double entente, raconte à ſon mari, d'une maniere très-détaillée, tout ce qui s'eſt paſſé dans la chambre, ſans que celui-ci ſonge ſeulement à y ſoupçonner le moindre mal.

NOTE.

(4) Les femmes étaient donc employées alors à quelques opérations de Chirurgie.

Digitized by Google

* LE PÊCHEUR DE PONT-SUR-SEINE.

EXTRAIT.

A Pont-ſur-Seine, un Pêcheur venait d'épouſer une jeune femme qui lui avait apporté en dot dix vaches & dix brebis. Il en était aimé; auſſi faiſait-il tout ce qu'il fallait pour cela. Un certain matin, au moment qu'ils allaient ſe lever, la Dame, après quelques careſſes reçues, lui dit dans un tranſport de tendreſſe, qu'elle le chériſſait plus que pere & mere, plus que tous ſes parens enſemble. Il affecta d'en douter. « Eh pourquoi ne t'aime-» rais-je pas, ajouta-t-elle? Ne ſuis-je pas » bien vêtue, bien nourrie? Me manque-t-il » quelque choſe? N'as-tu pas toutes ſortes de » bonnes façons pour moi? Ce n'eſt pas là » tout, reprit le mari; avoue qu'il y a en-» core une autre raiſon que tu ne veux pas » dire ».

D'abord elle fit ſemblant de ne rien comprendre à ſon diſcours; mais quand il ſe fut

Digitized by Google

expliqué plus clairement, elle se récria beaucoup sur de pareilles idées ; & protestant que sans les obligations que lui imposait son devoir, elle ne se fût jamais prêtée aux complaisances dont il parlait, elle l'assura que s'il pouvait prendre sur lui de ne pas les exiger, elle l'en aimerait bien davantage. En vain le Pêcheur prétendit qu'elle parlait contre sa pensée, elle s'obstina si bien à soutenir le contraire, qu'il résolut de la mettre à l'épreuve.

Quelques jours après, comme il était sur la riviere occupé à pêcher, il vit venir à lui un cadavre. C'était celui d'un Prêtre qu'un Chevalier avait surpris avec sa femme, & qu'il avait jetté à l'eau. Ce corps mort fournit au Pêcheur un moyen d'exécuter son projet. Il rentre chez lui d'un air consterné. Il dit qu'ayant été rencontré par trois Chevaliers, qu'il n'avait cependant jamais offensés, les barbares se sont fait un plaisir cruel de le tourmenter, & qu'il n'a échappé à la mort que par une perte plus triste mille fois que celle de la vie. En même tems il offre la prétendue preuve de son malheur, preuve que lui avait fournie le cadavre du Prêtre.

Digitized by Google

Néanmoins il se console de cette infortune, dit-il, parce qu'au moins elle ne l'empêchera point d'être toujours également aimé de sa femme.

A ce discours, la Dame, malgré les belles protestations qu'elle avait faites, devient rêveuse. Elle montre beaucoup d'humeur; & après plusieurs injures, après une querelle très-aigre, qui lui échappe sans motif, elle déclare qu'elle veut se retirer chez ses parens. Déjà même elle a fait venir une sienne niece, pour l'aider à emmener les vaches & les brebis qu'elle avait apportées en dot. Mais quand le mari voit les choses devenir sérieuses, il tire sa femme à part, & la désabuse entiérement. Alors elle rappelle sa niece, &

lui *haleine*
Li crie à grant alaine,
Ramaine les bestes, ramaine.

L'Auteur termine son Fabliau par quelques-unes de ces réflexions malignes sur les femmes, qu'on entend quelquefois, dans la conversation, sortir de la bouche des vieux libertins. Il faut dire, à l'honneur de nos Poëtes, qu'elles sont aussi rares chez eux que communes chez nos Conteurs modernes; & c'est-là peut-être le plus grand danger qu'offre la lecture de ceux-ci.

Digitized by Google

Un Conte licencieux peut enflammer pour un moment les ſens d'un jeune homme ; mais l'effet s'en efface bientôt : il n'en reſte aucune impreſſion durable. Au lieu que ces ſortes de maximes ſatyriques, préſentées ſous l'apparence ſéduiſante de philoſophie & de connaiſſance des paſſions humaines, laiſſent, dans de jeunes eſprits ſur-tout, un mépris des femmes, un fonds d'inquiétude & de défiance ſur leur vertu, quimalheureuſement ne trouble que trop dans la ſuite la paix & le bonheur des mariages.

Le Pêcheur de Pont-ſur-Seine *ſe trouve imité dans le Conte de M. Sedaine, intitulé* la Gageure.

* DE

Digitized by Google

* DE LA DEMOISELLE

QUI NE POUVAIT, SANS SE PAMER, ENTENDRE UN CERTAIN JUREMENT.

Alias

DE LA DEMOISELLE.....

EXTRAIT.

UN Bourgeois était resté veuf avec une fille, âgée d'environ vingt ans, qu'il aimait au point de n'avoir d'autres volontés que les siennes. Mais l'humeur de cette fille était telle que le Prud'homme, quoiqu'il fût à son aise, se voyait depuis quelque tems obligé de vivre sans valet ni servante. Ces gens grossiers, disait la bégueule, avaient sans cesse à la bouche des propos qui lui faisaient mal au cœur. Il y avait un jurement sur-tout qu'elle ne pouvait entendre sans se trouver mal. Enfin aucun domestique n'avait pu tenir dans cette maison, & elle était même si bien connue, qu'aucun n'osait s'y présenter.

Digitized by Google

Il y en eut cependant un, nommé David, drôle réſolu & déterminé, qui entendant parler de ce pere imbécile & de cette merveilleuſe dont les oreilles étaient ſi délicates, réſolut de tenter l'aventure, & de venir offrir ſes ſervices au Bourgeois. Il le trouva fendant du bois : car, faute d'aide, beſoin eſt de ſe ſervir ſoi-même ; & il le pria, au nom de Dieu, de l'héberger. Le Bourgeois, naturellement bon, eût volontiers conſenti à ſa priere ; néanmoins la crainte d'occaſionner encore à ſa fille quelque ſcene déſagréable l'arrêtait, & il demanda au prétendu voyageur quelle était ſa profeſſion, & où il allait ainſi. « Mon métier eſt de ſervir, répondit David ; je connais aſſez-bien » le travail des champs & celui d'un ménage; » mais je ſuis ſans maiſon depuis quelques » jours, j'en cherche une, & voudrais trouver quelque honnête homme qui me prît à » ſon ſervice. Je ſerais volontiers cet homme-là, reprit le pere ; auſſi-bien ai-je beſoin d'un » domeſtique ; mais j'ai grand'peur que tu ne » conviennes pas à ma fille, & que tu ne » reſtes pas ici plus long-tems que les autres ». Alors il demanda au jeune homme s'il

Digitized by Google

était sujet à jurer, & sur-tout à prononcer un certain jurement grossier qu'il lui nomma. « Ah ! fi donc, Sire, répliqua le fin matois ; » comment est-ce que pareille chose a pu » échapper de votre bouche ? Je suis bien » gueux assurément ; mais sur ma foi je don- » nerais de bon cœur une année de mes gages » pour ne l'avoir pas entendue ».

La Demoiselle pendant ce tems était à la fenêtre, occupée à écouter le valet & à le lorgner. Le drôle avait bonne mine, il lui plut. Elle appella aussi-tôt son pere pour lui dire de l'arrêter, prétendant que c'était là l'homme qu'il leur fallait. David ce jour-là s'aquitta de son devoir à la grande satisfaction de la Demoiselle. Mais lorsqu'elle monta à sa chambre pour se coucher, elle se fit éclairer par lui ; puis, sous prétexte que, la nuit, elle était sujette à avoir peur, elle lui dit de descendre son lit dans la chambre.

. . . . . .

Dans une autre version, qui est celle qu'a imprimée Barbasan, ce n'est point un valet, mais un jeune homme de la ville, qui forme des projets sur la

Digitized by Google

donzelle. Il ſe trouve à ſouper avec elle. Pendant le repas, un des convives laiſſe échapper le mot fatal; alors elle ſe pâme, & lui auſſi-tôt feint de ſe pâmer de même. Dès ce moment elle ne veut plus que lui pour époux. Ils ſe marient. Le dénouement du Conte, c'eſt-à-dire, tous les détails que j'ai ſupprimés dans l'autre ſont ici entiérement les mêmes.

Digitized by Google

☞ * DE LA DEMOISELLE QUI VOULAIT VOLER.

Par Rutebeuf.

FAUCHET en a donné auſſi l'analyſe.

EXTRAIT.

CERTAINE Demoiſelle, d'une beauté rare, avait pour ſoupirans grand nombre de Chevaliers, d'Écuyers & de Bourgeois ; mais elle refuſait de ſe marier, & ne voulait écouter aucun d'eux. Comme elle était auſſi béte que jolie, elle s'aviſa un jour de dire qu'elle deſirerait voler. Auſſi-tôt ſes amans lui firent à l'envi des aîles avec de la cire & des plumes. Cependant elle n'en vola pas davantage. Un Clerc, plus fin que les autres, la trouvant ſeule, lui dit : » toutes ces in» ventions-là ne valent rien, belle amie. Ne » voyez-vous pas que, pour fendre l'air, des » aîles ne ſuffiſent point, & que les oiſeaux » ont encore, outre cela, un bec & une queue. « L'innocente convint qu'il avait raiſon ; mais

Digitized by Google

comment ſe procurer ce double moyen? Je m'en charge, reprit le Clerc: & auſſi-tôt plaçant la Belle à ſes côtés, il lui donna mille baiſers amoureux. C'était ainſi qu'il travaillait à faire le bec, diſait-il. . . . . .

. . . . . .

Au bout de quelques mois la Demoiſelle s'apperçut que ſa taille s'arrondiſſait de jour en jour; & loin d'être, comme elle s'en flattait, plus diſpoſée à voler qu'auparavant, il ſe trouva au contraire qu'elle avait peine à marcher.

Ce Conte paraît avoir donné naiſſance à celui de la Jument du compere Pierre, *qu'on lit dans Bocace & dans La Fontaine; & ce qui prouve que nos Poëtes ne ſont pas ſi mépriſables, c'eſt qu'ici, où Bocace s'éloigne de Rutebeuf, il eſt moins ingénieux que lui.*

Digitized by Google

NOTE.

Tels ſont les Fabliaux que mes recherches m'ont permis d'offrir au Public, à une trentaine près, mais ſi inſipides, ou ſi exceſſivement licencieux que je n'ai oſé les lui préſenter. Je comptais y joindre, pour complément de mon travail, quelques-uns de ces contes dévots, en vers, qui dans les manuſcrits du tems forment des recueils particuliers, & qui dans pluſieurs portent le nom de Miracles, *parce qu'ils ne contiennent gueres que des hiſtoriettes miraculeuſes. J'avais même, pour me déterminer à faire connaître ceux-ci, un motif d'autant plus puiſſant que c'eſt toujours dans cette ſource, comme je l'ai dit ailleurs, que nos Ecrivains modernes vont puiſer quelque abſurdité, quand ils veulent nous peindre le XIIe ou le XIIIe ſiécle. Mais un tel ſupplément ne pouvait entrer dans le volume, il l'eût rendu trop conſidérable. En attendant que je puiſſe le publier, je haſarderai ſur les* Miracles *quelques réflexions anticipées, capables au moins de tenir le Lecteur en garde contre les jugemens ſévères qu'on en porte. Ce n'eſt pas néanmoins que je veuille entreprendre l'apologie d'un pareil genre, ni exalter ſans exception ces fables dévotes, dont pluſieurs ne prêtent réellement que trop au ridicule. Mais je dirai, & c'eſt ce qu'auraient dû dire comme moi ceux qui les critiquent, que les* Miracles *furent l'ouvrage, non des Poëtes laïcs, des beaux-eſprits d'alors, mais de quelques Moines, qui de bonne-foi ſur ces ſotti-*

Digitized by Google

ſes qu'ils avoient entendu raconter crurent honorer Dieu en les rimant, ou qui par un beau zèle pour leur Monaſtère & voulant en accréditer les Reliques, ne ſe firent aucun ſcrupule de les imaginer. Je dirai que ſi la piété peu éclairée du tems les répandit dans le ſein de quelques familles, & même chez des Souverains, jamais elle n'en fit une lecture d'un goût univerſel, une lecture propre à toute la Nation, en un mot un ouvrage en vogue, tel que les Romans & les Fabliaux, par exemple; ainſi que juger le XIIIe ſiécle par ces ſeules productions, ce ſerait une injuſtice, égale à-peu-près à celle que commettraient nos neveux, ſi un jour ils allaient apprécier le nôtre par nos cantiques de Miſſion, par nos Noëls populaires, ou par la vie de Marie Alacoque. Je dirai enfin que ces recueils, qu'on regarde comme les archives de la plus abſurde ſuperſtition, ou plutôt comme le nec plus ultrà *de la démence, ne méritent pourtant pas tout le mépris qu'ils éprouvent; qu'avant de les condamner, les Critiques dont je parle euſſent dû au moins les parcourir* (a), *& qu'alors ils y euſſent vu avec quelque ſurpriſe des morceaux agréables, & dans leſquels on trouve de l'imagination, une ſorte d'art, & juſqu'à de l'intérêt même. Pour mettre le Lecteur à portée d'en juger, j'en ai inſéré trois parmi les Fabliaux: ce ſont*

(a) Ils ont tous prononcé d'après une notice qu'a donnée d'un de ces manuſcrits, Racine le fils *, ou ils ont copié l'abbé Vély qui, pour apprécier nos Poëtes Français, va citer la *Legende dorée* de Jacques de Voragine, dont l'Auteur était un Dominicain Génois.

* Mém. de l'Ac. des B.-L. T. XVIII.

Digitized by Google

Merlin, l'Hermite que l'Ange conduiſit dans le ſiécle, & le Prud'homme qui avait été Marchand. *Il m'en reſte encore quelques autres, du même genre, que je pourrais donner après les Fabliaux, ſi le Public daignait recevoir avec indulgence mes premiers eſſais. Joints à des fables de Marie de France* (b), *& à des extraits d'anciens Romans, annoncés dans le Diſcours preliminaire, ils formeront un volume ſéparé. Celui-ci précedera encore* la vie privée des Français ; *car avant de tracer le tableau de nos mœurs & de nos uſages, je veux avoir fini celui de notre ancienne littérature.*

(b) Cette femme, la premiere de ſon ſexe qui ait fait en France, ou la premiere au moins dont il nous ſoit parvenu des Poéſies Françaiſes, vivait vers le milieu du XIIIe ſiécle, & nous a laiſſé un Recueil de Fables, manuſcrites, en vers. Elle prenait le titre de Marie de France, non qu'elle fût de la maiſon royale, mais comme un ſurnom, à l'exemple des Poëtes ſes contemporains. L'Abbé le Beuf qui nous a donné le nom de quelques femmes ſavantes de ces tems-là, ne parle point de celle-ci. ' Etat des Sc. en Fr. depuis le Roi Rob. juſqu'à Ph. le Bel.

Fin du troiſieme Volume.

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE

DES FABLIAUX,

Et autres Pieces renfermées dans les trois Volumes.

Les chiffres indiquent la page. Les lettres A. B. C. indiquent les Volumes.

Aloul, C. Pag. 304
Amis, (*des deux bons*) B. 385
Ammelot, C. 168
Anglais, (*des deux*) B. 107
Anneau, (*l'*). Voy. l'hôtel St. Martin.
Anneau, (*de l'*) C. 425
Argent, (*de Dom*) B. 369
Argentine, C. 175
Ariſtote, (*lai d'*) A. 197
Arracheur de dents, (*l'*) B. 110
Art d'aimer, (*l'*) B. 61
Auberée, C. 154
Aucaſſin & Nicolette, B. 180
Aveugles de Compiegne, (*les trois*) B. 149
Bachelier Normand, (*le*) A. 264
Bataille de Charnage & de Carême, (*la*) B. 119
Bataille des Vins, (*la*) B. 136
Béatrix, (*lai de*) C. 173
Béranger, B. 359
Boivin de Provins, C. 313
Boſſus, (*les trois*) C. 369

Digitized by Google

Boucher d'Abbeville, (*le*) C. 18
Bourgeois d'Abbeville, (*le*) C. 220
Bourgeois & le Villain, (*les deux*) A. 312
Bourgeoiſe d'Orléans, (*la*) C. 411
Bourſe pleine de ſens, (*la*) C. 87
Brifaut, (*de*) B. 421
Buiſſon d'épine, (*lai du*) C. 244
Catins & des Méneſtriers, (*des*) B. 117
Celui qui enferma ſa femme dans une tour, (*de*) B. 281
Celui qui mit en dépôt ſa fortune, (*de*) B. 403
Changeurs, (*les deux*) C. 307
Chanoineſſes & les Bernardines, (*les*) A. 251
Châtelaine de St. Gilles, (*la*) C. 177
Châtelaine de Vergy, (*la*) C. 196
Chemin d'Enfer, (*le*). Voy. Songe d'Enfer.
Chemin, (*le grand*) B. 425
Chemin de Paradis, (*le*) B. 22
Chevalier, (*le laid*) A. 177
Chevalier à la Trape, (*le*) B. 293
Chevalier à l'épée, (*le*) A. 34
Chevaliers, des Clercs & des Villains, (*des*) B. 115
Chevalier qui confeſſa ſa femme, (*du*) C. 232
Chevalier qui faiſait parler . . ., (*du*) C. 423
Chevaliers, (*les trois*) *& la Chemiſe*, A. 157
Chevaux, (*des deux*) C. 131
Cheveux coupés, (*les*). Voy. la Dame qui fit croire à ſon mari qu'il avait rêvé.
Chien & le Serpent, (*le*) B. 303
Clerc, (*du pauvre*) C. 139
Clerc qui ſe cacha derriere un coffre, (*du*) B. 423
Cocagne, (*de*) A. 227

Digitized by Google

Complainte d'Amour, (*la*). Voy. Paradis d'Amour.
Confeſſion du Renard & ſon pélerinage, (*la*) A. 383
Conſeil, (*lai du*) B. 396
Conſtant du Hamel. Voy. la Dame qui attrapa un Prêtre, un Prevôt & un Foreſtier.
Convoiteux & de l'Envieux, (*du*) B. 234
Courtois, (*lai de*) A. 325
Croiſades, (*les*) A. 373
Culotte des Cordeliers, (*la*) B. 66
Curé & des deux Ribauds, (*du*) B. 276
Curé qui eut une mere malgré lui, (*du*) B. 259
Curé qui mangea des mûres, (*du*) A. 222
Curé qui poſa une pierre, (*du*) B. 374
Cuvier, (*le*) C. 135
Dame. . . . (*de la*). Voy. la bonne Femme.
Dame & du Curé, (*de la*) C. 417
Dame qui attrapa un Prêtre, un Prevôt & un Foreſtier, (*de la*) C. 356
Dame qui fit accroire à ſon mari qu'il avait rêvé, (*de la*) B. 99
Dame qui fit battre ſon mari, (*de la*). Voy. la Bourgeoiſe d'Orléans.
Dame qui fut corrigée, (*de la*) B. 336
Demoiſelle. . . . (*de la*)
Demoiſelle qui ne pouvait, ſans ſe pâmer, entendre un certain jurement, (*de la*). C. 433
Demoiſelle qui rêvait (*de la*) C. 426
Ecuyer qui voulait épouſer douze Femmes, (*de l'*). Voyez du jeune Homme aux douze Femmes.
Enfant qui fondit au ſoleil, (*de l'*) B. 229

Digitized by Google

Eſtourmi, C. 378
Etula, C. 77
Excommunication du Ribaud, (*de l'*) C. 74
Fablier, (*le*) A. 194
Femme, (*de la bonne*) C. 62
Femme contrariante, (*de la*). Voy. le Pré tondu.
Femme, (*de la mauvaiſe*) C. 294
Femme qui, *ayant tort*, *parut avoir raiſon*, (*de la*). Voy. celui qui enferma ſa Femme dans une tour.
Femme qui fit acroire à ſon mari qu'il était mort, (*de la*). Voy. le Villain de Bailleul.
Femme qui fit trois fois le tour des murs de l'égliſe, (*de la*) B. 77
Femme qui ſe fit ſaigner, (*de la*) C. 427
Femme qui ſervait cent Chevaliers, (*de la*) C. 72
Femme qui voulut éprouver ſon mari, (*de la*) B. 311
Femmes qui trouverent un Anneau, (*des trois*) C. 298
Florance & Blanchefleur. Voyez Hueline.
Forgeron de Creil, (*le*) C. 364
Frere Deniſe, *Cordelier*, C. 81
Freres pauvres, (*des deux*). Voy. Etula.
Gautier d'Aupais, C. 23
Griſélidis, A. 269
Gombert. Voy. l'Hôtel St. Martin.
Grue, (*la*) C. 421
Gruélan, (*lai de*) A. 120
Gugemer, (*lai de*) C. 251
Guillaume au Faucon, C. 41
Haimet & Bérard. Voy. les trois Larrons.
Hain & de Dame Anieuſe, (*de Sire*) B. 323

Digitized by Google

Herberie, (*de l'*) C. 349
Hermite que l'Ange conduiſit dans le ſiécle, (*de l'*) B. 1
Hippocrate, A. 212
Homme qui portait un grand tréſor, (*de l'*). Voy. le Marchand qui perdit ſa bourſe.
Hôtel St. Martin, (*l'*) C 102
Houſſe coupée en deux, (*la*). Voy. le Bourgeois d'Abbeville.
Hueline & Eglantine, A. 230
Jambes de bois, (*les*) C. 15
Idoine, (*lai d'*) C. 170
Jeu d'Adam le boſſu. Voy. le Mariage.
Jeu de St. Nicolas, A. 339
Jeu du Berger & de la Bergere, A. 348
Jeune Homme aux douze Femmes, (*du*) C. 67
Ignaurès, (*lai d'*) C. 265
Indigeſtion du Villain, (*de l'*) B. 112
Jongleur qui alla en Enfer, (*du*) B. 36
Iſabeau, (*lai d'*) C. 171
Jugement d'Amour. Voy. Hueline.
Jugement de Salomon, (*le*) B. 167
Jugement ſur les barrils d'Huile mis en dépôt, (*le*) B. 170
Lanval, (*lai de*) A. 93
Larrons, (*des trois*) C. 1
Libertin converti, (*le*) A. 361
Maimon, C. 259
Male-honte, (*la*) C. 261
Manteau mal taillé, (*le*) A. 60
Marchand qui alla voir ſon Frere, (*du*) B. 268
Marchand qui perdit ſa bourſe, (*du*) B. 175
Mariage, (*le*) A. 367

Digitized by Google

Marian, C. 193
Médecin de Brai, (*le*) A. 398
Ménestriers, (*les deux*) A. 299
Mercier, (*du pauvre*) B. 240
Merlin, A. 1
Meûnier d'Aleus, (*le*) B. 413
Mule sans frein, (*la*) A. 13
Narcisse, (*lai de*) A. 181
Nuit, (*la longue*) C. 390
Oiselet, (*lai de l'*) C. 113
Ombre & l'Anneau, (*l'*) A. 179
Ordre de Chevalerie, (*l'*) A. 133
Palefroi vair, (*lai du*) C. 327
Paradis d'Amour, (*le*) B. 40
Paraſites, (*les deux*) B. 238
Patenôtre de l'Uſurier, (*la*) C. 95
Pêcheur de Pont-ſur-Seine, C. 429
Perdrix, (*les*) C. 124
Pierre & du Jongleur, (*de St.*). Voy. le Jongleur qui alla en Enfer.
Poëte & du Boſſu, (*du*) B. 376
Pré tondu, (*le*) B. 334
Prêtre & Aliſon, (*le*) C. 420
Prêtre crucifié, (*du*) C. 263
Prêtre qui dit la Paſſion, (*du*) C. 242
Prêtre qu'on porte, (*le*). Voy. la longue Nuit.
Priſonnier, (*lai du*). Voy. Ignaurès.
Prud'homme qui avait été Marchand, (*du*) C. 183
Prud'homme qui donna des inſtructions à ſon fils, (*du*). } B. 379
Prud'homme qui n'avait qu'un demi-ami, (*du*). }
Prud'homme qui retira de l'eau ſon compere, (*du*) B. 164

Digitized by Google

Revenant, (*le*) A. 317
Rêverie, C. 100
Robbe d'écarlate, (*la*) B. 87
Sacriſtain, (*le*) C. 401
Sacriſtain de Cluni, (*le*) C. 380
Siége prêté & rendu, (*le*) A. 291
Siége, (*deſcription d'un*) B. 218
Songe d'Enfer, (*le*) B. 17
Tailleur du Roi & ſon Sergent, (*le*) A. 109
Teſtament de l'Ane, (*le*) B. 249
Théophile, (*le miracle de*) A. 333
Vache du Curé, (*la*) C. 64
Vallon des faux Amans, (*le*) A. 83
Veſſie du Curé, (*la*) C. 283
Veuve, (*la*) C. 55
Vieille, (*de la*) C. 302
Vieille qui graiſſa la main du Chevalier, (*de la*) C. 53
Vieille qui ſéduiſit la jeune Femme, (*de la*) C. 148
Villain Anier, (*du*) B. 372
Villain de Bailleul, (*le*) C. 324
Villain & de ſa Femme, (*du*) B. 330
Villain de Farbu, (*le*) C. 347
Villain devenu Médecin. (*le*) V. le Médecin de Brai.
Villain qui avait un Cheval à vendre, (*du*) C. 129
Villain qui gagna Paradis en plaidant, (*du*) B. 30
Villain qui vit ſa Femme avec un Ami, (*du*) C. 122
Voleur qui voulut deſcendre ſur un rayon de la Lune, (*du*) B. 409

Fin de la Table générale des Fabliaux.

TABLE

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES
Contenues dans les trois Volumes.

Les lettres A, B, C, *indiquent les volumes. Le chiffre Arabe indique les pages, & le chiffre Romain les pages de la Préface.*

A.

Abbeville. B, 421. C, 18.
Accolade, cérémonie pratiquée pour la réception d'un Chevalier. A, 147.
Acheul. [Saint] C. 132.
Actions, [Bonnes] récompensées en cette vie. B, 2, 16.
Adam de le Halle, Poëte, Auteur de Pièces Dramatiques. A, 331. Accusé d'escroquerie. B, 18, 20.
Aides. [Loyaux] A, 148.
Aiguille aimantée, connue en France au XIIe siécle. B, 26. Comment s'employait, 27.
Alexandre de Paris. [Roman d'] A, 196. B, 384.
Alexandrie, renommée pour sa pourpre. A, 108.
Alexis. [Lai d'] C, 246.
Aleus. B, 413.
Amadas. C, 27.
Amans. [Séjour des faux] B, 55.
Amiens. C, 131.
Amiral. A, 137. Ce qu'était cette dignité chez les Sarrasins, 148. Chez les Chrétiens, *ibid.*
Amour. [Description du Palais d'] B, 56. Préjugés sur l'amour. A, 175. Doctrine mistique sur ce sujet, 122. Regardé comme une qualité nécessaire, 210. Prescrit avec l'amour de Dieu, 211. Arrêt d'amour, 245, 246.
Angeli. [Saint Jean d'] Ses vins estimés. B, 138.
Anglais, accusés d'yvrognerie. B, 18. Envoyaient élever leurs enfans en France, 108.
Angleterre, la langue Française s'y parlait. B, 109.
Angoulême, ses vins estimés. B, 138.

Digitized by Google

Anguilles salées. C, 299.
Anjou, ſes vins eſtimés. B, 141.
Anvers. C, 282.
Appellant, terme de procédure uſité au XIIIe ſiécle. B, 172.
Aquilat, ſes vins réputés les meilleurs après ceux de Chypre. B, 140.
Arbaléte, quand introduite en France. B, 222. Défendue par les Conciles, 223. Arme, réputée mépriſable. *Ibid.*
Argence, ſes vins peu eſtimés. B, 137.
Argenteuil, ſes vins eſtimés. B, 137.
Armoiries. [Origine des] B, 169.
Armonie, Inſtrument de Muſique. A, 304, 306.
Armure de fer plein, quand s'introduiſit. A, 28. Quand abolie, 29.
Arnoud, [Confrairie de Saint] ce qu'on entendait par-là. B, 78. C, 275.
Arras, reproche fait à cette ville de n'avoir point produit de gens de mérite. A, 368, 371.
Artéſien, ſorte de monnaie. B, 274.
Artus. A, 8, 13, 25, 61, 84, 93. B, 215. C, 251.
Aſſiette. [Uſage de manger à la même] A, 22, 33. B. 318.
Aſturie. [Pélerinage célébre en] A, 375.
Avarice. [Portrait de l'] B, 23.
Aumoniere, ſorte de bourſe. B, 76.
Aumuſſe, ſorte de chaperon. A, 396. C, 61.
Aunis, ſes vins eſtimés. B, 141.
Avocats. C, 302.
Aupais. C, 23.
Auſſois, ſes vins eſtimés. B, 138.
Auvernat. C, 414.
Auxerre, ſes vins eſtimés. A, 344. B, 141, 151.

B.

Bachelier. A, 158, 264. Acceptions diverſes de ce mot, 154. Pris pour jeune homme, 235, 243. B, 88, 229. C, 244.
Baigneurs. C, 137.
Bailleul. C, 18, 344.
Baillis. B, 268. Inſtitution & fonctions de ces Officiers, 25.
Bains, leur uſage fort commun. C, 137. Pris enſemble par les Amans, 135, 137, 309, 361, 363, 391.
Baleine, uſage d'en manger. B, 132.
Ban. B, 126, 129.
Banderole, employée comme ornement des lances. A, 133, 242.
Banneret, étymologie de ce mot. A, 153. Prérogatives du Banneret, *ibid.*
Barbacane, ſorte de fortification. B, 221.
Barbe, ſe raſait ſous Saint Louis. A, 135, 145.
Barons. A, 99. B, 311, &c. Leur titres & priviléges. A, 114.

Digitized by Google

Titre de Baron donné à des Saints. B, 93, 98.
Barrils, nom donné à des vaſes deſtinés à contenir du vin. A, 265. C, 140.
Bâtons. [Art de jouer des] A, 311.
Baudequin. B, 394.
Bayard, *xxxj*.
Beaucaire. B, 181.
Beaune, ſes vins jaunes. B, 141.
Beauſſe. B, 77.
Beauvais. C, 23, 101. Ses vins peu eſtimés. B, 137.
Beauvaiſis, [Habitans du] aimaient le poiſſon. B, 20.
Beauvoiſin, ſes vins fort eſtimés. B, 137.
Bédeau, ſorte de ſergent. B, 175, 178.
Béfroi. B, 224.
Béguines. C, 285, 293.
Bélin, nom donné au Bélier. A, 385, 397.
Bérard, perſonnage de Roman. C, 27.
Berbenc. B, 40, 47.
Berri. B, 77.
Beſant, monnaie étrangere. A, 134, 141. B, 175, 403. Avait cours en France. A, 142. B, 150. Son évaluation. B, 150, 160.
Beurre, quand permis en maigre. B, 130.
Béziers, ſes vins eſtimés. B, 141.
Bible, de Guyot de Provins. B, 26.
Bible, machine de guerre. B, 224.
Bibliotheque chez des Moines. C, 284.
Blanc, employé par les femmes à leur toilette. B, 65. C, 57
Blaſon. [Origine du] B, 169.
Bliaud, ſorte d'habillement. A, 102, 117.
Bocace a copié nos Poëtes. A, 269. B, 16, 104, 288, 356, 393, 407. C, 106, 241, 282, 296, 326, 366, 438.
Bodel. A, 331.
Bordeaux, ſes vins eſtimés. B, 138, 143.
Boſſu [le] d'Arras; *voyez* Adam de le Halle.
Bougies. A, 42, 53.
Bourdon de Pélerin. A, 385.
Bourgeoiſie. [Droit de] B, 270. Les Nobles ſe faiſaient recevoir Bourgeois, *ibid*.
Bourreau. Cet emploi n'était point déshonorant. B, 46.
Bourſe, ſe portait à la ceinture. B, 75. C, 312.
Bourſelot. B, 76.
Bouſſole; voyez aiguille aimantée.
Bouteilles, étaient inconnues. A, 267.
Boutiaux, *Boutilles* } vaſes deſtinés à conſerver le vin. A, 267.
Brai. A, 398.
Brayer. B, 3, 13.
Bref, ſorte d'amulette. C, 384.
Brehus. A, 69.
Brice, [Saint] ſes vins eſtimés. B, 141.

Digitized by Google

Bruges, ſes laines eſtimées. C, 89.
Bugle, machine de guerre. B, 224.
Butor. Cet oiſeau ſe ſervait ſur table. B, 132.
Buzançais, ſes vins eſtimés. B, 138.

C.

Caable, machine de guerre. B, 224.
Cahors, ſes vins eſtimés. B, 142.
Cambreſien, ſorte de monnaie. B, 274.
Camois. A, 28.
Candélabres C, 253.
Cantimpré. C, 230.
Caradigan. A, 27.
Caramalot. A, 27.
Carcaſſonne, ſes vins eſtimés. B, 141.
Cardinaux, leur dignité réputée ſupérieure à celle des Rois. B, 146.
Carduel. A, 13, 27, 34.
Carlion. A, 27. C, 244.
Carouſels, ſubſtitués aux Tournois. A, 172.
Carreau, ſorte de fléche. B, 224.
Caſtoiement, nom d'un recueil de Contes. A, 194.
Ceinture, ſon uſage. B, 75, ſervant de bourſe, 250, 253. Les femmes y portaient leurs clés, 319. Coutume de ſe dépouiller de ſa ceinture pour faire ceſſion, 76. Art de la nouer avec grace. A, 307. Ceinture nouée d'un nœud gordien. C, 256, 257. Dénouer la ceinture. B, 399, 402. Ceinture d'or. C, 177.
Cep, ſorte de ſupplice. C, 360, 368.
Cerveliere, ſorte de caſque. B, 213.
Cervoiſe, Boiſſon. B, 139, 146.
Chabli, ſes vins eſtimés. B, 141.
Challemagne. C, 380.
Châlons, ſes vins peu eſtimés. B, 137.
Chalumeau, inſtrument de muſique propre aux Bergers. A, 56, 305.
Chambeli, ſes vins peu eſtimés. B, 137.
Champagne, était couverte de forêts. C, 328.
Champ clos. B, 250, 252. C, 404.
Chandelle. [Sainte] A, 260.
Changeurs. B, 370. C, 307, 381. Ce qui les multiplia, ce qui les abolit. B, 370.
Chant, ſes vins eſtimés. B, 138.
Chanoineſſes. [inſtitution des] A, 461.
Chanſon de Rolland xij. La chanter était réputé à honneur, *ibid*. Quand elle ceſſa *xiij*.
Chanſons, d'amour *xij*; de Geſte. A, 301, 311. B, 388, de table *xvij*. C, 140, 380. Chanſons chantées aux noces. B, 388. C, 182. Chanſons militaires chez les Gaulois, chez les Francs. XI, pluſieurs grands Seigneurs ont fait des chanſons. B, 401.

Digitized by Google

Chapel, diverſes acceptions de ce mot. A, 208. B, 378. Chapel préſenté aux Rois à leur entrée. A, 208. Porté les fêtes, les mariages, les feſtins. A, 208. Porté par les Ménétriers. B, 26, 37. Signe de joie. C, 76.
Chapelain, mot ſynonime de Curé. B, 252. Chapelains dans les châteaux. C, 344.
Chapeliers, leur origine. A, 209.
Chapeline, ſorte de caſque. B, 213.
Chaperon. A, 383, 396. C, 234, 352, 398, 403, 412, 414.
Chapon. A, 192. B, 121, 162. C, 319, 371, 391.
Chappe. B, 194, 213. C, 360, défendues aux Courtiſanes. B, 214.
Charlatans, diſcours de ces ſortes de gens; ce qu'ils vendaient au peuple. C, 349 & ſuiv.
Chartrain, ſorte de monnaie. C, 354.
Chartreux. C, 183.
Chat, machine de guerre. B, 219.
Châteaux, bâtis ſur les hauteurs. A, 52. Certaines villes appellées Châteaux. B, 159. Deſcription d'un beau Château. C, 131, 321.
Château-gaillard. B, 228.
Châteauroux, ſes vins eſtimés. A, 138.
Châtelain, acceptions de ce mot. A, 324.
Chemins, leur police appartenait aux Seigneurs. B, 246.
Chemiſes. [Uſage de coucher ſans] A, 145.
Chevaleresſes. [Femmes] A, 144.
Chevaleresque, [Eſprit] anéanti par l'abolition des Tournois, *lxxxij*. Héroïſme qu'il inſpirait *xxxj*.
Chevalerie, pourquoi appellée Ordre, ou le Saint Ordre. A, 135, 144. Cérémonies uſitées quand on la conférait, 135, 147. Eſprit de ces cérémonies, 135, 136. Conférée à des Sarraſins, 143.
Chevaliers, ce que c'était dans l'origine. A, 144. Honneurs qu'on leur rendait. A, 36, 51. Portaient le titre de Meſſire, 81.
Chevaliers-ès-loix. B, 95.
Chevaliers errans, leurs fonctions. A, 83. Leur utilité, 90.
Chevalier d'honneur. A, 169.
Chevalier au lion. [Roman du] B, 60.
Chevaux, donnés en préſent. B, 342. Chevaux blancs montés par les Souverains à leur entrée. A, 117. Par leurs Officiers, 401, 411. Nom donné à des chevaux. A, 127, 132. Prix exorbitant des chevaux. B, 279.
Cheveux blonds, eſtimés en France. A, 52, 369, 372. Cheveux noirs, regardés comme laideur, 369. Cheveux étaient coupés aux femmes adultéres. B, 82, 85. Brûlés à d'autres, 86.
Chiens de chaſſe, la Nobleſſe s'en faiſait ſuivre en route & dan les voyages. A, 103, 118. B, 353. Donnés en préſent. B, 191, 342. Eſtime qu'on en faiſait, 213.
Chiens de mer, ſe mangeaient. B, 324.

Digitized by Google

Chiphonie, Instrument de musique. A, 304, 305.
Chirurgie, les filles de qualité en apprenaient un peu. B, 215.
Choron, Instrument de musique. A, 306.
Chypres, ses vins réputés les meilleurs de l'univers. B, 140.
Cigogne, était servie sur table. B, 132.
Cierge, nom donné aux bougies. A, 53. Usage de faire brûler des cierges à l'église. C, 58.
Cigne, usage d'en servir dans les repas. B, 132.
Cimier, son origine. B, 131.
Clairet, sorte de vin composé. B, 347, 358.
Claris. B, 228.
Clepsidre, voyez *Horloge*.
Clerc, pris tantôt pour savant, tantôt pour ecclésiastique. A, 242. B, 376.
Clermont, ses vins estimés. B, 137.
Cluni, richesse de cette Abbaye. C, 380, 388.
Cocagne, [Pays de] origine de cette expression. A, 227, 228.
Coisne, [Saint] sorte de jeu. A, 354.
Colée, cérémonie employée dans la réception des Chevaliers. A, 136, 147.
Colere. [Peinture de la] B, 23.
Combats d'animaux. B, 304, donnés par les Rois au peuple à certaines fêtes, 309.
Combats judiciaires. [Loix & usages des] A, 246. Description d'un de ces combats, 237, 238. Ont été employées par des Moines & des Prêtres. B, 250, 252. Combat entre Villains. C, 405, & suiv.
Commere. [Homme excommunié pour avoir épousé sa] C, 359, 367.
Communes. [Institutions, priviléges & administration des] B, 127.
Compiegne. B, 149. C, 101, 154.
Condé. [Jean de] A, 259.
Confesseur. [Jeu du] C, 267.
Confreres de la Passion. A, 328.
Contes, [Origine des] *xxxviij*. Ce qui a pu les introduire en France, *xxxix*. Aucun grand Seigneur n'en a fait. B, 401, voyez *Fabliaux*.
Conteurs, office en titre à la Cour des Souverains. A, 194 196.
Corde, [Supplice de la] employé pour un noble. A, 99, 113.
Cordeliers. C, 285.
Corneille. [Abbaye de Saint] C, 162.
Corson. [Robert de] C, 95, 97, 99.
Cotte d'armes. [Origine de la] B, 131.
Cotte de mailles, sorte d'armure. A, 27.
Cottereaux. B, 322.
Couci, [Chatelain de] son aventure est romanesque. C, 280.
Cour d'Amour, [Origine & vogue des] *xxij*. A, 235, 244.
Cour de justice. A, 251.
Cour-plénière. A, 13, 25. C, 212. Leur origine. A, 26. Les

Digitized by Google

Seigneurs haut-juſticiers en tenaient chez eux. A, 64. B, 318. Deſcription d'une Cour-pléniere. A, 292. Plaiſirs propres à ces fêtes, 294, 297. Quand abolies. A, 26.
Couronne de fleurs; voyez *Chapel*.
Courtoiſie, ce que ſignifiait ce mot. A, 242.
Couteau, arme en uſage pour pluſieurs conditions. B, 315, 322. Art de jouer des couteaux. A, 311.
Creſtien de Troies. A, 34, 50.
Croiſés. A, 374, 380.
Culotte, [Porter les] origine de cette expreſſion. B, 329.
Cyſoine, Inſtrument de muſique. A, 305.

D.

Damoiſeau, acceptions diverſes de ce nom. B, 211.
Deciſe, éloge de cette ville. C, 87.
Défendeur, terme de procédure uſité au XIIIe ſiécle. B, 172.
Demoiſelle, femmes mariées appellées ainſi. B, 75, 85.
Denier, ſorte de monnaie. A, 266.
Denrées. [Prix des] B, 96, 161.
Deuil, ſes vins eſtimés. B, 138.
Dévotion, était jointe au libertinage. A, 92. B, 399. C, 120, 152.
Deviſes. [Origine des] B, 131.
Dextriers, diſtingués du palefroi. B, 95.
Dialogue, art du Dialogue connu de nos vieux Poëtes, *civ*.
Dijon, ſes vins eſtimés ſous la premiere race. B, 142.
Dijonais, ſorte de monnaie. C, 354.
Dits, pièce de poéſie. A, 297, 304. B, 376.
Douai. C, 369.
Dolopatos, célébrité de ce Roman. B, 289.
Draps, d'Amiens. C, 381, d'Eſtanfort, 155, de Friſe. B, 299. Ce qu'on appellait draps de Lin. A, 298.
Duels, ſont la ſuite de l'abolition des Tournois, *lxxxj*.

E.

Ecarlate, couleur affectée aux perſonnes de grande naiſſance. B, 26, portée par un Curé. C, 362. Voyez *Pourpre*.
Echecs, d'où nous eſt venu ce jeu, & changement qu'on y fit. A, 58.
Echevins. C, 289.
Ecu. [Forme & matiere de l'] A, 31, uſage de le porter ſuſpendu au cou. B, 361, 368. C, 387.
Ecu, monnaie origine de ce nom. A, 31.
Ecuyer, acceptions diverſes de ce mot. B, 161. Fonctions des Ecuyers. A, 173, ne pouvaient manger avec les Chevaliers, 174, ſervaient à table. C, 48, étaint employés aux ſervices domeſtiques. B, 91, 95.
Emerillon, ſervi dans les repas. B, 132.
Emilion, [Saint] ſes vins eſtimés. B, 141.
Enfer, liberté que ſe donnaient les Poëtes de badiner ſur l'enfer.

Digitized by Google

B, 113, 210, 251.
Engin, machine de guerre. B, 225.
Envie. [Portrait de l'] B, 24.
Epaves. [Droit d'] B, 178.
Epées pour le combat, leur forme. A, 30.
Epernai, ſes vins eſtimés. B, 141.
Eperons. [Forme des] A, 51, étaient d'or pour les Chevaliers, 34, d'argent pour les Ecuyers, 51.
Epervier, la nobleſſe en portait en voyage. A, 103, 118. B, 88, droit de certains gentilshommes d'en porter à l'égliſe : voyez *Oiſeau de proie*.
Épices. B, 351, eſtime qu'on en faiſait. C, 114, 119. Epices des Juges. B, 358.
Eſcalibor, nom de l'épée d'Artus. A, 25.
Eſcarcelle, ſorte de bourſe. B, 76.
Eſpagne, ſes vins renommés. B, 141.
Eſtanfort. [Draps d'] C, 155.
Eſterlin, monnaie anglaiſe. C, 354 : d'uſage en France. A, 243. Diverſes acceptions de ce mot, 243. C, 417.
Etampes, ſes vins peu eſtimés. B, 137.
Etoffes, données en dot. B, 388, 441.
Etriers. [Joute ſans] A, 152, 155.
Evêques, étendue de leur juriſdiction. B, 265.

F.

Fabliaux, leurs défauts & mérite, *lxiv*. Forme de leurs vers, *ci*. Pourquoi ont eu moins de réputation que les Romans, *lxxxv*. Pourquoi tombés dans l'oubli, *lxxxv*. Ont des mœurs & des expreſſions malhonnêtes, *lxix*. En quoi différent des Contes modernes, *lxxiij*. Pluſieurs ſont tirés des Orientaux. B, 291. Les Orientaux en ont pris des nôtres, *ibid*. Fabliaux en latin. A, 300.
Farbu. C, 347.
Fard, employé par les femmes à leur toilette. B, 63, 65.
Fée de Bourgogne. A, 79.
Férie, uſage qu'on en a fait en littérature. A, 112.
Fées. A, 80. C, 252. Pouvoir qu'on leur attribuait. A, 79. Cette invention vient de l'Orient, 111. Changement qu'y ont fait nos ancêtres, *ibid*.
Félonie, [Crime de] comment puni. A, 113.
Femmes, éloge de ce ſexe. C, 356. Egards qu'on avait pour les femmes, comment on vengeait dans les Tournois les inſultes qu'elles avaient reçues. A, 116. Serment que faiſaient les Chevaliers de les protéger, 136. Femmes mariées ſoumiſes à leurs maris. B, 354. Les ſervaient à table. A, 164, 175. Exerçaient la Chirurgie. C, 427, 428.
Fief de Haubert. A, 29.
Flagellans. [Secte des] A, 365.
Flagellation, employée par les dévots & par l'égliſe comme pénitence. A, 364.

Digitized by Google

Flageolet d'argent, joué par une berger. A, 352.
Flans. C, 288.
Flavigni, ſes vins eſtimés. B, 141.
Flûte. A, 56.
Foreſtier. C, 357.
Foſſés, des villes étaient en talut. B, 195, 214.
Fourures, portées en été. A, 94, 109, 110. B, 87. Différentes ſelon les différens états. B, 266. Employées pour couverture de lit, 266. Données en préſent, 191.
Fous, d'où vint l'uſage des Fous dans les cours d'Occident. B, 164. Introduits dans les pièces dramatiques, 166.
France, diſtinguée de la Bourgogne. C, 381, 389.
Français, obligations que leur a l'Europe, *xliij*, *lxiij*.
Fretel, Inſtrument de muſique. A, 305.

G.

Gagne-pain, ſorte d'épée. A, 94.
Galanterie, en quoi elle conſiſtait, *lxviiij*. Son influence ſur les mœurs, *lxxix*. Ce qui en ſubſiſte encore, *lxxxij*.
Galardon. C, 333.
Galette. C, 159.
Gambiſon. A, 28, 238, 250.
Gardecorps, ſorte d'habillement. A, 298.
Garrot, voyez *Carreau*.
Gâteau. C, 140.
Gatinais, uſage d'y entourrer les maiſons d'une haie d'épines. B, 78. Ses vins eſtimés, 141.
Gauvain. A, 17, 34, 50, 101. B, 228.
Géants, employés dans les Romans. A, 19, 24. C, 248.
Gédefer, nom de cheval. A, 127.
Génes. B, 231.
Genélas. A, 70.
Genevre, femme d'Artus. A, 62, 98.
Gigue, Inſtrument de muſique. A, 306.
Girflet. A, 70, 81.
Gîte. [Droit de] A, 411.
Glaïeul, fleur fort eſtimée. B, 50, 60.
Goule. B, 76.
Gourmandiſe. [Portrait de la] B, 24.
Gris. [Fourure de] B, 262, 266, &c.
Grue, ſe ſervait à table. B, 132. C, 421.
Gruélan. A, 120.
Guaites, leurs fonctions. B, 70, 75. C, 29, 339, 343.
Guerres privées. A, 9, 11. C, 221. Le droit de les faire uſurpé par des roturiers & des communes. A, 12.
Guingamp, renommé par ſes lutteurs. B, 20.
Guiomars. A, 78.
Guirlande de Julie. A, 209.
Guyot de Provins, eſt le premier qui parle de la bouſſole. B, 26.

Digitized by Google

H.

Hanap. A, 264, 269. B, 4, 15, C, 89.
Haraſſe. C, 406, 410.
Harengs. A, 344. B, 121. C, 100.
Harpe. A, 56, 105, 106, 303.
Haſard, ſorte de jeu. A, 57.
Haubert, matiere & forme de cette armure. A, 21, 27. Porté par quelqu'un qui n'était point Chevalier. B, 188, 212.
Hauvillers, ſes vins eſtimés. B, 141.
Heaume, ce qu'était cette arme. A, 31. Ne point quitter ſon Heaume était réputé valeur, 153, 155. L'ôter en la préſence de quelqu'un était un ſigne de reſpect. B, 368.
Hector, nom de Chevalier. A, 165.
Hélene. C, 27.
Helinand. A, 196.
Heraut, nom donné aux Ménétriers. A, 297.
Hérétiques. [Opinion du tems ſur les] B, 149.
Hermine. A, 94, 110.
Hermites, uſage des voyageurs de loger chez eux. B, 3.
Heron, on le ſervait à table. B, 132.
Heures, comment on les comptait. B, 337, 350. C, 143.
Homfroi de Toron, confère la chevalerie à Saladin. A, 143.
Hommage, cérémonies de l'hommage. A, 337. Les Rois y étaient tenus pour certains fiefs. A, 337.
Homme, être l'homme d'un Seigneur. A, 334. C, 221, 259.
Horloges, quand en uſage en France. B, 350.
Hôtelleries, fort rares. A, 316. Un Crieur avertiſſait les paſſans d'y entrer. B, 151, 160.
Hourdis. B, 221.
Hugues Capet. [Roman de] A, 260.
Huon de Bordeaux. [Roman de] A, 229.

I. J.

Jacobin, nom donné aux Dominicains. C, 287, 293. Accuſés d'avidité. C, 293.
Jagence. B, 175.
Jardin. [Deſcription d'un beau] C, 114, 119.
Jean de Meung, aventures attribuées fauſſement à ce Poëte. C, 278, 292.
Jergeau, ſes vins eſtimés. B, 141.
Jeu, nom donné aux pièces dramatiques. A, 346, 357.
Jeu-parti, *xviij*.
Ignorance des Eccléſiaſtiques. A, 7.
Immunités, regardées comme richeſſe. B, 385, 394.
Inſtrumens de muſique. A, 55.
Inteſtats.] Divers réglemens ſur les] B, 254.
Jongleurs, *xlj*.
Joûte. A, 21, 29. Deſcription d'une joûte, 318. Joûte ſans étriers, 152, 155.
Jouvence. [Fontaine de] A, 228, 229.

Digitized by Google

Isangrin, nom donné au loup. A, 388, 397.
Issoudun, ses vins estimés. B, 141.
Juifs, fameux par leurs usures. C, 191.
Julien. [Hôtel de Saint] C, 100, 108, 318, 321.

K.

Karados. A, 73.
Kramalot. A, 62.

L.

Laçois, ses vins estimés. B, 138.
Lai. C, 23, 104. Lai-chanson. A, 105. Lai-Fabliau, 106.
Laine, de Bruges & de Saint Omer, estimée. C, 89.
Lait, quand permis en maigre. B, 130.
Lan. B, 1, 2.
Lance, matiere des lances. A, 30. Ornées de banderolles, 233.
Lancelot. A, 78, 83, 89. C, 100. Roman de Lancelot. A, 146, 174, 218.
Langue Française, vogue & étendue qu'elle a eue, *xliij*. Etablie en Angleterre. B, 107, 108.
Lanval. A, 93.
Lards. B, 28.
Laver, usage de laver les pieds des voyageurs. B, 9. De se laver les mains avant & après le repas, 351.
Léon. C, 251.
Lese-féodalité, comment était puni ce crime. A, 113.
Libéralité, beaucoup vantée par les Poëtes. A, 153, 156.
Lionnel. C, 100.
Lit, à la française. A, 326. Couvert de tapis. B, 315, 321. Usage de léguer son lit à l'église, 321. Lits servant de siége. A, 94. B, 208. Pour les repas. A, 95.
Livrée. A, 406.
Lombards, accusés de lâcheté. B, 359. Fameux par leurs usures. C, 190. Ont apporté en France l'art des Etoffes de Soie. A, 107.
Longueau. C, 131.
Lorris. [Coutume de] A, 249.
Louis. [Saint] A, 149, 381. C, 230.
Lucan. A, 69.
Lutte, usitée en Bretagne. B, 20.
Luxure. [Séjour de la] B, 24.
Lyre. A, 306.

M.

Machicoulis. B, 221.
Mâcon, ses vins estimés. B, 142.
Madre. B, 4, 15. C, 126.
Maille. A, 266.
Maire. C, 289.
Maison, à Paris louée 20 liv. C, 223.
Maître, nom donné au Médecin d'un Prince. A, 406.

Digitized by Google

Mançois, ſorte de monnaie. C, 354.
Mangonneau. B, 224.
Mans, ſes vins ſujets à tourner. B, 137.
Manſion, voyez *Gîte*.
Manteau, habillement porté par les Souverains & Grands Seigneurs. A, 110.
Marcs, uſage de compter par marcs dans les paiemens. B, 197, 207. C, 184, 287. Marcs différens. B, 217.
Maris, droit qu'ils avaient de battre leurs femmes. B, 314.
Marli, ſes vins eſtimés. B, 138.
Martin. [Hôtel Saint] C, 106, 107.
Martre, fourure de martre propre aux Grands. B, 266.
Maſſue, portée dans les combats. A, 152, 154. Dans les Tournois, 168.
Maubeuge. A, 255.
Mécreans, opinion qu'on avait d'eux. A, 149.
Médiſans. [Séjour des] B, 55.
Médon, ſorte de vin préparé. B, 357.
Ménestrel, xcij.
Ménétriers, [Origine, mœurs & fonctions des] *xli*. A, 45, 54. Employés aux nôces. B, 388. C, 39. Accueillis dans les pays étrangers, xlij. Sobriquets qu'ils ſe donnaient. A, 311. Talens qu'exigeait cette profeſſion, 299, & ſuiv.
Mérelle, ſorte de jeu. A, 328.
Mériadus. C, 257.
Merlin. A, 1, 9, 92, 107.
Meulan, ſes vins eſtimés. B 141.
Meung. B, 66.
Miel, aliment eſtimé. B, 358. C, 109.
Milices, [comment ſe levaient les] tems de leur ſervice. B, 126.
Mine, ſorte de jeu. A, 57.
Miſéricorde, petit poignard. A, 32.
Moines, blâmés pour leurs richeſſes. B, 11. Pour le faſte de leurs bâtimens. C, 388. Moines noirs diſtingués des blancs, & blâmés. B, 19, 21.
Moiſſac, ſes vins eſtimés. B, 141.
Moliere, a imité les Fabliers. A, 409. B, 288. C, 94.
Monaſtéres royaux, exemptions dont ils jouiſſaient. B, 248.
Monnaie. [Droit de battre] B, 277. Devenu un droit royal, 279. Réglemens des Rois à ce ſujet, 278.
Mons. A, 255.
Montbergier, pays imaginaire. B, 293.
Montmorenci, ſes vins eſtimés. B, 138.
Montmorillon, ſes vins eſtimés. B, 138.
Montpellier. B, 372.
Montrichart, ſes vins eſtimés. B, 138.
Moré, ſorte de vin préparé. B, 357.
Mourgue. A, 61, 83.
Moſelle, ſes vins eſtimés. B, 138.
Moutiers. A, 255.

Digitized by Google

Mule Eſpagnole, monture de Dames. A, 102.
Muſe, inſtrument de muſique. A, 305.
Muſique, ce qu'elle était. A, 55.

N.

Nains. A, 19. B, 166. Employés dans les Romans. A, 24.
Narbonne, ſes vins eſtimés. B, 141.
Naſal. B, 190, 212.
Nectar, ſorte de vin prépaté. B, 357.
Nevers, ſes vins eſtimés. B, 141.
Nivelle, on y parlait français. A, 260.
Nobles, leurs priviléges. A 114. Procédures, juridiques contre eux, 100, & ſuiv. 114.
Nogent. C, 401.
Nôtre, mot employé par les Moines au lieu de *mien*. B, 245, 247.
Noyentel. C, 18.

O.

Oiſeaux de proie, donnés en préſent. B, 191. Eſtime qu'on en faiſait, 213.
Oiſemont. C, 18.
Olonne, ſes habitans amateurs de poiſſon. B, 120.
Omer, [Saint] ſes laines eſtimés. C, 89.
Or. [Etoffes d'] A, 125. C, 423.
Orchiſe, ſes vins eſtimés. B, 141.
Orgueil, habillement & palais de l'orgueil. B, 22.
Orléanais, monnaie. C, 354.
Orléans, ſes vins eſtimés. B, 142, 143. Renommé pour ſes écoles. C, 411.
Orme, titre Seigneurial. A, 119. Jeux ſous l'orme, 244.
Orphée. [Lai d'] C, 247.

P.

Pairs. A, 100, 114. C, 265.
Palefrois. C, 327. Diſtingués du Dextrier. B, 95. Donnés en préſent, 191.
Paleter. B, 222.
Palluel. B, 413.
Palme, ſes vins eſtimés. B, 141.
Pân, ſervi dans les repas. B, 132.
Pape, cette dignité regardée comme la premiere de toutes. B, 146.
Paradis. [Chemin de] B, 22.
Parage. B, 367.
Pareſſe. [Portrait de la] B, 24.
Paris, renommé pour les Heaumes. A, 32. Pour les plaiſirs, 367, 371. Pour ſes écoles. C, 139, 147.
Pariſis, monnaie. C, 354.
Parlement, aſſemblée des deux ordres du Royaume. C, 193.

Digitized by Google

Pas-d'armes. C, 247, 256.
Paſtourelle. A, 307, 308.
Pâtés. C, 288, 417.
Patte, [Graiſſer la] ancienneté de cette expreſſion. C, 53.
Pavois. B, 224.
Païens, nom donné aux Sarraſins. A, 133, 140.
Peintures dans les appartemens. A, 394. C, 258.
Pélerin, acception de ce mot. A, 397.
Pélerinages, fort communs. A, 315. Pélerinage de Saint Jacques en Galice. B, 93. De Rome, d'Aſturie. A, 375.
Péliçon. A, 234, 235. C, 362.
Perceforet. [Roman de] A, 18.
Perriere, machine de guerre. B, 224.
Perrons, en uſage aux maiſons & châteaux. A, 118, 164. B, 5, 205. Employés par les Seigneurs Haut-juſticiers comme Tribunaux. A, 119. C, 404. Pratiqués ſur les routes, 118. Aux Fontaines, 191, 193.
Perſeval. A, 70. Roman de Perſeval, 76.
Phyſicien, nom donné aux Médecins. A, 402. B, 386.
Pierrefeu, célébre par ſa Cour-d'amour. A, 244.
Pierrefite, ſes vins eſtimés. B, 137.
Piment, ſorte de vin préparé. B, 357.
Pin, planté près des fontaines. C, 120, 114.
Plaids de la porte, ce que c'était. A, 119.
Plaiſance. B, 141.
Plate, ſorte de cuiraſſe. A, 28.
Plege. A, 115. Uſage d'en employer dans les parties de plaiſir, *ibid.*
Poitevins, accuſés de penchant au vol. B, 18.
Poitiers, ſon vin blanc eſtimé. B, 138.
Pont-au-Change, voyez *Changeurs*.
Pont-ſur-Seine. C, 429.
Porcs, leur chair eſtimée. C, 14. Uſage dans les familles d'en ſaler un à Noël, 5, 11, 14, 384.
Portes des villes, comment fortifiées. B, 221.
Pourçain, [Saint] ſes vins eſtimés. B, 141.
Pourpre, de pluſieurs couleurs. A, 109. Celle d'Alexandrie, renommée, 94, 108.
Prêtres, ſignification de ce mot. B, 252. Pouvoir des Evêques de les mettre en priſon, 253. Libertinage des Prêtres. A, 225. Mariage des Prêtres, *ibid.* Femmes de Prêtres. C, 365.
Proſtituées, loix qu'on fut obligé de faire à leur ſujet. C, 322. Celles de Provins renommées, 323.
Provençaux. Pourquoi eſtimés, *iv*. N'ont point de Romans, *xxxv*. Point de Contes, *xlv*. Aucune pièce dramatique, *l*. En quoi conſiſtent leurs Poéſies, *xlviij*. On leur a attribué ſouvent ce qui concernait les Poëtes Français, *lv*.
Provence, ſes vins eſtimés. B, 141. Nom donné aux provinces Méridionales, *vij*.
Provins. [Foire de] C, 313. Des proſtituées renommées, 323.

Digitized by Google

Pucelles, femmes de chambre, ainſi appellées. A, 96, 112, 130, 164. B, 339.

Q.

Quarantaine-le-Roi. A, 11. B, 139, 146.
Queux, perſonnage de Roman. A, 14, 27.
Queux. [Maître] B, 354.
Quintaine. B, 139. C, 39.

R.

Réginard. A, 395.
Renard, allégories & poëmes ſur le Renard. A, 330, 383, 392, 394, 395.
Rennes, ſes vins peu eſtimés. B, 137.
Repas. [Heure des] A, 264, 286, 380. Les jours de jeûne. C, 242. Ordre des ſervices dans les grands repas. B, 340, 347.
Rheims, ſes vins eſtimés. B, 141.
Ribauds. B, 45. Roi des Ribauds, 46.
Rimes, croiſées, redoublées; mêlange de rimes maſculines & féminines connu au XIIIe ſiécle, *ej*. A, 336.
Robbes. [Préſent de] A, 411.
Rochelle, [La] commerce de ſes vins dans le Nord. B, 138, 144.
Roi. [Jeu du] A, 354.
Rois, leur maniere de vivre. B, 270.
Romance. [Quel eſt l'inventeur de la] C, 168. En quoi les anciennes différaient des nôtres, 169.
Romane, [Langue] origine de ce nom, *vj*. Romane Françaiſe, Romane Provençale, *vj*, *vij*, *viij*.
Romani. A, 244.
Romans, [Origine des] *xxiij*. Bien qu'ils ont produit, *xxxij*. Peignent les mœurs, *lxv*. Sont tous en vers, *xxxj*. Lus à table. A, 45. Adoptés par les Etrangers, *xxvij*. Par l'Angleterre, *xxviij*. Devenus ſujets de Chevalerie, *xxv*. Tomberent avec elle, *lxxxiij*. Vogue qu'ils eurent au XVIe ſiécle, *xxxj*. Diviſion des Romans de Chevalerie, *xxx*. Romans d'avantures. A, 300, 301. Romans chantés & contés. A, 302. Romans héroïques du dernier ſiécle, *lxxxiij*. Romans qui ont ſuccédé à ceux-ci, *lxxxiv*.
Rome, [Cour de] accuſée d'avidité. A, 386, 397. Pélerinage de Rome fort célébre. A, 375.
Rotruenges, ſorte de chanſon. A, 307, 308.
Rotte, inſtrument de muſique. A, 56, 304.
Rouge, employé pour la toilette des femmes. B, 65.
Rouſſin. B, 294.
Rutebeuf. A, 331, 389, 382. B, 29, 258.

S.

Sabot, jeu d'enfans. A, 18.
Sac. [Faire le] A, 145.

Digitized by Google

Sacremor. A, 80. B, 228.
Saintes, ſes vins eſtimés. B, 138.
Saladin. A, 133, 141.
Salerne. C, 364.
Salteire.
Saltérion. } A, 304, 306.
Samois, ſes vins eſtimés. B, 141.
Sancerre, ſes vins eſtimés. B, 141.
Sarraſins, Traités de Païens. A, 140.
Savigni, ſes vins eſtimés. B, 141.
Sebille. C, 27.
Sénéchal, voyez *Bailli.*
Sénevé. C, 150.
Senlis. B, 87, 149.
Sens. B, 32, 405.
Sept-Sages, [Roman des] voyez *Dolopatos.*
Serfs, en quoi conſiſtait leur eſclavage. A, 240.
Sergent, diverſes acceptions de ce mot. B, 13. Sergens d'armes, 2, 14.
Serventois, voyez *Sirvente.*
Séſanne, ſes vins eſtimés. B, 141.
Siéges, maniere dont ſe faiſaient ceux des villes. B, 225.
Sifoine, Inſtrument de muſique. A, 305.
Sirvente, *xlviij*, *l*, A, 308.
Sobriquets, fort uſités. A, 68, 73, 80, 311.
Soie, connue & employée. A, 94, &c. Comment introduite en France, 107.
Soieries, ont fait tomber les fourures. A, 108. Celles qu'on connaiſſait, *ibid.*
Soiſſons, ſes vins eſtimés. A, 326. B, 141, 151.
Souſcanie, habillement. A, 348.
Surcot, ſorte d'habillement. A, 234. B, 81. C, 155.
Suzerain, droits reſpectifs du ſuzerain & du vaſſal. B, 133.
Symphonie, Inſtrument de muſique. A, 305.

T.

Tabarie. A, 135, 141.
Table; uſages de la table. B, 351. Uſtenſiles de table, 352.
Table-ronde. [Chevaliers de la] A, 25. C, 251.
Table-ronde, ſorte de fête. A, 252, 261.
Tables, ſorte de jeu. A, 57. B, 312.
Taillebourg, ſes vins eſtimés. B, 141.
Tallevas, voyez *Pavois.*
Tapis, employés pour s'aſſeoir. A, 121, 131.
Tarte. C, 391.
Taſſe, avec rebord en or. C, 59.
Témoins, appellés dans les contrats. C, 224, 231.
Templiers. C, 218, 223.
Tenſon, *xviij.*
Teſtamens. [Réglemens faits au ſujet des] B, 254.
Théâtre. [Origine du] A, 329. Pièces de Théâtre jouées ſous Philippe.

Digitized by Google

Philippe-le-Bel, *ibid.* Pièces antérieures à celles-ci, 333, & ſuiv.
Titres honorifiques, inconnus. A, 298.
Tonnerre, ſes vins eſtimés. B, 141.
Torelore. [Pays & Roi de] B, 216.
Tour, droit que s'étaient réſervé les Souverains d'en avoir à leurs châteaux. A, 219. Employées pour les poſſeſſeurs des Fiefs, 213, 221. Priſes pour maiſon. B, 292.
Tournois, dûs aux Français. A, 166. Magnificence, dangers, armes, loix, utilité des Tournois, *ibid. & ſuiv.* Utiles aux Chevaliers pauvres pour leur fortune, 174. Défendus par les Papes, 324. Deſcription d'un Tournois, 318, B, 24.
Tournois, ſorte de monnaie. B, 273. C, 354. Moins forte que le pariſis. C, 192.
Tours, ſes vins ſujets à tourner. B, 137.
Trémerel, jeu de dez. B, 42, 47. C, 74.
Trennebourg, ſes vins eſtimés. B, 141.
Trie, ſes vins eſtimés. B, 141.
Triolets, XVII.
Triſtan. [Roman de] A, 76.
Troies, renommé pour ſes foires. C, 88, 94.
Troubadours, voyez *Provençaux*.
Troupes, comment ſe levaient. B, 126. Troupes ſoudoyées, 129, 277. Etrangeres, 129. Compagnies d'ordonnance, *ibid.*
Trouveurs Français, confondus avec les Troubadours, *iv.*

V.

Vair. [Fourure de] A, 256. C, 362. Comment s'employait. A, 262. D'où ſe tirait, 263.
Vair, couleur. C, 346.
Valence, ſes vins eſtimés. B, 181.
Valet, nom donné aux fils de Rois & de Grands-Seigneurs. B, 199, 215.
Vaſſal, terme d'injure. A, 47, 59. B, 363.
Vaſſaux, droits reſpectifs des Vaſſaux & du Suſerain. B, 132.
Vavaſſeur. B, 87, 94, 318, 343. C, 304.
Velours. A, 108. C, 295.
Ventouſes. C, 427.
Verger, dans tous les châteaux. A, 98, 200. C, 114, 194, 270.
Vermanton, ſes vins eſtimés. B, 141.
Vernon. B, 19.
Vers rétrogrades, *cliij*.
Vézelai, ſes vins eſtimés. B, 141.
Vielle, Inſtrument de muſique. A, 56, 304.
Villains. A, 230. En quoi différaient des Serfs, 240. Poſſédaient des Seigneuries. C, 113.
Vins de France, les plus eſtimés. B, & ſuiv. Vins Etrangers, 146. Vins apprêtés, 357. Soupe au vin. C, 135.
Vire. C, 231.
Vireton. B, 224.
Viviane. A, 9, 79, 107.

Digitized by Google

U.

Urien. A, 65.
Urines, [Connaiſſance des] eſtimée en Médecine. A, 402. B, 386, 394.
Uſuriers, leur établiſſement en France, leurs gains énormes, loix portées contr'eux. C, 190. Très-communs. B, 5, 19. C. 95, 185, 222.

Y.

Ydier. A, 65.
Ydoine. C, 27.
Yon, [Saint] ſes vins eſtimés. B, 141.
Ypres, renommé pour ſes ſoyeries. C, 89.
Yvain. A, 65. B 228.

Fin de la Table des Matieres.

Fautes à corriger dans le troiſieme Volume.

Page	98,	*ligne derniere*,	pas le mien :	*liſez* pas du mien.
——	100,	—— 12,	je n'en ai une :	*liſez* je n'en ai vu une.
——	107,	—— 20,	c'eſt matin :	*liſez* ceſt matin.
——	286,	—— 24,	imprudente :	*liſez* impudente.
——	290,	—— 19,	[*b*] :	*liſez* [*c*].
——	298,	—— *derniere*,	feinte réſolution :	*liſez* ſainte réſolution.
——	308,	—— 8,	il ne put :	*liſez* il ne peut.
——	319,	—— 20,	duotais :	*liſez* doutais.
——	324,	—— 13,	le croire :	*liſez* la croire.
——	371,	—— 5	confreres :	*liſez* confrere.
——	390,	—— 16,	au dehors :	*liſez* dehors.
——	432,	——,	dans & :	*liſez* & dans.

De l'Imprimerie de PH.-D. PIERRES.

Digitized by Google

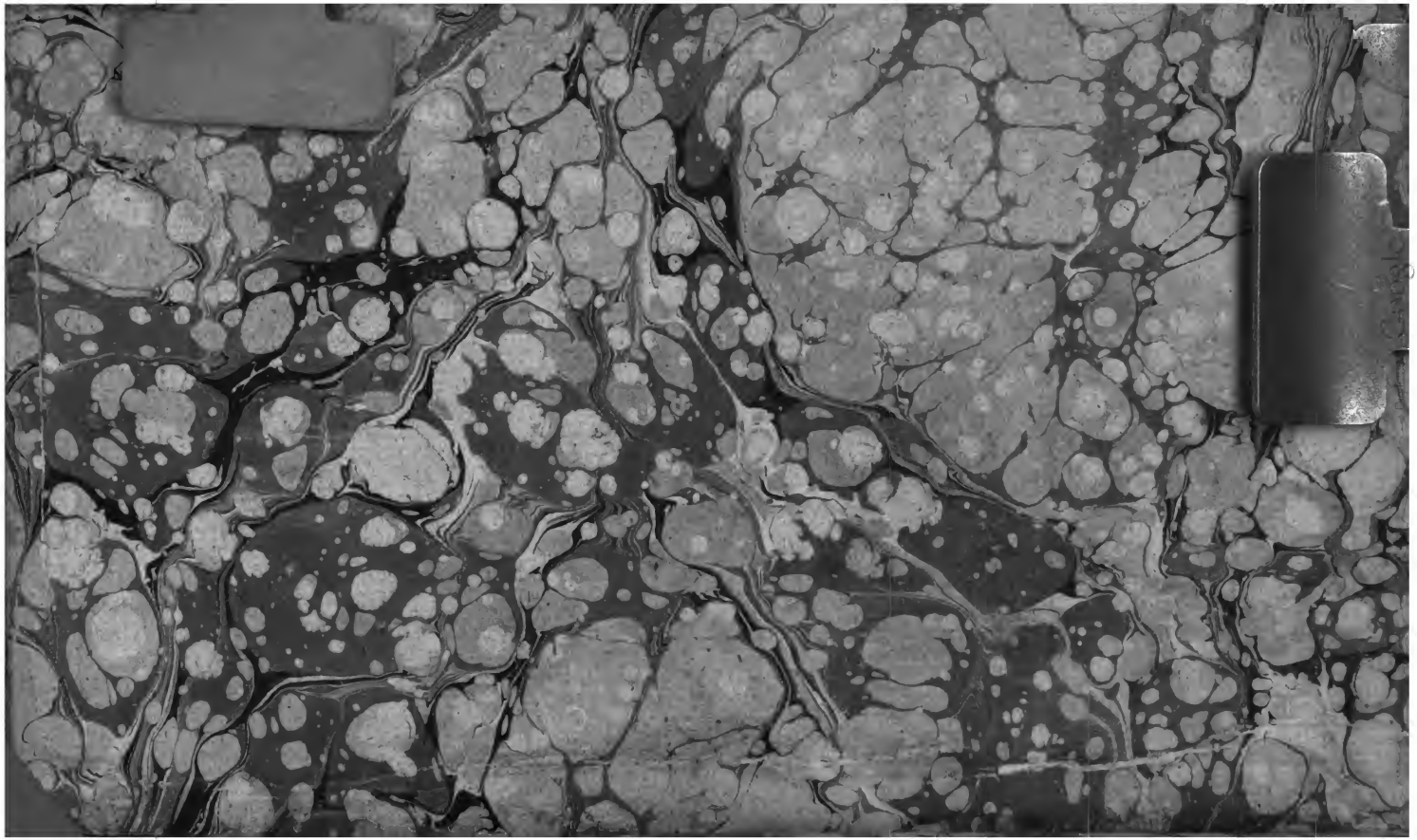
Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google